

Université de Montréal

**Érasme en français. Édition critique de la *Paraphrase  
sur l'épître de saint Paul l'apôtre aux Roumains*  
d'Hubert Kerssan (1526)**

par

Sarah Cameron-Pesant

Département des littératures de langue française

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures et postdoctorales  
en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M. A.)  
en littératures de langue française

Août 2013

© Sarah Cameron-Pesant, 2013

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :  
Érasme en français. Édition critique de la *Paraphrase sur l'épître de  
saint Paul l'apôtre aux Roumains* d'Hubert Kerssan (1526)

présenté par  
Sarah Cameron-Pesant

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Gabriele Giannini  
président-rapporteur

Jean-François Cottier  
directeur de recherche

Jean-Philippe Beaulieu  
directeur de recherche

Claude La Charité  
membre du jury

## Résumé

La contribution intellectuelle d'Érasme de Rotterdam (ca 1466-1536), en particulier dans les domaines exégétique, philologique et littéraire, a été décisive pour l'histoire des idées et l'évangélisme humaniste. Ses *Paraphrases sur le Nouveau Testament*, visant principalement à clarifier le propos des saintes Écritures, représentent l'aboutissement de tout son travail exégétique. Davantage qu'un commentaire savant, elles ont contribué à diffuser la piété et le savoir biblique chez les laïcs, ce qui explique le franc succès qu'elles ont remporté au XVI<sup>e</sup> siècle. Toutefois, la question de leur réception et de leur diffusion en langue française reste encore peu explorée.

La *Paraphrase sur l'épître de Paul aux Romains* a eu une importance toute particulière dans le contexte de la Réforme religieuse. Elle a été traduite du latin au français dans un manuscrit rédigé en 1526 par Hubert Kerssan, chanoine de Nivelles, dans le Brabant wallon. Destinée sans doute à un usage privé ou, du moins, à une diffusion plus restreinte, cette traduction est restée dans l'ombre jusqu'à aujourd'hui et son existence même est encore inconnue de la critique, d'où notre projet de la rendre accessible grâce à l'établissement d'une édition critique. Ce travail éditorial a été l'occasion d'étudier la traduction de Kerssan en regard du texte original, ce qui nous a permis de déterminer comment elle s'en distingue, de même que de réfléchir au choix du mode de diffusion manuscrit dans le contexte humaniste du XVI<sup>e</sup> siècle.

Après près de cinq siècles, le manuscrit de Nivelles peut enfin acquérir une certaine visibilité. Il saura contribuer à l'étude de la réception et de la diffusion de la pensée érasmiennne dans les milieux francophones en Europe ainsi qu'aux problèmes théologiques et culturels posés par l'œuvre d'Érasme.

**Mots-clés :** Littérature du XVI<sup>e</sup> siècle, humanisme, exégèse biblique, réception, traduction, paraphrase, Érasme

## Abstract

The writings of Erasmus of Rotterdam (ca 1466-1536) contributed to many fields such as exegesis, philology and literature. They had a major influence on the history of ideas and on humanist evangelism. Overmore, the *Paraphrases on the New Testament*, that were meant to clarify the meaning of Holy Scripture, represent the outcome of all the exegetic work of Erasmus. They participated even more than scholar commentaries to diffuse piety and biblical knowledge among lay people. This explains the great success they gained in the 16<sup>th</sup> century.

The *Paraphrase on Paul's letter to the Romans* had a special importance in the religious reform context. It was translated from latin language to french in a 1526 manuscript written by Hubert Kerssan, canon of the city of Nivelles, in the Walloon Brabant. Since this translation was probably intended for a private use or at least a limited diffusion, it is still unknown in the area of erasmian studies. For this reason, our project is to make the 1526 manuscript accessible by establishing a critical edition. While doing this editorial work, we compared Kerssan's translation with Erasmus' *Paraphrase* in latin in order to determine in which way it differs from the original. We also investigated the possible reasons it was not published in the humanist context of the 16<sup>th</sup> century.

After five hundred years, the Nivelles manuscript can finally be diffused. We hope that this critical edition contributes to a better understanding the reception and diffusion of Erasmus' philosophy in french speaking environment all around Europe, as well as to the study of theological and cultural issues that arises from his writings.

**Keywords :** 16<sup>th</sup> century literature, humanism, biblical exegesis, reception, translation, paraphrase, Erasmus

# Table des matières

Résumé .....	iii
Abstract .....	iv
Liste des ouvrages fréquemment cités .....	viii
Remerciements .....	x
Introduction.....	1
Édition critique de la traduction d'Hubert Kerssan .....	2
Les <i>Paraphrases</i> d'Érasme sur le Nouveau Testament .....	9
Conception érasmiennne du genre de la paraphrase .....	9
Publication des <i>Paraphrases</i> d'Érasme.....	12
La <i>Paraphrase</i> sur l'épître de Paul aux Romains.....	13
Les traductions françaises des <i>Paraphrases</i> d'Érasme sur le Nouveau Testament.....	16
La pratique de la traduction à la Renaissance.....	16
Les cinq traductions françaises des <i>Paraphrases</i> d'Érasme au XVI <sup>e</sup> siècle.....	22
La traduction de la <i>Paraphrase sur l'épître de saint Paul l'apôtre aux Roumains</i> par Hubert Kerssan.....	27
Présentation du texte.....	27
Le traducteur.....	28
Marques de possession.....	29
Présentation codicologique .....	31
Commentaire sur les motivations du traducteur et le lectorat visé .....	33
Principes d'édition .....	43
Graphie.....	44
Abréviations.....	45
Accentuation.....	46
Ponctuation .....	47
Majuscules et minuscules .....	48
Disposition du texte et mise en forme.....	49
La langue et les traits dialectaux d'Hubert Kerssan .....	51

Note de l'éditrice.....	55
Édition critique de la <i>Paraphrase sur l'épître de saint Paul l'apôtre aux Roumains</i> d'Hubert Kerssan (1526).....	57
Prologue au Cardinal de Venise.....	57
Argument sur la Paraphrase aux Roumains .....	63
Paraphrase sur l'épître de saint Paul l'apôtre aux Roumains, par Erasme de Rotterdam .....	76
Capistre 1 .....	76
Capistre 2.....	82
Capistre 3.....	88
Capistre 4.....	94
Capistre 5.....	103
Capistre 6.....	110
Capistre 7.....	117
Capistre 8.....	124
Capistre 9.....	136
Capistre 10.....	146
Capistre 11.....	152
Capistre 12.....	161
Capistre 13.....	168
Capistre 14.....	174
Capistre 15.....	183
Capistre 16.....	191
Glossaire.....	i
Bibliographie.....	vii
Corpus primaire .....	vii
Corpus secondaire.....	vii
Corpus critique .....	viii
Ouvrages de référence.....	xviii
Annexes .....	xix
Publication des <i>Paraphrases sur le Nouveau Testament</i> d'Erasme.....	xix

Les traductions françaises des <i>Paraphrases</i> au XVI <sup>e</sup> siècle et leurs lieux de conservation.	xx
Début du manuscrit d'Hubert Kerssan : traduction du <i>Prologue au Cardinal de Venise</i> ouvrant la <i>Paraphrase aux Romains</i> d'Érasme (f. 1r) .....	xxii
Ex-libris du manuscrit d'Hubert Kerssan (f. [2]r) .....	xxiii
Monument funéraire d'Hubert Kerssan (4.0 x 1.3 m), Collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles.....	xxiv
Page de titre de la traduction française de 1539 et enluminure de la <i>Parabole du semeur</i> (f. [1]r-[1]v) .....	xxvi
Pages de titre des traductions françaises de 1543 et 1563.....	xxvii
Préfaces des traducteurs de 1539, 1543 et 1563 .....	xxviii
<i>Segmentation dialectale de la Wallonie</i> .....	xxix

## Liste des ouvrages fréquemment cités

- ASD* ÉRASME DE ROTTERDAM, *Opera Omnia Desiderii Erasmi Roterodami*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1969–.
- CWE* SIDER, Robert D. (éd.), *Collected Works of Erasmus. Paraphrases on Romans and Galatians*, traduction et notes par John B. Payne, Albert Rabil Jr et Warren S. Smith Jr, Toronto/Buffalo/Londres, University of Toronto Press, vol. 42, 1984, 192 p.
- DMF* *Dictionnaire du moyen français (1330-1500)*, Analyse et traitement informatique de la langue française, Centre national de la recherche scientifique, Université de Lorraine, version 2012. [En ligne : <http://www.atilf.fr/dmf/>. Consulté le 2013-07-23.]
- Huguet HUGUET, Edmond, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, 7 vols, Librairie ancienne Édouard Champion, 1925.
- LB* LECLERC, Jean (éd.), *Desiderii Erasmi Roterodami Opera Omnia. Paraphases in Testamentum*, vol. 7, Leyde, Petrus Van der Aa, 1703-1706, in-2°, 1198 p.
- TOB* *La Bible TOB. Notes intégrales, traduction œcuménique*, Paris/Villiers-le-Bel, Éditions du Cerf/Bibli'O, 2010, 2757 p.



*À mon frère, Vincent.*

## Remerciements

À Jean-François Cottier, qui est à l'origine de ce projet. Merci d'avoir cru en moi et de m'avoir amenée à me dépasser.

À Jean-Philippe Beaulieu, pour votre assiduité et vos conseils judicieux. Merci de m'avoir prise sous votre aile en cours de route.

À Yorrick, merci de m'avoir accompagnée en fin de parcours et de m'avoir rendu le sourire.

À Isabelle, Myriam, Sandrine et Guillaume, merci d'être toujours présents quoi qu'il arrive.

À Fannie et Aline, merci pour vos conseils et vos encouragements.

À François-Xavier, merci de m'avoir soutenue et encouragée pendant toutes ces années.

Enfin, à Guy, Renée et Vincent, merci pour votre amour, votre soutien inconditionnel, votre patience et votre écoute.

Je tiens également à remercier le GREPSOMM pour le financement des reproductions des traductions françaises des *Paraphrases* érasmiennes (le manuscrit de 1526 ainsi que les éditions de 1543 et de 1563).

Ce projet a bénéficié du soutien financier du Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH).

## Introduction

Les humanistes au XVI<sup>e</sup> siècle étaient mus par une ambition commune : « faire que tous lisent la Bible »<sup>1</sup>. Leur approche critique et philologique des textes, en particulier des Écritures saintes, se fondait sur un retour aux sources – *ad fontes* – qui favorisait la transmission des savoirs. L'avènement de l'imprimerie a d'ailleurs joué un rôle décisif dans la diffusion des idées pendant la Réforme. C'est dans ce contexte qu'a vu le jour le projet d'Érasme de Rotterdam (ca 1469-1536) de paraphraser l'ensemble des textes du Nouveau Testament (à l'exception de l'Apocalypse qu'Érasme n'a jamais souhaité paraphraser) en vue de les rendre plus accessibles et davantage compréhensibles pour un lectorat non spécialiste. Érasme est d'ailleurs l'une des figures les plus représentatives de la *Res publica litteraria*, la République des lettres renaissantes, qu'il a incarnée tout au long de sa vie par son cosmopolitisme. Mû par l'esprit humaniste, il a été amené à voyager partout en Europe, transcendant les frontières géographiques et politiques du continent, jusqu'à se qualifier lui-même de *mundi civis*, dans une lettre adressée à Zwingli, rédigée à Bâle le 2 septembre 1522 : « Je veux être un citoyen du monde, partout chez moi, ou plutôt, partout un étranger »<sup>2</sup>.

On peut mesurer de bien des manières l'influence majeure qu'a eue l'œuvre d'Érasme sur les lettrés français de la Renaissance. De nombreux auteurs se déclarent eux-mêmes héritiers de la tradition érasmienne. On se souvient notamment de la célèbre épître de Rabelais à Érasme datée du 30 novembre 1532, dans laquelle le médecin humaniste écrit : « Je t'ai appelé mon père, je t'appellerais aussi ma mère, si ta bienveillance me permettait d'utiliser ce mot »<sup>3</sup>. Il va de soi que l'effort de traduction des textes d'Érasme en français au XVI<sup>e</sup> siècle s'inscrit dans la volonté de diffuser sa

---

<sup>1</sup> Guy Bedouelle et Bernard Roussel, *Le temps des Réformes et la Bible*, Paris, Beauchesne, 1989, p. 12.

<sup>2</sup> « *Ego mundi civis esse cupio, communis omnium vel peregrinus magis* ». Percy Staforf Allen, Helen Mary Allen et Heathcote William Garrod (éd.), *Opus epistolarum Des. Erasmi Roterodami*, vol. 5, Oxford, Clarendon Press, *Epistola* 1314. [Nous traduisons.]

<sup>3</sup> « *Patrem te dixi, matrem etiam dicerem, si per indulgentiam mihi id tuam liceret* ». Mireille Huchon (éd.), *Œuvres complètes de François Rabelais*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1994, p. 998-999. [Nous traduisons.]

pensée à travers l'Europe, ainsi que lui-même le souhaitait. Ceci explique l'intérêt d'aborder l'œuvre d'Érasme du point de vue des lecteurs de son temps ou, autrement dit, d'en étudier la réception première, dont fait partie l'étude du type de lecture que représente la traduction. Au moyen de l'axiome *Erasmus ex Erasmi lectore*<sup>4</sup>, Silvana Seidel Menchi a d'ailleurs bien formulé cette idée selon laquelle l'auteur ne peut exister hors de son lecteur. Dans le cadre de ce projet, nous nous intéressons spécifiquement au lectorat de langue française, en nous concentrant sur le cas d'Hubert Kerssan, lecteur mais surtout traducteur d'Érasme. Kerssan, chanoine de Nivelles, dans le Brabant wallon, a réalisé en 1526 l'une des premières adaptations françaises des *Paraphrases sur les épîtres canoniques* – adaptation restée manuscrite à ce jour. Il a ainsi légué aux générations qui l'ont suivi un témoignage singulier de la manière dont les hommes de la Renaissance ont lu, interprété et réutilisé les *Paraphrases* érasmiennes. En étudiant la traduction de Kerssan de la *Paraphrase sur l'épître de Paul aux Romains*, nous tâchons ainsi d'apporter quelques réponses à la question fondamentale que formule Seidel Menchi : « comment le lecteur [francophone] du XVI<sup>e</sup> siècle lisait-il Érasme ? »<sup>5</sup>

## Édition critique de la traduction d'Hubert Kerssan

Les *Paraphrases* d'Érasme représentent l'aboutissement de tout son travail exégétique sur le Nouveau Testament ; elles ont d'ailleurs connu une grande diffusion partout en Europe, autant dans les milieux catholiques que réformés. Les recherches concernant la réception de l'œuvre d'Érasme et de sa pensée restent encore, à ce jour, dominées par l'étude magistrale de Marcel Bataillon publiée en 1937 et portant sur le cas de la péninsule ibérique. Plus récemment, en 1954, Augustin Renaudet a proposé une étude intitulée *Érasme et l'Italie* qui s'est intéressée aux rapports privilégiés entre l'humaniste et l'Italie, berceau de la Renaissance. L'étude de Silvana Seidel Menchi,

---

<sup>4</sup> Silvana Seidel Menchi, *Érasme hérétique. Réforme et Inquisition dans l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard/Éditions du Seuil, 1996, p. 21.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 19.

parue en 1996, prolonge et nuance celle de Renaudet. Pourtant, la question de la réception et de leur diffusion en langue française reste encore négligée, si bien qu'aucune étude d'envergure n'a encore été effectuée sur les traductions françaises des *Paraphrases* d'Érasme au XVI<sup>e</sup> siècle, qui sont au nombre de cinq, parmi lesquelles se trouvent deux manuscrits et trois ouvrages imprimés. Il n'existe sur cette question qu'un article portant sur l'un des traducteurs des *Paraphrases* rédigé par Joseph Van den Gheyn<sup>6</sup>, conservateur de la Bibliothèque royale de Belgique jusqu'en 1912, un bref article de Guy Bedouelle<sup>7</sup>, théologien dominicain français décédé en 2012, l'introduction d'un ouvrage réalisé par ce dernier en collaboration avec Alexandre Vanautgaerden et Jean-François Cottier<sup>8</sup>, ainsi que les travaux de Margaret Mann Philipps et d'Émile V. Telle sur le chevalier Louis de Berquin<sup>9</sup>. Il est vrai qu'Érasme a entretenu des rapports assez complexes avec la France, notamment à cause de la polémique avec Noël Bédard, théologien français et syndic de la célèbre Faculté de théologie de la Sorbonne, qui a perduré de 1524 à 1532, pour connaître sa période aiguë entre 1525 et 1528 :

[...] Bédard représente une église dogmatique, arc-boutée sur ses positions dans une attitude ultraconservatrice contre les intellectuels de son temps, et fermée à toute idée de renouveau intellectuel ou de progrès ; Érasme figure le libéral progressiste, bel esprit teinté d'un léger scepticisme, mais confiant tout de même dans sa faculté de juger ainsi que dans ses considérations sur l'importance de l'éducation des masses.<sup>10</sup>

La controverse a véritablement débuté lorsque Bédard critiqua devant le Parlement la *Paraphrase de saint Luc* en 1525<sup>11</sup>. Elle a par la suite pris une ampleur inattendue, à

---

<sup>6</sup> Joseph Van den Gheyn, « Hubert Kerssan, traducteur de la *Paraphrase* d'Érasme sur les épîtres de saint Paul et les épîtres canoniques », *Revue d'histoire ecclésiastique*, vol. 2, n° 1, 1901, p. 82-86.

<sup>7</sup> Guy Bedouelle, « Les *Paraphrases* d'Érasme en français », *Moreana*, vol. 39, n° 150, 2002, p. 7-20.

<sup>8</sup> Guy Bedouelle, Alexandre Vanautgaerden et Jean-François Cottier, « Introduction », dans *Érasme de Rotterdam. Exhortation à la lecture de l'Évangile, le texte latin et sa traduction ancienne parue à Bâle en 1563*, vol. 2, Tournai, Brepols, Musée de la Maison d'Érasme, 2005, 193 p.

<sup>9</sup> Par exemple : Margaret Mann Philipps, « Louis de Berquin, traducteur d'Érasme », *Revue du seizième siècle*, vol. 18, 1931, p. 309-323.

<sup>10</sup> Arnaud Laimé, « Le diabolique docteur et les saints érudits », préface à l'ouvrage de Pierre Caron, *Noël Bédard*, Paris, Les Belles Lettres, 2005, p. 26.

<sup>11</sup> Pierre Caron, *op. cit.*, p. 147.

mesure que le théologien attaquait publiquement les ouvrages d'Érasme et que ce dernier lui répondait. Cette affaire témoigne d'une certaine manière de l'influence considérable d'Érasme sur les lettres françaises. L'étude des traductions françaises des *Paraphrases* au XVI<sup>e</sup> siècle a donc encore bien des choses à nous apprendre sur la circulation de la pensée érasmienne.

Le projet d'éditer l'une des premières traductions françaises des *Paraphrases* érasmienne s'inscrit en continuité avec le travail effectué par Marcel Bataillon, Augustin Renaudet et Silvana Seidel Menchi. Le titre de la présente édition, *Érasme en français*, cherche d'ailleurs à souligner cette filiation intellectuelle et méthodologique. D'une certaine manière, nous participons à ce que Seidel Menchi nomme une « histoire de la fortune »<sup>12</sup> d'Érasme, une méthode qui s'intéresse essentiellement aux « sources littéraires »<sup>13</sup> et au « rapport [entre le] modèle et [...] son imitation »<sup>14</sup>, en procédant souvent à leur confrontation. Plus spécifiquement, cette méthode de l'historiographie contemporaine étudie la diffusion et la réception des œuvres d'un auteur, en cherchant d'abord à retracer leur histoire éditoriale, puis en se concentrant sur les traductions, les traducteurs et l'analyse comparative avec le modèle<sup>15</sup>. C'est une démarche tout à fait similaire que nous avons suivie lors de la réalisation de cette édition critique. Nous nous sommes d'abord interrogée sur les motivations d'Hubert Kerssan à traduire les *Paraphrases* érasmienne, tout en cherchant à en connaître davantage sur son identité et sur le contexte dans lequel il a œuvré. Nous avons ensuite effectué une analyse comparative afin de dégager les similitudes, mais surtout les points de divergence entre la traduction de Kerssan et la version originale de la *Paraphrase aux Romains*. Ce faisant, nous avons adopté une approche semblable à celle de Gregory D. Dodds<sup>16</sup>. Remarquant le grand nombre de travaux ayant été consacrés aux *Paraphrases* latines, ce dernier s'est étonné de l'absence d'études proprement

---

<sup>12</sup> Silvana Seidel Menchi, *op. cit.*, p. 11.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>16</sup> Gregory D. Dodds, « Theology and Rhetoric in the English *Paraphrases* », dans *Exploiting Erasmus. The Erasmian Legacy and Religious Change in Early Modern England*, Toronto, University of Toronto Press, 2009, p. 27-59.

littéraires concernant les traductions anglaises, c'est-à-dire autres que celles portant sur l'histoire de leur diffusion et de leur réception. Il a donc étudié les adaptations en langue anglaise pour elles-mêmes et proposé d'analyser « les mots »<sup>17</sup>, c'est-à-dire le texte des *Paraphrases* anglaises pour lui-même, tout en tenant compte du contexte religieux et politique de l'Angleterre après la Réforme. Il a ainsi cherché à déterminer les spécificités de contenu et de forme des traductions anglaises, en les considérant comme autonomes par rapport à leur source. Cependant, contrairement à Dodds à qui nous pourrions reprocher de ne jamais citer l'original latin, nous considérons que c'est uniquement par la confrontation des versions originale et en traduction que l'on peut parvenir à pleinement saisir les effets et la portée du texte de Kerssan.

Plusieurs raisons expliquent que nous ayons choisi d'éditer spécifiquement la traduction française d'Hubert Kerssan. Nous souhaitons d'abord nous concentrer sur une traduction manuscrite plutôt qu'imprimée puisque le choix du format manuscrit, qui connaît par définition une diffusion très réduite au XVI<sup>e</sup> siècle, n'est pas anodin dans le contexte d'incroyable effervescence du livre imprimé à la Renaissance. Ensuite, parmi les deux traductions manuscrites des *Paraphrases* effectuées au XVI<sup>e</sup> siècle, celle de Kerssan est la plus complète – elle contient en effet toutes les *Paraphrases sur les épîtres canoniques*, comparativement à la traduction de René Fame qui ne porte que sur la *Paraphrase sur l'Évangile de Matthieu*. Hormis ces motivations étrangères au texte lui-même, il existe également une raison inhérente au manuscrit de 1526 ayant motivé notre choix. Celui-ci est intrigant, autant sur le plan de la langue que sur celui de sa composition. Nous reviendrons plus loin sur les questions linguistiques, mais il suffit pour l'instant de signaler que la langue du traducteur, aussi pédestre soit-elle, est un témoignage fascinant de français de la Renaissance<sup>18</sup>, marqué par certains traits ouest-wallons et même « wallo-picards »<sup>19</sup>. En ce qui concerne sa composition et son organisation, le volume soulève également de nombreuses

---

<sup>17</sup> « [...] the printed words found in the English *Paraphrases* » (*ibid.*, p. 38.)

<sup>18</sup> Nous distinguons le français de la Renaissance, c'est-à-dire la langue française propre au XVI<sup>e</sup> siècle, du moyen français qui, selon le DMF, se limite à la période allant de 1330 à 1500.

<sup>19</sup> Voir en annexe la carte *Segmentation dialectale de la Wallonie*, tirée de Louis Remacle, *Le problème de l'ancien wallon*, Liège, Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, 1948, p. 28.

interrogations que nous aborderons en détail. Nos recherches nous conduisent à penser qu'il s'agissait d'un outil proposé par Hubert Kerssan pour aider les membres de l'abbaye de Nivelles, moins à l'aise que lui en latin, à lire les *Paraphrases*.

Les principes d'annotation que nous avons suivis visent un objectif précis : commenter la traduction d'Hubert Kerssan, en la considérant intrinsèquement comme un texte nouveau et distinct de sa source (c'est-à-dire en tant que « nouveau texte T »<sup>20</sup>), en vue d'en dégager les particularités linguistiques et rhétoriques ainsi que d'éclairer les multiples enjeux liés à la traduction d'une paraphrase portant sur un texte biblique. Nous avons par conséquent proposé deux types de notes en bas de page, le premier s'intéressant à la langue et au style du chanoine de Nivelles, le second s'attachant à expliquer de quelle manière il se distingue de la paraphrase érasmiennne. En ce qui a trait au travail d'annotation portant sur la langue, nous avons établi un glossaire fournissant la définition des termes qui ne sont plus usités en français moderne ou dont le sens a changé. Nous n'avons pas relevé les variations graphiques dans le glossaire, mais nous avons parfois indiqué en note de bas de page les variantes qui nous paraissaient moins évidentes à saisir pour un lecteur d'aujourd'hui. Les termes figurant au glossaire ont été marqué d'un astérisque, mais uniquement à la première occurrence de chaque chapitre afin d'éviter d'alourdir le texte. Pour ce qui est des notes de type explicatif, nous nous sommes concentrée sur l'adaptation de 1526, sans commenter la paraphrase érasmiennne ni l'épître de Paul aux Romains en tant que telles, puisque ces textes ont déjà fait l'objet de substantielles annotations dans d'autres éditions critiques. Il nous est néanmoins arrivé à quelques reprises de fournir une brève note portant sur l'un ou l'autre des hypotextes (sur la *Paraphrase aux Romains* pour indiquer au lecteur les problèmes spécifiques liés au travail du traducteur et sur l'*Épître aux Romains* pour lui fournir des informations ponctuelles sur le contexte, les personnes ou les lieux). La rédaction de telles annotations, en particulier

---

<sup>20</sup> « Paraphraser un texte-source T donné, c'est, pour la tradition, produire un nouveau texte T' qui reformule T afin d'en éclairer certains aspects ». Catherine Fuchs, « La paraphrase. Un exemple de stabilité terminologique et de rupture conceptuelle », dans Bernard Colombat et Marie Savelli (dir.), *Métalangage et terminologie linguistique. Actes du colloque de Grenoble, Université Stendhal-Grenoble III, du 14 au 16 mai 1998*, Louvain, Peeters, 2001, p. 131.



celles de nature explicative, nous a permis de réfléchir aux motivations de Kerssan et à la finalité visée par sa traduction.

En ce qui concerne les principes d'édition adoptés, nous avons opté pour une édition critique plutôt que diplomatique. Lors de la transcription de la traduction d'Hubert Kerssan de la *Paraphrase aux Romains*, notre souhait premier était de respecter le texte et de n'intervenir qu'en modernisant la ponctuation ainsi que la disposition de ce dernier qui, autrement, se déploie de façon continue, sans organisation en paragraphes. Or, la variabilité déconcertante de la graphie nuisait considérablement à sa lisibilité pour un lecteur contemporain. Conformément aux habitudes éditoriales actuelles concernant les textes français de la Renaissance, nous avons par conséquent effectué quelques modifications visant à faciliter la lecture, modifications dont nous préciserons la nature dans la section « principes d'édition », tout en tâchant de préserver les particularités dialectales du texte. Nous sommes toutefois consciente du caractère imparfait d'un protocole qui est autre que diplomatique.

Les principales difficultés liées à notre travail d'édition critique de la traduction de Kerssan de la *Paraphrase aux Romains* concernent la question de l'intertextualité. Comment, en effet, annoter un texte qui est la traduction d'un autre texte, c'est-à-dire la *Paraphrase* érasmienne, étant elle-même une réécriture de l'épître de Paul aux Romains, de manière à ce que le lecteur ne se perde pas entre les différents textes qui se superposent? Afin d'éclairer les enjeux liés aux relations intertextuelles, nous nous référerons à la terminologie proposée par Gérard Genette, qui préfère le terme, plus précis, de *transtextualité* à celui d'intertextualité, c'est-à-dire « tout ce qui met [un texte] en relation, manifeste ou secrète, avec d'autres textes »<sup>21</sup>. Parmi les cinq différents types de *transtextualité*, l'*hypertextualité* fait référence à « toute relation unissant un texte B ([...] [l']*hypertexte*) à un texte antérieur A ([...] [l']*hypotexte*) sur lequel il se greffe d'une manière qui n'est pas celle du commentaire »<sup>22</sup>. La *métatextualité*, quant à elle, renvoie à « la relation, on dit plus couramment de

---

<sup>21</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, p. 7.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 13.

“commentaire”, qui unit un texte à un autre texte dont il parle, sans nécessairement le citer (le convoquer), voire, à la limite, sans le nommer»<sup>23</sup>. La *Paraphrase aux Romains* entretient une relation à la fois hypertextuelle et métatextuelle avec l'épître aux Romains, tandis que la traduction de Kerstan de cette *Paraphrase* entretient une relation hypertextuelle avec cette dernière, de même qu'avec l'épître originelle. Les choix que nous avons faits tout au long de ce projet ont tenu compte des enjeux liés aux rapports transtextuels entre ces trois textes, mais principalement entre la *Paraphrase* érasmienne et son adaptation française.

En somme, nous souhaitons vivement que notre édition critique puisse faire connaître la *Paraphrase aux Romains* telle qu'elle a été traduite par Hubert Kerstan en 1526, cette traduction étant un témoignage singulier de la réception première de la parole érasmienne. Plus encore, nous espérons que, à terme, un tel projet puisse faire comprendre comment l'œuvre d'Érasme a circulé dans les milieux francophones au XVI<sup>e</sup> siècle, apportant ainsi une contribution aux études érasmienne, en jetant un éclairage nouveau sur la diffusion de l'humaniste rotterdamois en langue française.

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 11.

# Les *Paraphrases* d'Érasme sur le Nouveau Testament

## Conception érasmiennne du genre de la paraphrase

Il est essentiel de comprendre qu'Érasme, en optant pour le genre paraphrastique plutôt que toute autre forme de commentaire, s'est inscrit dans une tradition ancienne à laquelle on n'attribuait pas encore la connotation péjorative qu'on lui connaît aujourd'hui. La paraphrase est en fait une forme implicite de commentaire ; il en existe deux types qui ont chacun une origine différente. Les paraphrases à visée imitative, qui cherchent à « bien dire »<sup>24</sup>, tirent leur origine d'une forme d'exercices préparatoires à l'apprentissage de la rhétorique, les *progymnasmata*, qui étaient utilisés pendant l'Antiquité et au-delà. Les paraphrases à visée explicative, quant à elles, souhaitent plutôt « dire le vrai »<sup>25</sup>. Elles proviennent de l'exégèse biblique et cherchent à « fermer »<sup>26</sup>, en quelque sorte, le sens du texte source en proposant une interprétation, considérée comme la plus juste. Au XVI<sup>e</sup> siècle, Sixte de Sienne a proposé une distinction entre deux types de paraphrase, que Max Engammare décrit de la façon suivante :

Le premier, plus serré et concis ("*pressior ac strictior*") est une traduction assez libre qu'il qualifie de "traduction paraphrastique" ou de "paraphrase traduite" [...]. Le second type, plus dilué et étendu ("*fusior et latior*"), se subdivise lui-même en deux. L'un s'attache au sens des mots et révèle ("*elucidat*") par le menu ("*sub copiosa*") ce que le texte-source avait exprimé de manière brève [...]. L'autre est une paraphrase entremêlée ("*paraphrasis intertexta*"), quand les mots du texte sacré se trouvent liés au contexte, ils sont métaphoriques, brouillés ou même omis. Il faut donc débrouiller, démêler le sens du texte biblique. [...] Ce second type de paraphrase conçoit que le texte biblique est obscur, qu'il demande à être éclairé, que la paraphrase est l'instrument de sa mise en lumière.<sup>27</sup>

---

<sup>24</sup> Catherine Fuchs, *loc. cit.*, p. 136.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>26</sup> Jean-François Cottier, « La paraphrase latine, de Quintilien à Érasme », *Revue des études latines*, n° 79, 2003, p. 241.

<sup>27</sup> Max Engammare, « La paraphrase biblique entre belles fidèles et laides infidèles. Étude exégétique et théologique d'un genre en vogue au XVI<sup>e</sup> siècle », dans Véronique Ferrer et Anne

Érasme se situe dans la lignée exégétique du genre, puisqu'il cherche à mettre en lumière l'interprétation qu'il considère comme la plus juste des Écritures. Puisqu'elles ont une visée pédagogique, ses *Paraphrases* ajoutent des explications de diverses natures (biblique, historique, géographique, étymologique, parfois même des ajouts narratifs), afin d'accompagner et de guider le lecteur non spécialiste. Elles sont par conséquent de type *fusior et latior*. Aux yeux de l'humaniste, paraphraser, c'est « dire autrement sans dire autre chose, en particulier dans une matière non seulement rendue très difficile par la variété des genres, mais qui plus est sacrée et proche de la majesté l'Évangile »<sup>28</sup>.

La paraphrase est un genre protéiforme. Depuis les *progymnasmata* antiques, des pratiques littéraires nombreuses et variées ont émergé, de sorte que le même terme, sous l'allure d'une « stabilité terminologique »<sup>29</sup>, pour reprendre l'expression de Catherine Fuchs, désigne finalement différentes formes de réécriture, d'adaptation, de commentaire et parfois même de traduction. Les rapports entre le genre paraphrastique et la pratique de la traduction sont d'ailleurs très complexes. D'un certain point de vue, la paraphrase et la traduction sont proches l'une de l'autre (les paraphrases à visée imitative étant plus près des traductions littérales et les paraphrases à visée explicative s'approchant davantage des traductions littéraires) :

On en revient ainsi à la définition de la paraphrase comme reformulation d'un texte ou d'un passage de texte dans une autre forme ou avec d'autres mots en vue de l'éclairer. Dans ce sens, on peut alors ajouter que toute traduction est une paraphrase et que toute paraphrase est une sorte de traduction [...].<sup>30</sup>

Or, aux yeux d'Érasme, traduire un texte est un exercice bien éloigné de celui qui consiste à paraphraser : « La paraphrase en effet n'est pas une traduction, mais une

---

Mantero (dir.), *Les paraphrases bibliques aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Actes du colloque de Bordeaux des 22, 23 et 24 septembre 2004*, Genève, Librairie Droz, 2006, p. 20-21.

<sup>28</sup> Cf. *Epist.* 710, l. 41-42 : « *hoc est sic aliter dicere ut tamen non dicas alia, praesertim in argumento non solum tot modis difficillimo uerum etiam sacro ac maiestati euangelicae proximo* ». Cité par Jean-François Cottier, *loc. cit.*, p. 248.

<sup>29</sup> Catherine Fuchs, *loc. cit.*, p. 131.

<sup>30</sup> Jean-François Cottier, *loc. cit.*, p. 241.

forme plus libre de commentaire continu, dans l'intervention d'un tiers »<sup>31</sup>. Le genre paraphrastique confère à Érasme toute la liberté dont il a besoin pour proposer un commentaire théologique des textes bibliques et guider ses lecteurs vers la véritable piété chrétienne, tout en produisant un texte facilement accessible, autant aux théologiens qu'aux laïcs. Autrement dit, la formule de la paraphrase favorise l'enseignement de la *philosophia Christi* érasmiennne, mais contribue également à préserver son idéal de clarté pédagogique dans la langue et le style – style qui devrait toujours, selon l'humaniste, rester simple et naturel pour éviter de masquer le message. En outre, « [l]a question de la poétique d'Érasme dans ses *Paraphrases* est bien sûr liée à celle du public visé. Le bon pédagogue, comme le bon orateur, sait qu'il lui faut s'adapter à son auditoire [...] : c'est le principe du *decorum* qui gouverne l'art oratoire »<sup>32</sup>. Sur ce point, Jacques Chomarat explique que toute la philosophie d'Érasme est fondée sur la rhétorique, car c'est le langage qui donne sa supériorité à l'homme et c'est grâce à celui-ci qu'il « s'arrache à la matière et au temps »<sup>33</sup> :

[L]es arts du langage tels que les conçoit Érasme sont bien autre chose qu'une affaire de forme seulement ; grammaire et rhétorique enveloppent une conception de l'homme ; la pratique de l'"éloquence" est liée à une certaine idée d'autrui et de soi-même ; la piété vient confirmer, compléter, couronner ce qui est né d'une certaine façon de pratiquer les lettres et de réfléchir sur elles ; c'est parce qu'il est un *orator* qu'Érasme n'a pas la même attitude religieuse qu'un docteur scolastique ou que Luther ; la tolérance d'Érasme s'explique d'abord par son amour des bonnes lettres, par ses conceptions de grammairien et de *rhetor*.<sup>34</sup>

Érasme pensait justement que, pour atteindre la vraie piété chrétienne, il ne fallait pas rejeter brutalement toutes les cérémonies que l'Église encourageait, comme l'ont fait les Réformés, mais plutôt permettre le libre acquiescement et changer progressivement les mœurs des gens en leur donnant d'abord accès au savoir. Le

---

<sup>31</sup> Cf. *Epist.* 1274, l. 37-39 : « *Est enim paraphrasis non translatio, sed liberius quoddam commentarii perpetui genus, non commutatis personis.* » Cité par Jean-François Cottier, *loc. cit.*, p. 247.

<sup>32</sup> Jean-François Cottier, « *Lucernam accendere in meridie?* Du bon usage de la paraphrase biblique selon Érasme », dans François Wim et August Den Hollander (dir.), *Infant Milk or Hardy Nourishment? The Bible for Lay People and Theologians in the Early Modern Period*, Louvain, Peeters, 2009, p. 77.

<sup>33</sup> Jacques Chomarat, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, 2 vol., Paris, Les Belles Lettres, 1981, p. 1164.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 25.

*decorum*, c'est-à-dire le principe d'accommodation à autrui dans la rhétorique, signifie aussi chez les Latins la compréhension, l'indulgence, la bonté. Chez Érasme, « on ne saurait nier qu'il y a un lien entre les trois notions [d'accommodation à autrui, d'*humanitas* et de charité chrétienne] et que la rhétorique a en partie inspiré l'interprétation qu'Érasme donne de la morale chrétienne »<sup>35</sup>. En d'autres termes, sa pensée est fondée sur l'idée selon laquelle persuader par l'éloquence plutôt que par la violence, c'est faire preuve de tolérance et d'un véritable amour chrétien.

## Publication des *Paraphrases* d'Érasme

Avant d'aborder les traductions françaises en elles-mêmes, il est primordial de rappeler quelques données sur la publication des *Paraphrases* latines<sup>36</sup>, l'imprimerie ayant permis une diffusion à grande échelle de l'œuvre de l'humaniste. C'est en novembre 1517 qu'Érasme a publié sa toute première paraphrase, soit la *Paraphrase sur l'épître de Paul aux Romains*, chez Thierry Martens à Louvain. Il la publia à nouveau en janvier 1518 à Bâle, chez Froben, qui deviendra dès lors son principal imprimeur. En janvier 1520 est parue une édition réunissant les *Paraphrases sur les épîtres de Paul aux Romains, aux Corinthiens et aux Galates*, puis en mars 1521, une édition des *Paraphrases sur toutes les épîtres canoniques*. En mars 1524, la première édition de l'ensemble des *Paraphrases sur le Nouveau Testament* a été publiée chez Froben. Cette édition a connu un succès phénoménal ; après un premier tirage de 3000 exemplaires, il y eut deux réimpressions la même année<sup>37</sup>. Au moment où Hubert Kerssan a traduit les *Paraphrases sur les épîtres canoniques*, Érasme connaissait donc déjà une notoriété considérable. Il a été estimé que, durant toute sa vie, approximativement un million d'exemplaires de ses ouvrages ont circulé et qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, 2 500 éditions différentes de ces textes ont été effectuées<sup>38</sup>. Les *Paraphrases* latines ont connu un tel

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 1161.

<sup>36</sup> Voir en annexe l'historique de la publication des *Paraphrases* d'Érasme.

<sup>37</sup> Andrew Pettegree, *The Book in the Renaissance*, New Haven, Yale University Press, 2010, p. 86.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 86.

succès à travers l'Europe qu'elles ont rapidement été traduites en langue vernaculaire, ainsi que l'y invitaient les principes de la *philosophia Christi* d'Érasme, selon lesquels le Christ lui-même souhaitait que sa parole fût répandue parmi les plus humbles des hommes. On peut mentionner, à titre d'exemple, la première adaptation en allemand qui a été réalisée par Léo Jud, parue entre 1520 et 1523, et en anglais, celle de John Caius de Gonville, datée de 1530. Les *Paraphrases* érasmiennes ont d'ailleurs eu une influence considérable en Angleterre où, à compter de 1547, une injonction royale prononcée par la reine Catherine Parr rendait obligatoire leur acquisition par les paroisses et les clercs<sup>39</sup>.

### **La *Paraphrase* sur l'épître de Paul aux Romains**

Érasme s'est intéressé aux épîtres pauliniennes au moins à partir de l'année 1501, ainsi qu'il l'a indiqué trois ans plus tard dans une lettre adressée à John Colet<sup>40</sup>. Il a complété quatre volumes de commentaires sur l'épître aux Romains, mais il s'est arrêté étant donné que sa maîtrise de la langue grecque était insuffisante. Comment expliquer cet intérêt si précoce d'Érasme pour les épîtres de Paul, tout spécialement l'épître aux Romains? On sait qu'il a été influencé par John Colet lorsqu'il s'est rendu à Oxford en 1499. Selon Charles Béné, c'est d'ailleurs ce dernier qui lui aurait donné envie de paraphraser Paul : « Sans nul doute, c'est Colet qui avait éveillé chez Érasme ce goût de la paraphrase, spécialement le désir de commenter saint Paul. »<sup>41</sup> En outre, Érasme a subi l'influence de Jean Vitrier, grâce auquel, en partie du moins, il a rédigé l'*Enchiridion*. Les citations pauliniennes abondent dans ce texte et, d'après John B. Payne, Érasme y qualifie même Paul du « meilleur interprète du sens allégorique de

---

<sup>39</sup> E. J. Devereux, *Renaissance English Translations of Erasmus. A Bibliography to 1700*, Toronto, University of Toronto Press, 1983, p. 146.

<sup>40</sup> John B. Payne, « Erasmus. Interpreter of Romans », *Sixteenth Century Journal*, vol. 2, 1971, p. 4.

<sup>41</sup> Charles Béné, *Érasme et saint Augustin ou influence de saint Augustin sur l'humanisme d'Érasme*, Genève, Librairie Droz, 1969, p. 193.

l'Écriture »<sup>42</sup>. L'épître aux Romains a d'ailleurs toujours eu une signification particulière pour l'humaniste, ce qui explique qu'il l'ait paraphrasée en premier lieu ; d'après Alexandre Vanautgaerden, « [l]a première paraphrase, consacrée à l'Épître aux Romains, était, sans conteste, le texte le plus important aux yeux d'Érasme »<sup>43</sup>. Cela était vrai également pour l'ensemble des penseurs du XVI<sup>e</sup> siècle, notamment Luther, puisqu'il s'agit de l'un des textes fondateurs du christianisme<sup>44</sup>. Mais les épîtres pauliniennes présentent malheureusement de grandes difficultés de lecture, ainsi que l'avaient déjà remarqué Origène, Jérôme et Augustin, bien avant Érasme. Selon Jacques Chomarat, ces difficultés sont liées au manque de clarté du style paulinien, à sa langue empreinte d'hébraïsmes, à la complexité de la matière abordée et aux changements fréquents de destinataire :

En paraphrasant saint Paul Érasme a voulu le faire parler en latin correct (*Romane*) et de façon plus claire (*explanatus*), c'est-à-dire plus développée (*copiosius, fusius*) ; "[...] nul ne peut aisément mesurer ni même croire quel labeur c'est de relier ce qui est disjoint, adoucir ce qui est escarpé, séparer ce qui est emmêlé, développer ce qui est enveloppé, dénouer ce qui est enchevêtré, éclairer ce qui est obscur, naturaliser romain un hébraïsme, bref transformer la langue de Paul, c'est-à-dire un orateur céleste, et rendre le sens sans sortir du ... bon sens, c'est-à-dire parler autrement sans pourtant dire autre chose ..." [Allen, n° 710, t. III, p. 138, l. 24-31].<sup>45</sup>

Ainsi qu'il l'explique lui-même, Érasme souhaite transformer la parole de saint Paul pour la rendre plus compréhensible, sans en changer le sens. Il élimine ainsi toutes les obscurités, il ajoute des transitions et un enchaînement des idées davantage appropriés, tout en préservant un style naturel et simple pour éviter de détourner l'attention du lecteur du message paulinien – message d'une extrême importance au XVI<sup>e</sup> siècle. En effet, les épîtres de Paul, en particulier l'épître aux Romains sur laquelle

---

<sup>42</sup> « [Erasmus] names Paul as the best interpreter of the allegorical meaning of Scripture ». John B. Payne, *loc. cit.*, p. 6. [Nous traduisons.]

<sup>43</sup> Alexandre Vanautgaerden, « Les ambassadeurs des *Paraphrases* », *Moreana*, vol. 39, n° 150, 2002, p. 48.

<sup>44</sup> « That this tradition is so rich, that the Epistle to the Romans has drawn to itself so many commentaries, is certainly not surprising in view of the important part which this document has played in the history of the Church and of the Christian life and thought. » C. E. B. Cranfield, *A Critical and Exegetical Commentary on the Epistle to the Romans*, vol. 1, Édimbourg, T & T Clark Limited, 1975, p. 31.

<sup>45</sup> Jacques Chomarat, *op. cit.*, p. 589-590.



s'est en grande partie constituée la doctrine de l'Église catholique, se sont retrouvées au cœur des débats théologiques entre catholiques et réformés, « à un moment où le contexte théologique était particulièrement préoccupé par le message de Paul et son interprétation »<sup>46</sup>. Elles ont également joué un rôle majeur dans la diffusion de l'humanisme.

---

<sup>46</sup> « when the theological environment was particularly preoccupied with the message of Paul and his interpretation ». Greta Grace Kroeker, *Erasmus in the Footsteps of Paul. A Pauline Theologian*, Toronto/Buffalo/Londres, University of Toronto Press, 2011, p. 29. [Nous traduisons.]

# Les traductions françaises des *Paraphrases* d'Érasme sur le Nouveau Testament

## La pratique de la traduction à la Renaissance

La question de la traduction des *Paraphrases* érasmiennes, qui sont elles-mêmes une forme de réécriture, pose un certain nombre de problèmes. Les enjeux liés à la pratique de la traduction pendant la Renaissance sont bien plus considérables qu'une simple attitude à l'égard des textes et du langage. Il s'agit d'un véritable débat théorique duquel ont émergé, selon Glyn P. Norton, deux types de postures philosophiques et textuelles :

For the Renaissance, two linguistic images conspire with each other in articulating this dilemma. First is the view that languages, like men, are the products of a primal archetype, a divine revealed *Ur-Sprache* that is to the fission of tongues what Adam is to his fallen offspring. [...] [It is] a divine, potentially replenishable system of language. A second and, in a sense, corollary view suggests that lexical multiplication is nonetheless a constant of our linguistic condition. [...] [A]ny venture to reconstruct that bridge back to that [original] language is ultimately doomed.<sup>47</sup>

La première posture estime que les langues sont des structures différentes les unes des autres, mais qu'elles peuvent faire référence à un savoir commun à tous les hommes. Par conséquent, le transfert sémantique est possible d'une langue à l'autre. La seconde posture est liée à une conception dynamique du langage ; le texte source ne peut être simplement décodé et transposé. C'est donc dire que la traduction est perçue comme un acte de création, de réinvention. Les théories de la traduction qui se développent aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, tiraillées entre ces deux attitudes, s'interrogeront sur la possibilité même de proposer une méthode de traduction, une manière de bien traduire. Cette question est intimement liée au dilemme entre *res* et *verba*, c'est-à-dire l'importance accordée aux choses que l'on veut signifier et celle accordée aux mots employés et à la manière de dire ces choses, qui a été soulevée dès l'Antiquité dans les

---

<sup>47</sup> Glyn P. Norton, *The Ideology and Language of Translation in Renaissance France and their Humanist Antecedents*, Genève, Librairie Droz, 1984, p. 10.

arts poétiques. Dans le même ordre d'idées, tout traducteur est nécessairement amené à prendre position entre les deux pôles de l'*imitatio* et de l'*inventio* :

[T]ranslation involves negotiating the tension between the translator's sense of obligation to the original (in rhetorical terms, his construal of the nature of *imitatio*) and his sense of the degree to which he can address his own understanding of the original and speak in his own name (in rhetorical terms, the degree of *inventio* deemed congruent with his interpretative, as opposed to his translatative, function).<sup>48</sup>

C'est dire qu'un traducteur doit réfléchir à sa propre pratique traductrice afin de l'orienter tantôt vers une imitation fidèle du texte traduit, tantôt accorder davantage d'importance à sa propre originalité créatrice. Encore aujourd'hui, les théoriciens se questionnent sur le paradoxe de la traduction, notamment Paul Ricœur, qui parle du « dilemme fidélité/trahison »<sup>49</sup>, et Umberto Eco, qui aborde les « processus de négociation »<sup>50</sup> auxquels tout traducteur doit réfléchir « par rapport à un noyau de fidélité présumée »<sup>51</sup>.

Avec l'apparition de l'imprimerie, l'Europe a vu « se multiplier progressivement le nombre des ouvrages publiés en langue vulgaire et décroître graduellement celui des ouvrages publiés en latin »<sup>52</sup>. Mais c'est essentiellement la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle qui représente le point culminant de la traduction de textes en langue vernaculaire, au moment où se sont mis à proliférer les traités sur l'art de la traduction. Étienne Dolet a d'ailleurs fait office de pionnier en publiant son traité sur *La manière de bien traduire* en 1540, dans lequel il explique les cinq règles qu'il considère essentielles pour réaliser une bonne traduction, autant sur le plan du style que du contenu :

---

<sup>48</sup> Kenneth Lloyd-Jones, « Erasmus, Dolet and the politics of translation », dans Luise von Flotow Renate Blumenfeld-Kosinski et Daniel Russell (dir.), *The Politics of Translation in the Middle Ages and the Renaissance*, Ottawa, University of Ottawa Press, 2001, p. 41.

<sup>49</sup> Paul Ricœur, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004, p. 60.

<sup>50</sup> Umberto Eco, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 2006, p. 18.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>52</sup> Paul Herbert Larwill, *La théorie de la traduction au début de la Renaissance (d'après les traductions imprimées en France entre 1477 et 1527)*, thèse présentée à la Faculté de Philosophie de l'Université de Munich, Munich, Imprimerie Dr. C. Wolf & Sohn, 1934, p. 5.

La maniere de bien traduire d'une langue en aultre requiert principalement cinq choses. En premier lieu, il fault, que le traducteur entende parfaitement le sens, & matiere de l'auteur, qu'il traduit [...]. La seconde chose, qui est requise en traduction, c'est, que le traducteur ait parfaite congnoissance de la langue de l'auteur, qu'il traduit [...]. Le tiers point est, qu'en traduisant il ne se fault pas asservir jusques à la, que lon rende mot pour mot. [...] La quatriesme reigle, que je veulx bailler en cest endroict, est plus à observer en langues non reduictes en art, qu'en aultres. S'il advient doncques, que tu traduis en quelcque Livre Latin en ycelles (mesmement en la Francoyse) il te fault garder d'usurper mots trop approchans du Latin, & peu usités par le passé : mais contente toy du commun, sans innover aulcunes dictions follement & par curiosité reprehensible. [...] Venons maintenant à la cinquiesme reigle [...]. Rien aultre chose, que l'observation des nombres oratoires : c'est asscavoir une liaison, & assemblément des dictions avec telle douceur, que non seulement l'ame s'en contente, mais aussi les oreilles en sont toutes ravies, & ne se faschent jamais d'une telle harmonie de langage.<sup>53</sup>

Plusieurs écoles de pensée ont cherché à savoir si une bonne traduction devrait accorder la primauté au contenu du texte ou à la forme linguistique – cette question est d'autant plus délicate lorsqu'il s'agit de textes bibliques. De nombreux auteurs du XVI<sup>e</sup> siècle, comme Étienne Dolet<sup>54</sup>, Antoine Macault<sup>55</sup> ou Jacques Peletier du Mans<sup>56</sup>,

---

<sup>53</sup> Étienne Dolet, *La manière de bien traduire d'une langue en aultre, d'avantage de la punctuation de la langue françoise, plus des accents d'ycelle* [...], Lyon, Étienne Dolet, 1540, in-4°, p. 11-16.

<sup>54</sup> « Un an après l'ordonnance Villers-Cotterêts, Dolet montrait l'exemple en conviant tous "les gens doctes" à participer à l'œuvre patriotique de codification et de perfectionnement de la langue française. Dans son avant-propos, il se justifie auprès de ceux qui "s'esbaissent grandement" de le voir publier en français, alors qu'il a toujours "fait profession totale de la langue latine" : "[...] mon affection est telle envers l'honneur de mon païs, que je veulx trouver tout moyen de l'illustrer, et ne le puis mieulx faire, que de célébrer sa langue", juge-t-il, à l'instar des Grecs et des Romains ainsi que de certains de ses contemporains ». Paul A. Horguelin, *Traducteurs français des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Brossard, Linguattech Éditeur, 1996, p. 6.

<sup>55</sup> « Mais aussi ce seroit bien assez tres illustre prince et prelat, que en faisant comparaison de ceste mienne legiere occupation et traduction aux meilleures que je puisse faire confesser aux estrangieres [...], que nostre locution Francoyse nest point (ainsi que nous reprochent à tort Iceulx estrangiers) si maigre ne si affamee, quelle ne puisse bien rendre et exprimer en son commun parler, tout ce que les Grecz et Latins nous ont peu laisser par escript, pourveu que la traduction sen feist par aucuns de ces expertz, et scavantz hommes [...]. Et pource me suis seulement efforcé de faire, que son oraison latine [celle de Cicéron] se puisse entendre en nostre commun langaige, et que mon françoys bien leu ressemble [...] ». Antoine Macault (trad.), « Épitre dédicatoire », *L'oraison que feît Ciceron a Caesar pour le rappel de Marcus Marcellus*, Paris, Antoine Augereau, 1534. Cité dans Luce Guillelm, *Sujet de l'écriture et traduction autour de 1540*, Aux amateurs de livres/Atelier national de reproduction des thèses de l'Université Lille-III, Paris/Lille, 1988, p. 563-564.

<sup>56</sup> « La plus vraie espèce d'Imitation, c'est de traduire : Car imiter n'est autre chose que vouloir faire ce que fait un Autre : Ainsi que fait le Traducteur qui s'asservit non seulement à l'Invention

affirment que les traductions fondées sur les principes des auteurs grecs et latins encouragent l'élévation de la langue française à un même niveau de perfection que celui des langues anciennes. Du Bellay et la Brigade<sup>57</sup> s'opposent à cet argument et pensent que, puisque la traduction d'une langue à une autre est impossible, il faut plutôt transposer plus librement et intelligemment. Enfin, d'autres plus prudents, comme Jacques Amyot<sup>58</sup> ou Claude de Seyssel<sup>59</sup>, essaient plutôt de concilier le

---

d'autrui, mais aussi à la Disposition : et encore à l'Élocution tant qu'il peut, et tant que lui permet le naturel de la Langue translative : parce que l'efficace d'un Écrit, bien souvent consiste en la propriété des mots et locutions : laquelle omise, ôte la grâce, et défraude le sens de l'Auteur. [...] Davantage, les Traductions quand elles sont bien faites, peuvent beaucoup enrichir une Langue ». Jacques Peletier du Mans, « Art poétique (1555) », dans Francis Goyet (dir.), *Traité de poétique et de rhétorique à la Renaissance*, Paris, Librairie générale française, Le livre de poche classique, 1990, p. 262-263.

<sup>57</sup> « Je ne croyray jamais qu'on puisse bien apprendre tout cela des Traducteurs, pour ce qu'il est impossible de le rendre avecques la mesme grace, dont l'Auteur en a usé : d'autant que chacune Langue a je ne sçay quoy propre seulement à elle, dont si vous efforcez exprimer le Naif en une autre Langue observant la Loy de traduyre, qui est n'espacier point hors des Limites de l'Auteur, vostre Diction sera contrainte, froide, et de mauvaise grace. [...] Voyla en bref les Raisons, qui m'ont fait penser, que l'office et diligence des Traducteurs, autrement fort utile pour instruyre les ingnorans des Langues etrangeres en la congnoissance des choses, n'est suffisante pour donner à la nostre ceste perfection, et comme font les Peintres à leurs Tableaux ceste dernière main, que nous desirons ». Joachim Du Bellay, *La deffence, et illustration de la langue françoise* (1549), édition de Jean-Charles Monferran, Genève, Droz, 2001, p. 87-89.

<sup>58</sup> « Ce qui est vrai, c'est qu'Amyot a eu la passion de la clarté et de la netteté, selon le sens profond de la mission qu'il entendait remplir. Cette passion transparait dans la construction même de ses phrases, dans l'âme de la langue qu'il a voulu parler, et c'est par là qu'il fait figure de chef de file pour toute la traduction française [...]. [Il] a traduit en pensant à son public autant qu'à l'auteur ». Edmond Cary, *Les grands traducteurs français. Etienne Dolet, Amyot, Mme Dacier, Houdar de la Motte et les traducteurs d'Homère, Galland et les traducteurs des Mille et une nuits, Gérard de Nerval, Valéry Larbaud*, Genève, Librairie de l'Université Georg, 1963, p. 20-21. – « Mais si, peut estre, lon ne trouve le langage de ceste translation si coulant, comme lon a fait de quelques autres miennes, qui de pieça sont entre les mains des hommes, je prie les lecteurs de vouloir considerer, que l'office d'un propre traducteur ne gist pas seulement à rendre fidelement la sentence de son auteur, mais aussi à représenter aucunement et à adombrer la forme du style et maniere de parler d'iceluy, s'il ne veut commettre l'erreur que feroit le peintre, qui ayant pris à pourtraire un homme au vif, le peindroit au long, là où il seroit court, et gros, là où il seroit gresle, encore qu'il le feist naïvement bien ressembler de visage. Car encore puis je bien asseurer, quelque dur ou rude que soit le langage, que ma traduction sera beaucoup plus aisée aux François, que l'original grec à ceulx mesmes qui sont les plus exercitez en la langue grecque, pour une façon d'escrire plus aigüe, plus docte et pressée, que claire, polie ou aisée, qui est propre à Plutarque ». Jacques Amyot (trad.), « Aux lecteurs », dans *Les vies des hommes illustres de Plutarque* (1559), Paris, Nelson Éditeurs, 1933, vol. 1, p. 50.

<sup>59</sup> « Si vous supplie, Sire [le roi Louis XII], tres humblement, que vueillez ce petit present prendre en gré, et ne vous arrester point aux fautes et difficultez qui peuvent estre en la traduction, mais gouter la variété des Histoires, la naissance des païs, citez et provinces, et les hauts faits qui sont à louer pour les imiter, et les lasches pour eviter, ainsi qu'avez tousjours fait. Et au surplus, ne vous esbahissez point, si trouvez les sentences et les matieres abbregees. Car Justin, que nous translatoins, l'a fait tout à escient, pour eviter la prolixité de Trogue Pompee, qui en avoit escrit si au long, qu'il eust falu beaucoup de temps pour voir le tout. Et pareillement, si je vay imitant le style du Latin, ne pensez point, que ce soit par faute que ne l'eusse peu coucher en autres termes plus usitez, à la façon des

contenu et le respect du style de l'auteur traduit, puisque selon eux, l'important est de pouvoir communiquer fidèlement aux lecteurs français, qui ne maîtrisent pas les langues anciennes, un texte auquel, autrement, ils n'auraient pas pu avoir accès.

L'apparition du terme *traduire* dans la langue française en 1539 est fort significative ; elle révèle cet intérêt renouvelé envers la pratique de la traduction. Le terme se distingue de celui de *translation* qui, ainsi que l'explique Daniel Russel, signifiait le transfert d'un texte d'une culture ou d'une société à une autre, non pas uniquement le passage d'une langue à une autre<sup>60</sup>. En latin, le substantif féminin *translatio* signifie « action de transporter, de transférer » ; il peut donc s'appliquer à des objets, des personnes, des idées et ainsi de suite. Antoine Berman explique de manière très précise cette distinction fondamentale entre la *translation* et la *traduction* :

Alors que la *translation* met l'accent sur le mouvement de transfert ou de transport, la *traduction*, elle, souligne plutôt l'énergie active qui préside à ce transport, justement parce qu'elle renvoie à *ductio* et *ducere*. La *traduction* est une activité qui a un agent, alors que la *translation* est un mouvement de passage plus anonyme. Tous les mots formés à partir de *ductio* supposent des agents. Et c'est justement parce que l'opération traduisante est conçue, à partir de la Renaissance, comme un acte, et comme un *acte* spécifique, qu'on se met à l'appeler *traduction*.<sup>61</sup>

La traduction au XVI<sup>e</sup> siècle devient progressivement un acte nécessitant un agent, « une activité *manifeste et définie* »<sup>62</sup>, ce qui explique l'apparition d'un nouveau terme pour la décrire, ainsi que la prolifération de traités sur l'art de la traduction.

---

Histoires Françaises : mais soyez certain, Sire, que le langage Latin de l'auteur a si grande venusté et elegance, que d'autant qu'on ensuit plus de pres, il en retient plus grande partie. Et c'est le vray moyen de communiquer la langue Latine avec la Françoisse ». Claude De Seyssel (trad.), « Le prologue de Messire Claude de Seyssel », *Les histoires universelles de Trogue Pompée, abrégées par Justin*, Paris, Michel de Vascosan, 1559. Cité dans Luce Guillermin, *op. cit.*, p. 559-560.

<sup>60</sup> « [...] the transfer of a text, a tradition or a right from one society or culture to another ». Daniel Russell, « Introduction : the Renaissance », dans Luise von Flotow Renate Blumenfeld-Kosinski et Daniel Russell (dir.), *The Politics of Translation*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>61</sup> Antoine Berman, « De la translation à la traduction », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction*, vol. 1, n°1, 1988, p. 31.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 26.

En ce qui concerne spécifiquement la traduction des *Paraphrases* érasmiennes, il ne faut jamais perdre de vue que l'effort de les adapter en langue vernaculaire se situe en continuité directe avec la volonté d'Érasme de vulgariser les savoirs et de préserver la paix dans la chrétienté. La conception érasmiennne de la traduction va dans le même sens que celle du genre de la paraphrase :

Les mystères des rois, peut-être valait-il mieux les taire, mais le Christ a voulu que ses mystères à lui fussent répandus le plus possible. Je voudrais que toutes les plus humbles des femmes lisent les évangiles, lisent les épîtres de Paul. Puissent ces livres être traduits dans toutes les langues, de façon que les Écossais, les Irlandais, mais aussi les Turcs et les Sarrasins soient en mesure de les lire et de les connaître...<sup>63</sup>

Érasme, en effet, lorsqu'il produisit une nouvelle traduction latine du Nouveau Testament, son *Novum Instrumentum* publié chez Froben en février 1516, a fermement encouragé la traduction de son travail dans toutes les langues vernaculaires, car il était convaincu qu'une plus grande accessibilité aux Écritures favoriserait le maintien de la paix en Europe. Ainsi que l'a bien formulé Guy Bedouelle, « [l']initiative de la traduction de la *Paraphrase* d'Érasme en français pourrait être considérée comme l'une des dernières tentatives de faire prédominer l'irénisme érasmien »<sup>64</sup>.

---

<sup>63</sup> Érasme de Rotterdam, *Préfaces au Novum Testamentum* (1516), traduction et notes par Yves Delègue et Jean-Paul Gillet, Genève, Labor et Fides, 1990, p. 75. – « *Vebementer enim ab istis dissentio, qui nolint ab idiotis legi divinas litteras in vulgi linguam transfusas, sive quasi Christus tam involuta docuerit, ut vix a pauculis theologis possint intelligi, sive quasi religionis Christianae praesidium in hoc situm sit, si nesciatur. Regum mysteria celare fortasse satius est, at Christus sua mysteria quam maxime cupit evulgari. Optarim ut omnes muliercule legant evangelium, legant Paulinas epistolas. Atque utinam haec in omnes omnium linguas essent transfusa, ut non solum a Scotis et Hibernis, sed a Turcis quoque et Saracenis legi cognoscique possint...* ». Érasme de Rotterdam, « *Paraclesis ad lectorem pium* », dans Annemarie Holborn et Hajo Holborn (éd.), *Desiderius Erasmus Roterodamus. Ausgewählte Werke*, Munich, C. H. Beck, 1933, p. 142.

<sup>64</sup> Guy Bedouelle, *loc. cit.*, p. 13.

## Les cinq traductions françaises des *Paraphrases* d'Érasme au XVI<sup>e</sup> siècle

Il existe cinq traductions françaises des *Paraphrases* érasmiennes au XVI<sup>e</sup> siècle.<sup>65</sup> La plus ancienne connue à ce jour a été réalisée par le chevalier Louis de Berquin (ca 1485-1529). Il s'agit d'un ouvrage imprimé en 1525 chez Simon Dubois à Paris, de format in-8°. Placée à la suite du Nouveau Testament de Jacques Lefèvre d'Étaples, cette traduction d'extraits des *Paraphrases* est en outre accompagnée de trois autres textes d'Érasme traduits par Berquin : la *Declamation des louenges de mariage*, la *Briefve admonition de la maniere de prier* et le *Symbole des Apostres*.<sup>66</sup> Selon la documentation réunie par Claude Longeon<sup>67</sup>, cette édition contient uniquement deux extraits des *Paraphrases* érasmiennes : une partie du sixième chapitre de la *Paraphrase sur saint Matthieu* (LB, col. 36-37)<sup>68</sup>, de même que l'oraison dominicale selon la *Paraphrase sur saint Luc* (LB, col. 380). À la suite de l'extrait de la *Paraphrase sur saint Luc*, Berquin revient à la *Paraphrase sur saint Matthieu* (LB, col. 37-38), mais celle-ci se termine de manière abrupte. L'ouvrage contient en outre une préface qui passe sans transition à la traduction des extraits des *Paraphrases*, mais nous n'avons toutefois pas été en mesure de la consulter. Louis de Berquin connaissait l'existence des autres *Paraphrases* et il est possible qu'il en ait proposé d'autres traductions, en entier ou en partie.

Vient ensuite la traduction d'Hubert Kerstan (? -1573)<sup>69</sup>, qui est restée manuscrite depuis 1526 – date bien antérieure à la traduction imprimée en 1543 à Lyon, considérée jusqu'à très récemment comme la première. Il va sans dire que ce

---

<sup>65</sup> Voir en annexe la liste des cinq traductions françaises ainsi que leur lieu de conservation.

<sup>66</sup> Émile V. Telle, « Introduction », dans Érasme de Rotterdam, *Declamation des louenges de mariage* (1525), traduction par le chevalier Louis de Berquin, fac-similé de l'édition unique, notes et commentaires par Émile V. Telle, Genève, Librairie Droz, 1976, p. 107.

<sup>67</sup> Voir le *Dossier Berquin* disponible sur le site de l'Association d'Études sur la Renaissance, l'Humanisme et la Réforme : <http://www.rhr16.fr/dossier-berquin>. Ce dossier est constitué du manuscrit de travail et de l'ensemble des documents réunis par Claude Longeon (1941-1989) pour l'ouvrage qu'il projetait de consacrer à Louis de Berquin et que sa disparition prématurée l'a empêché de mener à son terme. L'association RHR met à la disposition des chercheurs cette documentation unique.

<sup>68</sup> LB est l'abréviation employée pour désigner l'édition critique des *Paraphrases* érasmiennes de Jean Leclerc (éd.), *Desiderii Erasmi Roterodami Opera Omnia. Paraphases in Testamentum*, vol. 7, Leyde, Petrus Van der Aa, 1703-1706, in-2°, 1198 p.

<sup>69</sup> Voir en annexe la reproduction du début du prologue de la *Paraphrase aux Romains*.



manuscrit méconnu, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque royale de Belgique, possède une grande valeur d'un point de vue historique, puisqu'il nous fournit de précieuses informations sur la réception et la diffusion de l'œuvre d'Érasme dans les milieux francophones. Le traducteur, Hubert Kerssan, était chanoine à l'abbaye de Nivelles, dans le Brabant wallon. Son ouvrage de 1526 contient la traduction des *Paraphrases sur les épîtres canoniques* uniquement. Il a néanmoins affirmé avoir traduit les *Paraphrases sur les quatre Évangiles* dans un autre volume, écrit en 1528 : « Et puis encor en apres, en l'an xvc xxviii, par le misme Sire Hubert Kerssan, sur les Quatres Evangelistez, en ung aultre volume. »<sup>70</sup> On ignore toutefois ce qu'il est devenu. En plus des *Paraphrases*, le manuscrit de 1526 contient d'autres textes de Kerssan, dont une traduction partielle des *Reconnaisances* pseudo-clémentines, rédigées vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle et qui traitent de la conversion au christianisme de Clément de Rome à la fin du I<sup>er</sup> siècle. Le manuscrit contient ensuite un poème en latin dédié à saint Hubert<sup>71</sup>, intitulé *Carmen saphicum in diui Huberti laudem*. Il semble qu'il s'agisse simplement d'un jeu onomastique de la part d'Hubert Kerssan, qui souhaitait effectivement être associé à son saint patron, d'ailleurs représenté sur son monument funéraire<sup>72</sup>. Enfin, l'ouvrage contient aussi une *Légende de saint Théodore* (ou *Legens de saint Theodre*)<sup>73</sup>, ajoutée par une autre main. Le chanoine de Nivelles n'a malheureusement proposé aucune préface qui aurait pu éclairer sa démarche et ses motivations.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, on connaît une troisième traduction française des *Paraphrases* d'Érasme.<sup>74</sup> Il s'agit d'un manuscrit royal sur vélin qui est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de France. Richement orné, le volume est de format in-folio et mesure 33 cm sur 24 cm. Cette traduction a été réalisée en 1539 par René Fame (*ca* 1499-1540), notaire et secrétaire du roi François I<sup>er</sup> ; elle ne concerne toutefois que

---

<sup>70</sup> Hubert Kerssan, *Paraphrase sur les épîtres de S. Paul et autres traités, en français*, Nivelles, 1526, in-2°, f. 319r.

<sup>71</sup> Saint Hubert est un saint très important en Wallonie et dans les Ardennes.

<sup>72</sup> Voir en annexe une photographie du monument funéraire d'Hubert Kerssan.

<sup>73</sup> Selon le martyrologe romain, le 17 mars sont célébrés à la fois sainte Gertrude de Nivelles et saint Théodore (ou saint Théodule diacre, aussi célébré le 3 mai). Savoir de quel saint Théodore il est question se révèle un peu plus délicat, mais Kerssan nous indique saint Théodore, martyr à Rome sous Dioclétien.

<sup>74</sup> Voir en annexe la reproduction de la page de titre, de l'enluminure se trouvant au verso de la page de titre, de même que le début de la préface du traducteur.

la *Paraphrase sur l'Évangile de Matthieu*. Selon Guignard, Fame se serait lié d'amitié avec certains humanistes à la cour et aurait été sensible à certaines idées réformées : « on devine quelques amitiés tourangelles autour de Fame et de Macault, tous deux provinciaux, tous deux favorables, semble-t-il, aux idées de la Réforme »<sup>75</sup>. Il a traduit la *Paraphrase sur Matthieu* et, peu après, le traité *Des diverses institutions contre les gentils et idolâtres* de Lactance, qui fut imprimé en 1543 (après son décès) et réédité huit fois au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans sa préface adressée à François I<sup>er</sup>, il explique avoir voulu suivre l'exemple de « ce bon docteur naguères decedde Erasme de Rotredan »<sup>76</sup> en s'employant à la traduction des *Paraphrases* :

Neant moins regardant que Erasme les avoit faictes en diverses annees, et que sa louable facilite a interpreter l'escripture sainte, et sa nayve dexterite a expliquer clerement les enigmes, paraboles et propositions douteuses contenues es Evangelistes, vous pourroit, Sire, donner quelquefois delectable et fructueuse occupation, je ne m'en suis voulu deporter, ains y ay de tresaffectionnee volonte commence, et traduit celle sur Saint Mathieu.<sup>77</sup>

Au même titre qu'Érasme, René Fame est habité d'une grande ferveur religieuse et est un défenseur de l'accès des laïcs aux saintes Écritures : « il n'est aucune homme vivant en ce monde mortel, tant soit il ignorant, que s'il [...] list ardemment les livres de l'escripture divine, [...] qui ne sente bien vivement la doulceur de la loy baillee par le Reparateur du genre humain »<sup>78</sup>. Il est intéressant de noter que la peinture qui sert de frontispice au manuscrit représente la parabole du Semeur<sup>79</sup>, qui pourrait faire référence au travail de traducteur de René Fame, de même qu'à l'œuvre exégétique d'Érasme.

---

<sup>75</sup> Jacques Guignard, « Humanistes tourangeaux », *Humanisme et Renaissance*, vol. 7, n° 2, 1940, p. 163.

<sup>76</sup> René Fame, *La Paraphrase de Erasme de Rotredan sur l'evangile de saint Matthieu*, Paris, 1539, f. 3v.

<sup>77</sup> *Ibid.*, f. 3v-4r.

<sup>78</sup> *Ibid.*, f. 3v.

<sup>79</sup> Cf. Mt 13, 3 ; 13, 9.

En 1543, Claude La Ville a publié à Lyon une édition des *Paraphrases* sur les épîtres de Jacques, Jude, Pierre et Jean traduites en français, dont le traducteur est malheureusement resté anonyme.<sup>80</sup> Claude La Ville est connu notamment pour avoir imprimé plusieurs œuvres de Rabelais, de même que les *Apophtegmes* d'Érasme traduits par Antoine Macault. Selon Francis Higman, il peut être associé à René de Bienassis, imprimeur genevois actif dès 1545 et réfugié en France à partir de 1548. Le traducteur a ajouté une brève préface dans laquelle il implore la bienveillance du lecteur, fait l'éloge du travail essentiel accompli par Érasme et précise son vœu de contribuer à la gloire du Seigneur.

Enfin, il existe une autre traduction des *Paraphrases* en français qui a été publiée en 1563, chez Froben à Bâle.<sup>81</sup> Celle-ci reprend l'édition de 1543, mais elle y ajoute la traduction des *Paraphrases* manquantes. Dès 1969, Peter Bietenholz<sup>82</sup> a défendu l'idée que le traducteur était un proche de Sébastien Castellion<sup>83</sup>. Il a même proposé le nom de Léger Grymoult, à qui l'on attribue depuis la paternité de cette édition. Correcteur d'épreuves à l'imprimerie d'Episcopus<sup>84</sup> à Bâle à partir de 1556, Grymoult a traduit plusieurs textes en français, notamment l'*Ordonnance ecclésiastique de Montbéliard* parue à Bâle en 1568. Il a également travaillé comme lecteur chez Froben entre 1557 et 1560. Ayant pris parti pour la Réforme, il dut se réfugier pendant un moment à Genève, où il se lia d'amitié avec Castellion. Grymoult produisit d'ailleurs des copies de la célèbre préface de la Bible en français de Castellion. Guy Bedouelle associait justement le traducteur de 1563 au milieu des « moyennieurs »<sup>85</sup> qui militaient pour la concorde entre catholiques et protestants, ainsi que pour la conciliation

---

<sup>80</sup> Voir en annexe la reproduction de la page de titre et du début de la préface du traducteur.

<sup>81</sup> Voir en annexe la reproduction de la page de titre et du début de la préface du traducteur.

<sup>82</sup> Peter G. Bietenholz, « Erasmus und der Basler Buchhandel in Frankreich », *Scrinium Erasmianum*, vol. 1, n° 1103, 1969, p. 293-323. [Cet article est paru en français en 1972 : Peter G. Bietenholz, « Érasme, l'imprimerie bâloise et la France », dans Jean-Claude Margolin (dir.), *Colloquia Erasmiana Turonensia*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1972, vol. 1, p. 55-78.]

<sup>83</sup> Sébastien Castellion était un humaniste français et théologien protestant. Il fit ses études au Collège de la Trinité à Lyon en 1535, puis s'établit quelque temps à Strasbourg où il tissa des liens avec Calvin. Il vécut ensuite à Genève et Bâle, où il rendit l'âme en 1563. Il est devenu célèbre notamment pour sa traduction de la Bible en 1555 et le *Conseil à la France désolée* en 1562.

<sup>84</sup> Episcopus, ou Nicolas Bischoff, était le gendre de Jean Froben, et également un imprimeur connu à Bâle. Il protesta contre Théodore de Bèze et Guillaume Farel lorsqu'ils critiquèrent Érasme.

<sup>85</sup> Guy Bedouelle, *loc. cit.*, p. 16-18.

doctrinale. Quelle que soit l'identité véritable du traducteur, il est étonnant de constater la préface fait référence aux « translateurs »<sup>86</sup> ; il ne faut par conséquent pas exclure la possibilité qu'ils aient été plusieurs à contribuer à cette adaptation des *Paraphrases*. Par ailleurs, le ou les traducteurs s'étonnent que celles-ci n'aient pas été traduites plus tôt en langue française :

[L]esquelles [*Paraphrases*] si dés long temps elles eussent esté translâtées en nostre langue François, comme és autres langues vulgaires, comme Allemand, & Angloys, & aussi leues et prinses à coeur, les choses, peut estre, fussent allées plus paisiblement en vostre royaume [le royaume de Charles IX de France]. Je ne sçay quel esprit peut avoir empesché noz François, qui sont tant doctes, de n'avoir mis plus tost la main à ceste translation [...].<sup>87</sup>

Ce constat est évidemment trompeur. Bien qu'il soit possible qu'ils n'aient pas eu connaissance de l'existence des trois autres traductions, le ou les traducteurs connaissaient l'édition de 1543 puisqu'ils ont fondé leur travail sur cette dernière. Ils ont par conséquent délibérément choisi de faire fi d'au moins une traduction antérieure, sans doute pour mieux magnifier leur propre travail.

---

<sup>86</sup> Grymoult, Léger (attribué à), *Les Paraphrases d'Erasmus divisées en deux tomes, dont le premier contient l'exposition des quatre evangelistes, et des actes des apostres, nouvellement translâtées de latin en françoys. Le second tome de la Paraphrase de Didier Erasmus, [...] sur le reste du Nouveau Testament, c'est assavoir sur toutes les epistres des apostres*, Bâle, Froben, 1563, in-2°, p. [3].

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. [5].

## La traduction de la *Paraphrase sur l'épistle de saint Paul l'apostre aux Roumains* par Hubert Kerssan

### Présentation du texte

Ainsi que nous l'avons signalé précédemment, le manuscrit de 1526, conservé à la Bibliothèque royale de Belgique, rassemble trois textes d'Hubert Kerssan : la première traduction française connue des *Paraphrases* d'Érasme sur les épîtres apostoliques, suivie d'une table des matières, une traduction française des *Reconnaissances* pseudo-clémentines, ainsi qu'un poème en latin dédié à saint Hubert. En fin d'ouvrage, une *Légende de saint Théodore* a été ajoutée par une autre main. Bien que les trois principaux textes du manuscrit aient été composés par le même auteur, dans une période de temps relativement rapprochée, il est impossible de savoir si le chanoine avait prévu au départ de les réunir, ou encore s'il les a ajoutés au fur et à mesure pour diverses raisons. Seule la date de rédaction du premier texte, soit les *Paraphrases*, est spécifiée : « Translaté, escript et fourmet en cestui volume, par la main de Messire Hubert Kerssan, demorant à Nivelles, an mile V<sup>e</sup> et xxvi. »<sup>88</sup> On peut supposer que les textes suivants, hormis la *Légende de saint Théodore* qu'on ne peut dater, ont été écrits entre 1526 et 1573, année du décès de Kerssan. Sa composition soulève de nombreuses questions, en particulier sur les raisons qui ont motivé cette dernière, sur le choix de textes et sur le lectorat visé.

---

<sup>88</sup> *Ibid.*, f. 319r.

## Le traducteur

Plusieurs informations essentielles de la biographie du chanoine de Nivelles sont fournies par l'inscription sur son monument funéraire, une sculpture en bas-relief de 4,00 mètres de hauteur par 1,30 mètre de largeur, initialement polychrome, localisée sur un pilier à l'intérieur de la collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles<sup>89</sup>. Elle est composée de trois parties : au-dessus, une représentation de saint Hubert habillé en soldat romain, mais portant la mitre ; au centre, deux moments de la vie du Christ, soit la Passion et la Résurrection ; en bas, le défunt gisant. Au-dessous du monument se trouve un cartouche contenant l'inscription funéraire. Hubert Kerssan est décédé le 17 juin 1573, après avoir été chapelain de l'abbesse Marguerite d'Estourmel. S'il a fait construire son monument funéraire en 1553, soit vingt ans avant son décès, on peut supposer qu'il a trépassé à un âge assez avancé. Il est, par conséquent, impossible de savoir s'il occupait déjà ses fonctions abbatiales au moment où il a entrepris la traduction des *Paraphrases* érasmiennes, mais cela est probable. Les *explicit* où il signe « Sire Hubert Kerssan »<sup>90</sup> et « Messire Hubert Kerssan »<sup>91</sup> pourraient s'appliquer sans peine à un chanoine séculier.<sup>92</sup> En 1526, lorsque Kerssan a achevé sa traduction des *Paraphrases*, l'abbesse de Nivelles était Adrienne de Moerbeke, qui a exercé ses fonctions entre 1522 et 1548. Éluë en 1549, Marguerite d'Estourmel a pris le relais jusqu'en 1560. Selon l'ouvrage *Les Gisants du Brabant wallon*, Kerssan fut également son chapelain. Enfin, Kerssan a connu deux autres abbesses : Marguerite de Noyelles, de 1561 à 1569, et Marie de Hoensbroeck, de 1569 à 1600.

---

<sup>89</sup> Hadrien Kockerols, *Les gisants du Brabant wallon*, Namur, Éditions namuroises, 2010, p. 186.

<sup>90</sup> Hubert Kerssan, *op. cit.*, f. 319r.

<sup>91</sup> *Ibid.*, f. 319r.

<sup>92</sup> Les titres « sire » et « messire » ont souvent été employés dans distinction pour désigner un personnage important ou de haut rang ; « messire » a cependant acquis une valeur honorifique plus grande au XIII<sup>e</sup> siècle (Cf. Lucien Foulet, « Sire, messire », *Romania*, t. 71, 1950, p. 44). Par ailleurs, « messire » était utilisé de préférence pour désigner les ecclésiastiques : « les cardinaux, les archevêques, les évêques sont des "messires" » (Cf. Lucien Foulet, *loc. cit.*, t. 72, 1951, p. 528).

L'abbaye de la ville de Nivelles, située dans le Brabant wallon, a été fondée entre 648 et 649 par Itte, après la mort de son mari, à la demande de saint Amand, évêque de Tongres<sup>93</sup>. Sa fille, sainte Gertrude, dont la vie est racontée dans la *Vita Geretrudis* et ses continuations, en sera la première abbesse. L'abbaye s'est rapidement constituée comme une abbaye double, où moines et moniales sont placés sous la responsabilité d'une abbesse. Selon l'entrée « Abbaye de Nivelles » du *Monasticon belge*, cette abbaye s'est sécularisée entre le XII<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle pour devenir un chapitre séculier noble : « À côté des quarante chanoinesses nobles, se trouvent la trentaine de chanoines constituant l'État de Saint-Paul ; pour eux, aucune preuve de noblesse n'est exigée. »<sup>94</sup> Aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, l'abbaye et, plus généralement, la ville de Nivelles connaissaient des troubles politiques, religieux et socio-économiques : « Des conflits continuent d'opposer abbesse, chapitre, pouvoir communal et pouvoir ducal, principalement à propos de la collation des *regales* et des vellétés d'émancipation des jurés et des métiers. »<sup>95</sup> Cette instabilité est accrue par les guerres de religion qui ont divisé les Pays-Bas. Il est indéniable que Kerssan a œuvré dans un contexte mouvementé.

## Marques de possession

Le volume est d'abord resté en possession d'Hubert Kerssan, ainsi que le confirme l'ex-libris manuscrit suivant : « *Huberti Kerssani liber sum Nivellensis presbyteri* »<sup>96</sup>. Il n'y avait par conséquent d'autre commanditaire que l'auteur lui-même. Sur le même feuillet, on trouve deux autres ex-libris : « Ce livre present appartient à Collart et à Martin Kerssan freres et à leurs hoirs »<sup>97</sup> et « Du present appartient à

---

<sup>93</sup> Alain Dierkens, « Saint Amand et la fondation de l'abbaye de Nivelles », *Revue du Nord*, t. 68, n° 269, 1986, p. 329.

<sup>94</sup> P. Bonenfant, R. Aubert, R. Van Caenegem et L.-E. Halkin (dir.), « Abbaye de Nivelles », dans *Monasticon belge. Tome IV : Province de Brabant, premier volume*, Liège, Centre national de recherches d'histoire religieuse, 1964, p. 277.

<sup>95</sup> Claudine Donnay-Rocmans, *La collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles*, Paris-Gembloux, Éditions Duculot, 1979, p. 43.

<sup>96</sup> Hubert Kerssan, *op. cit.*, f. [1]r. Voir en annexe la reproduction des ex-libris.

<sup>97</sup> *Ibid.*, f. [1]r.

Adrian Kerssan »<sup>98</sup>. Il apparaît évident que le livre est resté dans la famille Kerssan. Malgré tout, il nous semble étonnant de constater que les deux ex-libris précédents, bien qu'ils soient en français plutôt qu'en latin, semblent être rédigés de la même main que celle de l'ex-libris d'Hubert Kerssan. Il est impossible de savoir pour quelle raison, mais on peut imaginer que l'auteur ait offert, de son vivant, son ouvrage à des proches. Quoi qu'il en soit, le manuscrit de Nivelles répondait certainement à une vocation individuelle<sup>99</sup> ou, du moins, privée. En effet, il a été écrit initialement pour l'usage de l'auteur et, s'il est passé en d'autres mains par la suite, cela n'a été que pour l'usage des proches de l'auteur (des membres de sa famille ou, encore, des membres de l'abbaye). Avant le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, le livre est devenu la propriété du Collège de la Société de Jésus de Bruxelles, ainsi que l'indique l'ex-libris manuscrit : « *Collegii Societ. Jesu Bruxellis 1646* »<sup>100</sup>. Il y a, en outre, une note manuscrite de la même main que cet ex-libris, sur le second feuillet de garde : « *Hoc Erasmi opus quia nondum expurgatum, tantum legi potest ab eo qui habet facultatem legendi libros prohibitos* »<sup>101</sup>, ce qui pourrait se traduire de la manière suivante : « Cette œuvre d'Érasme, puisqu'elle n'a pas encore été expurgée, peut être lue seulement par celui qui a la faculté de lire des livres interdits »<sup>102</sup>. Enfin, plusieurs estampilles de la Bibliothèque royale de Belgique présentes à divers endroits dans le volume attestent de son acquisition plus récente par ladite bibliothèque. Nous n'en connaissons néanmoins pas la date précise.

---

<sup>98</sup> *Ibid.*, f. [1]r.

<sup>99</sup> « [U]n manuscrit répond tout d'abord à une vocation soit individuelle, soit collective ». Wagih Azzam, Olivier Collet et Yasmina Foehr-Janssens, « Mise en recueil et fonctionnalités de l'écrit », dans Yasmina Foehr-Janssens et Olivier Collet (dir.), *Le recueil au Moyen Âge. Le Moyen Âge central*, Tournai, Brepols, p. 12.

<sup>100</sup> Hubert Kerssan, *op. cit.*, f. 1r.

<sup>101</sup> *Ibid.*, f. [2]r.

<sup>102</sup> En effet, Érasme a été mis à l'index en 1559.



## Présentation codicologique

Le manuscrit sur papier d'Hubert Kerssan mesure 29,5 sur 20 cm et les pontuseaux sont verticaux. Il s'agit donc d'un format in-folio. La reliure, en veau racine, présente les armes de Belgique, ainsi que le titre en lettres dorées *Paraphrases sur les épîtres canoniques*. Il est intéressant de noter que seulement la première œuvre du recueil est mentionnée, mais nous ne savons malheureusement pas de quelle époque date cette reliure. Les textes sont écrits à l'encre noire et justifiés à gauche, hormis les titres qui sont centrés et généralement soulignés, ainsi que les numéros de chapitres des *Paraphrases* qui sont justifiés à droite. Bien qu'il n'y ait pas de décoration à proprement parler, de l'encre rouge est employée notamment pour mettre en relief les lettrines et les premières lettres des phrases, et pour souligner les indications de chapitres, de même que certains débuts de phrase. Folioté en chiffres arabes, le manuscrit contient 400 feuillets, en plus de trois feuillets de garde au début et deux à la fin.

En ce qui concerne la section contenant la traduction des *Paraphrases* d'Érasme (f. 1r-318v), huit des vingt-et-une paraphrases possèdent un prologue adressé à un cardinal ou à un évêque et se terminent par la date de rédaction de la paraphrase concernée. Elles sont toutes précédées d'un argument en résumant le contenu. Les arguments et paraphrases elles-mêmes se terminent par la mention « fin de l'argument » ou « fin de la paraphrase ». Toutefois, il est à noter que tous les prologues et arguments se trouvaient déjà chez Érasme. Il y a un saut de page entre les prologues, les arguments et les paraphrases ; cependant le texte est continu d'un chapitre à l'autre. En ce qui concerne la ponctuation, le traducteur a employé un système de barres obliques séparant les groupes de phrase et les phrases elles-mêmes. Les premiers mots des phrases débutent par une majuscule et sont généralement soulignés en rouge, ainsi que certains mots importants, tels que « Crist ». Les prologues, arguments et paraphrases débutent par une lettrine sur quatre unités de réglure et les chapitres, par une lettrine sur deux unités de réglure. Dans les deux cas, la première ligne est rédigée en caractères plus grands que le corps du texte. La traduction des *Paraphrases* est suivie d'une table des matières (f. 318v-319r), intitulée

*cathalogue*, recensant les prologues, dédicaces, arguments et paraphrases, ainsi que le numéro du folio correspondant à leur commencement.

Précédée d'un feuillet blanc, la seconde partie du manuscrit (f. 321r-397r), contenant la traduction des *Reconnaisances* de saint Clément, possède une mise en page semblable à celle des *Paraphrases*, à la différence près qu'il n'y a qu'un seul bloc de texte, sans section ni chapitre. Le poème latin d'Hubert Kerssan (f. 398r-398v), intitulé *Carmen sapphicum in diui Huberti laudem*, quant à lui, ne présente pas de mise en page particulière. Seulement la première majuscule de chaque strophe est plus grande que les autres. Il s'agit de strophes sapphiques<sup>103</sup> dans lesquelles les vers hendécasyllabes sont justifiés à gauche et les vers adoniques, de cinq syllabes, sont justifiés à droite. Cette forme de versification s'est considérablement développée au Moyen Âge et à l'époque humaniste, souvent sous la forme d'hymnes chrétiennes<sup>104</sup>. Puisque le poème de Kerssan est un hommage à saint Hubert, nous ne pouvons nous empêcher de proposer l'hypothèse qu'il s'agirait d'un jeu onomastique de la part de l'auteur qui souhaitait être associé à saint Hubert : le saint était son « patron »<sup>105</sup> et il a même été représenté sur son monument funéraire<sup>106</sup> « habillé en soldat romain, mais mitré, un bâton à la main avec assis à ses pieds le légendaire cerf crucifère »<sup>107</sup>. Le choix de la langue latine pour ce seul texte corrobore l'hypothèse selon laquelle le poème n'aurait pas été destiné à d'autres lecteurs que celui qui l'a composé – étant donné que Kerssan a réalisé des traductions françaises de textes latins, le lectorat qu'il visait avait certainement une moins grande maîtrise de la langue latine que lui et, par conséquent, le poème en fin d'ouvrage ne pourrait être qu'une forme de signature ou de marque de possession. Enfin, la *Légende de saint Théodore* (f. 399v) est très sobre.

---

<sup>103</sup> « La strophe sapphique apparaît, comme son nom l'indique, chez Sappho et Alcée. Cette strophe fonctionne comme un système de trois vers (deux hendécasyllabes et un élargissement de seize syllabes) entre lesquels il peut y avoir hiatus de longue ; mais si une voyelle brève en fin de vers rencontre une initiale vocalique, il y a synalèphe (de règle à l'intérieur du vers long). Ces vers n'ont pas de césure fixe, mais une fin de mots est admise après la quatrième syllabe (brève ou longue) ». Jean-Louis Charlet, « Les mètres sapphiques et alcaïques de l'antiquité à l'époque humaniste », *Faventia*, vol. 29, n<sup>os</sup> 1-2, 2007, p. 133.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>105</sup> Hadrien Kockerols, *op. cit.*, p. 186.

<sup>106</sup> Voir en annexe une photographie du monument funéraire d'Hubert Kerssan.

<sup>107</sup> Hadrien Kockerols, *op. cit.*, p. 186.

Seul le premier mot débute par une majuscule. La calligraphie se distingue de celle d'Hubert Kerssan, en particulier dans le cas des lettres *n*, *m* et *u*, et elle est moins régulière. Il y a, en outre, des différences orthographiques, telles que l'absence d'éléments picards et une quantité bien plus importante de lettres *y*. Le texte a probablement été ajouté au XVI<sup>e</sup> siècle, mais nous ne sommes pas en mesure de déterminer pour quelle raison la vie de ce saint en particulier a été ajoutée à la fin du manuscrit de Kerssan.

## Commentaire sur les motivations du traducteur et le lectorat visé

Contrairement à de nombreux manuscrits humanistes qui étaient destinés à l'édition, l'ouvrage nivellois n'a jamais été imprimé. Il faut cependant garder à l'esprit que les manuscrits à usage privé, tels que celui de Kerssan – extrêmement répandus aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles –, étaient encore bien présents au XVI<sup>e</sup> siècle dans de nombreuses catégories socio-professionnelles (politiques, religieuses, économiques, etc.) et ce, partout en Europe. Ce cas typique de livre manuscrit soulève malgré tout plusieurs interrogations sur sa composition, sur les raisons qui ont motivé le chanoine de Nivelles, sur le choix des textes qui y sont réunis et sur le lectorat visé.

Avant d'entamer la lecture de l'adaptation nivelloise de la *Paraphrase aux Romains* qui fait l'objet de la présente édition, il est primordial de réfléchir aux principes organisateurs qui régissent l'ensemble du recueil en gardant constamment à l'esprit que les deux principales œuvres de Kerssan, soit la traduction des *Paraphrases sur les épîtres canoniques* et celle des *Reconnaissances* pseudo-clémentines, sont des réécritures en langue vernaculaire d'ouvrages latins. Nous proposerons une brève analyse comparative de chacune de celles-ci afin d'avoir une vue d'ensemble du travail du traducteur. Nous avons décidé d'analyser en détail un extrait de chacune des traductions en espérant qu'il soit représentatif de l'ensemble. Le choix des extraits a été effectué, il est vrai, de manière arbitraire. Nous avons opté pour le début de chaque traduction, soit le premier chapitre de la *Paraphrase aux Romains*, ainsi que les paragraphes un à quinze du premier livre des *Reconnaissances* pseudo-clémentines.

## Analyse comparative de la *Paraphrase aux Romains*

L'analyse comparative du premier chapitre de la *Paraphrase* d'Érasme sur l'épître de Paul aux Romains et de sa traduction française nous a permis de relever certaines tendances dans le travail de Kerssan. De prime abord, nous avons constaté qu'il s'agit d'une traduction plutôt littérale et soucieuse de conserver la forme latine. Bien que cette caractéristique soit présente dans l'ensemble du chapitre, elle semble particulièrement frappante dans la première section du chapitre<sup>108</sup>. Si l'on regarde la structure du premier verset et l'enchaînement des propositions, tout est calqué sur le texte latin. Néanmoins, un tel zèle syntaxique a pour conséquence de limiter considérablement l'apport personnel du traducteur, ainsi que d'affecter le style en français. De ce fait, l'articulation et les transitions entre les phrases sont assez peu variées et de nombreuses phrases débutent simplement par *mais*, *car*, *et*, *et pourtant*, *et ainsi*, *et aussi*, *et pour ce*. En ce qui concerne le choix des termes en français, Hubert Kerssan semble préconiser ceux qui ont une parenté étymologique explicite avec la langue latine. On rencontre, en outre, quelques tournures latinisantes et peu élégantes en français, telles que : *impieusement pieus et sans doctrine doct* (verset 1)<sup>109</sup> pour *impie pius, & indocte doctus* ; *non pas de Moise crasse, mais de Crist spirituele* (versets 11-12) pour *non Mosi crassum, sed Christi spirituale*, ou encore *iceulx, jasois qu'il sachent Dieu estre* (verset 32) pour *hi cum Deum esse sciant*. Dans ce dernier extrait, la proposition complétive infinitive *Deum esse* aurait pu, pour une plus grande fluidité en français, se traduire par le gallicisme « il y a », ce qui aurait donné : « iceulx, jasois qu'il sachent *qu'il y a* un Dieu ». Il arrive même parfois que l'attachement du traducteur à la formulation latine nuise à la limpidité de la version française, par exemple dans les versets 11 et 12 :

---

<sup>108</sup> Selon la Bible de Jérusalem (*La Bible de Jérusalem*, traduction dirigée par l'École biblique de Jérusalem, Paris, Éditions du Cerf, 2003, 2195 p.), le premier chapitre de l'épître aux Romains est composé de deux grandes « parties ». Du premier au dix-septième verset, Paul présente l'Évangile du Christ comme la manifestation de la justice de Dieu et comme une force pouvant conférer la grâce et le salut à tous les hommes ayant la foi, juifs comme non-juifs. Puis, à partir du dix-huitième verset, il reprend de l'Ancien Testament le thème de la colère de Dieu, causée par l'injustice et l'impiété humaines, pour niveler, d'une certaine manière, le statut du juif et du non-juif, et démontrer que la première alliance ne pas protège pas de la colère divine si elle n'est véritablement inscrite dans le cœur, non pas seulement dans la chair.

<sup>109</sup> Pour une plus grande commodité de lecture, seuls les versets des exemples donnés dans l'analyse de la *Paraphrase aux Romains* sont indiqués.

[...] à cause que la consolation de vous et de nous soit ensamble mutuel, quant moi à vous de vostre foi et vous aussi à moi de la mienne, nous en puissions ensamble resjoier : et ainsi fera que l'exhortation de vous et de moi confirmera et stabilirat vostre foi et la mienne ensamble [...]

*[...] quo magis etiam confirmemini in eo quod instituistis, sive ut melius dicam, ut mutua sit utrisque nostrum consolatio, dum & ipse vobis de vestra fide, & vos mihi vicissim de mea gratulabimini : atque ita fiet, ut exhortatio mutua vestram simul ac meam fidem corroboret, fulciatque [...]*

Ceci dit, le traducteur tend généralement vers une simplicité et une clarté de propos. Il est clair qu'il fait primer l'*imitatio* sur l'*inventio*, ce qui engendre un certain paradoxe. D'une part, Kerssan accorde une grande importance au contenu de la paraphrase érasmiennne, au point de ne pas se soucier de la forme en français. Pour Érasme aussi, le contenu l'emportait sur la forme, mais il adoptait toujours un style clair et adapté à son auditoire, car il ne perdait jamais de vue que l'objectif premier était la bonne transmission du message. D'autre part, en préférant imiter plutôt que de s'appropriier à sa manière le texte source, Kerssan s'éloigne du projet d'Érasme, qui visait à expliquer – et non à imiter – les textes bibliques.

D'un point de vue rhétorique, les procédés d'insistance sont nombreux, tout spécialement dans la seconde partie du premier chapitre, à partir des versets seize et dix-sept qui introduisent, en quelque sorte, la démonstration de Paul concernant la colère divine. Nous avons relevé bon nombre d'ajouts d'adjectifs et de substantifs, dans différents contextes. Il y a notamment des ajouts d'adjectifs qualificatifs glorifiant Dieu et la foi chrétienne, tels que *foi trescertaine*<sup>110</sup> (verset 2), *salut eternal* (verset 16), *vrai justice* (verset 17), *haut ciel* (verset 18), *vrai Dieu* (verset 21) et ainsi de suite. Les ajouts redondants engendrent parfois un redoublement synonymique, une pratique qui n'était pas rare en français au XVI<sup>e</sup> siècle : *craint ne terreur* (verset 16), *trisor et richesses* (verset 16), *nonobstant toutfois* (verset 18), *prince et Seigneur* (verset 21). En plus de cela, la traduction de Kerssan contient des ajouts ayant pour effet d'amplifier la gravité des impiétés commises par les hommes sous l'ancienne loi ou bien de

---

<sup>110</sup> Nous soulignons les éléments ajoutés par Hubert Kerssan.

renforcer l'opposition entre la loi terrestre de Moïse et la loi spirituelle du Christ, par exemple : *ordure villaine et ignominieuse* (verset 23), *meschantz opprobrez* (verset 23), *[ils] n'ont pas esté contumans de moindre mal et pechiés que le populaire, mais en malice les ont aincor surmonté* (verset 18) ou *[ils] se tenoient tant enfléz par orgueil, venoit de lui et l'avoient accepté de lui et à lui le debvoient referrer : mais estoit tous poacres du vent de la vanité de gloire mondaine* (verset 21). Enfin, on peut aussi mentionner la répétition du sujet ou de l'objet de quelques longues phrases, comme *icelle vertu* (verset 16) ou *celle usance* (verset 27). Ce procédé permet d'éviter toute ambiguïté et de s'assurer de la bonne transmission du message, ce qui s'accorde tout à fait avec la paraphrase érasmiennne qui visait, ainsi que nous l'avons signalé précédemment, à expliquer et clarifier les textes bibliques. Bien que les interventions du traducteur restent, somme toute, assez rares, les procédés utilisés par Kerssan permettent à la fois de mettre en relief les aspects qu'il considère les plus importants de l'épître aux Romains et d'ajouter une intensité, un effet dramatique.

En définitive, la traduction française d'Hubert Kerssan du premier chapitre de la *Paraphrase aux Romains*, à la fois dans son observance minutieuse de la structure latine et dans l'emploi de procédés d'insistance, témoigne d'un grand respect envers l'hypotexte latin, ainsi que d'une volonté de créer une œuvre qui ne soit pas louée par ses qualités esthétiques et littéraires, mais bien par la rectitude de son enseignement. Autrement dit, il semble chercher à en faire un objet de piété et de réflexion, en laissant à l'occasion transparaître une légère tonalité moralisatrice qui ne se trouvait pas dans la *Paraphrase* érasmiennne. Passons maintenant à une analyse comparative de la traduction française du roman des *Reconnaissances* du pseudo Clément qui suit immédiatement celle des *Paraphrases* dans le manuscrit de Nivelles, afin de comparer le travail d'Hubert Kerssan. La raison pour laquelle nous avons décidé d'analyser un extrait du roman des *Reconnaissances* plutôt que d'une autre *Paraphrase* que celle sur l'épître aux Romains est liée à la nature différente des deux textes qui serait susceptible d'avoir fait émerger des pratiques traductologiques variées. Nous tâcherons de vérifier la validité de cette hypothèse.

## Analyse comparative des *Reconnaissances* pseudo-clémentines

Le roman des *Reconnaissances* pseudo-clémentines, rédigé vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, traite de la conversion au christianisme de Clément de Rome, à la fin du I<sup>er</sup> siècle. Au moyen d'une narration à la première personne, Clément raconte ses pérégrinations avec l'apôtre Pierre, les nombreuses prédications de ce dernier, ainsi que les débats avec Simon le magicien, qui représente le paganisme et le mensonge, par opposition à la vérité du Christ. Les *Reconnaissances* sont connues pendant tout le Moyen Âge grâce à la traduction latine de Rufin d'Aquilée, qui date du début du VI<sup>e</sup> siècle. Toutefois, elles ont été considérées comme apocryphes par le *Décret de Gratien* (ou *Concordia discordantium canonum*) rédigé vers 1140 à Bologne. C'est plutôt grâce aux éditions du XVI<sup>e</sup> siècle que les *Reconnaissances* ont été « réhabilitées » et « cléricalisées » :

L'édition princeps de Lefèvre marque ainsi un premier pas vers la réhabilitation partielle de l'écrit pseudo-clémentin à l'époque de la Réforme (ou plutôt de la Contre-réforme) [...]. C'est toutefois l'édition des *Reconnaissances* par Johannes Sichard en 1526 [...] qui constitue l'étape-clé de cette "cléricalisation" des *Reconnaissances*.<sup>111</sup>

Elles ont d'abord été éditées par Jacques Lefèvre d'Étaples en 1504, puis par Johannes Sichard en 1526, 1536, 1544, 1547 et 1568, enfin par Lambert Gruter Venradi en 1563 et 1570. Johannes Sichard est l'un des premiers à insister sur le rôle de Clément comme « successeur de l'apôtre Pierre dans l'évêché de Rome »<sup>112</sup>. Certaines factions radicales de la Réforme se sont servies des *Reconnaissances*, notamment sous l'impulsion de Michel Servet, mais ce sont essentiellement les acteurs de la Contre-Réforme qui les ont mises à leur profit.

---

<sup>111</sup> Irena Dorota Backus, « La réception des *Reconnaissances* à l'époque de la Réforme. Entre le Concile de Trente et la condamnation de Michel Servet », dans Frédéric Amsler, Albert Frey, Charlotte Touati et Renée Girardet (dir.), *Nouvelles intrigues pseudo-clémentines. Plots in the Pseudo-Clementine Romance. Actes du deuxième colloque international sur la littérature apocryphe chrétienne, Lausanne et Genève, 30 août et 2 septembre 2006*, Prahins, Éditions du Zèbre, « Publications de l'Institut romand des sciences bibliques 6 », 2008, p. 53-54.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 54.

Dans sa traduction française des *Reconnaissances pseudo-clémentines*, Hubert Kerssan s'arrête brusquement au début du chapitre cinquante-deux du livre dix, ainsi que l'avait déjà remarqué Joseph van den Gheyn<sup>113</sup>. Cette césure était délibérée, puisque le texte cesse avant la fin de la page et qu'il est suivi de la mention « Fin d'iceste »<sup>114</sup>. Le chapitre cinquante-deux initie la conclusion des *Reconnaissances* par le récit de la transformation du père de Clément, Faustinianus, en Simon le magicien, par nul autre que le magicien lui-même. Puisque ce passage fait partie de la traduction de Rufin d'Aquilée, il est traditionnellement inclus dans les différentes versions qui ont circulé depuis. Cependant, dans sa préface, Rufin a mentionné qu'il existait, à son époque, deux éditions en grec du roman pseudo-clémentin et que ce passage « ne figurait que dans un seul des deux exemplaires »<sup>115</sup>. Selon Luigi Cirillo, « les derniers chapitres des Reconnaissances [sont] généralement considérés comme un ajout tardif »<sup>116</sup> et « [o]n admet aujourd'hui que Rufin a emprunté ce récit au texte des *Homélies* »<sup>117</sup>. Hubert Kerssan, sans doute dans une volonté de rigueur et d'exactitude, que nous avons déjà eu l'occasion de constater dans notre analyse comparative entre sa traduction des *Paraphrases* et l'original latin d'Érasme, semble être revenu à une version qu'il aurait pu considérer comme plus pure ou plus proche du texte de base.

En vue de vérifier si les tendances de traduction d'Hubert Kerssan semblent se maintenir dans l'ensemble de son manuscrit, nous avons entamé une analyse comparative des paragraphes un à quinze du premier livre<sup>118</sup>. Quoique Kerssan soit globalement fidèle à la version de Rufin d'Aquilée et qu'il propose une traduction plutôt littérale et « latinisante », semblable à celle des *Paraphrases*, il nous a paru très surprenant de constater qu'il s'est autorisé à effectuer d'importantes transformations.

---

<sup>113</sup> Joseph Van den Gheyn, *loc. cit.*, p. 84.

<sup>114</sup> Hubert Kerssan, *op. cit.*, f. 397r.

<sup>115</sup> Luigi Cirillo et André Schneider (éd.), *Les Reconnaissances du pseudo Clément. Roman chrétien des premiers siècles*, Tournai, Brepols, 1999, p. 19.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>117</sup> Luigi Cirillo et André Schneider (éd.), *op. cit.*, p. 519. Les *Reconnaissances* et les *Homélies* pseudo-clémentines seraient deux versions différentes d'un même texte source, datant de la première moitié du III<sup>e</sup> siècle.

<sup>118</sup> L'édition critique du texte latin de Rufin d'Aquilée que nous avons employée est celle de Bernhard Rehm et Franz Paschke (*Die Pseudoklementinen II. Rekognitionen in Rufins Übersetzung*, vol. 2, Berlin, Akademie-Verlag, 1965, 387 p.).



Ainsi, en plus de quelques modifications mineures, telles que des inversions ou des répétitions, il procède à la réduction et, même, à l'élimination de certains passages. L'exemple d'abrègement le plus notoire est celui du onzième paragraphe. À partir de la dernière phrase du dixième paragraphe, jusqu'à la première phrase du douzième paragraphe inclusivement, le chanoine a éliminé tous les échanges<sup>119</sup>, en discours direct, entre Clément et Barnabé :

*[...] denique cum ego dicerem : Tu mihi tantum eius viri, quem apparuisse dicis, expone doctrinam, et ego meis sermonibus tua dicta componens, omnipotentis dei regnum iustitiamque praedicabo, et post haec si volueris, etiam navigabo tecum ; valde enim cupio videre Iudaeam, vobiscum fortassis perpetuo permansurus. Ad haec ille : Tu, inquit, si quidem videre vis patriam nostram et discere quae desideras, iam nunc mecum pariter naviga ; si vero aliquid te tenet, signa tibi habitationis nostrae derelinquam, ut cum venire volueris, invenire nos facile possis ; ego enim crastino adgrediar iter. Quem ubi immobilem vidi, descendi cum ipso usque ad portum ac diligenter ab eo signa quae dixerat, habitationis accepi, dicens ei quia Nisi aliquantulum pecuniae necessario mihi esset a debitoribus reposcendum, nihil omnino differrem ; velociter tamen insequar iter tuum. Cum haec dixissem, commendato eo adtentius his, qui navi praeerant, regressus sum tristis. habebat enim me recordatio consuetudinis boni hospitis et optimi amici.*  
(par. 11)<sup>120</sup>

Kerssan a plutôt résumé ces échanges entre Clément et Barnabé de la sorte : « Après plusieurs devises, je lui promis de le suyr, et il me donnait bonnes enseignes de le trouver. Et lendemain, le conduisai jusque à la mer, le recoumandant beningnement au maronnier, retournai bien trist pour son absence » (par. 11). De surcroît, il a considérablement réduit le récit du départ de Barnabé et, à la suite à ce dernier, celui du départ de Clément. Dans le douzième paragraphe, lorsque Barnabé présente Clément à Pierre, Kerssan a également troqué le discours direct contre l'indirect. Si la plupart des cas d'abrègement sont situés entre les paragraphes dix et quinze, les cas de suppression sont, quant à eux, répartis assez uniformément dans l'ensemble de l'extrait étudié. Ne concernant, la plupart du temps, que quelques mots (*nescio unde* (par. 1), *ut supra dixit* (par. 3), *verumtamen* (par. 5), *ego* (par. 5), *per dies singulos rei veritas* (par. 6), *continuata intentione peragebat* (par. 8), *et ausculta jam nunc* (par. 14)), ils touchent

<sup>119</sup> Nous avons souligné les échanges qui ont été éliminés.

<sup>120</sup> Pour une plus grande commodité de lecture, seuls les paragraphes des exemples donnés dans l'analyse des *Reconnaissances* sont indiqués.

parfois des propositions ou des phrases entières. Par exemple, une longue référence classique est élaguée : *et secundum nonnullorum sententias philosophorum Pyriflegethontis fluvio vel Tartaro, ut Sisyfus et Tityon, sed et Ixion ac Tantalus aeternis in inferno suppliciis tradar* (par. 4). Par ailleurs, nous avons remarqué deux cas où les retraits sont particulièrement signifiants pour notre compréhension du manuscrit : *vos o omnis turba Graecorum* (par. 9) et *quae tibi, domine mi Iacobe* (par. 14) qui suggèrent, en retranchant l’apostrophe à la foule des Grecs et celle à Jacob, destinataire de Clément, qu’Hubert Kerssan s’adressait plutôt à un public du XVI<sup>e</sup> siècle.

Il est difficile de déterminer pour quelles raisons Kerssan est intervenu de la sorte. Peut-être jugeait-il certains dialogues et péripéties superflus ou travaillait-il à partir d’une version en latin qui les avait déjà éliminés ou réduits. Une autre possibilité est qu’il considérait ces éléments comme n’ayant pas appartenu au texte source des *Reconnaissances*. Seule une recherche sur les éditions de Rufin qui circulaient au XVI<sup>e</sup> siècle, ainsi qu’une analyse plus approfondie de la traduction de Kerssan comparée à l’édition latine des *Reconnaissances* sur laquelle il aurait pu se baser permettraient de proposer des hypothèses plus étoffées sur cette question.

## Synthèse sur la composition du manuscrit d'Hubert Kerssan

Le manuscrit humaniste de l'abbaye de Nivelles suscite un grand nombre d'interrogations. Était-ce un outil qui servait à faciliter la lecture de la version originale pour d'autres chanoines qui n'avaient pas une maîtrise suffisante de la langue latine? Ceci nous paraît être l'hypothèse la plus plausible. Par ailleurs, que révèle la grande fidélité du traducteur au texte original ; Kerssan était-il un admirateur d'Érasme ou posait-il un regard critique sur son œuvre?

Quelques indices suggèrent que le manuscrit aurait pu être lu à haute voix dans l'abbaye de Nivelles. D'abord, entre le moment de sa rédaction, à partir de 1526 et le décès de l'auteur, en 1573, le manuscrit n'a pas été imprimé, il était donc voué à un usage privé. Bien qu'il ne faille pas exclure l'hypothèse selon laquelle le chanoine n'aurait simplement pas trouvé d'imprimeur intéressé par son œuvre, il nous paraît moins probable que ce soit le cas, étant donné la qualité d'exécution du manuscrit. Il s'agit en effet d'un magnifique objet, bien éloigné des canevas manuscrits destinés à l'édition. Par ailleurs, certaines caractéristiques codicologiques, telles que le format in-folio, la taille importante des caractères et le soulignement de certains débuts de phrase, facilitent le repérage sur une page et auraient pu être utiles à une lecture *viva voce*. En ce qui concerne la traduction des *Paraphrases*, l'insistance sur la gravité des impiétés et l'opposition entre l'ancienne et la nouvelle loi, de même que les procédés d'insistance, se prêtent bien à un discours ou à un sermon. En outre, la présence d'une table des matières permet une utilisation ponctuelle des prologues, arguments et paraphrases, et elle encourage une lecture non linéaire de ces textes. Enfin, pour ce qui est de la traduction des *Reconnaisances*, le retrait de plusieurs marques d'énonciation de Clément, ainsi que le résumé de passages redondants suggèrent la possibilité d'une lecture à voix haute.

Pourtant, la question de la réunion de deux textes aussi différents que les *Paraphrases* d'Érasme et les *Reconnaisances* pseudo-clémentines reste entière. En effet, pour quelle raison Hubert Kerssan n'aurait-il pas plutôt choisi de relier le volume de 1526 de sa traduction des *Paraphrases* avec celui de 1528, dont il mentionne

l'existence? Il est légitime de se demander si ce second opus a réellement existé et, si c'est le cas, s'il était relié avec d'autres textes. Quoi qu'il en soit, une piste pourrait possiblement nous éclairer quant au choix des *Reconnaissances*. Deux éléments que nous avons déjà abordés doivent être rappelés. D'une part, le premier tome de la traduction des *Paraphrases* contient les épîtres canoniques, c'est-à-dire principalement les épîtres pauliniennes. D'autre part, le roman du pseudo Clément fait le récit des pérégrinations de Pierre. Or, selon Frédéric Manns, « Pierre et Paul représentent deux tendances antithétiques de l'Église primitive » que l'Église de Rome tentera de réunir<sup>121</sup>. En une période aussi troublée que celle correspondant à la montée de la Réforme, on peut proposer comme hypothèse que la composition du manuscrit est théologique et qu'elle tend à réunir Paul et Pierre, d'autant plus que les *Reconnaissances* sont considérées comme « plus orthodoxes que les *Homélies* [du point de vue doctrinal] »<sup>122</sup>. Cette hypothèse reste néanmoins incertaine.

---

<sup>121</sup> Frédéric Manns, « Les pseudo-clémentines (*Homélies* et *Reconnaissances*). État de la question », *Liber Annuus, Studium Biblicum Franciscanum*, n° 53, 2003, p. 160.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 159.

## Principes d'édition

La traduction manuscrite d'Hubert Kerssan nous a semblé davantage inviter à une édition critique qu'à une édition diplomatique dans le cadre d'un projet de maîtrise dont l'objectif premier est de rendre accessible à un public – provenant d'horizons disciplinaires variés et travaillant potentiellement sur différentes questions au sein des études érasmiennes, des études sur la Renaissance ou, plus largement, des études sur la réception et la traduction – cet important témoin de la transmission de l'œuvre d'Érasme, ainsi que de prévoir les potentiels problèmes de lecture, de souligner les points importants et de proposer une réflexion sur les enjeux liés à la traduction de la *Paraphrase aux Romains*. En tant qu'éditrice, nous nous sommes positionnée comme médiatrice veillant à accompagner le lecteur à la fois entre les différents états de texte, c'est-à-dire entre la *Paraphrase* latine originale et l'adaptation française de Nivelles, et à la fois entre la traduction éditée et le lecteur visé par la présente édition. Le choix de ce type d'édition a cependant nécessité une longue réflexion :

La grande dispute entre ceux qui favorisent l'édition imitative ou diplomatique à l'édition interprétative, ou l'édition du meilleur manuscrit, style Bédier, à l'édition stématique ou critique, styles Lachmann ou Ménard (qui ne sont pas identiques), est toujours en cours. Ce que l'on oublie parfois en débattant, c'est que le but de nos efforts est la compréhension des textes [...].<sup>123</sup>

L'établissement d'une édition, y compris diplomatique, est toujours orientée, puisque l'éditeur fait nécessairement des choix à mesure qu'il interprète le texte, souvent inconsciemment. Il est sans cesse amené à intervenir, ne serait-ce que de manière minimale et ponctuelle. Dans ce contexte, l'essentiel est donc de choisir le type d'édition qui sied le mieux à un manuscrit particulier. En somme, notre volonté a été de « donner à lire un texte »<sup>124</sup>, autrement dit de permettre à un lectorat non

---

<sup>123</sup> Frankwalt Möhren, « Édition, lexicologie et l'esprit scientifique », dans David Trotter (dir.), *Present and Future Research in Anglo-Norman. La recherche actuelle et future sur l'anglo-normand. Actes du colloque d'Aberystwyth, juillet 2011*, Aberystwyth, Anglo-Norman Online Hub, 2012, p. 1.

<sup>124</sup> Madeleine Tyssens, « Philologie chevronnée, nouvelle philologie », *Revue de linguistique romane*, vol. 66, 2002, p. 416.

spécialiste de donner sens au texte de Kerssan, ce qu'une édition diplomatique stricte serait moins aisément parvenue à faire. Nous devons garder à l'esprit que le projet d'Érasme était justement de clarifier les textes bibliques pour les rendre accessibles au plus grand nombre. Voyons maintenant en détail les principes qui ont été adoptés tout au long de ce projet.

## Graphie

Conformément aux pratiques éditoriales courantes en matière de textes renaissants, nous avons opéré la dissimilation des *u* et des *v*, de même que celle des *i* courts (*ï*) et des *i* longs (*ÿ*), selon l'usage moderne. Kerssan emploie systématiquement le caractère *u* pour les lettres *u* et *v* à l'intérieur des mots (par exemple : *ouuertures* pour *ouvertures* [f. 1r], *reuiuiÿiÿés* pour *revivifiés* [f. 5v]), mais le caractère *v* lorsque l'une de ces deux lettres se trouve en tête d'un mot (par exemple : *vniversele* pour *universele* [f. 2v]). Il est toutefois à noter que, comme le traducteur agglutine les mots élidés (principalement les articles *le*, *la*, *les* et les prépositions *de* et *des*) avec le mot suivant, nous trouvons par exemple *vsance* [f. 9v], mais *l'usance* [f. 1r], et *vne* [f. 2v], mais *d'une* [f. 1v]. Pour ce qui est des *i* et des *j*, il ne les utilise pas de manière systématique, de sorte que le texte présente de nombreuses variantes de graphie (par exemple : tantôt *jł* [f. 1r] et tantôt *il* [f. 1r], tantôt *Iberusalem* [f. 2r] et tantôt *Jherusalemz* [f. 3v] pour la ville de Jérusalem).

L'original ne ligature par les lettres *oe* ; pour des raisons de lisibilité, nous avons choisi de présenter sous une forme ligaturée les mots *cœur*, *œvre*, *œl*, *œil*, *sœur* et *bœuf*, afin de les distinguer de *loenge*, *avoec*, *moeurt* (verbe *mourir* à l'indicatif présent de la troisième personne du singulier), *pooés* (verbe *pouvoir* à l'indicatif présent de la deuxième personne du pluriel), etc.

L'une des marques distinctives de la langue de Kerssan est la grande liberté dont il fait preuve dans l'accord des verbes ainsi que du genre et du nombre. Il ne semble suivre aucune règle précise ; le lecteur se retrouve ainsi régulièrement face à des formes différentes, parfois même dans une seule phrase (par exemple : *elle [la loi]*

*est aviesié et annicillée* [f. 21r], *au roumain* [f. 1r], mais quelques lignes plus loin *aux roumain* [f. 1r] ou encore *il<sub>z</sub> fuissent* [f. 22r], mais *il fuissent* [f. 30r]). De façon à préserver ce trait du manuscrit, nous ne sommes pas intervenue pour régulariser les accords.

Une autre intervention que nous avons pratiquée en ce qui concerne la graphie porte sur les *s* finaux. Le traducteur, plutôt que d'employer la lettre *s* usuelle, emploie un symbole similaire à un *t* (bien que les deux caractères soient parfois difficile à distinguer, le *t* de Kerssan possède une haste légèrement arrondie, tandis que la haste de ce symbole est droite et attachée à la barre transversale) pour marquer un *s* en fin de mot. Nous avons remplacé toutes les occurrences de ce symbole par un *s* ordinaire.

Par souci de clarté, deux signes orthographiques ont été insérés conformément à l'usage actuel. Nous avons introduit l'apostrophe lorsque nécessaire (par exemple : *l'on* pour *lon* [f. 2r], *l'apostre* pour *lapostre* [f. 1r], *j'ai* pour *jai* [f. 1v]), ainsi que le tiret dans les inversions du sujet (par exemple : *at-il* pour *at il* [f. 4r]).

Enfin, il est à noter que devant certaines erreurs évidentes ou encore devant des doublons, nous avons effectué la correction en indiquant la forme du manuscrit en note.

## Abréviations

Toutes les abréviations figurant dans le manuscrit de Nivelles ont été résolues. Nous avons donc remplacé les tildes – qui prennent la forme, chez Kerssan, d'une barre horizontale plus ou moins recourbée et parfois attachée à la haste des *t* lorsque située immédiatement avant cette lettre – par *n* ou *m* (par exemple : *contempner* pour *cōtēpn̄er* [f. 22r]). Afin de déterminer si les tildes doivent référer à *n* ou *m*, nous avons vérifié l'origine latine des mots au-dessus desquels ils se trouvent.

Deux types d'abréviation sont quelquefois employés pour remplacer la syllabe *-que* en finale. Le plus souvent, un tilde se situe au-dessus de la lettre *q* (par exemple :

*quelq* [avec un tilde au-dessus de *q*] pour *quelque* [f. 3v]), mais, à l'occasion, un *z* est ajouté à la suite de *q* plutôt que les lettres *ue* (par exemple : *jusqz* [f. 8v] pour *jusque*).

Un symbole semblable à la lettre *g*, mais davantage allongé, est souvent employé pour *-us* en finale (par exemple : *tog* pour *tous*, *vog* pour *vous*, *nog* pour *nous*, *plg* pour *plus*, *Saulg* pour *Saulus* [f. 3r], *Josephg* pour *Josephus* [f. 3r]). Nous avons restitué les passages abrégés le cas échéant.

Il en va de même pour l'emploi de la lettre *p* chapeautée d'un tilde qui désigne le préfixe *pre-* (par exemple : *pmier* [avec un tilde au-dessus de *p*] pour *premier* [f. 1v]). Mais il arrive parfois que la syllabe *-pre-* soit symbolisée par la lettre *p* dont l'haste se poursuit en un trait horizontal sous la lettre (par exemple : *suphabondé* [avec un trait horizontal sous *p*] pour *superhabondé* [f. 19r]).

On rencontre en outre la lettre *r* en exposant pour remplacer les lettres *-ur* en fin de mot (par exemple : *po<sup>r</sup>* pour *pour* [f. 3v], *hone<sup>r</sup>* pour *honneur* [f. 2v], *jo<sup>r</sup>* pour *jour* [f. 2v], *signe<sup>r</sup>* pour *seigneur* [f. 3r]).

Un symbole, très présent dans l'ensemble du manuscrit, mais sans être systématique, est également utilisé pour abréger *de*, à la fois en tant que préposition ou article et comme simple syllabe d'un mot (*-de*, *de-* et *-de-*).

Enfin, les abréviations *capt.*, *epte*, *apte* et *Jhflz* [avec un tilde au-dessus de *l*<sup>z</sup>] ont été, dans l'ensemble du manuscrit, développées respectivement par *capistre*, *epistle*, *apostre* et *Jherusalemz*.

## Accentuation

Dans le but de faciliter la lecture du manuscrit de Nivelles et d'éviter toute confusion sur le plan de l'interprétation, nous avons procédé à l'accentuation de certaines voyelles. Un accent grave a été ajouté sur les prépositions *à* de manière à les distinguer du verbe *avoir* à l'indicatif présent de la troisième personne du singulier (*a*). Dans le même ordre d'idées, nous avons distingué systématiquement *là* de *la*, *où* de *ou* et *dès* de *des*. Le cas de l'expression « à l'encontre » nous a toutefois posé problème.



Certaines occurrences se lisent en un seul mot dans le manuscrit, d'autres non. Nous avons par conséquent respecté la présence ou non d'espace pour indiquer tantôt *alencontre*, tantôt à *l'encontre*.

Il a également été essentiel d'ajouter un accent aigu sur toutes les finales de ce qui serait *é* en français moderne, autant en ce qui concerne les participes passés que les substantifs (par exemple : *a esté conversée* pour *a este converse* [f. 1r], *majesté* pour *majeste* [f. 1v], *sont succedés* pour *sont succedes* [f. 1v]). Dans un seul cas de figure, nous n'avons pas jugé utile d'ajouter l'accent aigu sur ce qui correspondrait à *é* en finale. Il s'agit de tous les participes passés dans lesquels Kerssan ajoute un *t* à la suite de l'*e* final. Ainsi, dans la formule *apres avoir rassemble et colligiet* [f. 3v], nous avons choisi de conserver *colligiet* plutôt que de le modifier en *colligiét* ou en *colligié* afin de rester le plus près possible du texte. Dans le cas des verbes accordés à la deuxième personne du pluriel et qui se terminent en *–es* ou en *–ies*, de même que dans le cas de l'adverbe *assez* que Kerssan écrit *asses*, nous avons opté pour l'ajout d'un accent aigu sur l'*e* (par exemple : *avés* pour *aves* [f. 3v], *soiés* pour *soies* [f. 8v], *poés* pour *poes* [f. 36v], *debvés* pour *debves* [f. 21v]).

## Ponctuation

La traduction des *Paraphrases* d'Hubert Kerssan présente une certaine forme de ponctuation. Des barres obliques servent à séparer les divers groupes de mots, les propositions subordonnées ainsi que les phrases elles-mêmes. Ce signe de ponctuation – courant aux débuts de l'imprimerie et reprenant un usage manuscrit – est certes très utile, mais pour un lecteur moderne qui ne pratique pas la lecture à haute voix, il est loin d'être suffisant pour bien comprendre le sens du texte. En effet, étant donné la longueur parfois déconcertante des phrases, il devient souvent délicat de déterminer où elles débutent et où elles se terminent, ce qui nuit à l'interprétation.

L'auteur utilise parfois des éléments autres que les barres obliques pour ponctuer son texte. On remarque le soulignement à l'encre rouge du début de certaines phrases ainsi que l'emploi d'une majuscule au premier mot de quelques phrases. Néanmoins, ces deux procédés ne sont pas employés méthodiquement ; ils ne permettent pas d'identifier tous les débuts de phrase et ils se retrouvent parfois ailleurs qu'en début de phrase.

Dans la mesure où la ponctuation du manuscrit ne satisfait pas les habitudes de lecture contemporaines, il nous a semblé tout à fait approprié de proposer une modernisation de la ponctuation, sans transcrire les soulignements et les barres obliques qui se trouvent dans le manuscrit. Afin de rendre avec la plus grande justesse les subtilités dans la signification de chaque phrase, nous avons travaillé à la fois à partir de l'édition Leclerc de l'original latin d'Érasme (*LB*) et de la traduction anglaise des *Collected Works of Erasmus (CWE)*<sup>125</sup>, tout en nous référant ponctuellement à la traduction française de 1563<sup>126</sup>.

## Majuscules et minuscules

Dans le corps du texte, Hubert Kerstan ne fait que très rarement usage de la majuscule. Pour éviter toute confusion, nous avons attribué des lettres majuscules au début certains noms propres, mais nous nous sommes restreinte aux noms de personnes et de lieux. Malgré notre souci de respecter autant que possible le manuscrit, il ne nous a pas semblé pertinent d'indiquer les lettres majuscules servant à ponctuer le texte lorsqu'elles entrent en contradiction avec la ponctuation que nous avons établie. Voici un exemple illustrant notre propos : « Ichi ne me glorifirai point

---

<sup>125</sup> *CWE* est l'abréviation employée pour désigner la traduction anglaise des *Paraphrases* érasmiennes de Robert D. Sider (dir.), *Collected Works of Erasmus. Paraphrases on Romans and Galatians*, traduction et notes par John B. Payne, Albert Rabil Jr et Warren S. Smith Jr, Toronto-Buffalo-Londres, University of Toronto Press, vol. 42, 1984, 192 p.

<sup>126</sup> Léger Grymoult (attribué à), *Les Paraphrases d'Erasmus divisées en deux tomes, dont le premier contient l'exposition des quatre évangélistes, et des actes des apostres, nouvellement translattées de latin en françois. Le second tome de la Paraphrase de Didier Erasmus, sur le reste du Nouveau Testament, c'est assavoir sur toutes les épistres des apostres*, Bâle, Froben, 1563, in-2°, 954 p.

combien il m’at esté difficile de fair ceste œuvre, car je sçai qu’il n’est point facile à estimer ou croire, sinon à celui qui, en samblable negoce, at faict l’experience quelle chose soit de commettre ou conjoindre ouvertures, de austerité mollifier, de chozes confuses digerer, chozes envelopées desciffrer, les chozes entortilliés explicquer, aux obscurité rendre la clarté, et donner la mode hebraicque à la cité roumaine [...] » [f. 1r]. Dans cet extrait, le traducteur souligne les mots *quelle chose soit* et il écrit *quelle* avec une lettre majuscule, comme si une nouvelle phrase débutait. Or, le texte latin indique sans équivoque que tout ceci fait partie d’une seule et même phrase<sup>127</sup>. Nous n’avons donc pas conservé la majuscule à *quelle* pour éviter au lecteur moderne une source de confusion.

## Disposition du texte et mise en forme

Nous avons choisi d’organiser la traduction française d’Hubert Kerssan en nous basant sur la disposition en paragraphes des *CWE* (sauf indication contraire), puisqu’elle présente clairement la succession des idées ainsi que l’argumentation de l’épître aux Romains. Dans la mesure où le manuscrit ne contient aucune subdivision hormis le découpage physique en folios ainsi que la division en seize chapitres, une telle organisation en paragraphes rend l’expérience de lecture plus fluide et agréable. La foliotation du manuscrit a néanmoins été indiquée entre crochets pour le bénéfice du lecteur.

Pour terminer, bien que Kerssan n’ait pas fait usage de l’italique ni des guillemets, les citations bibliques et patristiques ont été notées en caractères italiques afin de bien dégager les discours citationnels. Dans le cas où des citations se trouvent à l’intérieur d’un discours citationnel, nous avons adopté les guillemets, tout en conservant l’italique. Par ailleurs, lorsque certains mots sont mis en relief dans le corps du texte, nous avons utilisé les guillemets (par exemple, dans le cadre de la

---

<sup>127</sup> « *Non hîc attollam verbis, quanti mihi constiterit hoc quicquid est opusculi, quod id sciam nemini proclive vel astimare, vel credere, nisi qui ipse periculum in simili negotio fecerit, quid sit hiantia committere, abrupta mollire, confusa digerere, involuta evolvere, nodosa explicare, obscuris lucem addere, Hebraismum Romana civitate donare [...]* ». (LB, p. 771-772)

discussion au sujet du nom de Paul dans l'argument : *Paul, aux grecz, signifie « racquoisie » et, aux latins, « petit »* [f. 3r], ou encore, dans le passage à propos des deux Adam : *le premier aulcunefois il l'apelle « l'esprit », le secunde aulcunefois « le corps » ou « les membres » ou « la chaire »* [f. 5r]).

## La langue et les traits dialectaux d'Hubert Kerssan

Nos recherches ont démontré que la langue de Kerssan appartient bel et bien à la langue française de la Renaissance, et non pas au moyen wallon, mais qu'elle a subi une certaine influence du dialecte oral ouest-wallon et qu'elle présente quelques traits wallon-picards<sup>128</sup>. Le wallon était un dialecte roman bien défini depuis le XIII<sup>e</sup> siècle :

[À] l'égard du français central, du picard (rouchi) et du lorrain (gaumais), *le dialecte wallon était nettement et définitivement individualisé dès 1200 ou dès le début du 13<sup>e</sup> s.* ; il l'était naturellement plus encore en 1250 et en 1300. Et je rappelle, pour dissiper toute équivoque, que je parle ici, non pas de la scripta de Wallonie, mais du dialecte oral, descendant direct du latin et ascendant direct de nos patois actuels.<sup>129</sup>

Il y avait toutefois une nette distinction entre la langue écrite et le discours oral, de sorte que de multiples sous-dialectes wallons se sont développés. Nous avons cherché à déterminer quelles sont les spécificités linguistiques qui peuvent être perçues dans la langue d'Hubert Kerssan. L'objectif visé par cet exercice était de trouver un maximum d'information concernant la région linguistique d'où provient le traducteur d'Érasme et, notamment, d'évaluer s'il est possible ou non qu'il provienne de l'arrondissement de Nivelles, situé dans la région linguistique du dialecte ouest-wallon.

Selon les recherches effectuées par Louis Remacle sur les variantes dialectales du wallon au Moyen Âge dans son ouvrage *Le problème de l'ancien wallon*, il semble que plusieurs formes non wallonnes sont utilisées par Kerssan tout au long de sa traduction de la *Paraphrase aux Romains*. Il faut notamment souligner que l'emploi du *ch* pour *c* et inversement, dont le chanoine de Nivelles fait abondamment usage (par exemple : *chela* pour *cela*), est caractéristique du dialecte picard, situé géographiquement dans la région à l'extrême ouest de la Wallonie : « [l]e “ch” picard est étranger à la tradition wallonne »<sup>130</sup>. D'autres formes qui sont présentes chez Kerssan ne doivent pas être retenues comme wallonnes selon l'étude réalisée par Remacle, notamment les formes contenant le digramme *-oi-* (par exemple : *estoit, soit, pardonroit, rendoit*, etc.) qui serait *-ei-* en wallon,

---

<sup>128</sup> Voir en annexe la carte *Segmentation dialectale de la Wallonie*.

<sup>129</sup> Louis Remacle, *op. cit.*, p. 93.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 125.

ainsi que les formes contenant le groupe *–ie–* (par exemple : *accompagner*, *aidier*, *esmerveillier*, *souhaidier*, *corrigier*, etc.) qui a été réduit à *–i–* seulement en wallon à partir du XII<sup>e</sup> siècle<sup>131</sup>. Certains cas spécifiques méritent également d’être mentionnés, tels que l’adjectif *estable* dont le suffixe, depuis au moins le XII<sup>e</sup> siècle, devrait être *–âv(l)e* et non *–stable* en wallon ; le verbe *cognoistre* dans lequel on ne devrait pas trouver de *t* (« [n]otre dialecte n’a jamais intercalé de *t* entre *s* et *r* »<sup>132</sup>) ; les verbes *avons* et *faisons* dont la terminaison à l’indicatif présent de la première personne du pluriel serait plutôt *–ans* en wallon liégeois<sup>133</sup>.

Hormis la présence de formes non wallonnes qui nous permettent d’affirmer que la langue de Kerstan tient davantage du français que d’un dialecte wallon, on trouve une quantité importante de formes wallonnes et de formes communes à la fois au francien et au wallon. On note, par exemple, le groupe *ou + r + consonne* au lieu de *o + r + consonne* ou parfois de *u + r + consonne* (par exemple : *pourtraiture*, *sourplus*, *fourme*, *signourie*, *soupporter*, etc.). On rencontre également le phénomène inverse dans certaines situations où le *–ou–* en tant que syllabe inaccentuée qui devient simplement *–o–* en wallon (par exemple : *souhauder* pour « souhaiter », *no*, *nos* et *noz* pour « nous », *voz* pour « vous », etc.). Parmi les formes wallonnes, il faut citer : la finale *–ie* dans le substantif *commervie* ; la finale *–one* plutôt que *–oine* (par exemple : *idone*) ; le très fréquent groupe *a + l + consonne* pour *a + u + consonne* (par exemple : *malvais*, *malvaistié*, *salveur*, *principalz*, *realme*, *bestialz*, *psalme*, etc.) ; la forme *–o–* en initiale au lieu de *–ou–* (par exemple : *soviendra*) ; la graphie *lower* ou *louwer* pour le verbe « louer »<sup>134</sup>. En ce qui concerne les formes picardes que l’on observe chez Kerstan, on trouve presque systématiquement que *che–* pour *ce–* ou *chie–* pour *cie–* (par exemple : *checi*, *encoumenchier*, *rechepvoir*, etc.), *cha–* pour *ca–* (par exemple : *archanne*, *retrebuchant*, etc.) et *ca–* pour *cha–* (par exemple : *carité*, *capistre*, *cassiés*, *carneil*, etc.). Pour terminer, nous pouvons citer quelques phénomènes courants dans différentes scriptae à la fin du Moyen Âge qui figurent dans la langue de Kerstan : le groupe *ou + m* pour *o + m* (par exemple : *encoumenchier*, *recoumander*, *coumandement*, *coumenchier*, *roumains*, etc.), de même que la réduction de *–oir* en *–ir* (par exemple : *fallir*).

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 124-125.

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 120-121.

<sup>134</sup> Laurent Remacle, *Dictionnaire wallon-français*, Genève, Slatkine Reprints, 1978 [1839], p. 261.

Si l'on aborde maintenant les questions de morphologie, Kerssan emploie une flexion de l'indicatif imparfait à la première personne du pluriel typique de la zone wallon-picarde : *aviesme* (« nous avions »), *estiesmes* (« nous étions »), *viviesmes* (« nous vivions »).<sup>135</sup> Sur le même modèle, bien qu'elles ne soient pas relevées par Remacle, on peut signaler les flexions *oseriesmes* pour le conditionnel présent de la première personne du pluriel, ainsi que *abstenisiesmez* pour le subjonctif imparfait de la première personne du pluriel. Il faut en outre évoquer une occurrence d'une flexion similaire à une forme namuroise attestée dès 1235 dans la scripta, soit *—nent* : *[s]ourmenoinent*.<sup>136</sup> Cependant, toutes ces formes verbales coexistent avec certaines formes françaises « qui s'écartent nettement des formes dialectales de l'époque »<sup>137</sup> : la flexion *—oient* à l'indicatif imparfait de la troisième personne du pluriel (par exemple : *oblutioient*, *estoient*, etc.) ou du singulier<sup>138</sup> (par exemple : *cognoissoit*, *croisçoit*, *avoit*, etc.) ; la flexion *—ent* à la troisième personne du pluriel de l'indicatif présent (par exemple : *soient*, *treuvent*, *peullent*, etc.).

Avant de conclure cette section sur la langue du traducteur de Nivelles, il nous faut signaler une difficulté que nous ne sommes pas parvenue à résoudre au terme de notre travail d'édition, même après avoir consulté le manuscrit de 1526 à la Bibliothèque royale de Belgique. Le cas problématique porte sur la lecture d'un graphème qui pourrait être *lv*, *lu*, ou encore *w*, et dont la prononciation serait sans doute /w/. On le rencontre dans les mots suivants : *o[lv]yr* (« ouïr »), *lo[lv]er* (« louer »), *ea[lv]e* (« eau »), *sal[lv]er* (« sauver »), *su[lv]eur* (« sueur ») et *do[lv]air* (« douair »). L'examen du manuscrit semble suggérer qu'il s'agit de *l* diacritique devant *v* ou *u* plutôt que de *w*. Néanmoins, il serait imprudent d'écarter cette option puisque le dictionnaire wallon-français de Laurent Remacle atteste l'existence des graphies *lower* et *louwer* pour « louer » en wallon moderne<sup>139</sup>. Pour éviter d'alourdir le texte, nous avons systématiquement indiqué *lv* sans crochets dans toutes les formes possibles des termes cités plus haut.

---

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>138</sup> L'étude de Louis Remacle ne mentionne pas spécifiquement la troisième personne du singulier de l'indicatif imparfait, mais nous pensons qu'il s'agit d'un phénomène similaire à la troisième personne du pluriel.

<sup>139</sup> Laurent Remacle, *op. cit.*, p. 261.

En somme, les phénomènes linguistiques que l'on peut observer dans la traduction française de la *Paraphrase aux Romains* d'Hubert Kerssan témoignent de la coexistence harmonieuse entre plusieurs dialectes français et wallons sur le territoire de la Wallonie au XVI<sup>e</sup> siècle. Louis Remacle est d'ailleurs arrivé à cette conclusion en ce qui a trait au siècle précédent, en déclarant à la fin de son étude : « À la fin du 15<sup>e</sup> s., ne craignons pas de l'affirmer, la langue écrite des régions wallonnes était un français parfois très pur, et il existait à côté d'elle un dialecte oral nettement différent, le wallon. »<sup>140</sup> Il nomme cette langue mixte et parfois très hétérogène de certains actes le « franco-wallon »<sup>141</sup>. La langue française du chanoine de Nivelles, contenant quelques traits ouest-wallons et wallo-picards, exprime l'influence des dialectes oraux sur la scripta française. Néanmoins, les phénomènes que nous avons relevés ne nous assurent pas du fait que Kerssan provient de l'Ouest du domaine wallon, ni de Nivelles – même si cette hypothèse ne doit pas être entièrement écartée –, puisqu'ils pourraient exister dans d'autres scriptae contemporaines.

---

<sup>140</sup> Louis Remacle, *op. cit.*, p. 201.

<sup>141</sup> *Ibid.*, p. 201.



## Note de l'éditrice

Avant d'entamer la lecture de la traduction d'Hubert Kerssan de la *Paraphrase aux Romains*, nous aimerions faire de brèves remarques au sujet des textes sources sur lesquels nous nous sommes appuyée pour établir la présente édition. L'édition critique des *Opera omnia Erasmi*, publiée à Amsterdam depuis 1969<sup>142</sup>, ne comprenant pas encore la *Paraphrase sur l'épître aux Romains*, nous nous sommes référée au septième volume de l'édition critique de Jean Leclerc du texte latin de 1540, parue à Leyde entre 1703 et 1706 (LB)<sup>143</sup>. Cette édition, bien qu'elle soit du XVIII<sup>e</sup> siècle, fait autorité dans le milieu des études érasmienne et est régulièrement employée comme édition de référence des *Paraphrases*. Or, Hubert Kerssan ayant composé sa traduction en 1526, il va de soi qu'il a consulté une édition antérieure à celle de LB. C'est pourquoi nous nous sommes référée à l'édition critique en traduction anglaise des *Collected Works of Erasmus (CWE)*<sup>144</sup> pour tenir compte des ajouts et modifications effectués par Érasme entre 1517, année de la publication première de la *Paraphrase aux Romains* chez Thierry Martens à Louvain, et 1526. L'analyse comparative de l'adaptation de Kerssan avec l'original latin a d'ailleurs révélé que le traducteur travaillait à partir d'un exemplaire de 1521 ou d'une édition ultérieure, puisqu'il a tenu compte d'ajouts effectués par Érasme à cette date. Il est possible qu'il ait employé l'édition de mars 1521 des *Paraphrases sur toutes les épîtres canoniques* parue chez Froben à Bâle, ou encore la première édition de l'ensemble des *Paraphrases sur le Nouveau Testament* publiée chez Froben mars 1524, cette dernière ayant remporté un immense succès. En plus des éditions modernes de la *Paraphrase* latine de LB et des *CWE*, nous avons consulté les *Annotations* d'Érasme sur l'épître aux Romains, également parues dans la collection des *Collected Works of Erasmus*<sup>145</sup>. En ce qui a trait aux références bibliques, nous avons décidé de travailler à partir d'une version en français moderne plutôt que d'une Bible du XVI<sup>e</sup> siècle pour plusieurs raisons. D'abord, le principal usage que nous en avons fait est de signaler en note de bas de page les citations directes ou indirectes de textes bibliques qui ponctuent la

---

<sup>142</sup> Érasme de Rotterdam, *Opera Omnia Desiderii Erasmi Roterodami*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1969–.

<sup>143</sup> Jean Leclerc (dir.), *op. cit.*

<sup>144</sup> Robert D. Sider, *op. cit.*

<sup>145</sup> Robert D. Sider, *Collected Works of Erasmus. Annotations on Romans*, traduction et notes par John B. Payne, Albert Rabil Jr, Robert D. Sider et Warren S. Smith Jr, Toronto/Bufalo/Londres, University of Toronto Press, vol. 56, 1994, 480 p.

*Paraphrase aux Romains.* Pour un lecteur d'aujourd'hui, il est beaucoup plus efficace d'avoir sous les yeux les renvois à une version moderne des Écritures afin de pouvoir aisément s'y reporter. De surcroît, dans les quelques cas où nous avons proposé une note explicative portant sur l'épître de Paul aux Romains, il nous a semblé davantage éclairant sur le plan de la compréhension et de l'interprétation de proposer le texte en français actuel. Nous avons par conséquent opté pour l'édition la plus récente de la *Traduction œcuménique de la Bible*<sup>146</sup>, tout en consultant de temps à autre la version de la *Bible de Jérusalem*<sup>147</sup>.

---

<sup>146</sup> *La Bible TOB. Notes intégrales, traduction œcuménique*, Paris/Villiers-le-Bel, Éditions du Cerf/Bibli'O, 2010, 2757 p.

<sup>147</sup> *La Bible de Jérusalem*, traduction dirigée par l'École biblique de Jérusalem, Paris, Éditions du Cerf, 2003, 2195 p.

# Édition critique de la *Paraphrase sur l'épistole de saint Paul l'apostre aux Roumains* d'Hubert Kerssan (1526)

[f. 1r]

## Prologue au Cardinal de Venise

À Tresreverend pere en Crist et signeur, S. Cardinal Griman de Venese<sup>148</sup>,  
tiltre de saint Marc, Erasme de Roterodame, Salut.

Ceulx à qui<sup>149</sup> samble choze nouvelle, tres reverend pere, pourquoi saint Pol  
at rescript son epistole au roumains en grec plus tost que en latin, cesseront de soi<sup>150</sup> en  
esmervillier se premierement vient à considerer que en iceulx tamps, l'usance de la  
langue grec estoit par tout le monde ausi commune en parler comme l'empire de  
Romme estoit, par sa puissance, eslargie sur terre. En apres, fault considerer que jadis  
la langue grec estoit tant delicieuse aux roumains que che a esté conversée en  
convices\* de satires, comme appert par Lucinium, là où Scevola, soi mocquant de  
Albutius, lequel, plus qu'il n'estoit licite, se gloriffoit comme « prevost en Athenes ».  
Et en Juvenal, y at aulcun\* tresmal content, disant qu'il ne peult souffrir de Romme,  
la ville gregoise\*, jasois\* que Paul ait tellement parlé grec que, à gran difficulté, les  
vrais grecs le pooient entendre, à cause de la propriété de son parler hebrieu  
entremeslés. Que se son epistole fuist vrai grec et pure, che non obstant grand  
difficulté eusist esté aincor au lecteur et, à cause qu'il escripvoit à gens aincor rudes et  
de nouveau encoumenciés\* en la foi de Crist et, pour ceste cause, at-il plus touchiés  
aulcuns\* misteres qu'ilz ne les at déclaré et les at plus intimé que explicquié, par

---

<sup>148</sup> Le cardinal Grimani (1461-1523) de Venise, proche du pape Jules II et défenseur des arts  
et des lettres, a été un patron très influent pour Érasme à Rome (voir note 2, *CWE*, p. 136).

<sup>149</sup> Hubert Kerssan utilise ponctuellement et sans raison apparente la lettre *g* pour *q* devant *u* :  
leguel, laguelle, leguelz, etc.

<sup>150</sup> Tout au long de son texte, Kerssan utilise *soi* pour *se* ou *s'*.

prudence, « servant selonc le tamps ». Et maintenant, à cause que Romme est totalement et en telle sort crestienne que, en icelle, soit la deffence et supremité de la religion crestienne et que, par tout le monde universele, tout ceulx qui ont cognoissance du pape roumain scaivent parler la langue latine, m’a samblé que je feroi œuvre meritoire et digne en cas que je faisies<sup>151</sup> que Pol parlast aux vrais roumains et plainement crestiens, non tant seulement en langue roumaine, mais aussi plus declaramment, et que tellement parle roumain que vous ne cognoiserés point qu’il soit hebreu, toutfois cognoisserés que c’est l’apostre qui parle.<sup>152</sup> Il at coustume de changier sa langue, en gardant tousjours la dignité apostolicque.

Ichi ne me glorifirai point combien il m’at esté difficile de fair ceste œuvre, car je scai qu’il n’est point facile à estimer ou croire, sinon à celui qui, en samblable negoce, at faict l’experience quelle chose soit de commettre ou conjoindre ouvertures, de austerité mollifier, de chozes confuses digerer, chozes envelopées desciffrer, les chozes entortilliés explicquer, aux obscurité rendre la clarté, et donner la mode hebraicque à la cité roumaine ; en apres, [f. 1v] de transmuer la langue de l’orateur celeste, ascavoir de Paul, et icelle tellement temperer que, en parlant aultrement tout d’une aultre sort, à toutfois tu ne diras sinon che qu’il dict principalement en l’argument, non seulement tresdifficile en tant de maniere, mais aussi tressacré et

---

<sup>151</sup> Le temps du verbe *je faisies*, fondé sur le latin *effecissem* (subjonctif plus-que-parfait actif de la première personne du singulier, c’est-à-dire « que j’eusse fait, que j’eusse effectué »), n’est pas évident à identifier. Il ne s’agit clairement pas de l’indicatif présent, que l’on retrouve ailleurs sous la forme *je fai*, mais il pourrait sans doute s’agir du conditionnel présent.

<sup>152</sup> Le sens de cette longue phrase peut être clarifié en consultant l’original latin : *Nunc vero cum Roma tota adeo sit Christiana, ut illic totius Christianæ religionis sit arx culmenque, ac per universum terrarum orbem Romane loquantur quicunque Romanum agnoscunt Pontificem, videbar mihi facturus operæ pretium, si effecissem ut Paulus jam mere Romanis, ac plene Christianis, non solum Romane, verum etiam explanatius loqueretur : atque ita loqueretur Romane, ut Hebræum quidem non agnoscas, agnoscas tamen Apostolum loqui.* (LB, col. 771-772) Le texte latin se traduirait littéralement ainsi : « Maintenant, en vérité, puisque Rome est tout entière et à ce point chrétienne, en sorte qu’en cet endroit-là [*illic*, adv. : « là-bas, en cet endroit-là » ; mais Kerssan le rend plutôt par le pronom *icelle* qui renvoie à la ville de Rome] est la forteresse [*arx*, *arçs*, f. : « forteresse, place forte, défense » ; ce qui explique le sens du mot *deffence* chez Kerssan] et l’apogée [*culmen*, *culminis*, n. : « sommet, apogée », que Kerssan traduit par *supremité*] de la religion chrétienne tout entière, et que, sur toute l’étendue du globe terrestre, tous ceux qui connaissent le Pape romain parlent la langue romaine [c.-à-d. le latin], il m’a semblé qu’une récompense du travail devrait m’être faite [c.-à-d. mes efforts seraient récompensés] si je pouvais faire que dorénavant Paul parle purement aux Romains et pleinement aux Chrétiens, et non seulement en langue romaine, mais encore plus intelligiblement : et ainsi, il parlerait en langue romaine, en sorte que tu ne reconnaîtrais certes pas qu’il est Hébreu, cependant tu reconnaîtrais que l’Apôtre parle. »

tresprochain à la majesté evangelique ; auquel, conversant par glissement, est facile à tomber et ne poes cheoir sans grand peril. Et confesserai maintenant fidelement, plus que en arrogance, que se je eusies entrepris de fair aulcun juste commentaire sur icelle epistle, que tant de labeur ne me fuissent survenue. J'arai grande esperance que le desert\* de ceste labeur me serat tresgrandement recompensée, se je apperchoi aulcunement que, par mon estude, à toi premier, puis par toi aulx aultres roumain, Paul soit plus recommandé et plus familiere qu'il n'a esté, ausquelz tresrecommandé et tresfamiliere doibt estre. J'ai cognoissance combien qu'il en i at eult chi devant, lesquelz la estraingté du langaige et combien plus la difficulté d'icelui declarer pour la matere des misteres, en at aliené et debouté de la lecture d'icelle, jasois que de ung si tresgrand fruit, par nul inconvenient, on ne s'en debvoit espanter\* ne naisier<sup>153</sup>. Et pour cest cause, avons estudié pour secourir, par notre industrie, à la tristesse et desperation d'iceulx, en attemperant tellement le negoce de cest affair que à celui qui ne voldrat rien muer en la sainte escripture, che lui sera future en lieu de commentaire. Et au sourplus, à celui qui vacque en telles supersticionz, samble que Paul parle.

Et pourtant, toi, Rome, embrasse ton prince ou certainement le principal maistre de ta religion, baise de tout ton cœur le predicateur et herault de ta loenge ancienne, aime celui qui, devant qu'il te ai veu, t'a aimé. O treseureuse fortune de ta felicité transmuée! Tu avois de coustume de immoler sacrifices aux simulacres\* des idoles au tamps des empereurs tirrans. Maintenant tu domine par la terre universele desoub la puissance de Piere et de Paul. Jadis tu estois l'ancelle\* de toute superstition, maintenant tu es la maistresse de vrai religion. Au lieu de Jupiter Capitol, te est succédé seul Crist tresbon et tresgrand. Au lieu de tes princes, sont succedés Piere et Paul, cescun<sup>154</sup> grand en ses dons de grace. Au lieu du senat tresaugust, est succédé le reverend colleige des cardinalz. Se doncque les grandes archures\*, edefices et

---

<sup>153</sup> La signification du verbe *naisier* n'est pas évidente à saisir. Il pourrait s'agir d'une forme de *naisir*, qui signifie en moyen français « se lasser », ou encore de *noiser*, qui signifie « chercher querelle, se disputer ». Quoi qu'il en soit, Hubert Kerssan s'éloigne du texte original en traduisant *deterredi* (LB, col. 771-772), l'infinitif présent passif du verbe latin *deterreo* qui possède le sens de « détourner, écarter, empêcher », par *espanter ne naisier*.

<sup>154</sup> *cescun* = chacun.

pyramides, enseignemens de ta superstition ancienne, te esmouvent, pourquoi les monuments de la religion evangelicque, par toi recheupte<sup>155</sup>, ne te prennent par iceulx livres de tes princes? Tu te esmerveille de la statue de Adrian, des estufves\* de Domitian, pourquoi plus tost ne embrasse-tu les saintes epistles de Piere et de Paul? Se tu te resjoïes<sup>156</sup>, songeant en l'ancienté des fables des livres de Saluste et de Titus Livius, par lesquelz tu cognoi comment tu as esté eslever de ton comenchement, par auspices des austours\*, à la tirannie du monde, [f. 2r] tendant brief à ruine, pourquoi ne desir-tu tant plus de cognoistre, par la doctrine evangelicque et apostolicque, par quel comenchement tu es parvenue à obtenir la monarchie de l'esglise en l'auspice de Crist, laquelle jamais ne finerat? Et comme che jourd'hui, point ung seul pas l'on ne scaroit monstrier de reste du saint temple des juifz en Jherusalem,<sup>157</sup> aussi de ton capitol, lequels tes devins promettoient demorrer à tousjours, on n'en scaroit monstrier quelcque petite enseigne, ne aussi proprement la place où il estoit.

Se tu te esmerveille de la langue de Cicero, de laquelle tu ne scai jugier se elle at esté ou proffitable ou dommageable à ta chose publicque, pourquoi ne pren-tu tant plus de delectation en la facundité\* de Paul, à qui tu doi la somme entiere de ton salut et religion? Tu as esté tousjours convoiteuse de loenge et tu as tant grave et excellente annunciateur de ta gloire. Quelle choze scarois-tu plus triumpgant desirer que d'estre eslevée en loenge par la bouche apostolicque? O Romme, cognoi che que Paul attribue à toi et que tu entende quelles loenges te sont à observer et garder! Regarde de quoi il te admoneste, affin que tu saiche che de quoi te fault garder. Il loue ta foi, laquelle nul part aincor n'at esté moins corrompue. Il te exaulse d'obedience, laquelle at faict subitement que tu as changié superstition en religion. Il te attribue facilité, à laquelle d'usance est compaignne credulité, laquelle at esté cause que, par faulx apostres, tu as estés attraicte à judaïser ; mais à ta facilité secouroit prudence, laquelle

---

<sup>155</sup> *recheupte* = reçue.

<sup>156</sup> *resjoïes* = réjouis.

<sup>157</sup> On doit comprendre [e]t comme che jourd'hui, point ung seul pas l'on ne scaroit monstrier de reste du saint temple des juifz en Jherusalem au sens où il ne reste plus aucune trace, plus aucun vestige du Temple des Juifs à Jérusalem. En effet, l'original latin va comme suit : *Ut apud Judæos sacrosancti quondam Templi, hodie ne vestigium quidem ullum exstat [...]* (LB, col. 771-772), ce qui se traduirait littéralement par : « Comme il n'existe aujourd'hui en vérité plus aucun vestige du Temple jadis sacré auprès des Juifs [...] ». Kerssan a donc choisi le terme *reste* pour *vestigium*.

at faict que tu t'en es delaissié de bonne heur. En apres, il gloriffie la celsitude\* de ton cœur et, pour che, solliciteusement donne craint et terreur de toi garder de ambition et insolence, de toute lascivité il te rapelle à sobriété, de carnalité à casteté<sup>158</sup>, de ferocité à tollerance, de dissention à concorde, de querelles à paix. Che est la vraie vertu et nature roumaine, de laquelle degenerer est chose infame. Et pourtant, toi, Romme, regarde que tu ne degene d'estre Romme en Babilon.

Saint Jherosme confesse que, en son tamps, ont estés aussi documents loablez de religion crestienne de Paul, disant : *Là où est aulcun lieu, là où, en si grande estude et diligence, on soit adonnés de ainsi courir et frequenter aux esglises et sepulcres des martires que à Romme? Là où, comme une tonnoire<sup>159</sup> celeste, « amen » redunde et les temples des idoles vagues se corrompent? Non point pour cause que les roumains aïent aultre foi que toutes les aultres esglises de Crist, mais pour che que, en eulx, la devotion est plus grande et leur simplicité a credence\* facile!* Che est ung tesmoinage de Jherosme tresmagnifique. Mais quelle choze diroit-il maintenant s'il veoit presentement en ladite<sup>160</sup> ville tant d'esglises, tant de cardinalz, tant d'evesquez? S'il veoit que tous princes crestiens de tous quartiers du monde maintenant certaine response celeste de celui trescertain oracle et [f. 2v] demandassent et le obtient? S'il veoit que de toutes les extremités et angletz\* de la terre, à grandes flottes et compaigniez, cescun se rassamble en Romme, à cause de devotion religieuse en pellerinaige? Et qu'il samble quasi à ung cescun qu'il ne soit point bon crestien, s'il n'a veu Romme et le pape comme choze divine terrestre, de la volonté duquel, pour son plaisir ou desplaisier, toute choze universele de tous mortelz est dependant? Finablement, s'il veoit, apres tous tempestes de guerre abolis soub Lion Diseme<sup>161</sup>, la ville de Romme, autant florissant en lettres et doctrine que en religion evangelique ; tellement que icelle seule, estante decorée de si tres tant de<sup>162</sup> gens tresexcellents, tant

---

<sup>158</sup> *casteté* = chasteté.

<sup>159</sup> *tonnoire* = tonnerre.

<sup>160</sup> L'original fait usage d'une abréviation inhabituelle qui, dans le contexte, doit se lire « ladite ».

<sup>161</sup> Léon X, pape de 1513 à 1521.

<sup>162</sup> *Si tres tant de* est une expression superlative assez courante qui signifie *d'un si grand nombre de*. Cette expression, immédiatement suivie de *gens tresexcellents*, illustre un trait caractéristique du style d'Hubert Kerssan et assez répandu dans la langue du XVI<sup>e</sup> siècle, soit l'emploi récurrent de procédés hyperboliques.

en dignité ecclesiastique comme en doctrine et noblesse, comme la vrai clarté et decoration du monde en general soit en elle, contient veritablement que elle soit mieux ung monde que une cité? Ne lui fault aucune choze desirer ne souhaidier de Dieu, sinon que à tousjours soit samblable à ses loenges et qu'elle vienne à perpetuité surmonter sa felicité par vrai pitié, che qui adviendra en cas que elle estudie diligeamment de toutes ses forces ensuyr et exprimer les volunté et vie de Piere et Paul, par lesquelz elle regne en triumphe et honeur, l'image desquelz elle ne peult nule part ne aulcunement plus facilement trouver plus expresse vive que ens lettres et epistlez d'iceulx.

Entre ces chozes, tres ample pere, tresvoluntier il rechepveront\* ceste escripture de Paul, en cas qu'elle leur soit présentée par voz mains propre, à cause que vous est ung des chief de tous amateurs de vrai science et estudes, principalement d'icelles qui sont conjointes avoec doctrine de langue, et avoec che, tant estes décoré et estimés en tout integrité de meurs, que entre tant d'excellente lumiere de clarté, vous reluisés comme supereminent, non point tellement que vous rendés aux aultre obscurité ne tenebres, mais de vous misme rendés à tous illustres et aornés tant plus grande lumiere et honeur. En tout bien puist valloir ta pitié.

De Louvain, le xiii<sup>e</sup> jour de novembre, an xv<sup>c</sup> et xvii<sup>163</sup>.

---

<sup>163</sup> Le 13 novembre 1517.



## Argument sur la Paraphrase aux Roumains

À ceste fin que la choze soit plus esclarcie, maintenant il fault declarer en brief l'argument en l'epistle<sup>1</sup> et que je commente premier à son nom, jasois que je saiche bien que Jherosme, en ses commentairs, lesquelz il at escript sur l'epistle ad Philomen, soit en ceste opinion qu'il estime l'apostre premier avoir est appellé Saul ; et que le sournom de Paul at usurpé et obtenu comme victorieu de Serge Paul, proconsul, lequel avoit converti à Crist, comme lisons ens actes des apostres au xiii<sup>e</sup> capistre<sup>2</sup>. En oultre, en sont plusieurs à qui samble, en tant qu'il estoit judaisant, que l'on l'appelloit Saul et incontinent, à sa conversion, avoir changié son nom. Mais che que Lucas dist au devandit\* capistre, *Saul, qui es Paul rempli du saint esprit*<sup>3</sup>, rend la premiere raison moins probable, declarant manifestement que, devant la conversion de Serge, Paul avoit double nom. Et l'autre opinion est plainement reboutée<sup>4</sup> par che que, en plusieurs aultres lieux et au propre capistre, est appellé Saul, alors qu'il annunchoit l'evangile de Crist : *Disant le saint esprit aux apostres : « Separre-moi Saul et Barnabé. »*<sup>5</sup> Ainsi, quant à moi, l'oppinion de Origene me samble la plus vrai samblable, comme on treuve ens livres de l'ancien testament plusieurs qui avoint diverses noms, comme Salomon, lequel aultrement at esté appellé Idida<sup>6</sup>, et Ozias<sup>7</sup>, en aulcun lieu en aultre at esté nommé Azarias<sup>8</sup>. Et en l'escripture evangelicque de Lucque, nommé est Levi<sup>9</sup> celui qui en son evangile se nomme Mahieu<sup>10</sup>. En ceste maniere, Paul at eult double

---

<sup>1</sup> Le début de cette phrase a été ajouté par Érasme en 1519, soit deux ans après l'édition princeps de la *Paraphrase aux Roumains*. Kerssan a donc procédé à la traduction au moyen d'une version datant d'au moins 1519. Or, il incorpore déjà cette partie de phrase au texte de l'argument, alors que, dans la *Paraphrase* érasmiennne, elle fait plutôt office de sous-titre jusqu'en 1532, où Érasme l'ajoute au corps du texte (voir note 1, *CWE*, p. 137).

<sup>2</sup> Cf. Ac 13, 7-12.

<sup>3</sup> Cf. Ac 13, 9.

<sup>4</sup> Pour *l'autre opinion est plainement reboutée*, l'original latin donne *alteram plane refellit*. Le verbe *rebouter* correspond à *refello* (*refellis, refellere, refelli, refellum*) qui signifie « réfuter, démentir ».

<sup>5</sup> Cf. Ac 13, 2.

<sup>6</sup> Jedidiah. Cf. 1 S 12, 24-25.

<sup>7</sup> Uzziah. Cf. 2 R 15, 32-34 ; Es 7, 1 ; Os 1, 1 ; Am 1, 1 ; Za, 14, 5.

<sup>8</sup> Azariah. Cf. 2 R 14, 21 ; 15, 1, 6-8, 17, 23-27 ; 1 Ch 3, 12.

<sup>9</sup> Cf. Lc 5, 27.

<sup>10</sup> Matthieu. Cf. Mt 10, 3.

nom, jasois que en ses epistles, jamais il ne se nomme Saul, mais par tout Paul, à cause possible que le vocable de Paul estoit plus commun et familiere aux oreilles des roumains et des grecquez, ausquelz il rescripvoit. Il samble que Saulus soit derivés de la voix hebraicque Saul, comme les grecs ont derivés de Josep, Josephus. Paul, aux hebrieux, sonne « mervilleu », en cas toutfois que souffrons querrir la vrai interpretation du latin et du grec en langue estrainge. Che que Jherosme, en aulcun lieu rependant les aultres, me samble que ichi à soi le permet, come en chose de petit estime. Paul, aux grecz, signifie « racquoisie\* » et, aux latins, « petit ». Saul, aux hebrieu, sonne « desire » et, seloncque Ambroise, « sans repos » et « temptation ». Ainsi che soit déclaré la raison du nom en l'argument quasi plus que de besoing n'est. Quant à la reste, Paul at composé et dictié ceste epistle, escripte par la main de Tertius, che que il testiffie\* en la fin d'icelle, disant : *Je vous salue, moi Tertius, qui ai escript cest epistle au nom du signeur*. Et appert qu'elle soit envoiié de la ville de Corinthe aux roumains par une femme de Cenchrés nommée Phebe. Cenchrés<sup>11</sup> est le havre [f. 3v] de la mere<sup>12</sup> de Corinthe, guaire long distant de la ville. Que se l'on demande le tamps, samble qu'elle soit escripte apres les deux epistles des corinthiens (en quoi on suppose qu'il soit manifeste que, en icelle Corinthe, la pitié et foi evangelicque soit, dès au present, ferme et stable), en celui tamps, apres avoir transversé toute la region d'Achaïe<sup>13</sup>, en laquelle est Corinthe, Macedoine pareillement prochaine d'elle, jusque en Sclavonie<sup>14</sup>. Et non point tant seulement en toutes icelles regions avoir preschié par tout l'evangile de Crist, mais aussi ensuyant la monition de Piere<sup>15</sup>, apres avoir rassamblé et colligiet par ses disciples aulcune somme d'argent pour le subside et secour des povres, at préparé et disposé de son chemin pour aller en Jerusalem, à celle fin que, apres qu'il arroit présenté l'argent qu'il avoit amassé, de là son chemin adrescheroit en Hespaigne pour aller de là à Romme<sup>16</sup> et là, finalement, saluroit

---

<sup>11</sup> Cf. Rm 16, 1 ; Ac 18, 18.

<sup>12</sup> *mere* = mer.

<sup>13</sup> Région de la Grèce antique au nord-ouest du Péloponnèse.

<sup>14</sup> Région de Croatie.

<sup>15</sup> Cf. Ga 2, 10.

<sup>16</sup> Cf. Rm 15, 22-29.

tous les crestiens, desquelz avoit ouy de leur foi et religion, lesquelz n'avoit point aincor veu.

Car il leur estoit sourvenu quelcque choze diverse que aux galaths. Car les galathes premierement ont esté institué droictement en verité par la doctrine de Paul, puis apres, par la deception des faulx apostres, ont esté seduict et retraict à judaïser. Et au contraire, les roumains premierement ont esté endoctriné par les faulx apostres, mais par leur prudence qu'il se sont apperchu de la fraude, s'en sont retraict et repenti. Et en che qu'il ont cogneut qui estoit droict, ont perseveré, car en la primitive\* de l'esglise naiscant, en i avoit plusieurs lesquelz estimoint que la grace evangelicque ne se debvoit point divulguer ne annoncer entre les gentilz et prophanes adonnés à l'adoration des simulacres\* et idoles, à cause que icelle grace evangelicque estoit à leur samblance seulement promise aux successeurs de Abraham et singulierement à la nation judaïcque. En laquelle opinion, il samble que Piere estoit lequel par vision debvoit estre admonesté que Cornile, le centurion, fuist accepté<sup>17</sup>. Pour laquelle cause, incontinent lui at esté exhibué le negoce en Jerusalem et lui ont demandé, redarguant\* les freres qui sont converti des juifz à Crist, quelle choze l'esmouvoit de hauter ne d'avoir aulcun commercie<sup>18</sup> avoec les incircuncis. Et en icelles opinions est vrai samblable que aulcuns apostres estoient. Nous lisons en l'onzieme capistre des actz ainsi : *Les apostres et les freres qui estoient en Judée ont oué que les gentilz ont rechupt la parolle de Dieu. Et apres que Piere fut venu en Jherusalemz, ceulx qui tenoint de la circoncision discordoient alencontre de lui, disant : « Pourquoi estes-vous entrés aux gentilz aiant prepuce et avés mengié avoec eulx? »*<sup>19</sup> Et en i avoit des aultres lesquelz, jasoï qu'il n'estimoint pas qu'il fuist necessair de totalement debouter les gentilz hors de la congregation de l'evangile, toutfoï ilz maintenoint que nullement debvoient estre à che admis, se premier n'estoient circoncis à la mode judaïcque, tout ung quasi [f. 4r] comme se Dieu avoit quelcque besoing de l'aide de la loi de Moïse, à celle fin que il

---

<sup>17</sup> Ce passage fait référence à Ac 10, 9-48 (voir note 19, *CWE*, p. 138), selon lesquels Corneille, bien qu'il fût païen, pratiquait la justice de Dieu. Alors Pierre, après avoir eu une vision, compris que le Christ est le Seigneur de tous ceux qui souhaitent se convertir et non pas seulement des circoncis ; il demanda donc le baptême des païens à Césarée.

<sup>18</sup> *commercio* = commerce.

<sup>19</sup> Cf. Ac 11, 1.

puissent transférer la gloire de l'évangile ensemble à leur gens. Il est dict en l'onsieme capistre des actz<sup>20</sup> que tous ceulx qui s'en estoient enfuyz en Phenice, en Cypre, en Anthioce, à cause de la persecution qui leur estoit survenue apres la mort de Estienne<sup>21</sup>, qu'il ne preischoint à personne du monde Crist, sinon au juifz tant seulement. Aincor au xv<sup>e</sup> capistre des actz<sup>22</sup>, aulcuns juifz sont venus en Antioche, preischant publicquement alencontre de Paul et de Barnabé qu'il n'i avoit à personne point d'esperance de salut s'il n'estoit circoncis selonc le mandement de Moise. Et par iceulx, at esté esmeut si grande mutinerie qu'il at esté decreté par le conseil pour che contracté<sup>23</sup> que Paul et Barnabé, avoec les adversairs, iroint en Jherusalemz pour pacifier ceste querrelle par la determination des apostres et des anciens. Et de rechief, ileque\* contre la volonté de pluseurs, principalement de la faction des pharisiens crestiens, de laquelle Paul estoit, le concile at esté constrainct d'estre rassamblé des apostres et des anciens, et de Piere et de Jacque, par l'autorité desquelz at esté decreté que les gentilz ne debvoient en rien estre chargié ne subject à la loi de Moise, seulement qu'ilz obtemperassent de pas mengier d'animaulz suffocqué, ne sang ne chaire immolée aux simulacres, et de bougrie\* ; lesquelles chozes, pour la raison du premier tamp fragile, at esté concedé à la superstition invincible des juifz, comme il appert par che que nous veons que les trois [interdits]<sup>24</sup> de loing tamps sont totalement abolis.

---

<sup>20</sup> Cf. Ac 11, 19.

<sup>21</sup> L'original latin mentionne *Stephanus*. En fait, les prénoms *Étienne* et *Stéphane* ont la même origine étymologique. Selon l'article « Stéphen, Stéphane, Stéphan, Stéphanie, Fannie, Étienne, Étiennette » du *Dictionnaire étymologique des noms propres d'hommes*, ils sont tous deux issus « [d]u grec *stéphos*, *stéphanos*, *stéphané*, *stéphanis*, *stémma*, couronne, *stéphanion*, couronne de fleurs, *stéphanoô*, couronner, dérivés de *stéphô*, ceindre ; orner ; couronner ». (Paul Hecquet-Boucrand, *Dictionnaire étymologique des noms propres d'hommes*, Paris, Victor Sarlit, 1868, p. 212.) Dans ce passage, il est question de saint Étienne, premier martyr chrétien au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. Selon la *Légende dorée*, il fut archidiacre à Jérusalem avant d'être lapidé, brûlé et pendu par ses détracteurs.

<sup>22</sup> Cf. Ac 15, 1.

<sup>23</sup> Il s'agit sans doute d'une forme du verbe *contracter* au participe passé, au sens de « engager, lier ». En latin, pour *par le conseil pour che contracté*, on trouve l'expression *coacto concilio*, un groupe complément à l'ablatif qui signifie « par l'assemblée réunie ». Kerssan ajoute *pour che*, c'est-à-dire « pour cette raison ».

<sup>24</sup> Bien qu'il ne se trouve pas dans le manuscrit, nous avons ajouté le terme *interdits* pour bien faire comprendre au lecteur à quoi réfèrent *les trois*. Ce passage signifie que les païens ne sont pas sujets à la loi judaïque, mais ils doivent respecter trois interdits : ne pas manger d'animaux ayant été étranglés,

D'une semblable fontaine de querrelle est engendrée la disputation de Paul à Pierre en Antioche, à cause que, veant l'apostre des gentils ses disciples vaciller en perdition par simulation de Pierre, en hardiesse le redargue, comme il recite en son epistole aux galathes, au secunde capistre<sup>25</sup>. En apres, lui estant en Jherusalem à la volonté de Jacque, affin que purgeant il abolist le bruit qui estoit de lui desja dispart par tout la Judée qu'il retiroit tous arier<sup>26</sup> de la loi de Moise avoec les aultres, il se est faict tondre et, apres qu'il at esté purgié, selonc la loi de Moise, at offert don au temple, comme est recité au xxi<sup>e</sup> capistre des actz<sup>27</sup>. Auquel lieu, jasois qu'il avoit par avant deschargié les gentils du gorreau\* de la loi mosaïque, il samble qu'il soit de telle opinion qu'il veul les juifz estre subject à observer la loi ou, en che, pour contenter ceulx qui n'estoient point aincor assés ferme pour contempner\* totalement leur cerimoniies. Icelles sont les parolles de Jacque<sup>28</sup> : *Et ilz scaront tous en general que tout che qu'ilz aront ouy dire de toi sont bourdes et faulx, mais que toismisme chemine en gardant la loi*. Ne aussi pour aultre cause, comme j'estime, il n'at tondue son chief par veu en Cenchrés<sup>29</sup>, au capistre xviii<sup>e</sup> des actz<sup>30</sup>. Et en semblable necessité, at-il circoncis

---

ne pas manger de sang ni de chair d'animaux offerts en sacrifice et ne commettre aucun déshonneur. L'édition des *CWE* indique *these three prohibitions* (p. 8).

<sup>25</sup> Ce passage fait référence à *Ac* 2, 11-21, dans lesquels Paul réprimande Céphas, c'est-à-dire Pierre (les opinions divergent à savoir si Céphas est un personnage différent de saint Pierre, mais quoi qu'il en soit, Érasme les considérait comme une seule et même personne) au sujet de son hypocrisie ; alors qu'il est de tradition judéo-chrétienne, Pierre se comporte en païen et se dissimule parmi eux. La paraphrase érasmienne va comme suit : *Ex eodem fonte nata est illa Pauli cum Petro concertatio Antiochiæ, cum Gentium Apostolus, cernens suos ob Petri simulationem periclitari, palam illum redarguit, quemadmodum refert ipse in Epistola ad Galatas Cap. II.* (LB, col. 775-776). Nous en proposons cette traduction : « De la même source est née à Antioche cette dispute de Paul avec Pierre alors que l'Apôtre des Gentils, voyant que les siens sont en danger par la simulation de Pierre, réfute celui-ci publiquement, comme il récite lui-même en son Épître aux Galathes. » Il est étonnant de constater à quel point Kerssan reste près de l'original latin, autant dans le choix des termes en français que dans la structure de la phrase. Cependant, il s'en éloigne subtilement en deux occasions : il traduit le verbe *periclitari*, qui signifie « être en danger », par *vaciller en perdition*, une expression plus imagée ; il traduit l'adverbe *palam*, qui signifie « ouvertement, manifestement, publiquement », par *en hardiesse*, ajoutant ainsi une nuance péjorative. Par contre, bien que, en latin classique, *cum* suivi de l'indicatif (et non du subjonctif, ce qui lui conférerait une valeur causale) devrait posséder une nuance temporelle, il arrive parfois en français du XVI<sup>e</sup> siècle que l'on rende cette forme par une expression à valeur causale. C'est ce que fait Kerssan dans ce passage, en traduisant *cum* par la locution conjonctive à valeur causale *à cause que*.

<sup>26</sup> *arier* = arrière. Au sens de *ils se retiraient tous derrière la loi de Moïse*.

<sup>27</sup> Cf. *Ac* 21, 17-26.

<sup>28</sup> Cf. *Ac* 21, 20.

<sup>29</sup> Le terme *veu* fait référence au vœu qu'avait fait Paul à Cenchrées de se faire raser les cheveux.

<sup>30</sup> Cf. *Ac* 18, 18.

Thimothée au capistre xvi, jasois que sa mere estoit juisve et son pere paiien. La charge et difficulté estoit si tresgrande de fair d'ung juif ung crestien, car tout icelle gens de sa nature at une pertinace\* parti[f. 4v]culiere et obstination si plombée que jamais ne fut nation aulcune plus tenant de sa religion, comme recite Josephus en l'appologie des *Antiquités judaïques*. Et avoec che, comme icelle nation judaïque estoit singulierement alors en la hayne de toutes les nations du monde, ainsi samblablement icelle nation des juifz avoint en execration toutes les aultres nations comme prophanes et impieux, en telle sorte qu'il avoint horreur d'avoir congression avoec eulx et, se aulcun incirconcis eust allé en leur temple, il l'estimoit comme pollu\* et abhominable. Il se gloriffioit tant par arrogance de leur circoncision qu'il n'estimoit personne.

Et pour che qu'il n'i avoit point d'esperance qu'il deubst advenir que les grecs et roumains recepvroient la loi qui leur estoit en hayne, et les juifz, par une obstination incredible, reclamoint alencontre d'eulx pour les i attirer, Paul entendant le gran peril imminent, affin que le fruict de l'evangile en gran partie ne tournast à perdition par icelle dissention exitiale\* et que la gloire de Crist ne fuist obscurcie par admixtion\* du nom de Moise, tout premier il besoing en telle sort par tout qu'il puist abolir et anniciller\* à ruine<sup>31</sup> toutes les cerimoniies de la loi et transporter tout l'esperance de parvenir au salut fidelement en ung seul Crist. Et comme il reprend asprement les galathes, toutfois aimablement les retire pour che qu'il estoient induitz à judaïser.<sup>32</sup> Ainsi, il premunit et instruit les roumains qu'ilz ne se laissent prendre au lachetz<sup>33</sup> des faulx apostres, lesquelz il cognoissoit qu'il ne cesseroient de les seduire à leur possibilité, mais que ilz fussent fort de persister en la vrai doctrine evangelique, laquelle avoint tant bien encoumenchié\*. En celui tamps, avoit gran nombre de juifz à

---

<sup>31</sup> *Abolir et anniciler* correspond au latin *abroget atque antiquet*. Le verbe *abrogo* (*abrogas, abrogare, abrogavi, abrogatum*) signifie « enlever, supprimer, abroger », tandis qu'*antiquo* (*antiquas, antiquare, antiquavi, antiquatum*) se traduit par « rejeter, supprimer, faire disparaître ». Le verbe *anniciler*, employé par Kerssan pour le latin *abrogare*, est une forme attestée du verbe *annihilare*. Or, il existe dans la langue latine le verbe *adnihilare* (*adnihilas, adnihilare, adnihilavi, adnihilatum*) qui signifie « réduire à néant, considérer comme rien » et qu'Érasme aurait pu utiliser s'il l'avait souhaité. Kerssan choisit donc délibérément un terme en français beaucoup plus fort que le verbe initial *abrogare*.

<sup>32</sup> Cf. Ga 2, 14-21 ; 3, 10-14 ; 5, 1-7.

<sup>33</sup> *lachetz* = lacets.

Romme, tant par Pompée là transmis, comme pour che que la province d'iceulx appartenoit alors aux roumains (desquelz juifz la superstition et cerimoniies sont notées ens livres de Juvenal, de Horace et de Seneca), avoec lesquelz Paul at eult grans affaires et negoces, lui estant parvenu à Romme, comme recite le dernier capistre des actz<sup>34</sup>.

Et d'ung conseil merveilleux, icelui Paul, tresingulier artificien\*, tellement scet conduire sa parolle entre les juifz et les gentilz que il desir, par vrai estude, de attraire tout le monde à Crist et ne veult, se fair le peult, nulle personne venir à perdition à son signeur Crist, à qui militoit. Et par ainsi, maintenant iceulx, il les reprend, maintenant les aultres, de rechief les eslieve et redresse. Il annicile l'arrogance des gentilz, monstrant que rien ne leur at esté proffitable, ne la loi naturelle, ne la philosophie, de quoi tant estoit enorguillié, et que neantmoins tomboient continuelement en tout abisme de pechiés. De rechief, il reprime tres fort l'arrogance des juifz, lesquelz soi confians en leur loi, ont perdu che qui estoit le chief de toute leur loi, la foi en Crist, enseignant que toutes les cerimoniies de leur loi estoient annicilée maintenant par la clarté reluisant de Crist, lequel toutes les umbres de leur loi avoint prefiguré : leurs sabbatz en tout abrogué, l'injure de leur circoncision, les retours de leurs calendes, les feriés trois fois l'an [f. 5r] retournantz, le difference de leurs viandes, l'occision des bestialz innocentz, la religion du temple d'homicidez continuelz souillié, lesquelles umbres se doibnt esvanuyer<sup>35</sup> par la splendeur luisante de verité. Estre les vrais filz de Abraham, ceulx qui en eulx representent la foi de Abraham ; estre les vrais juifz, ceulx qui confessent Crist en verité ; estre vrai circoncis, ceulx qui ont le cœur purgiet de tout orde\* et villaine convoitise ; estre la vrai justice et le vrai salut parfaict, sans quelcque aide de la loi, la vrai evangile et, par la seule foi en Crist, est conferré equalement à tous, jasois que jadis particulièrement at esté promise aux juifz, mais en telle sort leur at esté promise que les prophetes ont predict qu'il adviendrait que les juifz le dejeteroient arrier d'eulx et que la predication de Crist seroit eslargie par tout les gentilz. Paul monstre que, par la loi de Moise, la

---

<sup>34</sup> Cf. Ac 28, 17-22.

<sup>35</sup> *esvanuyer* = évanouir.

vrai justice ne peult parvenir à personne, mais par la foi, che qu'il enseigne par l'exemple de Abraham et par aultres diverses tesmoinaiges de la loi. Et par icelle manierre, apres qu'il at osté à tous deux toute arrogance et leur confiance de leur loi, tous ensamblez les faict equalez au negoce de la foi evangelicque, tellement soi resjoissant du salut des gentilz, que en affection paternel depleure la cecité des juifz, jasois que icelle, par tout en pertinacité\*, l'at expérimenté à sa persecution. Et che que de soi est dure, tellement le radouchie qu'il dist non pas tous estre aveugles et que le tamps adviendra que la nation des juifz viendrat à repentance, laquelle serrat provocquée par la foi des gentilz.

Aincor ichi finablement est mise diverse et grande doctrine : des prefinitz, des predestinés, des presceus\*, des appellés, de grace et des merites, du franc arbitre, du conseil divin à nous inscrutable, de la loi de nature, de la loi de Moise, de la loi de pechiés et diverses fontaines des allegoricque : quant il faict deux Adam, l'ung par lequel nous sommes nez selonc la chaire mortel, l'autre par lequel nous renasquiron\* au tamps future immortel ; deux homes, l'ung interieur et l'autre exterieure, l'interieur obeissant à l'esprit et à raison, l'exterieur subject à convoitise et affections, desquelz le premier aulcunefois il l'apelle « l'esprit », le secunde aulcunefois « le corps » ou « les membres » ou « la chaire », aulcunefois l'apelle « la loi de pechiés ». Il met deux mortz, du corps et de l'ame, et la troisisme, par laquelle nous morrons par pechiés et par affection de pechier, samblablement trois vies, par laquelle nous vivons en notre corps et en l'ame, et en justice et pechié. Double servitude ou liberté, par laquelle en tamps nous sommes servans à l'estat de innocence, deslivré de pechiés, ou nous servons à l'estat de pechiés, libres de justice. Double judaisme, double circoncision, doublez les successeurs de Abraham. Deux parties de la loi de Moises : *carnele*<sup>36</sup> comme le corps, spirituel comme l'ame de la loi. Double baptesme : par lequel premier nous sommes lavés au sacré lavatoire [f. 5v] de noz premier pechié, et l'autre par lequel nous noz mortiffions en Crist, renunchant à toute affection mondaine. Deux sepultures : corporel par laquelle Crist at esté en sepulture trois jours, et spirituel par laquelle nous sommes séparés des vices du monde et reposons en lui.

---

<sup>36</sup> *carnele* = charnelle.



Deux resurrections : l'une qui at precedé en Crist, nous ensuirat, l'autre par laquelle nous sommes revivifiés, allant de vertu en vertu, par icelle part contemplant tant que poons l'immortalité advenir. Deux justice : de Dieu et des hommes. Deux jugemens : de Dieu et des hommes. Deux gloire ou loenge : envers Dieu et les homes.

Après lesquelles choses estre declarées, il vient au lieu moral tout premier enhortant\* cescun à concorde ensamble, par l'exemple des membres du corps. Et pourtant que paix ne peult estre là où ambition ou envie regne, il requiert que, par assistance mutuele, il nourrissent et entretiennent amour ensamble, admonestant les roumains qu'il aient compassion de l'infirmité des juifz, lesquelz de longuement sont accoustumés à l'observation de leur loi, de laquelle ne s'en scaivent delaissier si briefvement, et les juifz qu'ilz n'aient pas envie sur les gentilz, pour cause qu'ilz soient appellés au consort\* de l'evangile, mais plus tost se mettent à ensuyr leur foi et liberté. Et puis que Dieu est le Dieu de tous, celui misme Crist, une misme grace et ung misme salaire, que tous se conjoignent en ung corps. Et que personne à soi ne attribue quelcque chose, mais se, en aulcune maniere, aulcun precede son frere, que de che il en faiche aide à son frere indigent. Et celui passaige en diverse sort le traicte, enseignant comment il se doibnt conduire envers les juifz incredules et comment envers les crestiens superstitieux ou, comme il les appelle, malade ; quelz envers leur superieurs et quelz envers les inferieurs et quelz envers leur pareilz ; quelz envers les princes et envers les magistratz païens, et que cescun faiche son office ; quelz en prosperité et quelz en adversité. En apres, par la loenge des roumains, il radouchie l'austerité de l'admonition et recoumande envers eulx son autorité, recitant combien plus que les aultres apostrez il at augmenté l'evangile de Crist. Et declare combien qu'il desir de les veoir, donnant esperance de sa venue. Et les adverti de la cause pourquoi il at esté constrainct de differer aincor sa venue, en loant la liberation volontaire des macedoniens et des corinthiens pour assister la povreté des freres en Jherusalemz, couvertelement et à demi honteux, les provocquant les roumains de fair ainsi.

Et le dernier capistre est quasi tout emploïet et occupé aux salutations de beaucoup de nom, non pas froidement admis, mais en adjoustant à cescun sa proprieté

de sorte mervileuse. En la fin, à cause qu'il cognoissoit parfaitement la falace\* et cautele reprouvée des faulx apostre, et la simplese et facilité des roumain, les admonest tres affectueusement plusieurs fois qu'il se gardent d'estre deceupt par leur eloquence douce et decevable<sup>37</sup>. Et jasois que plusieurs chozes particulièrement appartient à icelle premier [f. 6r] eage, en laquelle l'esglise estant aincor rude<sup>38</sup>, petit à petit croiscoit, meslée entre les juifz et les gentilz, et subjecte aux princes paiens, toutfois il n'i at riens qu'il ne se puisse maintenant aincor appliquer pour doctrine salutaire à iceulx tamps presens : comme de eviter et fuyr toute superstition qui est la semence de tous differens, laquelle at telle samblance d'œuvre de pitié que il n'est rien à la verité qui soit plus contraire à vrai pitié, aussi de la folle fidelité de toute philosophie mondaine, de merite de foi, de eviter ambition, de toller aulcunement l'imbecillité\* des moindres, de assistance de l'ung ou l'autre, d'entretenir union et concorde, de supporter aulcunement les malvais princes et les evescquez impieus, et que l'ordre de l'estat publique ne soit troublé, de surmonter le malfaict par benificence, de pas jugier che qui à toi n'appartient, de interpreter en bonne partie tout che qui se peult fair de cœur droict, de soi garder des beau parler, et toutes aultres tellex chozes, ensguelles au jourd'hui la commune vie de l'homme est adonnée.

Mais la difficulté de ceste epistle surmonte quasi l'utilité d'icelle. Et cela me samble qu'il advient principalement pour trois causes, ascavoir que, en nulle aultre lieu, l'ordre de la parole soit plus confus et aussi, en nul aultre part, ne soit oraison plus desirant la necessité, pareillement, nulle part, soit plus inabsoluee<sup>39</sup> en sa difficulté, che à quoi Origenes, interpreter, se plaint, lutiant<sup>40</sup> et labourant souvent en les difficulté d'icelle, laquelle choze, s'il doibt estre attribué à l'interpreter ou à l'escripvain Tertius ou à Paul misme, che je le laisse au jugement des aultres. Lui, il

---

<sup>37</sup> L'adjectif *decevable* prend, dans ce contexte, le sens de « trompeuse ». En effet, l'original latin fait usage du terme *blandiloquentia*, qui a le sens de « douces paroles, paroles enjôleuses ».

<sup>38</sup> Dans l'édition latine, Érasme utilise le mot *rudis*, qui signifie « nouveau, jeune, neuf ». La traduction française de 1563 opte pour l'adjectif *nouvelle* ; c'est plutôt cette nuance qu'il faut saisir dans le passage *l'esglise estant aincor rude*.

<sup>39</sup> Il n'est pas évident de déterminer s'il faut lire *inabsoluee*, *inabsolue* ou plutôt *inabsoluee*, mais quoi qu'il en soit, ce terme renvoie à l'adjectif latin *inabsolutus* (*inabsoluta*, *inabsolutum*) employé par Érasme (*LB*, col. 777-778) et qui signifie « incomplet ».

<sup>40</sup> *lutiant* = luttant.

cognoit l'inordonance\* de son sermon, jasois qu'il prie l'inscience des choses.<sup>41</sup> En oultre, jamais il n'at mis son affection à quelcque oraison composée selonc la gloire de l'art humaine, car lui misme tesmoingne de l'avoir evité, craindant que par icelle la gloire de la croix n'en serroit amendrie.<sup>42</sup> Et pour ceste cause, Origene estime que che soit choze hors voie de cerchier en Paul bonne composition mondaine de ses parolles. Jherosme, en aulcun lieu, lui attribue tout artifice de oraison et, en aultre lieu, il lui oste, cognoissant fidelement que Paul at aprins et attrait beaucoup de corruption en ses parolles par son langaige du pais de Cilice<sup>43</sup> imparfaict. Augustin samblablement at extraict des epistle de Paul plusieurs decoremens et fleurs de retoricque. Mais, plus par les actz, appert que Paul soit le conducteur de la parolle et en la premiere epistle aux corinthiens<sup>44</sup>, sur tous aultres, en diversité de langue il parle. Jasois que en celui tamps, comme testifie Jherosme, tous les païs d'orient parloient grec, toutfois il est certain que, aux celtiens, la langue latine n'estoit point tant decorée ne parfaicte comme elle estoit à Romme ; ainsi, il est vrai samblable qu'il pooit avoir grande difference et distance entre les ciliciens parlans grec et de ceulx d'Athenes. Et aincor avoec icelui inconvenient et peril de langue est accedé sa nature de parolle [f. 6v] hebraicque, de laquelle en son grec tient fort de pres la maniere, tellement parlant son grec que souvent recognoisserez que c'est ung hebrieu qui parle.

Je considere aincor une aultre cause de la difficulté, c'est que pour la grande difficulté des choses inexplicables, n'est obscurité en aulcun lieu plus empeschée de continuelz entresans ou divisée et entrerompue de plus haultes abisme et profundité, tellement que Paul en ung instant, hastivement delaissant che qu'il avoit encoumenchié, fut contrain de crier : *O altitude de toutes richesses!* Et pour quel cause,

---

<sup>41</sup> Cette phrase, dont la signification n'apparaît pas évidente, correspond au latin : *Ipse sane agnoscit sermonis imperitiam, licet rerum inscitiam deprecetur* (LB, col. 777-778). Nous en proposons la traduction suivante : « Paul lui-même reconnaît pleinement son inexpérience du discours, bien qu'il demande pardon pour son ignorance des choses. » Encore une fois, Kerstan reste très près de l'étymologie latine dans ses termes en français (*sermon* pour *sermonis* et *inscience* pour *inscitiam*) ; c'est dire que, pour le traducteur, il est bien plus important de reconnaître l'origine érasmiennne du texte que de trouver la nuance exacte en langue française.

<sup>42</sup> Cf. Co 2, 1-5.

<sup>43</sup> La Cilicie est une ancienne province romaine située dans la moitié orientale du sud de l'Asie Mineure en Turquie.

<sup>44</sup> Cf. 1 Co 14, 18.

pour che que sachant avoit touchié aulcuns misteres telles que, aulcune fois, il les manifeste à veoir de l'entendement comme l'on voit quelcque choze parmi ung dely\* drapelet<sup>45</sup>, en obtemperant son oraison pour l'acceptation de ceulx à qui il rescript et avoir leur benivolence, selonc l'opportunité du tamps. Car il avoit cognoissance et avoit veu aulcuns secretz et misterez divins, lesquelz ne sont pas licite<sup>46</sup> à home de les reveller, et cognoissoit qu'il estoit premier besoing de laict que de viande ferme et rude<sup>47</sup>. Il scavoit les degrés des eages par lesquelz on vat à Crist et tout che qu'il estoit besoing de attribuer à cescun, selonc leur necessité. Et pour ceste cause, Piere faisant predication au peuple rude, parlant de Crist, aulcunefois le nomme « homme » et non pas faisant mention de Dieu.<sup>48</sup>

Une aultre difficulté je consider par la continuelle et soudaine mutation des personnes, quant il regarde maintenant les juifz, maintenant les gentilz, incontinent des deux costés ; et puis les fideles creans, en apres les incredules ; de rechief, il soustien aulcunefois les personnes de ceulx qui ne sont pas ferme, aultrefois de ceulx qui sont fermes et constans ; et souvent de ceulx qui sont pieus et de ceulx qui sont impieus, par lesquelles chozes, il advient souvent aux lecteurs qu'il se treuvent comme errans et fourvoiés ens chemins et labirinthes inextricables, et ne peullent aulcunement apparcevoir l'entrée par laquelle i sont entrés, ne la vuidenge<sup>49</sup> par laquelle en fault sortir hors ; tellement que la similitude que Origenes at faict de Paul est tres veritable et fort elegante, là où il dist qu'il est samblable à celui qui conduit ung estrangier pour lui monstrar le palais d'aucun prince tresriche et puissant, lequel est plains de diversités de voies entrelascées et fort entremeslés de chambres perplexes. Et là, de

---

<sup>45</sup> L'original latin donne *per transennam* (LB, col. 777-778). Le substantif *transenna* (*transennæ*) signifie « filet, grillage ». Il faut donc comprendre ce passage ainsi : *comme si l'on regardait quelque chose à travers un grillage*. Le terme *dely* serait vraisemblablement une forme de l'adjectif *délié* qui, selon le DMF, provient du latin *delicatus* et signifie « fin, mince, délicat ». Selon cette logique, l'expression *dely drapelet* signifierait « un petit et délicat drapeau ».

<sup>46</sup> Cf. 2 Co 12, 4.

<sup>47</sup> Cf. 1 Co 3, 2.

<sup>48</sup> Cf. Ac 2, 22-36.

<sup>49</sup> Érasme emploie le mot *exitus* qui se traduit en français par « sortie ». La traduction française de 1563 utilise à juste titre *issue*. Kerssan, quant à lui, opte pour *vuidenge*, une forme attestée, selon le DMF, du mot *vidange* qui peut posséder la nuance suivante : « action de chasser quelqu'un d'un endroit, expulsion ».

loing, lui monstre aulcunes chozes du tresor tresriche de toutes richesses et, de pres, lui monstre aussi aulcuns tresors et, de pluseurs, n'en veult rien monstrar. Et souvent, il entre dedens par ung aultre huys et, par ung aultre, il en sortist hors, tellement que l'estrangier se donne à gran merueille par quel costé il est venu, ne là où il peult estre, ne par quel costé il sortira hors. Che at ainsi cogneut Piere l'apostre en sa secunde epistle<sup>50</sup>, testiffiant que il y at ens epistle de Paul pluseurs chozes tresdifficile à l'entendre, che que aulcuns peu doctes et litterés et peu fermes interpretoint à leur perdition. Toutes lesquelles difficultés, selonc la puissance qui est en moi, [f. 7r] je suis à che deliberré de les amollir et declarer, sinon que pluseurs chozes sont en icelle tant et si particulieres à la langue de Paul que aulcunefois ne se peullent changier, comme sont : foi, grace, corps, chaire, membre, esprit, entendement, sen\*, ediffier et aultres samblablez, lesquelz comme totalement ne se debvoint muer, ainsi autant qu'il at esté licite, les ai pensés de mollifier. Mais maintenant oiions Paul parler latin aux roumains et, davantaige, parler à tous le monde plus familierement declaramment.

Fin De L'argument.

---

<sup>50</sup> Cf. 2 P 3, 15-16.

[f. 8r]

## **Paraphrase sur l'epistole de saint Paul l'apostre aux Roumains, par Erasme de Roterdame**

### **Capistre 1**

Moi Paul, celui qui suis faict tel de Saulus, de courrouchié pacifique, jadis subject à la loi de Moise, maintenant libre de Moise, mais faict serviteur à Jesucrist, non pas fugitif ne deserteur de notre premier institut, mais appelé au service de ceste ordonnance et en plus grand felicité separré que je n'estoi quant j'estoi defenseur de la faction des pharisiens, en erreur, impieusement pieus et sans doctrine doct<sup>1</sup>, mais maintenant suis digne du vrai sournom de pharisien, comme esmeut et esleut de Crist propre, pour avoir la charge d'ung negoce beaucoup plus noble, ascavoir pour preschier l'evangile de Dieu, che que de maintenant n'est point nouveau, mais de long tamps at esté de lui promis aux oracles de ses prophetes, lesquelz au present sont escriptz ens livres, non pas en tous, mais en ceulx qui sont de lui sanctifiés par foi trescertaine. De son propre filz, lequel en son tamps ordonnet at prins naiscance selonc l'infirmité de la chaire en la generation de David, mais il est declaré estre selonc son esprit sanctiffiant tous, eternal filz de Dieu eternal, ainsi declarré avoec pluseurs aultres samblablez enseingnemens et principalement de che que, apres la morte par lui vainque, resuscitant de mort, nostre signeur Jesucrist a esté faict auteur et prince de resurrection à tous ceulx qui sont renais en lui.

Par lequel nous sommes parvenus, non pas tant seulement à icelle grace, laquelle ne pooit l'observation de la loi aulcunement donner, mais aussi à la function apostolicque, tellement que, comme l'evangile de Crist estoit par toute la Judée divulguée et preschié entre les juifz par les aultres apostres, ainsi par moi serroit preschié entre tous les gentilz lesquelz, affin qu'ilz ne se laissent pas envelopper des fardeaus de la loi, se submettent soimismes francement à la foi de Crist par nous

---

<sup>1</sup> Cf. Ac 22, 3-5 ; 23, 6.

preschié et, sur icelle, se apuyent et non pas en vaine sapience de philosophie. Desquelz gentilz, vous, roumains, quant au gendre humain appartient estre<sup>2</sup> du nombre, mais aultrement par adoption, vous estes admis au droict du sournom de Jesucrist, affin que maintenant ne vous en laissiés separer par nulz vocablez ne signification de quelcque aultre secte ou region qui soit, à cause que icelle adoption soit commune et samblable à tous. Et pourtant, à vous tous qui estes à Romme, aimés de Dieu et de pechiés anciens estes appelés à sanctité de vie, grace et paix, je vous le desir, non pas en telle maniere que che monde ichi vulgaire at accoustumé de le souhaiter, mais une vraie et nouvelle paix, laquelle procede du pere et de nostre seigneur Jesucrist.

Et pour che tout premier, je rend grace à Dieu le pere pour et en nom de vous et de tous qui, par son filz Crist, che vous at par son plaisir eslargie que vous, qui par chi devant estiés sans foi, incredules, maintenant vostre [f. 8v] foi est celebrée et manifestée par toute la terre universele, laquelle chose, à cause de la bonne amour que j'ai à vous, m'est tres agreable. Dieu le pere me soit en tesmoing, lequel, deslivré de la loi de Moise de tout ma force, je adore non pas par crasses\* et corporelles cerimoniies, mais de tout mon esprit, preischant l'evangile de son filz, che qui lui est la plus acceptable cerimoniie que, tousjours et sans quelcque intermission, je fai en mes prieres mention de vous, le priant, se aulcunement fair se peult, che que dès passé long tamps je desir<sup>3</sup> que finablement, par sa volonté, puist advenir que, en chemin prospere et felicité, je parvienne jusque à vous veoir. Car certainement je suis tenu d'ung gran desir de vous veoir, non pas pour la cause de mon proffit, mais affin que je vous faiche aulcune participation de grace, non pas de Moise crasse, mais de Crist spirituele ; par quoi vous soiés tant plus confirmé en che que vous avés institués et, affin que je die mieu, à cause que la consolation de vous et de nous soit ensamble

---

<sup>2</sup> Original : *este*. Cette intervention est justifiée par la première partie de la phrase latine : *De quarum Gentium numero estis vos quoque, quantum ad genus attinet [...]* (LB, col. 779), autrement dit : « Duquel nombre des gentils vous aussi vous êtes, autant qu'il appartient à la race [...] ». La traduction de Kerssan doit ainsi se comprendre par « Desquels gentils, vous, Romains, en ce qui concerne le genre humain, il appartient que vous soyez [...] ».

<sup>3</sup> L'expression *che que dès passé long tamps je desir* doit se comprendre au sens de « ce que depuis un long moment je désire ». En effet, le latin propose *quod jam diu desidero* (LB, col. 780) que nous traduisons par « ce que je désire depuis longtemps ».

mutuel, quant moi à vous de vostre foi et vous aussi à moi de la mienne, nous en puissions ensamble resjoier.<sup>4</sup> Et ainsi fera que l'exhortation de vous et de moi confirmera et stabilirat vostre foi et la mienne ensamble. Et la cause pourquoi je ne suis point aincor venus vers vous jusque au present, che n'at pas esté par ma fault. Car je veuil que vous sachiés, mes freres, que souvent j'ai eult volonté en mon cœur de vous visiter, mais jusque à che jour ne m'a pas esté possible pour les empeischemens qui me sont sourvenus. Et la cause pour quoi j'avoï si gran desir de vous veoir estoit affin que, entre vous, je pensies porter<sup>5</sup> aussi aulcun fruit, comme j'ai faict chi devant entre les aultres nations gentiles. Laquelle œuvre de annoncer par predication l'evangile ne m'a pas esté commandée de Dieu de le preischier proprement à icelle ou icelle gent seulement, mais comme il est le Dieu de tous equale, ainsi l'evangile de Crist equalement appartient à tous. Et pourtant, non pas au grecs maintenant, mais aussi aux barbariens, non pas aux saiges et doctes tant seulement, mais aussi aux rudes et illitterés, je doi ceste œuvre, et à tous ceulx qui ne le rebouteront ou contrarieront pas. Et pourtant, ottant<sup>6</sup> que à moi il appartient, mon cœur desir aussi de preschier l'evangile à entre vous tous qui estes à Romme.

Ne, pour ceste cause, je n'ai point craint ne terreur de la majesté de l'empire roumain et n'ai pas hont de la charge de ma function en preischant l'evangile de Crist. Car comme ceste evangile samble estre folle et choze de mocquerie aux malvais et incredulez, ainsi à tous ceulx qui croiront en icelle, elle at vertu et puissance de Dieu efficace de conferer le salut eternal, lequel salut, ne la loi des juifz, ne vostre

---

<sup>4</sup> Le sens de la seconde partie de cette phrase, qui va de *par quoi vous soiez tant plus confirmé à nous en puissions ensamble resjoier*, peut paraître nébuleux. L'original latin permet toutefois de l'éclaircir : *quo magis etiam confirmemini in eo quod instituitis, sive ut melius dicam, ut mutua sit utrisque nostrum consolatio, dum & ipse vobis de vestra fide, & vos mihi vicissim de mea gratulabimini* (LB, col. 780), ce qui signifie en français moderne : « pour que vous soyez encore plus affirmés en ce que vous avez institué ou, pour mieux dire, afin que l'encouragement de n'importe lequel d'entre nous soit réciproque, pendant que vous vous félicitez, à la fois moi-même [je vous féliciterai] de votre foi, et à la fois vous [me félicitez] de la mienne en retour ». Selon Rm 1, 11-12, Paul s'adresse aux Chrétiens qui se trouvent à Rome. Il souhaite raffermir leur foi en Jésus Christ en allant à leur rencontre pour leur communiquer la grâce divine. Kerssan reste fidèle à cette signification.

<sup>5</sup> La forme *je pensies porter* correspond au verbe latin *reportarem* (subjonctif imparfait actif de la première personne du singulier, c'est-à-dire « que j'eusse ramené, que j'eusse rapporté »). Kerssan choisit de traduire ce temps de verbe par ce qui semble vraisemblablement être un conditionnel présent (*pensies*) suivi de l'infinitif *porter*.

<sup>6</sup> *ottant* = autant.



philosophie, trisor ou richesses ne peullent donner icelle vertu, veu qu'elle est equalement en vailleur<sup>7</sup> à toutes gents, toutfois premierement at esté divulguée entre les juifz et les grecs. Celui doncque est loing de salut qui ne cognoit pas sa maladie ou qui n'at cognoissance de celui à qui il doibt demander et attendre remede. Et pour che, veu que par chi devant plusieurs ont estimés et pensés que vrai justice estoit située en diversités des chozes, maintenant par [f. 9r] l'evangile de Crist, la vrai justice est à tout le monde manifestée, non pas la justice de Moise, mais de Dieu propre, laquelle n'est pas située en la superstition des cerimoniies<sup>8</sup> des simulacres\*, ne ens cerimoniies<sup>9</sup> de la loi des juifz, mais est attainct par foi, quant les hommes cognoissent maintenant que Dieu at parfaict et accompli tout che que anciennement at promis par la bouche de ses prophetes, comme aussi Abacuc a predict en disant : *Mon juste viverat par vrai foi*.<sup>10</sup>

Car veu que grand nombre des mortelz, jusque au present, ont<sup>11</sup> pechié sans punition par la permission de Dieu, maintenant du hault ciel il manifeste son ire par le desert\* des hommes, eslevée alencontre de ceulx qui sont en quelque maniere malvais et injustes, et aussi contre ceulx qui sont libres de la loi de Moise, à cause que, quant il ont cogneult la verité, ne l'ont pas emploïet à vivre en pitié et sanctité, mais ont continuelement perseveré en vices et, jasois qu'ilz eussent la science de cognoistre plus que le populaire ignorant Dieu, nonobstant toutfois n'ont pas esté contumans\* de moindre mal et pechiés que le populaire, mais en malice les ont aincor surmonté. Dieu, en son estre comme il est, ne peult estre par cognoissance de le gien\*<sup>12</sup> humain en aulcune maniere comprins, mais che qui vient jusque à la cognoissance de l'entendement humain à comprendre de lui, tout che il ont obtenu, jasois aincor que de lui l'aïent et che lui doibnt. Car jamais ilz n'eussent che obtenu de rien, se Dieu ne leur eust manifesté. Et leur at manifesté et si che n'est par les livres des prophetes, par lesquelz il samble avoir maintenant parlé aux juifz, certainement che est par le mervilleu miracle de toute ceste œuvre de la fabrication du ciel et de tout le monde. Et

---

<sup>7</sup> *vailleur* = valeur.

<sup>8</sup> Original : *cerimoiies*.

<sup>9</sup> Original : *cerimoiies*.

<sup>10</sup> Cf. Ha 2, 4.

<sup>11</sup> Original : *on*.

<sup>12</sup> Original : *legien*.

jasois que Dieu, de son estre, soit invisible, toutfois par entendement, on le voit comme en ung miroir, reluisant en l'œuvre de celui monde accompli de si tres grande magnificence et si tres mirificquement adminnistré en toutes ses partiies ; duquel, jasois que aulcun commenchement ait precedé et la fin ensuyra, toutfois de l'œuvre artificieuse d'icelui l'on peult considerer et veoir la vertu et puissance de celui qui l'at faict et ordonnet, lequel n'a jamais eult aulcun commenchement et jamais ne prendra fin, et pareillement aussi la divinité de lui, par laquelle en soi mismo à tousjours est-il supreme, affin qu'il n'aient cause par laquelle ilz veuillent excuser leur malvaistié. Car quant, par che, ilz ont cogneut que il estoit vrai Dieu, toutfois ne lui ont pas faict honeur comme on doibt à Dieu comme prince et seigneur de tout, et ne lui ont pas rendu grace comme au facteur de tous biens et de qui tout bien habonde, de qui aussi ilz debvoient cognoistre que celui don de science, de laquelle se tenoient tant enflez par orgueil, venoit de lui et l'avoient accepté de lui et à lui le debvoient referrer, mais estoient tous poacres\* du vent de la vanité de gloire mondaine et ont esté faict vain et sont totalement frustré en leur cogitation, et leur cœur insipient\* at esté faict tenebreu et obscurcie par leur grosse bruiine d'arrogance. Et pour ceste cause, sont esté faict folz [f. 9v] et sans doctrine, à cause qu'ilz se vantoint estre saiges et sapiencés.

Regarde doncque en quelle aveuglité et folle ilz sont devenus. Car il ont adulteré la majesté de Dieu immortel par l'ombre d'image de homme mortel, et non pas seulement d'homme, mais aussi des volatils, de bestes à quatre piedz et des serpens. Et pour ceste prodigieuse religion de ainsi adorer Dieu, il at souffert les laisser aller en tout precipitation et que, en obtemperantz à leur convoitise de leur cœur, qu'ilz tombassent en telle turpitude et ordure villaine et ignominieuse, que eulx entre soimismes polluroient leurs corps et les infecteroient de meschantz opprobres. Et non pas sans cause sont glischiés en<sup>13</sup> telz portentueux\* signes de vices, car si desordonnement ont faict l'honneur de Dieu pour obtemperer à leur ambition, lesquelz pour le vrai Dieu cogneut ont adoré une statue faicte par art et menterie en mensonge, et, che qu'il ne debvoient, ont faict honeur à l'œuvre humaine et manuelle, et l'ont adoré par dessus celui qui at tout faict, faisant contumelie\* à Dieu, lequel seul

---

<sup>13</sup> Original : *en en*.

doibt avoir toute loenge, et ceste honeur il doibt avoir de tous hommes envers eulx eternelement. Amen.

Et pourtant, je dis que pour icelles raisons, Dieu estant offensé at souffert qu'ilz soient tombé en ordres\* et reprouvées concupiscences<sup>14</sup>. Et non pas eulx seulement, mais aussi leurs femme ont delaissé leur sexe et ont transmué leur usance de nature femin<sup>15</sup> de leur corps en celle usance qui est contre nature ; et non pas d'elles mismez, mais par l'exemple de leur masculin, lesquelz, comme j'ai dict, apres qu'il ont delaissé l'usance naturele des femes, entre soi mismes estoit embrasé de feu de concupiscense l'ung à l'autre, tellement que le masculin perpetroit en l'autre masculin turpitude abhominable. Et par telles manieres, la contumelie, laquelle at esté admise à la deshonneur de Dieu, par digne sallair de retribution de leur fourcenerie\*, tout est retombé sur eulx. Car ainsi, comme ne leur at pas samblé qu'il aient recogneu Dieu, ne leur avoir devant leur œulz<sup>16</sup>. Ainsi, samblablement Dieu at souffert qu'ilz aient esté aveuglés en leurs tenebres et qu'ilz aient cheminés en cœur reprouvé et che, tant et si longuement que ils feroient aulcunes œvres indignes de telz hommes, jasois que de longuement estoit rempli de tout gendre d'aultres vices, de paillardise, d'avarice, faulceté, souillés de toute envie d'homicides, de contention, de simulation, de malice, remplis de malvaises meures, murmureurs, detracteurs, haizneurs de Dieu, cruelz, orgueilleux, ambitieux, inventeurs de pechiés, inobediens à leur parentz, sans intelligence, desordonnés, aiant nulle affection de pitié, insciens\* d'union, sans misericorde. Iceulx, jasois gu'il sachent Dieu estre et qu'il soit en toute supremité vrai juste, par che est nécessité que iceulx faisant et accomplissant telz et samblablez peschiés, qu'ilz sont dignes de mort, non pas seulement ceulx qui les commettent, mais aussi ceulx qui consentent à ceulx qui les font, car ilz sont auteur de pechiés aux aultres.

---

<sup>14</sup> Pour *en ordres et reprouvées concupiscences*, le latin indique *in cupiditates fudas ac probosas* (LB, col. 782), ce que nous traduisons par « en désirs ignominieux et infâmes ». La signification du terme *ordres* apparaît ainsi plus évidente, Kerssan employant une variante de l'adjectif *ord* qui a été ajouté au glossaire.

<sup>15</sup> Selon le DMF, il existe un substantif *fêmeine* tirant son origine du latin *femina*. Kerssan semble avoir utilisé ce substantif comme un adjectif accordé à *nature*, plutôt que *feminin* – adjectif qu'il utilise pourtant au quatrième chapitre dans l'expression *membres feminins* [f. 16r].

<sup>16</sup> *œulz* = yeux.

## Capistre 2

[f. 10r] Pour lesquelles choses, tu n'as riens pourquoi tu te puisse excuser, qui que tu sois entre les hommes, qui à toi complaisant, tu juge aultrui. Mais davantaige, quant tu juge aultrui, de che faict propre tu te condamne à cescunne fois, toi qui es le juge, que tu commet les fais propres desquelz tu juge aultrui, et que tu es subject à samblable coulpe\*, tu prononce la sentence contre toi propre quant tu la prononce contre aultrui. Jugement peult estre ordonné aux hommes, desquelz peult estre que tu ne cheras<sup>1</sup> en leur jugemens, lesquelz selonc les conjectures et spece\* de verité font leurs jugemens, mais les secretz du cœur ne peullent cognoistre. Et Dieu, devant lequel toutes chozes sont manifestés plainement, prononcerat la sentence alencontre de ceulx qui perpetrent<sup>2</sup> telz manieres de peschiés, lesquelz avons maintenant chi devant recité, non pas par conjecture, mais en verité.

Vien cha<sup>3</sup>, toi homme (que tous ceulx qui se sentent coupable saichent qu'ilz soint ichi appellés), combien longuement pense-tu à toi te complaire quant tu juge ceulx qui sont subjectz à telz vices, que tu estime de pooir éviter le jugement de Dieu, quant toi misme tu commect iceulx vices propre? Et avoec che, veu que l'homme te peult punir pour ton mesu[r]z<sup>4</sup>, ne pense-tu pas que Dieu propre t'en punirat? Cuide-tu\* eschapper du jugement de lui, veu que nulz homme ne peullent eschapper de tes jugemens? Scavoir se la bonté et lenité\* de Dieu te donne quelcque esperance de impunité et que, pour icelle bonté tresgrande et superhabondante\*, en differant ta punition et souffrant tes malz, il est venu à toi jusque à le contempner\*, quasi comme

---

<sup>1</sup> L'interprétation du verbe *cheras* ne nous paraît pas évidente. Il pourrait possiblement s'agir d'une forme picardisante du verbe « être » au futur simple de la deuxième personne du singulier. Or, ce serait l'unique occurrence de cette graphie dans la traduction de Kerssan pour un verbe très répandu. Plus vraisemblablement, il pourrait s'agir d'une forme du verbe « cheoir ». Dans la mesure où l'original latin propose *effugies* (LB, col. 782) qui signifie « tu échapperas », la traduction de Kerssan posséderait le sens de « tu ne tomberas pas en leur jugement » ou « tu ne seras pas ébranlé par leur jugement ».

<sup>2</sup> Original : *prepetrent*.

<sup>3</sup> *cha* = ça.

<sup>4</sup> Il semble y avoir un *r* dans avant la dernière lettre du mot, mais nous ne sommes pas certaine s'il faut le lire. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'une forme du terme *mésus* (subst. masc.) qui signifie « abus, manquement contre un règlement ou une loi ».

il fuist toi, esmouvant à tous tes vices ou favorisant à tous tes malefices?<sup>5</sup> Ne entens-tu pas icelle douceur divine que elle ne promet point impunité aux malvais, mais que elle rappelle et attrait tresfamilièrement à penitance et repentance de ses offenses, affin que tu sois surmonté de ses benefices et que finalement tu te commence à toi desplair? Car en faisant aultrement, toi misme tu perverti à ton gran prejudice la benignité\* de Dieu estant vers toi à l'assemblée de ta damnation, à cause que par ton cœur tresobstiné, lequel par nulle raison l'on ne peult attraire à penitance ne amollir, tu desdaigne et reboute arrier de toi Dieu propre, lequel te provoque et appelle à salut, et en che faisant, tu musche\* et rassemble sur toi le tresor de l'ire divine ; laquelle, jasois que maintenant pas aincor ne se monstre, toutfois en tamps et lieu, on le sentirat, ascavoir à celui gran jour trambable\*, quant alors que sa douceur sera toute abolie. Et par che, tant plus austerement seront punis les malvais que il arront tant plus obstinés cassiés\* arrier d'eulx la misericorde de Dieu, appellant à tous biens. Et alors que, en presence de tout le monde, serat ouvert le juste jugement de Dieu, seront tous attendantz la sentence de celui qui ne jugera point selonc la maniere des hommes, en faveur ou en erreur, mais comme juste juge saichant toute chose, sans aulcune corruption, lequel [f. 10v] à ung cescun retribuerat son desert\* selonc ses faitz : aux ungz, la vie eternal, ascavoir à ceulx lesquelz sont maintenant perseverantz ens œvres caritablez et ne querrent nulle choze caduc ne vaine retribution, mais seulement la vraie gloire, honeur et immortalité ; aux aultres, de revers, lesquelz en arrogance ont plus aimé de servir et obtemperer à injustice que à la verité, leur sallair

---

<sup>5</sup> Voici le texte latin correspondant à cette phrase : *An Dei lenitas tibi spem facit impunitatis, & ob immensam & exuberantem bonitatem suam, quodque penam differens multa toleret, tibi venit in contem[p]tum, quasi vel ad commissam conniveat, vel faveat etiam maleficiis?* (LB, col. 783) La traduction littérale et moderne de la paraphrase érasmiennne serait : « Est-ce que la douceur de Dieu te donne l'espoir d'impunité, et, à cause de sa bonté immense et abondante, et parce qu'on sait que [une proposition causale avec *cum* suivi du subjonctif exprime une opinion plutôt qu'un fait], différant le châtement, il endure beaucoup, vient-il à toi dans le mépris [c.-à-d. le méprises-tu], comme s'il fermait les yeux devant les actes commis, ou encore comme s'il favorisait les méfaits? ». Chez Kerstan, *scavoir se* possède donc la fonction de l'interrogatif *est-ce que*. Par ailleurs, le traducteur s'éloigne de son texte source à deux reprises. En premier lieu, il renforce l'adresse au lecteur en ajoutant des adjectifs possessifs qui ne sont pas spécifiés dans la version en latin : *la punition* pour *penam*, *les malz* pour *multa*, *tous tes vices* pour *commissa* et *tous tes malefices* pour *maleficiis*. En second lieu, il interprète à sa manière le passage *quasi vel ad commissam conniveat, vel faveat etiam maleficiis*, où il ajoute *comme il* [c.-à-d. Dieu] *fuist toi*, et transforme les deux verbes au subjectif présent de la troisième personne du singulier *conniveat* et *faveat* en des participes présents : *esmouvant* et *favorisant*. Ce faisant, il accuse explicitement son lecteur de confondre Dieu avec l'homme mortel et de le croire sujet aux mêmes vices.

serat digne à leur faitz, ascavoir indignation et l'ire divine, puis affliction de cœur et anxiété.

Laquelle paine ratend\* equalement tous hommes mortelz obstinés en leurs peschiés et premierement le juifz et le grec, lesquelz seront princes\* en paines, ausquelz premier at esté offert la benignité de Dieu. Et au contraire, gloire, honeur et paix equalement sera recompensée à tous ceulx qui ont bien fait en leur vie, mais premier au juif et au grec. Car quant à Dieu, il n'a regardé de plus accepter une personne que l'autre, ainsi comme entre les hommes juges<sup>6</sup> est de coustume, car il est equale à tous. Et pourtant, ceulx qui ont pechiés sans estre<sup>7</sup> subjectz à la loi, ilz periront sans loi, et tous ceulx qui ont pechié estans subjectz à la loi, ilz seront jugés par la loi. Che n'est pas assés d'avoir oui la loi pour estre<sup>8</sup> juste envers Dieu, affin que en che tu ne te gloriffie point, toi, juif! Mais qui, en faitz et en meurs, accomplissent et expriment la loi, iceulx en la fin, par le jugement de Dieu, seront trouvés justes. Dieu cognoit et approuve les bienfaitz et d'iceulx propres qui n'ont pas la loi, et tant plus est contraire à ceulx qui, quant il ont la loi, ilz ne obeissent pas à elle, jasois que tou le monde ait loi. Car quant tous les gentilz, lesquelz n'ont pas la loi de Moise, de eulxismes, conduits par nature, font che que la loi commande, jasois qu'ilz ne soient pas admonestés d'aucune escripture de la loi de Moise, toutfois ilz sont à soiismes en lieu de loi, à cause qu'ilz accomplissent les choses de la loi, laquelle ne leur est pas escripte en taublez<sup>9</sup>, mais en leur cœur propre. Et tout che que ceulx qui vivent desoub la loi se fait empres\* le tribunal en leur presence, che est porté ens cœurs d'iceulx ; quant, pour toi ou contre toi, ta conscience rend le tesmoinaige et quant les cogitations, entre soi discordantes, se accusent et deffendent l'une l'autre. Selonc che chi, apres Dieu les jugera et alors, tout che qui se fait maintenant secretement au conclave des entrailles, alors tout serat manifesté publicquement, devant les œlz de

---

<sup>6</sup> Il s'agit bien de *les hommes juges*, au sens d'« hommes qui sont juges » et non pas *les hommes jugés*. En effet, Érasme a lui-même employé la formule *homines iudices* (LB, col. 783), dans laquelle il a opté pour le substantif *iudex* (*iudicis*), qui signifie « juge », plutôt que le participe passé *iudicatus* (*iudicata*, *iudicatum*) qui se serait traduit par « jugé ».

<sup>7</sup> Original : *est*.

<sup>8</sup> Original : *est*.

<sup>9</sup> *taublez* = tables.

tout le monde, en pronunchant la sentence, celui à qui rien n'est secret. Mais celui jugement ferat Dieu par son filz Crist, maintenant notre signeur et salveur, et alors, juge de tout le gendre humain. Et tout che que je vous predict, c'est une partie de l'evangile, affin que personne ne le prend pour fauble ou songe.

Pourquoi doncque, toi, juif, te gloriffie-tu du nom de la loi? Et tu te complaiz du surnom de juif et, toi confiant du privilege de la loi procedée de Dieu, tu te vante que Dieu est le facteur de ta religion, [f. 11r] duquel tu cognoi par la sainte escripture son plaisir et sa volonté ; par quoi tu es endoctriné jusque au degrés d'estre maistre en la loi, tellement que tu ne cognoi pas tant seulement che que tu doib éviter et che que tu dois demander, ne aussi quelles chozes sont, entre les bien faictz, les principalz. Mais aussi, tu te presume et confie d'estre si suffissant que de pooir estre ducteur\* des aveugles par ta doctrine et que tu peu donner clarté et enluminer ceulx qui cheminent en tenebres, c'est adire le docteur des folz et le maistre pour apprendre ceulx qui n'ont point de sapience, que de che, la loi t'en at donnés l'auctorité de cognoistre la maniere et les prescriptions comment on doibt vivre et la vrai riegle de verité. Maintenant, je te demande se tu en doib pourtant estre<sup>10</sup> preferré au gentil? Je suppose que non, mais la loi faict que tu en ara ta cause tant plus reprochié devant la face de Dieu, se che n'est que tu conduise ta vie selonc l'ordonnance de la loi de laquelle tu te gloriffie. Et pourtant, la science de laquelle tu te vante sera sur toi retrebuchant\*.

Toi doncque, ostentateur de la loi, pourquoi te vante-tu ainsi? Toi qui enseigne aultrui, pourquoi ne t'enseigne-tu pas? Toi qui presche que l'on ne doibt pas desreuber<sup>11</sup>, pourquoi commet-tu larcin? Toi qui annonce que l'on ne doibt pas commettre adultere, tu ne cesse de fair adultere. Toi qui at execration de l'adoration des idoles, tu es pollu\* de sacrilege. Toi qui te vante et loue envers les hommes d'avoir rechupt la loi de Dieu propre, toimisme, en transgressant icelle, fait deshonneur et blasme à Dieu propre, auteur de la loi. Et tout che de quoi tu cherche de à toi attraire, gloire et loenge, envers les aultres, tu le retourne à la ignominie de lui, Dieu

---

<sup>10</sup> Original : *est*.

<sup>11</sup> *desreuber* = dérober.

seulement, à qui seul l'on doit toute gloire. Quelle chose est ce autre que faire deshonneur à Dieu, et tout demeure sur ta teste? Car à Dieu, ne peut parvenir aucune ignominie. De telz autrement se plaignent les saintz prophetes, ascavoir Esaie et Ezechiël, disant : *Le nom de Dieu écoute\* malediction de par vous et est persecuté par opprobes ; et vostre coulpe en est abhominable entre les gentils idolatres, quant vous vivés en tous pechiés, vous glorifiant seulement du tiltre de Dieu et de la loi.*<sup>12</sup>

Se n'est pas assés de estre de la nation des juifz, ne aussi de estre accepté par maniere d'adoption en la religion des juifz. Mais la circoncision te sera profitable en celle maniere, se tu accompli ce pourquoi que la circoncision te est attribuée, pareillement se tu conduict ainsi ta vie comme tu tesmoingne par tes cerimoniies. Car autrement, se tu transgresse la loi, il ne te proffiterat de rien d'estre circoncis, veu que envers Dieu, c'est tout ung comme tu eusist prepuce sans circoncision. Et maintenant, tout ainsi que la circoncision te est tournée en prepuce se tu ne parfaïs selonc les commandemens qui te sont ordonnés par la loi, lesquelz sont ordonnés pour vivre en bonnes meures et aimer Dieu et soi garder de le offenser, ainsi samblablement ne sera de rien contraire au gentilz le prepuce, mais sera tenu envers Dieu comme il fuist circoncis, en cas que il accomplisse [f. 11v] ce en quoi toute la somme de la loi et la fin d'icelle est ordonnée (jasois qu'il ait esté totalement ignorant de la loi et des cerimoniies d'icelle), ascavoir vivre en toute integrité et pureté de cœur ; et aussi, si il at foi à Crist, à lui obeissant, lequel est la consummation de toute loi. En laquelle partie, le prepuce ne serat pas tant seulement equale à toi, juif, mais aussi il serat préféré devant toi, et en ce, il serat trouvé milleur que toi, à cause qu'il n'a pas eult la cognoissance de la circoncision. Et pourtant, la innocence de lui manifeste à ta malvaistié, laquelle t'en serat tant plus damnable, à cause que celui qui est estrangier de la religion de la loi, toutfois il faict et accompli par sa vie le cœur et la fin de la loi ; quant toi, te fiant ens parolles et sillabes de la loi, apuyant sur ce et en portant l'enseigne sur ton corps de la circoncision exterieure, tu viole ce qui est le chief de la loi envers Dieu totalement, lequel faict ses jugemens selonc la pitié du cœur et non pas selonc les enseignes corporelles. Ainsi, tu at perdu le nom de juif, se tu ne te

---

<sup>12</sup> Cf. Ez 20, 39 ; Es 52, 5.



conduit selonc la profession de juif. Celui n'est pas juif tousjours quiconque sur son corps port la manifeste enseingne de juif, ne aussi celui qui at la peau du prepuce taillée n'est pas pourtant tousjours circoncis. Mais celui est vrai juif qui par dedens, en son cœur, est juif, lequel Dieu regart tant seulement et, par ceste circoncision de cœur, il les cognoit et estime pour tel. Celui aussi est circoncis qui at son cœur circoncis plus que son membre generant, lequel ne se confie de rien des lettres legales escriptes et taillées en pierre, mais imprimées en l'esprit et en son cœur. Car celui qui at la chaire tant seulement circoncise, il n'at aultre occasion de soi gloriffier qu'il soit juif, sinon envers les hommes ; mais celui à qui le cœur est purifié et inclin à Crist, vraiment est faict vrai juif, telement qu'il soit frustré et privé de sa loenge envers les hommes, car certainement celui Dieu le cognoit et approuve ; duquel est approuvé, c'est felicité treshaultaine et ferme.

### Capistre 3

Mais aulcun poldroit ichi ainsi dire : Se la consummation de toute choze est dependant en la bonté de la vie et en innocence de meurs et che, par vrai foi en Crist, quel advantaige du sourplus at le juif de quoi il precede le gentil? Ne en quelle maniere lui at esté vaillable d'avoir esté circoncis, se la foi et pitié faict equales le circoncis et le incirconcis et, que plus est, se la circoncision du juif peccant<sup>1</sup> faict sa cause tant plus malvais? En faict, che lui vault largement à la nation des juifz. Car premierement, il leur est licite de droict de soi resjoïier en icelui nom, à cause que proprement les parolles de Dieu leur ont esté ordonnée et que, à iceulx particulierement, la loi et les prophetes leur ont esté revellées, à cause qu'il at ainsi pleut à Dieu de parler à iceulx. Tant seulement che leur est choze tres magnifique que Dieu, par sa dignité, at [f. 12r] volut que iceste honeur aict esté faict à icelui peuple. En apres, est vrai samblable que icelui peuple soit beaucoup plus mieu preparré à recevoir la foi evangelicque, lequel entretient les promesses de la loi ; et est plus prochain de la verité celui qui at l'image de verité. Car il est ainsi que la loi de Moise et les oracles des prophetes, c'est ung degré à la doctrine evangelicque de Crist.<sup>2</sup>

Et aussi, che ne empesche de rien à ceulx qui croint se plusieurs, estans mal instruitz ens lettres de la loi, ne ont pas volut croire à l'evangile. Car la incredulité d'iceulx ne fera pas que la foi des promesses divines soint pour che annicillée\*, que Dieu, selonc la coustume des hommes, offensé, il doibt pour che rompre les promesses qu'il at faict et que il ne parfaiche pas che qu'il at promis à tous equalement? Che ja ne adviendra! Car plus tost, il adviendra qu'il par achevera tout che qu'il at promis à tous cescun, sinon à ceulx qui refuseront che qui est promis, tellement que l'on ne poldrat en rien accuser la foi du prometant. Qu'il n'appert

---

<sup>1</sup> *peccant* = péchant.

<sup>2</sup> Érasme propose la phrase suivante : *Si quidem Mosi Lex & Prophetarum oracula gradus est ad Evangelicam Christi doctrinam.* (LB, col. 785) Ceci correspondrait, en français moderne, à : « Car la loi de Moïse et les oracles des Prophètes sont une étape nécessaire vers la doctrine évangélique du Christ. » La paraphrase latine, à laquelle la traduction de Kerssan reste fidèle, signifie donc que la loi mosaïque prépare la doctrine christique et mène vers celle-ci. Le traducteur va même jusqu'à conserver le verbe *est* à la troisième personne du singulier alors qu'il s'accorde avec *loi* et *oracles*, restant ainsi attaché à la règle latine d'accord avec le sujet le plus proche.

tousjours qu'il soit Dieu veritable, lequel, à cause qu'il ne peult mentir, est appareillié de satisfaire à tout che qu'il at promis. Mais bourde et mendace\* procede des hommes, lesquelz, par leur propre coulpe\*, sont privés des promesses de Dieu. Qant à Dieu, ne peult fallir ne estre decheupt, lesquelles deux chozes touchent à l'homme, à cause qu'il est homme. Car la foi et promesse de Dieu estre trescertaine, la psalme misticque de David le testiffie\*, disant : *À celle fin qu'il appert que tu sois tousjours juste et veritable en tes promesses et, d'icelle choze, tu faiche la vengeance, tout les fois que les hommes te accuseront comme vain et non veritable pollicitateur\*, presupposantz advenir que, à cause de mon pechié, tu ne accomplira pas che que tu at promis à la lignié de moi, David.*<sup>3</sup> Certainement, j'avoï deservi\* d'estre privé de ta promesse, mais il est convenable que ta foi et verité en soit de tant plus estimée et testiffiée envers tous hommes par mon pechié quant il verront que, par si tres grande offense, de laquelle je t'ai offensé, che non obstant que tu n'en aras pas de rien changié ta sentence.

Mais ichi poldroit-il venir à la volonté d'aucun de demander ainsi : Se la justice de Dieu est rendue tant plus manifeste et glorifié par la injustice des<sup>4</sup> hommes, quelle choze debvons-nous penser? Que Dieu soit pervers et inique, qui veult que pechié soit, par lequel sa justice en soit tant plus clarifiée et enluminée? Ich maintenant, moi, Paul, je ne parle pas selonc mes parolles, mais à la maniere des malvais hommes. Mais ja, à Dieu ne plaise que iceste cogitation ne samblables jamais vienne au cœur ne à la volonté d'ung bon homme. Car aultrement, en quelle maniere seroit Dieu le hault et juste juge de tout che monde, se il estoit malvais? Car si che est ainsi de Dieu ordonné que je sois menteur et que, par ma mendosité\*, la verité de lui en soit rendue tant plus illustre et que mon pechié soit tourné à la gloire de lui, pourquoi est que mon pechié me est imputé? Mais pourquoi ne disons-nous aincor plus (ainsi, comme [f. 12v] pluseurs mesdisans nous calunnient, nous interpretant en telle sort, quasi que nous disons ainsi :)<sup>5</sup> Faisons mal, affin que, par che, advient bien, car il est ainsi que, par nostre injustice, la justice de Dieu en sera tant plus

---

<sup>3</sup> Cf. Ps 51, 4.

<sup>4</sup> Original : *des des*.

<sup>5</sup> Usage singulier de la parenthèse dans le manuscrit de Kerssan. Les versions latine (LB) et anglaise (CWE) ne font usage que des deux-points.

recommandée et autorisée. Mais ja, à Dieu ne plaise que iceste cogitation ne soit tirrée loing arrier de tous cœur pitoable. Mais les aultres justement, par droit et par leur merites, ilz sont condempné par leur incredulité, tellement qu'ilz ne peullent imputer à Dieu leur pechié, duguel ilz sont volontairement les auteurs et aussi, de che, ne leur est deub quelcque grace ; se che ilz peccent par leur vice, Dieu par sa bonté le tourne à sa gloire.

Mais pour doncque retourner à notre propos, que dirons-nous? Nous, juifz, ne sommes-nous pas milleurs que les gentilz? Non, non, sainement quant à la grace de l'evangile appartient, jasois qu'il nous sables estre les premiers, par prerogative de<sup>6</sup> la loi de Moise. Car nous avons desja monsté que tous les juifz et les grecs sont subjectz à la coulpe de pechié. Quant aux gentilz, il est plus manifeste que niier se peult. Et des juifz, leurs psalmes le testiffient, comme est escript en la xiii<sup>e</sup> : *Il n'est aucun qui soit juste, il n'est qui entende ne qui requiert Dieu, tous sont defallans et sont faitz ensamble inutiles, il n'est qui faiche exercice en probité, il n'en est pas ung.*<sup>7</sup> Derechief, en la v<sup>e</sup> psalme : *Leur gorge, c'est ung sepulcre ouvert, de leur langue ont usés à toute deception et, desoub leurs leures<sup>8</sup>, est le venin de l'aspis\*.*<sup>9</sup> Et en la psalme ix<sup>e</sup> : *Desquelz la bouche est plaine de execration et d'amertume.*<sup>10</sup> Et à tout che est consentant Esaie : *Leurs piedz sont fort legiers pour respandre le sang ; contrition et calamité est en leur chemin ; et n'ont pas cogneut la voie de paix et n'est pas la crainte de Dieu ens leurs œulz.*<sup>11</sup> Et ne peullent prendre occasion de dire que icelles parolles ne appartient pas aux juifz, car il est manifeste que, tout che que la loi dict, qu'il appartient à ceulx principalement à qui icelle at esté donnée, et pour che, les at à che subjectz. Et che certainement, jamais pour aultre conseil ne fut faict, sinon et à celle fin que la bouche fuisse cloze à tout le monde en general equalement, et qu'il fuist declarré que l'universel orbe de la terre estoit du tout ensamble subject à Dieu, quant ne aussi la loi de Moise, plainement entretenue et observée, ne pooit en nulle

---

<sup>6</sup> Original : *de de*.

<sup>7</sup> Cf. Ps 14, 1-2. Lorsqu'Érasme cite les Psaumes, il se réfère généralement à la division en chapitres de la Vulgate. Par souci d'uniformité, nous avons toutefois préféré la traduction œcuménique de la Bible (TOB, 2010).

<sup>8</sup> *leures* = leures.

<sup>9</sup> Cf. Ps 5, 9.

<sup>10</sup> Cf. Ps 10, 7.

<sup>11</sup> Cf. Es 59, 7-8.

maniere rendre ung seul en tou le monde juste ne innocent par le jugement de Dieu, auquel, se tu n'est juste, sans cause tu es reputé juste par les hommes.

Mais tu poldroi dire : À quoi doncgue proffit l'usance de la loi se, par icelle, l'homme ne peult obtenir justice? Veritablement, elle at en che proffité que, de par elle, ung cescun cognoit tant mieulx son pechié ; et de cognoistre sa maladie, c'est une partiie de sa santé. Au sourplus, comme par chi devant, il appartenoit à la loi de declarer le pechié des hommes moins evident auparavant, aussi maintenant par l'evangile est declarée la justice, laquelle n'at besoing de l'ayde [f. 13r] de la loi de Moise, jasois que la loi et les prophetes ont donnet tesmoinaige d'icelle. La justice, dis-je, non pas de la loi, mais de Dieu, et laquelle, non pas par la circoncision ne par les cerimoniies judaicgues, mais par la foi de Jesucrist, par lequel seul vraie justice est conferée, non pas aux juifz maintenant ou à icelles nations ou telles, mais sans election à tous et singulieres, quiconcque ont foi à lui.

Car comme la maladie est commune à tous en general et tous ensambles sont ychi tellement tombés que, de leurs justices envers Dieu, ne se peullent aucunement gloriffier, ainsi de la misme fontaine, la justification se doibt demander de tous ; laquelle n'est pas ainsi recompensée comme par merite et desert\* deub à cause de l'observation de la loi de Moise ou de nature, mais par grace, sans l'avoir deservi, est donnée par la benifcence divine, non pas par Moise, mais par Jesucrist, duquel par son sang, nous sommes deslivré de la tyrannie de pechié. Jadis estoit aux juifs leur temple, ascavoir l'ombre et figure du temple future ; en Crist, icelui Dieu at declarré estre le vrai temple maintenant à tout le monde, par lequel en displicence\* de noz pechiés par nous chi devant commis, maintenant que nous soiions reconciliés à Dieu, non pas par le sang des bestialz, comme font les juifz, mais par le precieu sang de Jesucrist propre, lequel purge tous pechiés de tout le monde, declarant aux hommes sa justice par ceste maniere, quant il pardonne ainsi les pechiés de la vie passée, qu'il ne veult pas doresenavant qu'ilz retombent en pechiés. Et n'a pas souffert jusgue au present les hommes, en pechant, pour choze qu'il ne sceult point leurs pechiés ou que il les approuvast, mais pour che que, en tamps à che déterminé, il manifeste patemment sa justice, affin qu'il soit apparru estre de sa nature vrai juste de soi

misme et auteur seul unique de justice humaine. Et che veult-il qui soit ainsi manifesté indifferamment à tous ceulz qui ont la foi de l'evangile de Crist.

Et pourtant, respond à moi doncgue, toi, juif, où est ta glorification? Che n'est pas de merveille se elle te est ostée et abolie, apres che que la volonté divine at faict equales toutes les nations du monde au negoce de l'evangil. Car salut et justice est transportée aux gentilz. Mais par quelle loi? N'est pas la viese<sup>12</sup> loi de Moise, laquelle commande tant de cerimoniies? Non, non, mais che est par la nouvelle loi, laquelle ne requiert et ne demande rien, sinon la foi. Nous avons estimé, che que vrai est, que doresenavant, tout le monde poldrat acquerrir justice par foi et jasois qu'il ne garderat rien des commandemens de la loi de Moise. Icelle loi estoit jadis particuliere à la nation des juifz, mais cestui benifice procede de Dieu propre ; ascavoir doncgue se Dieu est tant seulement le Dieu des juifz, ne est-il pas aussi equalement le Dieu des gentilz? Il n'i est point de doubte que il ne soit Dieu equalement commun tant aux gentilz come aux juifz. [f. 13v] Puis doncque que lui seul soit le Dieu de tous, il est aussi convenable que le don de sa grace soit commune à tous. Et pourtant, il n'est nulz aultre qui justifie le circoncis de la foi de la loi, conduisant à la foi evangelicque, ne aussi aultre qui justifie l'incirconcis de leur religion des idoles, appellant à la foi commune.<sup>13</sup>

Ichi voldroit dire aulcun juif : Quel choze dis-tu, Paule? S'il est vrai che que tu dis, que toute choze est maintenant obtenue par foi, fais-tu la loi de Moise maintenant totalement oyseuse et inutile aux juifz? Bonne demande! Davantaige, je dis que nous ne le abolissons pas la loi et ne la faisons perir, mais affin aussi que nous la confirmons et que la rendons stable, nous preschons estre faict et accompli che que la loi at promis future advenir, en annonchant icelui au quel tout la consummation de la

---

<sup>12</sup> *viese* = vieille.

<sup>13</sup> La paraphrase érasmiene va comme suit : *Itaque non est alius, qui justificat circumcisum, à fide Legis servatorem promittentis* (notons que le passage *servatorem promittentis* a été ajouté par Érasme en 1532, c'est pourquoi on ne le retrouve pas dans le manuscrit de 1526), *ad fidem Euangelii promissum exhibentis* (l'expression *promissum exhibentis* a été ajoutée en 1532) *traducens : alius qui justificat incircumcisum, à cultu simulacrorum ad communem fidem vocans*. (LB, col. 787) Kerssan respecte le sens de la version originale, qui se traduirait ainsi : « Ainsi, il n'y en a pas un [Dieu] qui justifie le circoncis, le conduisant de la foi en la loi [mosaïque] à la foi en l'Évangile ; et un autre [Dieu] qui justifie l'incirconcis, l'appelant du culte des images à la foi commune. »

loi estoit adreschiée, comme à sa vrai intention finale. Et pourtant, che n'est pas abolis qui est reparré en milleur estat, non plus que, apres la defloration des arbres, le fruict succede aux fleurs ou que le corps succede aux ombres.

## Capistre 4

Aultrement, se aulcun pretend volloir de entretenir et continuer rudement icelui estat de la loi de Moise, comme il est à la lettre cras\* et carneil<sup>1</sup>, et en confidence\* d'icelui, il presume de monstrier aux aultres l'esperance de acquerrir par icelui son salut, à icelui je meterai au devant, non pas tous juifz, mais la personne de Abraham, le prince\* de la circoncision, de la lignié duquel principalement il se gloriffie et de celui se vante toute la generation universele des juifz ; jasois que icelui, quant à la generation corporelle, il soit le pere des juifz, non obstant n'est pas moins le pere de tous ceulx qui l'ont representé en similitude de foi, che est à dire, qui ont esté samblable à lui par l'imaige du cœur et non pas du corps. Car la circoncision, laquelle, comme j'ai dict, premierement at esté présentée à Abraham, et pour toute la loi de Moise est donnée comme gaige<sup>2</sup>, enseigne et, selonc l'usage de dire, simbol particulier par lequel les juifz sont juifz (regardons doncque quelle choze icelui Abraham at acquis ou rechupt et par quelle raison l'at obtenu).

Tout premiere, l'escripture sainte testifie\* que la loenge de justice lui at esté attribuée. Que se icelle loenge lui est advenue par la circoncision ou aultres samblables cerimoniies, lesquelles sont commandées par la loi de Moise, alors le juifz at occasion de quoi il se peult glorifier, mais che est envers les hommes, non pas ainsi envers Dieu. Pourquoi envers les hommes certainement? Pour che que che est des chozes corporelles, desquelles les hommes jugent. Et pour quoi non envers Dieu? À cause que elle n'est pas de la recommandation de la foi, laquelle nous faict agreables devant la [f. 14r] face de Dieu. Mais Abraham at obtenu la loenge de justice envers Dieu. Et pourtant, ne l'a pas obtenu par l'observation des commandemens de la loi, mais par la misme foi par laquelle maintenant, à tous juifz ensamble et aux gentilz, icelle loenge propre doibt estre embrassée, lesquelz sont les vrais filz de Abraham. Che que je dis qu'il soit moins que de vaille, se l'escripture sainte ne testifie tres clerement ainsi estre. Le xv<sup>e</sup> capistre de genese dist ainsi : *Abraham at donnet credence\* à*

---

<sup>1</sup> *carneil* = charnel.

<sup>2</sup> *gaige* = gage.



*Dieu et icelle credulité lui at esté imputée pour justice.*<sup>3</sup> Dieu lui avoit promis que sa succession seroit samblable au nombre des estoilles, duquel Abraham, sa femme estoit sterile et n'avoit aincor aulcun heritier. Non obstant, prestement at donné foi et credence à Dieu qui lui promettoit, sans avoir aulcune consideration quelle choze che estoit qui lui estoit promis, mais consideroit celui qui lui faisoit la promesse. Et incontinent, par le merite de ceste confidence, at esté réputé juste, non pas par la circoncision, laquelle il n'avoit pas aincor rechupt, mais par credulité ; at esté ainsi réputé, non pas envers les hommes, mais envers Dieu, devant lequel seul tesmoing cestui negoce se faisoit et, de lui propre, che lui at esté testiffié en justice, lequel n'avoit aincor rien ordonné ne faict des justices de Moise. Car imputer, à proprement parler, c'est che qui n'est pas aincor accompli, mais toutfois, par la benignité\* de celui qui impute, on le tient comme il fuisse accompli.

Puis doncque que lui, Abraham, le patriarche, n'a pas obtenu la loenge de justice par le merite de la circoncision, mais devant la circoncision par la commendation\* de la foi, pour quelle cause doncque est que le juif se confie ens cerimoniies de sa loi, auquel ceste loi, pour aulcun tamps, tant seulement at esté donnée, et aincor beaucoup moins le gentil, auquel la loi n'at pas esté donnée? Maintenant, se aulcun merite est retribué au juif observant la loi, lequel est subject aux cerimoniies de la loi, samble qu'il le doibt estre recompensé de debte de paiement par son desert\*, et non pas par la faveur de celui qui lui confert. En oultre, se quelque paine et punition est sur celui qui ne garde pas icelles cerimoniies de la loi, che lui est engendré par sa coulpe\*. Ainsi doncque que le serviteur rechoipt son sallair quant il at accompli l'œuvre par laquelle l'at deservi\*, aussi samblablement doibt estre celui corrigié qui n'at pas souvenance de son office. Mais aux gentils, lesquels ne cognoissent pas les cerimoniies de la loi, ou aussi aux juifz qui, delaissants la servitude de la loi, se retirent à la foi de Crist et maintenant, tout che qu'il font, ilz le font non pas pour satisfaire à la loi, mais en vrai purité et simplesse, se confident\* totalement en celui qui, de sa grace, confert et donne justice parfaicte aussi aux malvais, desquelz, par sa mort, at pardonné et abolis tous leurs pechiés. À iceulx doncque, je dis que,

---

<sup>3</sup> Cf. Gn 15, 6.

selonc l'exemple de Abraham, que ilz sont tenus pour justes, [f. 14v] che qui leur at esté attribué par foi et non pas par aulcune observation de la loi, mais de foi tant seulement, à laquelle personne n'est constraint, mais à icelle sont tous appellés ; tellement que, par noz volonté et non pas par servitude, c'est que nous croïions en Crist, et que che soit par grace et non pour debte que nous sommes par lui assceurés de estre du nombre des justes.

Che et pour nous faict David, le prophete real<sup>4</sup> qui est la premiere gloire à la nation des juifz, selonc Abraham et duquel nous at esté principalement promis Crist, fontaine unique de notre justice. Car il escript en sa psalme xxxi<sup>e</sup> de ceste justice, laquelle est maintenant decouverte par l'evangile, tellement que il declare que icelle n'est pas donnée par l'observation de la loi de Moise en retribution comme pour debte, mais de la benificence divine, par laquelle nous sommes attraict à la foi de Crist, et dist ainsi : *Bien eureux sont desquelz les iniquités sont pardonnées et desquelz les pechiés sont couvertz. Bien eureux est l'homme à qui le seigneur n'a pas imputé son pechié.*<sup>5</sup> Tu as ouy la remission des iniquités commises à l'encontre de la loi de Moise. Tu as ouy que les pechiés sont couvertz qui sont perpetrés<sup>6</sup> à l'encontre de la loi de la nature. Tu as ouy que nul gendre de pechié, quel grand qu'il soit, soit imputer à celui qui at maintenant rechupt beatitude par Crist. Et toutfois, en nul lieu est faict mention de la loi de Moise observée.

Et pour ceste cause, les juifz n'ont aulcune occasion, ne leurs successeurs, de à soi particulièrement approprier (en excluant les gentilz) iceste beatitude déclarée par David, ne aussi la loenge de justice, laquelle at esté attribuée à Abraham. Car aultrement, je leur demande scavoir se iceste felicité promise appartient à eulx tant seulement qui sont circoncis et pour che sont sujetz à la loi, ou à ceulx qui n'ont eult aulcune cognoissance de la circoncision ne des cerimoniies de la loi? Certainement, ilz confessent que la foi at esté imputée à Abraham à justice. Et pourtant, de lui, à cause

---

<sup>4</sup> La paraphrase érasmiene propose *David ille Propheta Regius, & Rex Propheticus*, ce qui signifie « David, le Prophète royal et le Roi prophétique ». Pourtant, Kerstan ne conserve que la première partie de l'attribut de David, soit *prophete real*. Il s'agit peut-être d'un oubli.

<sup>5</sup> Cf. Ps 32, 1-2.

<sup>6</sup> Original : *prepetrés*.

qu'il est le chief de toute la nation des juifz, fauldra-il estimer l'autre gendre? Il n'est pas de raison ne licite que les nepveux pretendent avoir action de droict en che qui n'a pas esté en l'auteur du gendre. Il appert que Abraham at esté dict estre juste, maintenant il doibnt scavoir pour quelle cause il at esté appelé juste. At che esté pour la tailleure de la peau de prepuce ou plus tost pour la foi, sans aulcune occasion de la circoncision? Il est manifeste que il n'a pas obtenu la loenge de justice pour la circoncision des juifz, à cause que en celui tamps, il n'estoit pas aincor circoncis ne commandé de estre circoncis. Premièrement at creu que, de sa semence, nasquiroint\* Crist, par lequel toutes nations parviendroint à icelle beatitude et loenge paternele de justice, et pour iceste credulité, at esté réputé juste. Puis apres est venue la circoncision, non pas pour conferer justice, mais pour estre signature et enseigne envers les hommes, non pas envers Dieu, par laquelle seroient recogneus de [f. 15r] estre les enfans de celui qui avoit creu à Dieu devant qu'il fuisse circoncis et aussi avoir complaict à Dieu par sa seule foi, incirconcis. Lui estant circoncis, se il eust alors creu et eust esté appelé juste, il eust samblés que la felicité de che nom fuist tant seulement appartenant aux circoncis. Mais maintenant, le contraire, il at esté prononcé d'estre juste par la commendation de la foi devant que la circoncision lui at esté commandée.

Puis apres, at succédé la circoncision, non pas comme engendrant la justice, laquelle estoit desja advenue, mais en partiie comme aulcune figure de la vrai circoncision, c'est à dire de l'innocence advenir en iceulx qui creront en Crist ; laquelle circoncision n'est pas fait par le tailler de la pierre tranchante la pellicule du gland virile, mais par l'esprit desrachinant toutes malvaises cupidités du cœur. Aussi en partiie, comme aulcune enseigne et gaige par lequel la foi de Abraham fuist trescertaine de ceste promesse de accomplir non pas incontinent en Isaac, lequel figuroit aulcunement Crist, mais en son tamps, à che ordonné, seroit exhibué au propre filz de Dieu. Et par ainsi, Abraham, lequel estoit premier exemple de foi, seroit cogneut estre le pere de tous ceulx qui, par l'imitation de lui, creront en Crist, sans aulcune circoncision carnele. Et tout ainsi que la foi lui at esté imputée à justice, ainsi en iceulx, comme vrais germains et legitimes enfans de Abraham, la foi aussi leur

seroit imputée à justice. Et par ainsi, soit tellement le pere des gentilz que les juifz n'en soient pas fourclos\*, en cas qu'ilz ne se gloriffient pas tant seulement de che que ilz sont descendu circoncis de la lignié de Abraham, portant sur leur corps, pour argument de cognation\*, l'enseigne de circoncision. Mais beaucoup plus, ilz doibnt exprimer icelle foi, par laquelle, pas aincor circoncis, at esté juste envers Dieu. Il n'est au monde plus certain enseignement aux peres d'avoir leurs enfans legitimes, sans suspicion de quelcque bastardise, que la vrai emulation des vertus paternelz. Veu doncque que les hommes cachent arrier d'eulx leurs propres enfans, les nyantz qu'ilz soient legitimes, à cause qu'ilz sont degenerantz des meures et bontés de leurs predicesseurs, par plus forte raison Dieu discernerat ceulx qui sont bastars, par ceste enseingne, hors de ses enfans legitimes!

Davantaige, tout ainsi que Abraham n'a pas merité che par l'observation de la loi de Moise, laquelle n'estoit pas aincor preduict<sup>7</sup>, ne par le merite de la circoncision, laquelle comme dit est n'avoit pas aincor rechupt que Dieu le honorast de si tresgrandes et magnificquez promesses, promettant que il adviendroit que toute la domination du monde universel parviendrait à lui et à ses successeurs en heritaige, mais che at-il merité par la commendation de foi, par laquelle at deservi de estre appellé juste. Ainsi, les juifz n'ont cause d'avoir esperance que le droict de ceste promesse divine doibt parvenir à eulx par leur circoncision tant seulement ou par le tiltre de la loi; car icelle justice ne peult par aultre raison estre eslargie aux successeurs, sinon que par la propre [f. 15v] maniere qu'elle at esté acquise par l'auteur du gendre. Car se l'hertableté\* du monde, laquelle at esté promise aux successeurs de Abraham, appartenoit par le tiltre de la loi à tous ceulx à qui il advient de nasguir\* soub la loi de Moise, il samble que la foi de Dieu soit faict irritable et que sa promesse soit vaine, car il appert que che que Dieu at promis à Abraham, qu'il ne parvient à personne par le benefice de la loi.

Tant at de different que la loi de Moise ne peult impetrer\* tant grande felicité, mais plus tost attraict et engendre l'ire et indignation de Dieu eternal à cause qu'elle

---

<sup>7</sup> *preduict* = prédite.

administre occasion de plus grievé offense. Mais la foi faict le contraire, car elle faict d'ung malvais ung juste. Ne aussi ileque\* est l'hertableté, laquelle est deub aux legitimes, là où sont offenses et indignation. Que se tu demande maintenant comment la loi engendre plus tost l'ire que justice, je dis que tu ne peu rendre aucun coupable de crisme, se premierement il n'est denoncié par la loi à punition. Au sourplus, la loi de Moise at commandé pluseurs choze de la circoncision, des sabattz, des jours, des differences des viandes, des mortifiés, des estouffés, du sang, des lavemens ; toutes lesquelles choses sont telles que, plainement gardées, ne peullent en aucune maniere conferer la justice salutare. Et toutfois, quiconcque transgresse serat coupable et subject à punition.

Et icelle loi, à cause qu'elle ne peult avoir domination sinon tant seulement sur la nation des juifz, et l'hertableté de tout le monde at esté promise à Abraham, ne peult doncq la promesse de Dieu à tous parvenir par la loi de Moise. Il s'ensuyt doncq que par la foi l'hertableté advient, affin qu'il soit apparu que che advient par grace et faveur, et non pas pour paiement de debte. Et par ainsi, il apperra<sup>8</sup> l'assceurance de la promesse divine, par laquelle l'esperance de ceste felicité at esté monstrée à tous les successeurs de Abraham. Je appelle les successeurs, non pas tant seulement ceulx qui appartient à Abraham par la prochaineté de la loi, mais beaucoup plus ceulx qui representent la foi de leur perres. Car c'est raison que la prochaineté de la foi, par laquelle celui qui soit de plus grande estime at esté faict ami de Dieu, at deservi la promesse que la prochaineté de la loi, laquelle engendre offenses et faict coupables. Et pourtant, les juifz follement se gloriffient en celui comme pere particulièrement, veu que cestui soit le pere de nous tous, quiconcque et de quelcque nation qu'il soit, en embrassant la foi de Crist. Ainsi comme Dieu le testifie au xvii<sup>e</sup> capistre de genese, disant : *Je te ai constitué le pere de beaucoup de nations.*<sup>9</sup> Certainement il fault estre vrai che

---

<sup>8</sup> Forme du verbe *apparoir* qui n'existe plus en français moderne.

<sup>9</sup> Cf. Gn 17, 5. Dans le texte latin d'Érasme (*LB*), il est indiqué « cap. XVI », mais le manuscrit de Kerstan de même que l'édition savante des *CWE* proposent plutôt le chapitre 17. Après avoir consulté plusieurs versions de la Bible, notamment la Vulgate, la Bible de Jérusalem, la *TOB* et *The New International Bible*, nous n'avons trouvé aucune information sur un changement dans la division des chapitres. Puisqu'elles indiquent toutes le chapitre 17, nous en sommes venue à la conclusion qu'Érasme citait sans doute de mémoire, d'où cette erreur.

que Dieu at dict ; et lui at augmenté son nom pour Abram, l'appellant Abraham. Et comment seroit-il possible que Abraham fuist le pere de grand nombre de nations, se lui appartient tant seulement à la nation unicq des circoncis? Mais que plus est, comme Dieu est commun à tous ceulx qui ont fidence\* en lui, ainsi il at vollu que Abraham, le quel representoit la figure de Dieu, comme Ysaac la figure de Crist, soit le pere non pas de ceste ou de celle nation proprement, mais [f. 16r] commun pere de toutes nations, lesquelles la prochaineté de foi lui avoit conjoint. Abraham ne pooit estre dechupt par sa credulité, à cause qu'il avoit mis sa fiance aux promesses de celui qui non pas seulement peult donner fecundité d'engendrer aux sterilz, mais aussi rendre la vie aux mortz ; tellement que, en apres qu'il at esté commandé de occir son filz unicq, Isaac, auquel seul il avoit mis toute son esperance de sa posterité future, toutfois il n'at pas doubté de rien de la foi de celui qui lui avoit promis, le quel scavoit bien le pooir rescusciter de mort en vie, et rassembler et appeler à ceste felicité, che que, selonc l'opinion des hommes, n'est rien ainsi comme il fuist quelcque chose. Les juifz, ilz leur samble qu'ilz vivent et qu'ilz soient quelcque choze, et ont abhomination les gentilz comme gens mortz et indignes de toutes bonnes chozes. Mais à iceulx, la vocation à Dieu plus leur profit que, aux juifz, leur prochaineté.

Ach\* certainement, ceste solide et tant ferme foi de che viellart patriarche estoit digne de toute faveur ; le quel, assceurré de la promesse de Dieu, engendra certaine esperance de icelles chozes desquelles, selonc les puissances de sa nature, il n'i avoit point d'esperance, cognoissant et de fait testifiant la foi du promettant et omnipotence. Et n'a de rien doubté (jasois qu'il estoit desnaturré et avoit sa femme sterile naturele) qu'il ne seroit toutfois le pere de beaucoup de nations et auteur de la posterité si tresinnumerable que elle se poldroit equiparer\* à la multitude des estoilles. Che que Dieu, eulx estans venus au champs, lui monstrant le ciel rempli de multitude innumerable des estoilles, lui dist : *Non plus que tu ne peu nombrer la multitude de ces estoilles, aussi innumerable serat la posterité qui succedera de toi.*<sup>10</sup> Che que, pour lors, n'i avoit aulcune conjecture d'approbation naturele ne aussi vrai similitude d'apparence ainsi estre, et pour l'imbecillité\* de son eage, et toutfois, jasois qu'il fuist debile de la force de son

---

<sup>10</sup> Cf. Gn 15, 5.

corps, il ne fuist pas debile en la vigueur et vertu de sa foi ne aussi, selonc la coustume de ceulx qui n'ont pas de future, n'a pas commenchié de soi excuser ne de fair aucuns argumentz pour scavoir comment il seroit possible que che se poldroit fair ou non fair, et n'a pas regardé les forces de son corps desja perdues et non puissantz pour engendrer, ne qu'il approchoit de son eage le terme de cent ans.<sup>11</sup> Et n'a pas considéré l'eage de sa femme à laquelle aussi, par son eage, lui estoit tou retraictz les membres feminins, tellement que, quant à lui ne fussent pas defallu les forces de son corps pour engendrer, che non obstant à sa femme le ventre estoit totalement impropice pour porter enfant. De toutes icelles chozes, je dis que rien ne lui en vient audevant\*. De rien il ne se est deffié, de rien il n'at varié, mais de tout son cœur, se est confié aux promesses de Dieu et at esté ottant robuste de foi que debile de son corps. Et diffident\* de la vertu de soi, at obtenu trescertaine esperance de la vertu du promettant et de ceste choze, sans rien attribuer à soi mismo, toute gloire et toute loenge, à Dieu seul il at referré ; lequel par sa si tresferme foi, il n'at [f. 16v] testiffié qu'il soit aussi veritable, lequel ne voldroit aucun tromper, et aussi tout puissant, lequel poldrat accomplir tout che que il arrat promis, de combien que che soit excedant les forces humaines. De cette gloire principalement il se resjoist, lequel n'at besoing de noz services et, pour che, at esté imputé à Abraham à justice, comme dit l'escripture divine.

Et aussi, il ne fault point estimer que che soit escript pour la cause de Abraham seul que sa foi lui at esté imputé à justice. Car l'escripture divine ne faict pas che tant seulement pour gloriffier la gloire de Abraham, mais affin que à nous, nepveus de Abraham, nous soit appareillié l'exemple et soit manifest à tou le monde que, tout ainsi que Abraham at obtenu que, envers Dieu, il seroit juste par comendation de ferme foi, sans aulcune ayde ou assistance de la loi, ainsi ne nous fault-il point che chercher ne demander par l'observation de la loi. Lui at esté dict juste à cause qu'il at creu à Dieu. Et à nous, ne nous est ouverte aultre entrée à justice, sinon que nous croyons au mismo Dieu, lequel che qu'il at promis à Abraham en figure de Isaac, che nous at-il aschévé en Jesucrist, notre signeur, lequel at rescuscité

---

<sup>11</sup> Cf. Gn 17, 17.

de mort, declarant que Abraham n'avoit pas creu sans cause que il estoit celui qui rendoit ausi la vie et aux mortz, et qu'il revocque et rappelle che qui ne sont pas tout ainsi que ilz soint. Et pour tant, il fault et est necessair que nous referons à Crist, non pas à Moise, nostre justice et innocence que nous avons, lequel de soi mismo volontairement se est offert et livrés à la morte, à celle fin que il nous deslivrasse en grace de tous noz pechies. Et lui propre est resuscité de mort en vie, affin que nous noz abstenisiesmez<sup>12</sup> de tous faictz mortuairs et que dorsenavant ne commettons plus pechiés, reiterant iceulx pour lesquelz il at souffert la mort. Je dis que il est mort affin que il occit la coulpe estant en nous, et est resuscité de mort affin que nous, qui estiemes premier mortifié par lui de noz premieres coupes, tantost en samble, avec lui et par lui, nous soions rescuscité en nouvelle vie, laquelle par le benefice de lui avons reschuptz.

---

<sup>12</sup> Il s'agit d'une forme du verbe « abstenir », vraisemblablement au subjonctif imparfait (ce qui correspondrait en français moderne à « afin que nous nous abstinssions »). Le texte latin propose *abstineremus* (LB, col. 791), c'est-à-dire le verbe *abstineo* au subjonctif imparfait actif de la première personne du pluriel.



## Capistre 5

Veu doncq que les pechiés seuls engendrent simulation entre Dieu et les hommes, apres que d'estre malvais et pecheurs, nous sommes faictz justes, et che at esté non pas par la loi de Moise, laquelle tant plus augmentoit les offenses, ne par le merite de noz œvres, mais à l'exemple de notre pere Abraham, par la commendation\* de la foi, nous avons esté reconsilié pacificq<sup>1</sup> à Dieu le pere, à qui Abraham aussi at esté faict ami par le merite de foi. Et che at esté non pas par Moise, mais par le filz de Dieu unicq, notre signeur Jesucrist, lequel delavant noz iniquités par son sang et par sa mort, nous rendant reconsiliés à Dieu, par nous premier offensé [f. 17r] de noz pechiés par nous commis, nous at ouvert l'entrée que, par l'intercession de la foi, sans quelcque ayde de la loi ne de la circoncision, nous soions parvenus à ceste grace de l'evangile.

En laquelle foi, nous sommes constans et fermes et ne sommes pas tant seulement en icelle fermes et drois, mais aussi nous noz y gloriffions que, non pas tant seulement avons paix avoec Dieu, mais aussi tresscertaine esperance nous avons que, par la perseverance de la foi, ung tamps viendra que nous arrons vrai possession de la gloire de Dieu. Et n'avons pas d'envie sur les juifz si ilz se glorifient de leur circoncision. Quant à nous, nous ne noz repentirons pas de notre foi, laquelle nous adviendra tant plus grande habondance de fruict, ne aussi de notre gloire, de l'esperance de laquelle souvent nous sommes renforchiés et redreschiés ; laquelle, jasois que maintenant n'est manifestée et que à icelle fault parvenir par grandes labeurs et souffrances, toutfois souvent que nous estimons toutes icelles afflictions à notre gloire et à notre loenge, lesquelles aussi nous portons paciamment en tiltre de gloire, lesquelles samblablement nous font ouverture à l'immortalité de vie. Vrai est que cestui nouvel exemple avons prins de Crist et aussi, avons rechupt de lui ceste doctrine inestimable que la vertu de pacience est renforchié en souffrant adversité, car

---

<sup>1</sup> Il faut comprendre ainsi le passage *nous avons esté reconsilié pacificq à Dieu le pere* : « nous avons fait la paix avec Dieu le Père ». Dans son annotation de Rm 5, 1, Érasme explique qu'il faut comprendre *pacem habemus erga Deum* (à l'indicatif présent : « nous avons la paix envers Dieu »), plutôt que l'interprétation communément admise *pacem habeamus ad Deum* (au subjonctif présent : « puissions-nous avoir la paix à Dieu »). (*Annotations on Romans*, CWE, vol. 56, p. 127-130.)

par souffrance, comme l'or par le feu, nous sommes rendus plus agreables à Dieu et, aux hommes, plus estimés et plus approuvés. Et aincor de tant plus que nous serons approuvés<sup>2</sup> par diversités de mal en souffrance, par che tant plus ferme esperance de retribution nous est engendrée. Et n'i at pas de peril que iceste esperance ne nous trompe ou delaisse tellement que, envers les malvais, l'on ai eult honte de croire. Car certainement desja tout maintenant nous tenons trescertain gage et le denier d'air<sup>3</sup>, ascavoir la tresprouvable et inestimable charité de Dieu envers nous, laquelle ne nous est pas tant seulement exhibuée par dehors, mais aussi treshabondamment nous est imprimée en noz cœurs, laquelle noz contraint de le aimer aussi. Et che est par le saint esprit le quel, au lieu de la lettre froide de la loi, nous at esté donnet pour le gage d'air\* de la promesse de Dieu.

Car se Dieu ne nous eusiest aimé par une tresgrande pitié, jamais son filz unicq Jesucrist, par la volonté du pere, ne fuist descendu sur la terre, ne jamais eulst souffert la mort corporelle pour nous, principalement que en celui tamps estiesmes plain de toutes imbecillités\* et subjectz à toutes cupidités et desirs desordonnés, lesquelles choses la loi les pooit provoquer, mais eviter ne restraindre ne pooit. Che non obstant, il at aimés telz et samblables en l'esperance de salut et, que plus est, il at aimé les malvais et servantz aux idoles. Et tellement les at aimé, que de plus grande amour l'on ne poldroit trouver plus manifeste ne plus grand et evident signe d'amour ne moins souvent, car volontairement, pour notre salut et notre grace, il at souffert la mort. Et maintenant entre tous les hommes, [f. 17v] où est celui tant soit-il fidel ami qui, par sa mort, voldrat racheter le peril de son treschier et parfaict ami? Mais accordons que l'on trouveroit bien aucun le quel ne refuseroit pas de souffrir la mort

---

<sup>2</sup> Au sens de « estimés, éprouvés » après avoir été mis à l'épreuve (du latin *probat* ; LB, col. 792).

<sup>3</sup> Pour *nous tenons trescertain gage et le denier d'air*, le latin propose *certissimum pignus & arrhabonem*. Le substantif *pignus* (*pignoris* et *pigneris*) signifie « gage, garantie », tandis qu'*arrhabo* (*arrhabonis*) se traduit par « gage, arrhes ». Kerssan a donc ajouté le mot *denier* (il s'agit d'une unité de monnaie ou d'une somme due à quelqu'un) devant *air* (*air* étant une forme du mot *arrhes*). Dans la traduction française de 1563, on trouve justement le terme *arres*. La formule signifie donc « nous avons le gage très certain et la somme garantie ».

pour son bon ami, Dieu toutfois at sourmonté tous les exemples de charité humaine, lequel pour les malvais et indignes at livré son filz unicq à la mort.

Que se il at tant faict pour les malvais et indignes, combien doncq feroit-il maintenant plus pour les bons qui sont purgiés de amendes et qui lui sont reconciliés par le sang propre de son filz, affin que de rechief en pechant ne retombons en l'ire, pour estre tant plus griefvement condempnés, à cause que che seroit accumulé en coulpe\* de pechié et de ingratitude? Crist at esté mort pour nous, pour ung tamps, mais lui misme est resuscité pour vivre eternelement. Et ainsi que il nous at esté mort, samblablement il nous est resuscité. Que si sa mort nous at tant proffité que, par avant, nous aviesme Dieu contre nous courrouchié et offensé, en apres avons commenchié de l'avoir à nous tout propice et benivolent, de beaucoup plus à che nous proffitera sa vie, que ne recidivons en ancienne simulté\*. La mort de lui nous at osté le pechié et sa vie nous deffendra en innocence. La mort nous at tirré hors de la puissance du deauble<sup>4</sup> et la vie nous garderat l'amour du pere envers nous. Tous iceulx argumentz de la charité divine à nous sont tant manifestes que non pas tant seulement nous rendent certains et securez, ne ausi ne nous donnent pas tant seulement certaine esperance que nous serons assceurés de pas avoir l'ire divine, mais ausi nous donnent et adjoustent tres tant de liesses et joïe que ausi nous soit plaisant de nous en resjoïier et gloriffier ; non pas en vantant de noz merites, mais resjoissantz à Dieu le pere par la benificence duquel nous debvons toute iceste felicité, laquele il nous at volut dispartir, non pas par la loi ne par la circoncision, mais par Jesucrist son filz, par l'intervention duquel avoec lui nous sommes retournés en grace, affin que, par che, ne referons la somme causable à milz aultre que à Dieu tant seulement.

---

<sup>4</sup> *deauble* = diable.

Et che at esté faict par tresmervilleux et secret archanne<sup>5</sup> du conseil de Dieu, affin que la cause de la restitution de salut fuist convenable à la cause de la perdition acceptée.<sup>6</sup> Et pourtant, tout ainsi que par ung Adam, lequel tout premier a transgressé le commandement de Dieu, pechié at esté attraict du monde et pechié at amené avoec lui la mort pour compaignie, à cause que pechié est le venin de l'ame. Par ainsi, il at esté faict que le mal, lequel at print son origination du prince\* du gendre, seroit respandu en la posteriorité de lui universele, veu que tout le monde ensuyt l'exemple de son premier pere. Aussi samblablement par ung, Crist, auquel par la foi nous sommes tous revivifiés, la vrai innocence at esté amenée, laquelle, pour sa compaignie, at avoec elle [f. 18r] amené la vie. Et icelle felicité procedant d'ung prince de nouvel gendre et arrivée sur tous ceulx qui appartient à Crist par prochaineté de foi et la vie innocente ensuyt le chemin de l'inocent.

Et davantaige, apres que pechié estoit une fois entré au monde et avoit occupé le gendre humain universel, et d'ichi aulcunement ne pooit estre rebouté ne par la loi de nature, ne par la loi de Moise, non que par icelles lois at esté procedé jusque à tant que ceulx qui pechoient ont esté trouvé vaincu par leurs pechiés en deservantz\* punition. Car tout ainsi que aux enfans, ausquels la loi de nature n'a pas aincor puissance pour la deffault de l'eage qui ne peult aincor discerner quel choze soit bien fait ne quelle choze soit malfaict, le pechié n'est pas aincor imputé. Aussi samblablement, il n'estoit pas imputé aux gentilz se il commettoient quelcque choze au contraire de la loi de Moise. Et pourtant, devant la loi, laquelle monstroient quelle choze c'estoit de transgression, n'estoit pas pourtant pechié sans estre à cause de la loi de nature, mais les hommes che à soi le permettoient et pechoient sans punition, comme estans hors des lois. Et pourtant, devant che que icelui fuist venu, lequel debvoit oster le pechié du monde, lequel aussi destruiroit la tirrannie de la mort induite au monde

---

<sup>5</sup> *arvhanne* = arcane.

<sup>6</sup> Encore une fois, la traduction de Kerssan est très littérale et calquée sur la forme latine, mais le résultat en français est plus difficile à comprendre. Le passage correspondant en latin va comme suit : *Idque miro & arcano Dei consilio curatum est, ut restitutæ salutis ratio, cum accepti exitii ratione congrueret* (LB, col. 793). En français moderne, il faudrait le comprendre ainsi : « Et cela a été réglé par le dessein merveilleux et secret de Dieu, en sorte que la manière par laquelle notre salut a été restitué coïncide avec la manière dont nous avons accueilli la ruine. »

par Adam, regnoit sans punition en iceulx aussi qui n'avoient pas pechié malvaisement alencontre du commandement de Dieu, ainsi comme avoit faict Adam<sup>7</sup> ; lequel desja representoit la figure de Crist, lequel debvoit venir long tamps apres, non pas que celui fuist simplement samblable à Crist, mais à cause que, en aulcune maniere, representoit l'imaige de Crist. En che fut-il samblable que tous deux furent princes\* de geniration, ascavoir Adam prince de geniration terrienne et Crist prince de generation celeste. Aussi fut-il samblable à Crist en che que, de tous deux, comme auteurs, quelque choze at procedé qui est dispars sur tous les hommes, mais de Adam terrien est procedé le sourche et origine de injustice et de mort, mais de Adam celeste est procedé le commencement de innocence et de vie.

Et ainsi, comme en aulcunes partiies ont esté samblables, aussi samblablement en aultre partiie ne l'ont pas esté. Car de tant plus que che soit choze de plus grande efficace de pooir garder par soi que de perdre, Crist doncq est beaucoup plus puissant pour garder que Adam ne fut jamais pour perdre, et l'obedience de Crist at esté beaucoup de plus grande vertu pour conferer la vie que la transgression de Adam ne fut jamais pour induire la mort. Et la bonté de Crist at totalement vaincu la coulpe de Adam, affin que personne ne attribue au pechié de notre premier pere tant grande extremité d'offense que il vienne à soi diffier<sup>8</sup> de pas pooir estre possible de obtenir salut. S'il est ainsi que celui prince at eult si grand puissance de pechié que si tresgrande multitude des hommes, pour l'offense d'ung seul, soit subject à la mort, plus serat vaillable et en pluseurs se respandera le benefice de Dieu et le don de sa benignité\*, che que en nous il distribue<sup>9</sup> par ung homme, Jesucrist, prince de innocence ; par lequel non pas seulement nous at deslivré de la tirrannie de mort et de pechié, mais pour pechié nous at donnée justice et pour la tirrannie de la mort nous at donné le realme\* de vie, telle[f. 18v]ment le dommaige de Adam, par la benignité de Dieu, nous at esté comme en gainage.

---

<sup>7</sup> À cet endroit précis, l'édition critique des *Collected Works of Erasmus* effectue un changement de paragraphe. Or, il nous a semblé plus indiqué sur le plan du sens de ne pas séparer ces deux paragraphes dans notre édition de la traduction d'Hubert Kerstan.

<sup>8</sup> *soi diffier* = se défier.

<sup>9</sup> Original : *distribuee*.

En oultre, jasois que, par ung Adam pechant, at esté amenée perdition et, par ung Crist innocent, at esté amenée salut, toutfois, l'ung n'est pas pareille à l'autre. Car perdition at esté tellement engendrée que le pechié d'ung seul at esté divisé en tous ses successeurs et, par ainsi, il at faict tout le monde ensamble subject. Mais au contraire, le benifice de Dieu est tellement donné que toute la multitude de tous pechiés universelz de tout le monde ensamble rassembléz sont aboliz maintenant par la confirmation de la mort de Crist une fois. Et non pas tant seulement sont abolis les pechiés, mais aussi justice est conferée sans merites. Que se tant at esté vailable une seule coulpe de ung homme seul que d'avoir rendu tout le monde subject à la tirrannie de la mort et aussi que ceulx qui ont pechié, à l'exemple du premier pere, seroient aussi subject de porter le gorreau\* de la mort, toutfois beaucoup plus habonde la benignité de Dieu treshabondante, tellement que ceulx qui embrassent la vrai innocence et justice, à l'exemple de Crist, ne sont pas tant seulement delivrés de la tirrannie de pechié et de mort, mais aussi, par la vie regnant, sont aussi regnans par celui qui est auteur uniq de toute notre felicité. Et pour che, il est convenable que, tout ainsi comme le pechié at esté attraiené\* par la coulpe d'ung homme, seule laquelle at obligié tout le monde à la mort, ainsi samblablement, par la justice d'ung seul homme, laquelle at esté multipliée en tous ceulx qui croient et se rendent subyetcz au realme de vie, les at faict justes et participantz de vie. Car tout ainsi que ung Adam inobedient au coumandement de Dieu en at attraict beaucoup à pechié, [imi]tateurs<sup>10</sup> de la transgression de leur grand pere, ainsi samblablement ung Crist, lequel at obeyt à Dieu son pere jusque à la souffrance de la mort en croix, at faict beaucoup de justes [imi]tateurs d'obedience.<sup>11</sup>

---

<sup>10</sup> Ce mot est difficile à déchiffrer dans le manuscrit de Nivelles. On trouve *sectatores* dans l'original latin (LB, col. 794), qui signifie « sectateur, disciple, celui qui accompagne ».

<sup>11</sup> Ce paragraphe représente un bel exemple de procédés d'insistance dont Hubert Kerstan fait abondamment usage dans l'ensemble de sa traduction. En observant le champ lexical, on remarque la redondance et l'opposition entre le lexique de l'unité et celui de la multitude : *ung Crist innocent, ung seul, une fois, une seule coulpe, un homme seul, auteur uniq, ung homme, seule, ung seul homme, ung Adam, ung Crist ; tous ses successeurs, tout le monde ensamble, toute la multitude, tous pechiés universelz, tout le monde ensamble, tout le monde, beaucoup plus habonde, treshabondante, toute notre felicité, tout le monde, multipliée, tous ceulx, beaucoup*.

Mais pour retourner à che que chi dessus nous avons institués : Se par le conseil de Dieu estoit ordonnet de effacer pechié par telle voie et ainsi donner justice et vie, à quoi doncq estoit-il besoing de induire la loi qui n'estoit de rien proffitable? À che, je respond que si at, car la loi at che conferé que, par icelle, la benificence de Dieu at esté tant plus clere et evidente envers nous. Car de tant que le pechiés est grand et augmenté en toute fureur, de ottant plus est clariffié le benifice de celui qui deslivre de pechié. La loi at descouvert la turrannie du pechié en tant que, sans proffiter, oblutioient\* contre icelui. La turrannie alors estoit puissante et de grande forche, mais la benignité de Dieu estoit beaucoup plus puissante, laquelle maintenant nous sentons plus parquoi avons tant plus experimenté, jusgue au present, la gravité de la tirannie mortele. Et certainement iceste cognoissance, nous la debvons à la loi, que nous entendons la magnitude du benifice divin ; parquoi at esté faict que, tout ainsi que le deuble occupant par le pechié, le realme de turrannie at amené la mort à tous. Ainsi Dieu, eslargissant le realme celeste, confert à tous la vie en innocence acceptée par l'autorité de Jesucrist, auquel seigneur et prince nous noz gloriffions, maintenant deslivré de la servitude de mort, de laquelle peu devant avons nulité desoub son empire.

## Capistre 6

Et pourtant que nous avons dict que par la loi pechié at habondé et qu'il at en che profité que la benignité\* de Dieu en at superhabondé\* tant plus, affin que personne n'en prende aulcune occasion de perseverer en pechiés et qu'il ne pense en soi mismo ainsi : Se pechié donne clarté et illustration et augmente la benificence de Dieu envers les hommes, il est expedient de aincor pechier et reiterer, affin que tant plus habonde. Iceste cogitation tant malvaie soit long arrier des bons cœurs et fidelz. J'ai parlé des peschiés de la vie passée, lesquelz Dieu nous at converti en bien. Et ausi, ja Dieu ne plaise que, apres che que nous sommes une fois assceurés d'estre deslivré de l'estat de la tirrannie de pechié au realme\* de innocence, que derechief nous noz separons de celui qui nous en at deslivré, ne que nous retournons precipitamment en l'ancienne tirrannie. La vie et la mort entre soi font guerre souvent tant fort<sup>1</sup> que, pluseurs fois, se destruisent l'ung l'autre et ne peulent, selonc une mismo raison, jamais avoir accord ensamble. Et pourtant, incontinent que nous avons commenchié à vivre en Crist, nous avons esté mortifié au deuble lequel nous oppresse, affin que nous vivons aincor à lui. Comment poldroit che estre que viverions aincor à celui à qui nous sommes mortz? Se nous vivons à Crist, nous ne vivons plus au deuble. Et se nous vivons au deuble, nous sommes mortifié à Crist. Mais maintenant, nous vivantz à Crist, nous sommes mort à pechié, lequel il at entaschié par sa mort.

Et pourtant, quant nous avons eult rechupt le baptesme de Crist, il n'est pas convenable que vous ne sachiés quelle choze, en effect, icelui port ou quelle choze il signifiié. Car quant nous sommes baptisiés au nom de Crist, nous morrons ensamble avoec lui de noz premiers pechiés par sa mort aboliz, et non pas tant seulement nous commorons\* avoec lui, mais aussi nous sommes ensepveliz, et che ausi par le mismo baptesme ; tellement que, tant ainsi que lui, Crist, jamais n'at vescu à pechié, toutfois

---

<sup>1</sup> *Tant fort* est la traduction proposée pour l'adverbe latin *adeo* (LB, col. 794) qui signifie « jusque-là, à ce point ». Or, *adeo* a été ajouté par Érasme à partir de 1521 seulement. On peut donc conclure que Kerssan travaillait à partir d'un exemplaire de 1521 ou d'une édition ultérieure.



pour noz pechiés, il at volut morir et at esté revocqué à la vie eternele, non pas par forche humaines, mais par la vertu de Dieu, son pere. Ainsi samblablement, nous resuscité de la mort des vices par lui propre, mortiffié des premiers pechiés, maintenant vivantz en nouvelle vie, conduisons-nous en toute voie de pitié, cheminantz tousjours de vertus en plus grans vertus. Car tout ainsi que nous sommes enteiz\* par baptesme au corps de Crist, samblablement nous noz devons transformer en lui aulcunement, tout che que nous veons estre faict en lui, lequel est notre chief, tout che devons-nous en nous, qui sommes membres<sup>2</sup>, exprimer et esperer. Icelui est resuscité, est monté au ciel, se siiet à la dextre de Dieu, son pere. Tout che estant desja accompli en Crist, ainsi ilz nous les fault ausi esperer à la fin, se ichi nous avons emulations et que nous venons à mediter tout che, ottant que il nous est possible. Et pourtant, se apres que nous avons rechupt le baptesme, [f. 19v] par icelui mortiffiés de noz premiers pechiés et de toutes noz malvaises concupiscences, nous representons le mort de Crist en nous, ottant que il nous est possible, il est aussi necessaire doncq que, dorsenant evitantz tous pechiés, nous noz exercitons continuelement en toutes bonnes œvres, par lesquelz nous venons à exprimer en nous aussi la resurrection de Crist.

Imitons aussi souvent la mort de Crist, non que nous apprehendons la mort corporelle, ne que nous faisons violence à notre corps, mais come tresbien vous cognoissiés, si nous avons telle horreur de toutes noz malvaises premiers concupiscences et pechiés que nous nous cognoissons mortiffiés d'iceulx. Car selonc l'origine qui est double en nous, il nous fault imaginer visuellement qu'ilz sont deux hommes en nous : l'ung viel et cras\*, rendant la similitude de Adam terrien, l'autre nouvel, desirant les chozes celestes, comme celui qui at prins son origine de Crist celeste. Et pourtant, cestui notre viel homme, il at esté comme occis ensamble avec Crist, eslevé en la croix, là où at esté estaincte et mortiffié toute l'ardeur de la convoitise de toutes chozes caducgues, desquelles toutes les forches universelez aulcun vraiment les peult appeller « le corps de pechié ». Lequel salutairement meurt

---

<sup>2</sup> Dans le même ordre d'idées que la note précédente, la formule *qui sommes membres*, qui correspond au latin *qui membra sumus* (LB, col. 795), a été ajoutée par Érasme en 1521.

en nous tous les fois que, apres que toutes affections coupablez estainctes en nous, nous ne servons plus par icelles à pechié. Et quiconcq est vrai imitateur de Crist en ceste maniere, comme j'ai dict, et de sa mort, icelui dès maintenant deputé\* du nombre des justes ; il a delaisié à estre subject de pechié, de la turrannie duquel il est desja maintenant preservé.<sup>3</sup> Et pourtant, se, comme j'ai desja dict souvent, se nous sommes mortz avoec Crist mort, deslivrés des premiers pechiés, nous avons esperance que, par le benifice de lui, que doresnavant, par innocence de vie sans coulpe\*, nous viverons ensamble avoec lui vivant, et tellement nous viverons que jamais ne retomberons à la mort. En quoi, ottant qu'il nous serat possible, nous représenterons l'imaige de Crist. Ne aussi, Crist n'est pas ainsi resuscité que de rechief il ne permis aulcun droict sur lui à la mort, mais il est tellement resuscité que il serat immortel à tousjours. Car che que il at esté mort à pechié, une fois tant seulement at esté mort, mais che que maintenant il est vivant, il vit à Dieu par la vertu duquel il est resuscité à vie immortele.

Et pourtant, pensés entre vous que, à l'exemple de lui, vous soiiés une fois ainsi mortz à pechié et que tous vices et convoitises passées sontz estainctes, et que vous soiiés maintenant faictz aultres et comme resuscité, vivantz de vie immortelle à Dieu, par le benifice duquel vrai innocence nous est attribuée. Ne aussi personne est vivant à Dieu, sinon celui qui est vivant à pitié et à justice et aux aultres vertuz. Car veu que nous sommes inserés et enteiz au corps de Crist et que nous sommes faictz samblablez avoec lui, il est necessair que les membres soient correspondantz et convenablez au chief. Car le chief, c'est Crist, le quel, veu que il est vivant à Dieu continuelement, il est aussi besoing que nous vivons ausi à lui par Jesucrist, notre signeur et chief ; le quel tout ainsi, comme une fois resuscité de mort, ne souffrirat plus aulcune turrannie de la mort, ainsi à vous il fault par efforchement henghier<sup>4</sup> que

---

<sup>3</sup> Autrement dit, celui qui imite le Christ devient associé au nombre des justes, cesse d'être sujet au péché et se préserve de la tyrannie du péché.

<sup>4</sup> Pour *ainsi à vous il fault par efforchement henghier*, Érasme emploie la formule *ita vobis enitendum est* (LB, col. 796), ce qui signifie, à cause de l'adjectif verbal attribut *enitendum est*, « ainsi vous devez vous efforcer [que le péché...] ». Par conséquent, Kerssan utilise une formule redondante : il double le verbe *henghier*, qui possède le sens de « s'efforcer de, faire tous les efforts pour », de l'expression *par efforchement*.

le pechié, lequel at esté une fois vaincu, ne vienne de rechief à recouvrer en vous la tyrannie, laquelle at perdu, et que il vienne à [f. 20r] reiterer le droict de la mort. Che que il adviendrat en cas que vous soiez obeissantz à voz concupiscences et convoitises, par lesquelles le deable vous retire en la premiere servitude. Et ne permettes pas que voz membres, maintenant consacrés à Crist, doresnavant soient militant à l'arbitre du deable vaincu à Crist pour perpétrer toutes iniquités. Mais au contraire soiez diligentz doresnavant de vous referer telz et entiers, totalement que l'exemplarité de toute votre vie soit manifestée, que vous aiez parfaitement relinquié\* et delaisié ensamble avec Crist tout che qui appartient à la mort et que vous soiez transformés à nouvelle vie. Et chela ferez-vous en cas que doresnavant voz membres, qui sont toutes les forces de l'ame et du corps, soient militantz non pas aux vices, lesquelz sont servantz au deable, mais à justice pour servir à Dieu. Car c'est raison de nous tous rendre militants à icelui à qui nous avons donnés une fois par escriptz tous noz noms une fois<sup>5</sup> et que nous ne aions plus aucune hantise ne convention avec celui lequel nous avons maintenant du tout habandonné. Et ausi, il n'i at pas de peril ne de dangier que le pechié vous puist, contre votre volonté, retirer en la premiere servitude, à cause que maintenant vous n'estes plus subjectz à la loi, laquelle attiroit les cupidités plus tost que elle ne les repelloit, mais estes subjectz à la grace de Dieu ; laquelle, comme elle at esté puissant de fair que nous soions deslivré de la tyrannie de pechié, ainsi elle peult fair que nous ne retombons arrier en la tyrannie de pechié.

Et toutefois, ja Dieu ne plaise que<sup>6</sup> icelles mes parolles aucun les veuilles interpreter en telle maniere que, pourtant que je vous ai dict que vous estes libres de la loi, que il soit licite de pechier existant\* que la foi soit totalement droguée, ou que la grace de Dieu, par laquelle tous les premiers pechiés soient pardonnés, que aussi pareillement elle arroie concedé de pooir pechier sans offenser le tamps advenir. Mais au contraire, par che l'on se doit tant plus abstenir de pechié, à cause que

---

<sup>5</sup> Kerssan répète *une fois* à deux reprises dans cette phrase. Il s'agit peut-être d'une répétition erronée, car le texte original n'indique *semel* (adv. « une seule fois ») qu'à une reprise.

<sup>6</sup> L'expression *ja Dieu ne plaise que* a été ajoutée par Kerssan ; on n'en trouve pas d'équivalent dans la paraphrase érasmiennne.

maintenant nous ne sommes pas contraintz par mandement à bien fair, mais nous sommes prouvocqués et appellés par merites et amour. La servitude est changée et non pas ostée. Et par ainsi, vous avés delaissé à estre serviteur de la loi pour commençier à estre serviteur de Crist, à qui servir che est felicité supernele. Et pourtant, maintenant il est en ta puissance, en partie, de embrassier l'une des deux parties, et n'est pas possible de les pooir toutes deux ensamble entretenir. La liberté te estoit de toi pas assubjecter en la servitude de mille, mais puis apres que tu as de ta franc volonté fait le droict de toi offrir à servir le signeur et que tu as commenchié à obeir à lui, il fault que tu sois obedient à celui à qui tu as donné la puissance sur toi. Et pourtant, ceulx qui se conjoignent à servir à pechié et se mettent en la servitude de pechié, les fruitz qu'ilz ont deservi\* par che service, che est la mort. Et au contraire, ceulx qui se sont offert à servir à Crist, il est necessair que ilz obeissent à lui et obeiront à leur bien. Car par obedience, ilz ne acquiront rien à Crist, mais ilz acquiront à soi misme justice, c'est adire une compaignie et asssemblée de toutes vertus. Et quant à moi, je me resjoiz fort de vous et, en celui nom de [f. 20v] vous, j'en rend grace à Crist, à cause que de ancienté, vous aiiés esté servantz à iceste tant grande et miserable servitude, adonnés au service des idoles et de villaines concupiscences, maintenant delaissantz la subjection de la tirrannie du deuble, de cœur entier volontairement, sur aulcune constraint, vous voz estes rendus à l'empire de Crist pour vivre de chi en apres non pas par la volonté de voz affections ne de la loi, mais selonc la nouvelle fourme de la doctrine evangelique, à laquelle estes conduictz, vuidans hors de voz premieres erreurs et tellement conduitz que vous soiés totalement transmués en aultre droict et estes mis hors de la puissance et domination de pechié, en telle sorte que estes serviteurs à justice, obtemperans à tous ses commandemens. Et che ne vous doibt pas estre dure ne rigoureux que il vous est commandé de servir à vertu. Car comme la raison de pechié est toute aultre qui n'est la raison de innocence, ainsi le fruit est tout contraire. Par quoi il est que, se nous avons regard à icelle choze, nous servirons de beaucop en plus grande diligence à

Dieu que au deable. Et quiconque sert à pechié, il sert au deable, et celui sert à Dieu, quiconque sert à innocence.<sup>7</sup>

Toutfois, je ne demande rien de vous au present de che que, de mon droict, je poldroi demander. Mais je radoulcirai mon oraison selonc che que je cognoi le infirmité de plusieurs en lesquelz l'esprit n'est pas aincor ferme assés et les affections desirés aincor de raverdirer\*<sup>8</sup> et repulluler. Ichi maintenant, je requier une choze, c'est que justice ait aupres de vous la samblable condition comme pechié. Se par chi devant, vous avés ordonnés voz membres pour servir aux immundicités\* et vices, tellement que, par l'arbitre de volupté, avés esté prosternés de ordure aux ordures, tousjours de tant plus souilliez, ainsi maintenant c'est raison que ausi vous mismes vous ordonnés voz membres pour servir à justice, au droict de laquelle volontairement vous voz estes offert pour servir, proffitantz de vertus en vertus, et soiiés rendus tousjours tant plus pures et amendés de votre vie. Il samble que che soit merveilleusement une choze perverse de che que Crist ne obtient pas envers vous tant seulement tel droict que, par chi devant, le deable obtenoit et que vous ne presentés pas tel service à la damme justice, comme aves faict chi devant à pechié. Et pourtant, pour excuser votre premier estat de vie, aulcunement vous voz poldriés de che excuser en allegant que, tant et si longuement que vous estiés conversantz au service de idolatrie, à cause que vous estiés servantz à pechié, il vous samble que fuissiés estrangiers de justice et que n'estiés en rien tenus ne subjectz à elle, à laquelle vous n'esties aincor adonnés. Mais maintenant, il n'est aucune choze par laquelle vous voz puissiés excuser.

---

<sup>7</sup> La disposition de cette phrase en chiasme se trouvait déjà chez Érasme : *Quisquis enim vitiiis servit, Diabolo servit : Deo servit, quicumque servit innocentiae* (LB, col. 796).

<sup>8</sup> Il n'y a pas d'équivalent au verbe *raverdirer* dans le texte latin ; on y trouve uniquement *repullulare* (LB, col. 796).

Que se la nature de rectitude peu vous esmeut, considere tresdiligeamment le fruit du dessert\* de trop tresdiverse<sup>9</sup>, lesquelz entre vous avés experimentés les deux gendres de servitude. Aiiés memoire et souvenance de penser et cognoistre quel sallair vous estoit retribué, alors que vous estiés serviteurs aux vices et que vous estiés du tout complaisanz à toutes voz ordres\* et villaines concupiscences, ainsi comme vrais [f. 21r] esclaves? Lesquelz vices attirent avoec soi leur punitions quant incontinent ilz rendent l'homme trespuant et ort\*, et de telles ordures et insannités, le deforment tellement que maintenant, apres che que vous estes convertis, vous en avés honte de vous memes et vostre cœur at horreur de voz premieres voluptés. Vous veés incontinent combien iceste puissance ne se doit pas affecter. Et toutfois, au dessus de cestui sallair, le supreme paiement que le deable paie à ses serviteurs, che est la mort eternele, jasois que che tamps pendant la vie ainsi menée soit ausi la mort et non pas vie. Regardés doncque maintenant en quelle felicité la servitude vous est changié, lesquelz, deslivrés de la tirrorie du deable, estes commenchiés d'estre serviteur à Dieu. Se n'est pas merveille se vous apercevés maintenant la grande difference qui est entre telz signeurs. Que se vous demandés ausi de avoir salair, premierement pour malvais et villains, vous vivés en innocence, en purité, en sanctité, lesquelz sont vrai vie en che monde. Puis avoir servi ainsi aulcun brief tamps, la tresgrande retribution de mortalité vous est donnée. Conjoinnés<sup>10</sup> maintenant le deable à Dieu, sanctité avoec ordures, la vie immortele à la mort. Certainement la choze vat ainsi comme j'ai dict. Le sallair du deable, c'est la mort, laquelle il retribue pour l'ort\* et miserable service qui lui at esté faict. Mais au contraire, à ceulx qui, selonc leurs puissances, ont servi à Dieu, la retribution de immortalité leurs est reposée de Dieu le pere, non pas comme sallair deub, mais par le benifice de sa grace. Et che non pas par Moise, mais par Jesucrist, notre signeur, à qui le pere at volut que tout che qu'il lui at pleut de nous eslargier, nous lui representons et non pas par aulcune loi ne par circoncision.

---

<sup>9</sup> [L]e fruit du dessert de trop tresdiverse est la traduction de *fructum obsequii longe diversissimum* (LB, col. 797) qui signifie « le fruit de l'obéissance de beaucoup très opposée ». Autrement dit, Paul demande à ceux qui ont expérimenté les deux types d'obéissance (obéissance au diable, puis obéissance au Christ) de considérer à quel point les effets de chacune de ces obéidences sont différents.

<sup>10</sup> Au sens de « comparez ».

## Capistre 7

Car Crist ne nous at pas tant seulement deslivrés de pechié et de la mort, mais aussi de la servitude de la loi, laquelle avoit esté donnée pour aulcun tamps. Et non pas les gentilz tant seulement, lesquelz n'estoint pas subjectz à ceste loi, mais aussi les juifz, lesquelz par chi devant estoint subjectz à la loi de Moise. Que ainsi soit, on le peult testiffier\* par le tesmoinage d'icelle loi. Et maintenant, je veu parler à vous, juifz, lesquelz, veu que tenés les commandemens de la loi, vous scavés que, l'homme estant subject à aulcune loi, comme vous par chi devant estiés subjectz à la loi de Moise, il est tenu subject à icelle loi ottant longuement que iceste loi vist et obtient sa puissance et vertu ; laquelle<sup>1</sup>, quant elle est aviesié et annicillée<sup>2</sup>, alors l'homme cesse de estre plus subject à elle. Et n'i at nulle aultre observation à fair par l'obligation de la loi, que il n'i at en l'obligation de la femme, laquelle est conjointe par mariage à l'homme par le commandement de la loi. Car puis que la femme mariée à l'homme et subjecte à la domination de mariage est obligée à son marri tant et si longuement que son marri est vivant et que icelui, incontinent qu'il est mort, la femme [f. 21v] deschargié du loïen<sup>3</sup> de son mariage et prestement est restablie en sa liberté par la mort de son premier marri. Et pourtant, se du vivant de son marri, en la subjection duquel elle est une fois venue, elle presume de soi marier à ung aultre, elle serat trouvée adulterée, à cause qu'elle at delaissé celui duquel ne pooit estre deslivrée en aulcune maniere, sinon par la mort. Mais se elle attend la morte de son marri, elle cesse d'estre tenue à lui et est restablie en la liberté et at puissance de soi remarier à ung aultre homme, tel qu'il lui plaist. Et n'est pas comme ung droict signoural, lequel est transferré à son heritier, et le serf, par la mort de son seigneur, ne change pas son estat, mais tant seulement change de seigneur. Ichi n'est pas ainsi, car le droict du marri à sa femme ne se peult transferer à ung aultre, car il n'at puissance de la prolonguer oultre sa vie. Et se son marri estoit immortel, la femme demoroit tousjours envers lui obligié.

---

<sup>1</sup> Laquelle loi.

<sup>2</sup> Les termes *aviesié* et *annicillée* correspondent en latin à *antiquetur*, aut *abrogetur* (LB, col. 797), verbes au subjonctif présent passif de la troisième personne du singulier qui signifient respectivement « rejeter, supprimer » et « enlever, abroger ».

<sup>3</sup> *loïen* = lien.

Et pourtant, la loi de Moïse, à cause que par figures et ceremonies adumbroit\* Crist, at esté donnée tant seulement pour aucun tamps, jusque à tant que les ombres cessassent à la venue de la clarté et que les simulacres\* et apparences des choses veritables fussent esvanuies<sup>4</sup> par la vérité apparant. Et pour che, à cause que la loi de Moïse, affin que je parle ainsi, estoit mortele, n'est pas merveille se elle est maintenant morte. Et pourtant, tant et si longuement que le tamps de la loi at duré, la loi at eult sa vigueur et avoit sa puissance sur ceulx qui se estoient faictz subjectz à elle. Et quant à entre vous<sup>5</sup>, vous n'avez que faire de la loi de Moïse, à cause que elle vous est amortie\* et vous aussi estes mortz envers elle, jadis qu'elle fuisse aincor vivante. Car apres que Crist, lequel est vérité, est venu, toute la loi de Moïse at esté annulée\* quant à la lettre. Et pourtant que vous estes entez\* au corp de Crist et conjoint à lui, comme l'espeuse à son espoux, et deslivrés du premier loien, estes venus en la puissance d'ung nouvel espoux immortel, tel que une fois est resuscité de mort pour vivre éternellement ; tellement que de chi en avant ne devez penser de renouveler de mariage ne de separer (car autrement seroit faire grant injure à ung tel espoux, se le premier marri retournoit aincor à vous). Mais il vous fault maintenant besongnier tout ainsi comme avez produit aucun fruit de la loi comme de votre marri, lequel fruit n'estoit pas inconvenient à lui, ainsi maintenant, puis que avez acquis ung plus eureux mariage, devez faire fruitz qui soit acceptable à Dieu, votre pere<sup>6</sup>, et à Crist, votre marri. Car aussi longuement que nous estiesmes subjectz à la loi crasse\* et carnelle comme notre marri, elle at eult domination sur nous par droit marital, quant les concupiscences, tant plus attraictes par l'occasion de la loi, ont eult tant de puissance sur nos membres que, à la maniere d'esclaves, avons esté traînés<sup>7</sup> à faire pechiés par icelle. Et par ainsi, d'ung tresmaleureux mariage, avons faictz fruits tresmaleureux, engendrantz tout ce qui pooit engendrer la mort et perdition. Mais maintenant, apres ce que nous sommes deslivrés de la domination de la loi desoub laquelle avons par

---

<sup>4</sup> La paraphrase érasmiene emploie *facesserent* (LB, col. 798) qui possède le sens de « s'en aller, s'éloigner, se retirer ». Le verbe *esvanuyer* (« évanouir »), pour lequel a opté Kerssan, est plus imagé et s'accorde parfaitement avec le champ lexical de l'ombre et de la lumière.

<sup>5</sup> C'est-à-dire : « Mais en ce qui vous concerne, [...] ».

<sup>6</sup> Kerssan traduit *socero* (LB, col. 798 ; « beau-père ») simplement par *pere*.

<sup>7</sup> *traînés* = traînés.



chi devant vescu, à cause que nous viviesmes [f. 22r] en pechiés n'avons pas vescu, mais avons esté pour che mort, et toutfois nous estiesmes detenus en icelle jusq à certain tamps ordonnés, il n'est pas licite de jamais plus estre subject à cestui marri carnel qui est la lettre de la loi. Mais au nouvel marri, lequel est celeste et spirituel, fault servir non pas par l'ancienté de la lettre, mais par nouveleté d'esprit, lequel avons rechupt de lui comme pour gaigne nuptial.

Mais je crain entre che que il ne vienne en cogitation d'aucun malignant\* de penser que moi, en disant que nous, en servantz à la loi, sommes allés en pechié et à la mort, que par ceste cause je voldroi condempner la loi, comme elle soit auteur de pechié. Car comme c'est la propriété, dirat-il, de justice engendrer la vie, ainsi c'est la propriété de pechié engendrer la mort ; en cas que la loi amaine la mort, il samble que la loi soit pechié ou, du moins, qu'elle soit conjoint à pechié. Mais che, ja ne adviengne à quelcun de ainsi penser ou sentir. Car aussi la loi n'est pas auteur de pechié, mais c'est che qui enseigne quelle choze soit de pechié ; lequel aucunement ne nous estoit pas cogneut devant l'institution de la loi, à cause que cescun, complaisant à toutes ses voluptés, pense que il lui soit licite tout che qu'il desir et pense d'estre choze bien droict et raisonnable de tresfort desirer tout che qui est fort delectable à le fair et accomplir. Et pourtant, j'estoi totalement complaisant à moi, sans scavoir que che fuist pechié appeter\* la choze d'autrui, se la loi n'eust deffendu que je ne le desirast pas. Et pourtant, la loi estoit à che ordonnée qu'elle reprimast les pechiés. Mais cest choze, par notre coulpe\*, est allée toute autrement, à cause que la loi manifestant le pechié n'i adjoust pas firmité\* par laquelle nous puissons repugner à pechié, et par ainsi il est advenu que, de ceste occasion, la volupté de pechier en at esté tant plus augmentée, ainsi comme la nature humaine de sa propriété est plus enclinée à che qui lui est deffendu. Et pourtant, veu que devant la manifestation de la loi, je n'avoï pas cognoissance d'aucun pechié et aucuns aultres je les cognoissois, tellement que non obstant je pensoi qu'ilz fussent licites à cause qu'ilz n'estoint pas deffendus, mon cœur estoit tant moins et plus froidement sollicité à pechier, comme l'on aime tant plus nichement\* les choses desquelz on en peult avoir la joissance et plaisir toute et quant fois qu'il plaist. Mais apres que, par le jugement de la loi, tant

de manieres de pechier ont esté manifestées, toute la compagnie universele de tantes de concupiscences, provocquée par la deffence<sup>8</sup>, at commenchié tant plus asprement à solliciter de pechier. Et par ceste occasion, pechié at prins force et vigueur, lequel devant que la loi fuist, ne regnoit pas et estoit comme mort. Et moi alors, je vivoi tout comme hors de loi et me sambloit que che que je vivoi estoit à moi misme et pour mon plaisir, tout ainsi que il me fuist tres licite de pechier et sans punition. Mais apres que le commandement me est venu, moi deffendant que je ne pechasse pas, le pechié ne m'a pas tant seulement esté non osté ne reprimé, mais aussi du contraire m'a samblé [f. 22v] que il se renforchoit en soi et reprenoit nouvelles vigeurs. Mais quant le pechié at esté<sup>9</sup> revivifié, moi qui je pensoi par avant vivre, maintenant suis mort en cognoissant mon pechié par la loi et tousjours en pechant. Et ainsi, il at esté faict que, che qui avoit esté institué pour l'aide de la vie, m'a esté tourné à la mort, non pas par le vice de la loi, mais par mon propre pechié. Car quant l'inclination à pechier estoit en moi à che facile, mon cœur debile à diligence at prins occasion à la loi pour pechier. Et par ainsi, le deauble, d'ung bon organe malvaisement usant, par l'occasion de la loi, m'at seduict à pechier et, par pechiés, il m'at occit, tellement que maintenant, je suis venus à la cognoissance de mon pechié et que j'estoi en subjection d'aultrui perdu. Et pourtant, il n'i at choze par laquelle nous puissions reprochier la loi, laquelle, comme elle est donnée du bon Dieu, ainsi samblablement, elle presente des commandemens saintz, justes et bons. Che qui deffend le mal, il fault que il soit bon.

Mais ichi davantaige, aulcun poldroit redarguer\*, disant : Veu que tout samblable engendre son samblable, se la loi est bonne, comment me peult-elle engendrer la mort, laquelle est malvaise et, de coustume, elle est engendrée de pechié? L'on poldroit ceste choze dire veritablement, se la loi nous avoit engendré la mort. Mais comme j'ai dict maintenant, la choze est tout aultrement. Car la loi ne nous est pas engendrant la mort, mais est vrai que pechié nous at administré perdicion ; lequel est tant malvais que il pervertist une choze de soi bonne en malvaistié, affin que tant

---

<sup>8</sup> Au sens d'« interdiction » (*prohibitione*, LB, col. 799).

<sup>9</sup> Original : *at est*.

plus soit cuident\* que c'est une choze tres contagieuse que de pechié, par le vice duquel tout che qui est tresbon se pervertissent en chozes tresmalvaise ; et que che soit ainsi advenus, le commandement de la loi en at esté occasion, mais non en coulpe, car icelle, comme cescun scet, elle est spirituele et appelle cescun à toutes chozes honestes. Mais que elle ne parfaict pas son œuvre, comme elle demande, che est ma coulpe, affin que je parle de moi misme, à cause que je suis carnel et inclin à chozes deshonestes et tant fort subject et constraint à pechié par longtaine<sup>10</sup> accoustumance de pechier, comme ung esclave est subject à son signeur, et che, si tresfort que moi misme, je ne scai que je doib fair, à cause que je suis tant aveuglé en mes pechiés. Et aussi, je ne scai fair che que mon cœur et ma raison jugent de estre honeste. Et toutfois, je le desir à fair, mais non obstant plus tost che qui est deshonest, je le fai, jasois que je l'ai en haene<sup>11</sup> comme choze deshoneste, et chela me advient, à cause que je suis vaincqu par ma concupiscence. Par quoi, il est que aussi les malvais le entendent que il ne doibt pas estre imputé à la loi, jasois que par tres malvaise convoitise, je serai seduict à fair che que le cœur et la raison condempne et horreur en at. Et pourtant, je testifie la loi estre bonne, laquelle deffend che que moi misme, selonc la milleur portion de mon cœur, je condempne. Il est necessair que elle soit bonne, laquelle deffend che que, jasois que je le faiche complaisant à ma chair, toutfois j'entend bien que che soit mal.

[f. 23r] Mais aulcun poldrat dire : Pourquoi doncq ne complaitz-tu pas à ta volonté se elle consent à la loi appellant à chozes honestes et donnant horreurs des chozes ordres\*? À che, il fault imaginer estre deux hommes en moi. Et à cause que maintenant, j'ai entrepris la grace de enseigner, fault considerer que j'ai la personne d'ung homme, lequel est aincor subject à vices et à pechiés. L'ung, c'est l'homme carnel et crasse, l'autre est plus pure et plus subtile. Le carneil peult estre appellé l'exterieure, l'autre interieure. Le carnel, estre subject aux affections et enclin à vices ; l'interieure, retenant grandes semences de toutes honestetés, pretend tousjours le plus qu'il peult aux chozes honestes et, estant au mi lieu des vices, tant qu'il peult crie

---

<sup>10</sup> *longtaine* = lointaine.

<sup>11</sup> *haene* = haine.

alencontre et i resiste de sa puissance. Et pourtant, nous debvons plus tost estre che que nous sommes dict d'estre selonc la milleur portion estante en nous. Et pourtant, toutes les fois que le cœur<sup>12</sup> consentant à la loi pretend à chozes honestes et toutfois il faict le contraire, ne me samble pas de fair che que je faiz. Qui est celui qui ferat che que il ne veult pas? Mais la puissance de pechier estante en moi, est attribuée à ma plus crasse partiie et aussi la proclivité\* à pechié qui est à l'homme exterieure, par laquelle il advient que, quant nous vollons chozes honestes, nous faisons chozes ordres. Et pourtant, se aulcun me veult en ceste partie mesurer, je confesse que en moi n'i at rien de bien. Jasois que selonc l'institution de raison, je desir tout che qui soit honeste, toutfois la puissance ne me est pas de parfair che que je appreuve. Car il est que la cupidité qui est en moi, attraiiante à ordures, at plus de force que<sup>13</sup> n'at la raison invitant à bien, par quoi je ne puis fair che que je desir, c'est honesteté<sup>14</sup>, mais je fai plus tost che que je condampne, ascavoir le mal. Que se il ne doibt pas sambler estre faict che que aulcun faict à regret, quant je fai che que je ne veu pas fair selonc la partiie de l'homme interieure, maintenant ne samble pas que je faiche che que je faict, mais icelle puissance de pechier plus tost est attribuée à la partiie de l'homme de moi exterieure. Laquelle puissance, la loi ne me l'ost pas, mais toutfois, elle faict que, si aulcune fois je pretend de obeiir à elle, que j'ai la cognoissance que mon pechié est totalement enteïs et infixés\* en mon cœur. Car la vertu d'honesteté tire à soi che que je voi en la loi. Mais d'aulture costé, je treuve une aulture loi ens membres de l'homme exterieure, repugnant à la loi qui complaist à la raison. Maintenant, veu que raison appelle en aulcunes chozes et convoitises ens aultres, toutfois celle qui obtient la plus malvaise partiie en moi surmonte et che qui est la plus droict est vaincque jusque à là. Tant est l'inclination de pechier conjointe entierement à la choze, et aussi l'accoustumance de transgresser ont obtenu tant de puissance ens vices, que

---

<sup>12</sup> Kerssan traduit *mens* (LB, col. 800 ; *mens, mentis* : « esprit ») par *cœur*. L'usage qu'il fait du mot *cœur* est d'ailleurs très vaste. Il lui arrive ainsi à quelques reprises de traduire *animus*, qui peut signifier « esprit », « âme » ou « cœur, simplement par *cœur*. Par exemple, au troisième chapitre, il traduit *à pūs animis* (LB, col. 786 ; « d'esprits, de cœurs pieux ») par *de tous cœur pitoable* (f. 12v). En outre, il traduit parfois *pectus, pectoris* (« poitrine, cœur, pensée ») par *cœur*, notamment au deuxième chapitre (*che est porté ens cœurs d'iceulx* (f. 10v) pour *hoc in istorum pectore geritur* (LB, col. 783 ; *pectus, pectoris* à l'ablatif neutre singulier)).

<sup>13</sup> Original : *qui*.

<sup>14</sup> Autrement dit : « par quoi je ne peux faire ce que je désire, c'est-à-dire faire le bien ».

maintenant me soit tourné en nature et comme ung prisonier captif, non veillant et reluctant\*, toutfois je suis attraiené\* à pechié.

Doncque, o moi, homme miserable qui suis constraint à servitude tant moleste\* et tra[vei]llant<sup>15</sup>! Qui est celui qui me deslivrera de ceste chare mortele subjecte à [f. 23v] tantes d'affections, tant de vices et d'assaulx et tousjours attirant à la mort? Las celui qui est oppressé de si trescruelle necessité at bien cause de soi ainsi lamenter? Parquoi tant sommes-nous plus tenus au benifice de Dieu qu'il at à nous ; lequel nous at rescouz de tant de mal, non pas par la loi ne par la circoncision, mais par Jesucrist, notre signeur. Que se che n'estoit tant aincor moi qui suis ung seul homme à ceste misme mode, je seroi retraict que, de tout mon cœur, je serviroi à la loi de Dieu, desirant toutes chozes honestes, et par la chare seroi subject à la loi de pechié, vainquissantz les delices de pechié.

---

<sup>15</sup> Ce mot est difficilement lisible dans le manuscrit. Malheureusement, la paraphrase latine (*tam molestæ servituti* (LB, col. 800)) ne propose que l'adjectif *molestæ*, le second terme étant vraisemblablement un ajout de Kerstan.

## Capistre 8

Que se d'aventure maintenant pluseurs taiches de pechié et de la servitude ancienne aincor sont demorées residentes en pluseurs crestiens, ilz feront diligence par bonne et pieuse doctrine et estudes de les surmonter, et ne seront pas seduictz ne attraictz contre leur gré à aulcun grief pechié, pour lequel ilz deserviroint\* l'estat de damnation ; ceulx qui une [fois]<sup>1</sup> sont conjointz et enteiz\* par vrai foi et le baptesme à Crist, lesquelz maintenant ont delaissé de vivre selonc le desir des convoitises et affections carnelz, apres che que la loi de Crist, laquelle est spirituele et engendrant vie, comme la plus efficace et victorieuse, nous at deslivré de la loi de pechié et aussi de la mort, compaignie d'icelle. Che que la loi de Moise, à cause qu'elle estoit carnel et pourtant inefficace, ne pooit fair. Par ung aultre nouvel conseil, Dieu at pourveu à notre salut. Et tout ainsi comme il est dict que en l'homme, ilz sont comme deux hommes, le carnel et le spirituel, ainsi en une loi de Moise, ausi sont comme deux lois, l'une crasse\* et carnele, et l'autre est spirituele. Icelle partiie de la loi at pour son auteur Moise et, comme elle n'est pas perpetuele, ainsi elle n'at pas d'efficace<sup>2</sup> pour contribuer salut. L'autre partiie, laquelle est spirituele, efficace, puissant et immortele, laquelle Crist, comme ung aultre Moises, nous at accompli. Car il estoit convenable que la chare abolissast la chare, et que pechié fuist vaincqu par pechié, et la mort sourmontast la mort. Et pourtant, Dieu, desirant le salut du gendre humain, at envoié son filz unique, jasois enthierement separré de la contagieuse tache de tous pechiés, toutfois couvert d'une misme chare de laquelle, entre nous pecheurs, nous sommes revesti. En quoi il at prins en soi la nature commune des homes et at, comme pecheur, conversé entre les pecheurs. Et que plus est, entre les grans malfaiteurs, at esté crucifié comme malfaiteur ; tellement que, comme il at rechupt en lui la personne de pechié, que il at vaincque premier pechié en spece\* de pechié et incontinent l'at abolis, par lui estant faict hostie en sacrifice pour tous noz pechiés. Et ainsi morant selonc la infirmeté de la chare par lui prinse, il at vaincu la mort, laquelle dominoit sur nous par les [f. 24r] affections carnelz, et la loi carnele et at faict que, de

---

<sup>1</sup> En traduisant le terme latin *semel*, qui signifie « une fois », Kerssan a omis le mot *fois*.

<sup>2</sup> Original : *d'efficace*.

chi en apres, la chare de la loi seroit abolie et succederoit la millieur partie de la loi. Laquelle nous avons dict estre spirituele, laquelle n'engendre pas l'ire comme l'autre, mais donne la vrai justice à ceulx qui sont vivantz, non pas selonc la lettre de la loi comme est la coustume des juifz, mais selonc l'esprit de la loi, comme renasquie\* en Crist. Ens aultres<sup>3</sup> at eult aulcune pourtraiture de ombre de justice, mais en nous la vrai et parfaicte pieté est absolute par Jesucrist. La mutation des estudes declarent nouveau gendre de vie.<sup>4</sup>

Nous veons que, à ceulx qui perseverent<sup>5</sup> au viel judaisme, à cause que aincor sont carnelz, les chozes qui sont ausi carnelz estre en leur cœur. Et au contraire, ceulx qui sont enteiz à Crist ont encommenchié d'estre spirituel, oubliantz tout che qui appartient à la chare, sont ravis par affection à tout che qui est spirituele. Car tel que aulcun est, tous ses faictz et affections seront samblablez. Quant à la chare, nous sommes mortelz. Mais Crist immortel nous at rappellé en vie, veu que il est notre vie. Mais la loi carnel des juifz est contraire à Crist et attirre arriere de Crist. Et pourtant<sup>6</sup>, elle engendre la mort en repugnant à celui le quel est seul auteur de vie. Mais les juifz, par estude et zele de leur loi, ont occis l'auteur de justice et de vie. Mais du contraire, ceulx qui, delaissant la lettre de la loi, ensuyvent che qui appartient à l'esprit, iceulx treuvent vie en Crist et ne font nulles querrelles des froides observations ne des cerimoniies des juifz, mais cheminantz en toutes œvres de charité, ont paix avec tous. La superstition est plaine de toutes querrelles, mais vrai pieté est tranquille en tous repos. Et ne se fault pas donner merveile se cestui at dissention aux hommes, le quel n'a pas de paix à Dieu.<sup>7</sup> Car che n'est aultre choze de adherer à la loi carnel (laquelle Dieu at volut estre abolie par Crist affin que la loi spirituel succedast) que de rebeller du tout à Dieu. Car puis que che est hors de la volonté de Dieu, icelui affect

---

<sup>3</sup> C'est-à-dire : « en les Juifs ».

<sup>4</sup> Cette phrase, dont le sens n'apparaît pas évident, est l'adaptation du passage : *Mutata studia novum vitæ genus declarant.* (LB, col. 801) La version d'Érasme se traduit littéralement par : « Les applications zélées changées montrent un nouveau genre de vie », ce qu'il faut comprendre en ce sens : « Lorsque les objets de zèle sont changés, cela signifie un nouveau genre de vie ».

<sup>5</sup> Original : *peseverent*.

<sup>6</sup> Au sens de « en conséquence ».

<sup>7</sup> Autrement dit : « Il ne faut pas s'étonner si celui qui n'est pas en paix avec Dieu se trouve en désaccord avec les autres hommes. »

ne peult sinon repugner à la volonté de lui, lequel appelle à chozes beaucoup diverses. Et affin que personne ne estime estre point ou gaire de peril de continuelement soi stablir sur la lettre de la loi et en icelle perseverer, nous perdons noz paines de complair aux homes se nous ne complaisons à Dieu. Et tous ceulx qui, en toutes obstinations, tiennent la loi de Moise selonc l'intelligence carnele, il ne sont pas complaisantz à Dieu et n'i peullent complaire se ilz ne retournent à l'esprit, delaissant la chare. Que les juifz soi efforcent, tant que ilz peullent, de leurs nouvellités des lunes, de leurs sabbatz, tout che ne leur proffit de rien et jamais ilz ne obtiendront che que ilz se promettent.

Mais toutes ces chozes ichi ne vous competent\* de rien à cause que n'avés que fair de la loi carnele, mais estes spirituelz, en cas toutfois que vous vivés tellement que il plaise à l'esprit de Dieu estre le habitateur de votre cœur. Car celui qui n'at aultre choze en lui sinon que il est baptisié, cestui appartient aincor à la chare, se avoec che il ne boit l'esprit de Crist et soit inspiré de lui. [f. 24v] Nous ne sommes pas conjointz à Crist par cerimoniies, mais par l'esprit ; lequel qui ne l'a pas, il est arrier de Crist. Que se d'aventure Crist est en vous, veu que Crist ne soit maintenant aultre choze que castité<sup>8</sup>, que verité, que attemperance\* et toutes les aultres vertus, quel lieu poldroint les vices obtenir en vous? Car celui qui at Crist, il fault que il manifest avoir Crist. Et qui at Crist, icelui est mort en sa chare, comme avons chi devant dict, mais il vist en vie immortele.<sup>9</sup> Et icelui ainsi nous le manifestons se le corps, qui est la plus crasse partiie de nous, lequel sollicite par toutes attraites de volupté à toutes chozes mortiferantz, est mort et soit hors de toutes affections de pechier. Il fault que l'esprit, qui est la millieur partiie de nous, soit vivant, sollicitant à chozes honestes et à tout che

---

<sup>8</sup> *castité* = chasteté.

<sup>9</sup> Dans les deux phrases précédentes, Kerssan procède à des modifications par rapport à la paraphrase érasmiennne – modifications minimales, certes, mais qui valent la peine d'être mentionnées vu leur petit nombre. Dans la phrase *Car celui qui at Crist, il fault que il manifest avoir Crist*, il inverse les deux segments : en effet, l'original, *Christum exprimat oportet, qui Christum habet* (LB, col. 801), propose plutôt : « Il faut qu'il exprime le Christ, celui qui possède le Christ ». Par la suite, dans le passage *Et qui at Crist, icelui est mort en sa chare [...]*, Kerssan ajoute *Et qui at Crist* (il répète donc la formule *qui Christum habet* de la phrase précédente), alors que le texte latin n'indique que *Is carne mortuus est [...]* (LB, col. 801), c'est-à-dire « Celui-ci [le Christ] est mort en la chair [...] ». La répétition a pour effet d'augmenter l'intensité et la sévérité du message.



qui appartient à justice, et ravissant en nous à toute impetuosité en Crist<sup>10</sup>. Et pourtant, se veritablement l'esprit de Dieu, lequel at resuscité Jesucrist de mort, est habitant en vous, il n'i sera pas oiseux. Car l'esprit, c'est une choze efficace et vivifiant ; lequel besoingnerat en vous selonc votre capacité, comme il at faict en Crist. Il l'at resuscité de mort et plus ne le laisserat morrir. Et il vous revocquera de pechié, qui est la vrai mort à vie, en destruisant toutes perverses affections. Et che serat par l'esprit auteur de ceste vie, laquelle maintenant est habitant en vous. Et pourtant, nous sommes vivant à celui esprit, à lui nous sommes subjectz, à lui nous debvons obeiir, non pas à la chare à laquelle nous sommes maintenant mortz. Nous avons delaissié d'estre redevable à la chare apres che que nous avons commenchié d'estre conjointz à Dieu. Et pourtant, ja n'advienne que, de chi en apres, nous vivons à son plaisier, laquel<sup>11</sup> plus tost debveroit servir à l'esprit. Car vous estes appellés à la vie. Pourtant, se vous estes vivant selonc la chare, vous voz hastés de cheminer à la mort ; mais se vous vivés en la vigueur d'esprit destruisantz toutes les cupidités de la chare, lesquelles mortiffiées, alors vous viverés. Et l'empire de l'esprit n'est pas dure ne rude à fair ne à porter.<sup>12</sup> Il appelle à toutes chozes excellentes, les veulantz et les convoiteux de che. Car il inspire une vertu d'amour à laquelle rien ne peult estre difficile ne impossible, et à qui toute choze est fort delectable. Et tout ainsi que le corps est vivant à son esprit, ainsi l'ame vist à son esprit. Se l'esprit du corps est languissant, tout le corps languist ; se il est en sa forche et vigueur, tout le corps en est aligné.

Et pourtant, tous ceulx qui sont conduictz de l'esprit de Dieu, ilz sont faictz filz de Dieu. Les enfans respirrent et rendent la volonté du pere et, liberalement d'eulx memes tresjoieux, ilz font tout che qu'ilz scaivent qui lui est agreable. Et les sertz, à

---

<sup>10</sup> En comparant avec la paraphrase érasmiennne, on constate que Kerssan a procédé à l'ajout de *en Crist*, ce qui a pour effet d'expliciter la manière dont il interprète le terme *impetu* (LB, col. 802 ; *impetus* : « mouvement en avant, élan, force »).

<sup>11</sup> C'est-à-dire : « lequel ».

<sup>12</sup> Dans cette phrase, le traducteur ajoute *ne rude à fair ne à porter*. En effet, si l'on se réfère au texte latin, on trouve uniquement *Nec durum est Spiritus imperium* (LB, col. 802). L'adjectif *durus* signifie « dur, rude, âpre ; difficile, pénible ». Kerssan le rend donc par le redoublement synonymique *dure ne rude*, puis il précise *à fair ne à porter* afin de rendre la nuance figurée de ce terme pouvant également se rapporter à une qualité matérielle.

cause que de leur nature ne sont pas conjointz à leur seigneur, ilz sont entretenus en toutes craintes et paour<sup>13</sup> et sont constraintz à forche de fair tous services en leurs malvaistiés. Laquelle maniere de servitude appartient aux juifz, lesquelz se delectent en faisantz toute la servitude rigoureuse de la loi ; de laquelle entre vous, une fois estes deschargiés et deslivrés, par quoi vous garderés derechief retourner à telle servitude que de vous assubjecter d'estre constraintz [f. 25r] de servir aincor à elle par crainte. Mais vous avés rechupt l'esprit de Dieu, par lequel vous estes adoptés au nombre des enfans de Dieu, et non pas comme serviteurs. Icelui esprit nous donne et administre telle fidence\* que, se nous avons affair de quelcque choze, nous preterons icelle voix au l'oreille de Dieu, laquelle at accoustumée d'estre tresacceptalle à ceulx qui nous ont engendrés, parlant à lui, disant : Pere, pere! Nous ne oseriesmes pas iceste voix devant lui deplorer se nous n'estiemes confidentz\* d'estre ses enfans et que il soit notre pere à nous propice, à cause que sans contrainte, mais volontairement, nous vivons en tout à sa volonté. Aultrement, il ne nous eust pas faict participans de son esprit, se il ne nous tenoit pour ses enfans. Et pourtant, par icelui, comme gaige et enseingne de la carité paternele, il fait foi à notre esprit, tesmoingnant que nous sommes ses enfans, celui qui nous at donné che gaige.

Que donc, nous ses enfans et non pas serviteurs, ausi nous serons ses heritiers, ascavoir heritiers de Dieu, duquel, comme du vrai auteur, sont che qui est<sup>14</sup> procedant. Et nous serons ensamble heritiers avoec Crist, au corps du quel nous sommes enteïs, et avoec lui avons commenchié de avoir ung pere commun et, par icelui, nous sommes parvenus au droict de la possession du commun heritaige. De laquele heritableté\*, toutfois nous ne parviendrons pas à icelle possession se nous ne cheminons par telle voie, par laquelle Crist propre cheminant est parvenu. Icelui, par souffrance de mal, est parvenu à la possession de tous biens ; par obedience, est venu au realme\* ; par ignominie, il est venu à la gloire ; par la mort, il est parvenu à immortalité. Et pourtant, il nous fault souffrir avoec lui, affin que avoec lui nous advienne la possession de tous biens ; il nous fault obeïir, affin que avoec lui nous

---

<sup>13</sup> *paour* = peur.

<sup>14</sup> Original : *est est*.

regnons ; il nous fault porter les opprobres du monde paciamment, affin que nous soions avoec lui gloriffiés ; il nous fault mourir pour aulcun tamps avoec lui, affin que soions à tousjours vivans avoec lui. Par ceste loi, l'on parvient à iceste heritableté, laquelle, à cause que elle est immortele et tant inestimable que elle surmonte toute la capacité et estimation de l'entendement humain, se tu rassamble en une masse toutes les afflictions humaines en ung seul homme, elles seront legiers et de petit estimation, se tu les regarde en estimant la retribution de la gloire future, laquelle retribution, par icelles afflictions, est comme acquise et achetée.

Et d'iceste felicité, jasois que nous en aïons maintenant le gaige, tellement que n'avons aulcune occasion de nous deffier, toutfois elle n'est pas aincor absolute ne parfaite pour la cause de che corps, lequel est aincor subject à la mort et à douleurs. Toutfois che tamps, pendant aulcun bon sentement\* secret et couvert, est donnet par dedens par l'esprit, mais icelle felicité serat totalement manifestée et produite quant, apres la ressuscitation de corps et apres que toute injure et empeschement de toute mortalité, nous serons avoec Crist immortele, regnantz aussi immortelz. Et icelui tamps, che tamps pendant toute l'assemblée et fabricque universele de che monde est attendant, comme desirant celui jour auquel, apres que le nombre des enfans [f. 25v] serat aempli, alors serat manifestée la gloire d'iceulx ; lesquelz, chargé aincor de che corps mortelle, quant ilz sont traveilliés de fain, de soif, de maladie, de douleurs et aultres afflictions, il samble ausi que le monde propre soit en aulcune maniere participant de ceste infelicité humaine, à cause que la terre, l'eau, l'air et les corps celestes et, que plus est, les angelz\* propres, ne sont faictz pour aultres choze, sinon pour servir à la nécessité des hommes. Ne ausi le monde propre jamais ne serat en sa liberté, tant et si longuement que parfaite liberté serat accomplie aux enfans de Dieu. En attendant che, il<sup>15</sup> seuffre servitude à regret. Car ausi ens chozes, lesquelles n'ont pas d'ame, at aulcun appeti naturele de perfection. Et che, il seuffre<sup>16</sup> obeissant à celui de la volonté duquel il est adonné à ceste servitude, et che, tant plus paciamment, il seuffre, à cause que il entend qu'il n'est pas à che eternelement subject, mais il cognoit

---

<sup>15</sup> Le monde.

<sup>16</sup> Original : *seuffrent*. C'est, en effet, encore *le monde* qui est le sujet du verbe *seuffre*.

que la loi de son service lui serat ostée, alors que les enfans de Dieu seront plainement deslivrés de toutes taiches de mortalité, et alors, le monde scet que il cesserat de plus estre<sup>17</sup> subject aux dangiers de mortalité. Quant doncq nous veons que tous les elemens du monde sont si continuelz aux mutations et en tant de manieres variablez et subjectz à tant de corruptions : le soleil et la lune, sans che que en tant de chozes caducguez labourent souvent pour les reparer quasi en vain, souffrir leurs eclipses et aultres leurs deffaultes, les estoilles eslevées par querelles contre les estoilles.<sup>18</sup> Avoec che, il n'est pas de doubte que tout le peuple universel des angelz, regardant d'en hault toutes noz calamités et miseres, ne aiit aucun p[ieux]<sup>19</sup> affect à nous et, de tant qu'il leur est licite, ont compassion de noz malz et de noz labeurs. Toute la nature universele de toute choze ne se lament-elle pas avoec nous et desir la fin de ses labeurs et de ses douleurs, comme faict la femme enfantant?

Et che ne doibt pas sambler d'estre choze merveilleuse que ainsi il advient à l'universalité de toutes chozes, veu que nous aussi, hommes, ausquelz premiers entre toutes chozes mortelz, il est advenu de estre inspirés de l'esprit de Crist et non pas vulgairement, sommes non obstant tant subjectz à tant de malz et che, en partiie pour cause de la varieté des necessités d'iceste vie et, en partiie, pour la improbité des malvais, tellement que sommes en nous memes, nous sommes gemissans et sommes continuelement constraint d'avoir compassion des malz d'autrui, desirant par souhait celui jour auquel tout le corps universel de Crist, accompli de tous ses membres, soit deslivré de tous dangiers, dès maintenant faict spirituel de crasse et carnel, et ausi faict immortele. Tout che que durant che tamps nous survient de mal, nous le portons liberalement par l'esperance de felicité promise de Crist ; duquel, jasois que nous aiions rechupt le gage de salut, toutfois il n'a pas aincor ichi parfait la plenitude de

---

<sup>17</sup> Original : *est*.

<sup>18</sup> La seconde partie de la phrase, qui va de *le soleil et la lune à contre les estoilles*, est une proposition infinitive en latin. Kerssan a laissé les verbes *sentire* et *pugnare* (LB, col. 803) à l'infinitif, mais il aurait plutôt fallu les accorder en français, ce qui aurait donné : [...] *nous veons [...] [que] le soleil et la lune, sans che que en tant de chozes caducguez labourent souvent pour les reparer quasi en vain, [souffrent] leurs eclipses et aultres leurs deffaultes, [et que] les estoilles [sont] eslevées par querelles contre les estoilles.*

<sup>19</sup> Ce mot a été réécrit par Kerssan et est impossible à déchiffrer dans le manuscrit. La version en latin donne cependant *pio* (LB, col. 803), ce qui nous permet de proposer qu'il s'agit de l'adjectif *pieux* en français.

salut, mais at volut que nous l'atendons à l'autre monde. Car nostre parfaicte salut est située ens choses futures, desquelles nous avons trescertaine esperance. Car esperance n'est pas de milles choses presentes ne subjectes à l'œil corporel, mais de celles qui ne apperrent pas aincor. Car aultrement, qui est celui qui [f. 26r] at esperance de che que il voit à l'œl? Et aussi, il n'i aroit ichi nulle loenge de foi ne d'esperance, se dès maintenant estoit manifestes les promesses que Dieu nous at faict. Et pourtant, se nous regardons des œulz de la foi les choses que on ne peult veoir des œulz corporelz et, aulcune fois perseverantz en douleurs par esperance ferme, nous attendons che qui nous est promis, à quoi ne poons fallir aulcune fois.

Non obstant affliction qui nous est, selonc la chare, molesté<sup>20</sup>, mais il est possible que il soit expedient d'estre ainsi afflicte. L'esprit toutfois ne conseil sinon le bien et faict bataille à la infirmité du corps, mais l'esprit de Dieu lui donne inspiration, donnant aide à la imbecillité\* de notre chare et, par esperance, eslevant à souffrir tous malz, en demonstrant quelles choses on doibt desirer requerrir. Car nous, selon affection humaine, nous ne scavons quele chose nous debvons desirer ne comment nous debvons desirer. Parquoi il avient<sup>21</sup> souvent que, pour chose salutaire, nous demandons choses damnables, che que à moi misme est souvent advenu. Quant, à gran regret, souffrant affliction de mon corps comme mal advisé, je requerroi l'aide divine, priant trois fois que Sathanas me delaissast, duquel alors j'estoi fort vexés. Et pourtant, me at esté refusé che que je demandoi. Pour chose de plaisance ont esté données choses salutaires. Car Dieu entend le desir de ses enfans en cas que ilz ne requerrent pas selonc l'affection de la chare, mais selonc le desir de l'esprit ; lequel aussi, quant nous serions reposantz, toutfois ne cesse de prier Dieu pour nous, et che ne fait-il pas selonc la maniere humaine, mais en gémissemens inenarrablez<sup>22</sup>. Che que tu veuls impetrer\* des hommes, i le te fault demander par raison verbale, ausguelz aincor ne serat pas manifesté che que tu demande, se il ne leurs est bien declarré et

---

<sup>20</sup> Original : *chare, est molesté*.

<sup>21</sup> *avient* = advient.

<sup>22</sup> Dans la paraphrase latine, la formule *gemitibus inenarrabilis* (LB, col. 804) avait soulevé les critiques de Noël Bédé. Érasme s'était défendu en citant les Pères de l'Église, en particulier Ambroise qui applique de manière figurative des émotions humaines à l'Esprit saint (voir *CWE*, p. 49, note 19). Kerssan a conservé l'interprétation érasmiennne de ce passage.

l'aient aprins et, avoec che, aincor ne scavent-il assés discerner quelle choze soit tresbonne. Mais Dieu, lequel aussi parfaitement regard les secretz du cœur et les entend visuellement, aussi il cognoit, jasois que n'en disons riens, tout che que le cœur desir ; lequel, tant de fois que il prie pour chozes saintes, aiant compassion des malz des saintz, alors il faict sa priere selonc la volonté de Dieu et non pas selonc l'affection humaine. Car il ne desir choze sinon que pour le salut eternel, il ne desir choze sinon che qui est à la gloire de Dieu. Et celui qui desir de tout son esprit aulcune choze à son salut, jasois que par election il peult errer, tout fois en propos ne peult errer. Et pourtant, Dieu eslargit non pas che que on at demandée, mais che qui est tres grandement divisible à che à quoi tu at ordonné la somme de toutes les prieres.

Et n'avons cause de nous espaenter\*, craindans que, par la magnitude de noz malz, estantz vaincqus, ne defallons, veu que che nous avons tresscertain que tout<sup>23</sup> che que il adviendrat aux bons, tout leur serat tourné en bonté ; tant est la faveur et amour de Dieu donnée à nous, lesquelz il nous at esleut par la volonté presdestinée de son esprit et nous at appelé en iceste felicité. De pretendre, c'est a fair<sup>24</sup> à nous, mais la fin depend de la volonté de Dieu. Dieu n'at pas esleut en temerité sans cause, car il cognoit les siens long tamps devant que il les ai appelé. Et n'a pas tant seulement cogneut ceulx que il appelleroit, mais ausi, par certain decret de sa sainte volonté, avoit ordonné que ilz seroient [f. 26v] enteiz au corps de son filz Crist et, à la similitude de lui, seroient transformé ; lequel<sup>25</sup>, apres que il at eult vaincque la chare et la mort, triumpgant, s'en est allé en immortalité, affin que les membres soi mismez aient che en esperance, che que desja ilz voient estre faict en leur chief. Et ainsi, il acquerroit à soi beaucop d'enfans par son seul filz, entre lesquelz Jesucrist seroit chief et ducteur\*, comme le premier naiz distribuant ausi son droit aux aultres. Et affin que nous eussions certaine foi de che que Dieu at une fois ordonnés qu'il le accomplirat plainement, ceulx lesquelz il at cogneut devant que le monde fuist faict et les avoit

---

<sup>23</sup> Original : *tout tout*.

<sup>24</sup> L'original propose bel et bien *a fair* en deux mots, mais on doit comprendre cette formule au sens de : « c'est notre affaire, il est de notre ressort de ».

<sup>25</sup> Le Christ.

esleut, desquelz maintenant avoit publié par les oracles de ses prophetes la determination de sa volonté, iceulx ausi les at appelé par l'evangile. Et ne les a pas appelé sans cause, car par sa benignité\* il at rendu iceulx appelés de malvais bons, de offenseurs innocens. Seulement restat la gloire, laquelle ausi maintenant en gran partie est advenue, se doncque n'est choze magnifique d'estre sepparé de vices, de triumphe en gloire de innocence et d'estre hors de toutes affections corrompues, et ainsi estre enteis à Crist, que tu sois ensamble avec lui et d'avoir l'esprit de lui en gaige, che est estre heritier de Dieu et coheritier ensamble avec Crist ; tellement que, de che qui est à parfaire, ne se fault pas deffier qu'il ne serat accompli en son tamps.

Puis doncque que che est tout ainsi, pour quoi est que aucun se poldroit deffier? En tant de maniere maintenant, Dieu at déclaré sa charité qu'il at à nous et ausi at-il faict sa benificence. Puis doncq que che est en nous, quelle choze poldroit aucun adversaire? Quelle choze vaudra la malice des hommes, puis que Dieu est notre garde? Ou quelle choze maintenant ne attenderons-nous de Dieu, lequel nous est propice et qui, pour nous qui n'estions pas aincor à lui reconciliés, n'a pas espargnié son filz unique, mais pour nous tous l'at exposés seul ; et redigé comme à rien et renboute de lui, affin que il nous sublevast<sup>26</sup> ; et l'at faict comme pechié, affin que nous fuissions deslivré de pechié ; l'at livrés à la mort, affin que nous fuissions revivifiés? Et pourtant, quant il at donnet son filz, devant lequel sont toutes choses, ne s'ensuyt-il pas doncque par la donation, laquelle nous est fait de soi, que toutes choses nous sont données ensamble avec lui, che qui appartient à son filz, duquel il nous at faict coheritiers? Ou quelle choze ne ferat-il pas pour nous, apres che que il at livré celui qui est plus agreable à toutes creatures? Et n'est pas à craindre que Dieu destourneroit sa volonté que il at à nous ne que il change les œvres du calumneux. Qui est celui qui presumerat de faire accusation alencontre de ceulx, lesquelz Dieu propre, par certain conseil et destiné, il at esleut et les tient pour les siens? Dieu donrat-il audience au calumneux alencontre de ceulx ausquelz, sans l'avoir deservi, il at pardonné tous leurs pechiés? Dieu, qui est le juge de tous, nous at absolz de la punition de notre premiere vie et nous tient pour justes. Et qui serat celui qui

---

<sup>26</sup> *sublevast* = soulevât.

condempnera ceulx qui sont absolz? Mais que nous noz gardons de retomber ens premiers coulpes\*. Crist, c'est celui qui at tant d'affection à nous que, pour nous garder, il at aussi volu souffrir la mort et, que plus est, il nous est resuscité [f. 27r] de mort, affin qu'il ne fuist pas alongié des siens ; lequel pour nous, estant notre advocat, et lui misme juge seant à la dextre de Dieu le pere, envers lequel (auquel propre il est tout samblable) il poursuyt notre cause. Et pourtant que le pere nous at deslivré de tous pechiés par la mort de son filz, auquel, veu que nous sommes tant aimés, pour quoi doncque dorsenant avons-nous la crainte du deable ou le ministre du deable, ascavoir l'homme criminant ou condempnant?

Veue que nous sommes, par tant de benifices et tant de gaiges, obligiés à Dieu et à Crist, qui serat cestui qui noz retrairat de la charité d'eulx que nous ne re aimerons<sup>27</sup> ceulx desquelz nous sommes tant aimés? Che ne ferat jamais aulcune tempeste des malz humains, ne affliction, ne angoisse, ne la famine, ne la nudité, ne horraige<sup>28</sup> de mere<sup>29</sup>, ne aulcun aultre peril venant de samblable cause, ne la persecution des malvais, ne la glaive menaschant à la mort. Car toutes icelles chozes advenir aux bons, de long tamps l'at preveu David, le prophete misticque, lequel inspirré de l'esprit divin dist : *À cause que pour l'amour de toi, continuelement nous sommes tirrés à la mort et sommes réputés comme brebis destinées à la mort.*<sup>30</sup> Lesquelles chozes, jasois qu'elle samblent estre fort ameres, toutfois il n'i at chozes qui nous faiche horreur. Desmembrer, il nous peullent, mais opprimer, ne peullent. Et que plus est, de tant plus griefve plaghe\* que il nous persecuterons, de che tant plus en plus il confirmeront notre charité à Crist et la carité<sup>31</sup> de Crist à nous, veu que par tout nous passons outre victorieux et che, non pas par la puissance et vertus de nous mismes, mais par la deffence de celui à qui nous debvons tout. Car celui qui ainsi et tant nous aime, jamais ne permettra que nous soions vaincqu. Ne aussi nous, aiant memoire

---

<sup>27</sup> *re aimerons* = aimerons de nouveau.

<sup>28</sup> *horraige* = orage.

<sup>29</sup> *mere* = mer.

<sup>30</sup> Cf. Ps 44, 22.

<sup>31</sup> Dans cette phrase, *charité* et *carité* sont deux formes du terme « charité ». Kerssan emploie indifféremment l'une ou l'autre de ces formes dans l'ensemble de sa traduction.



de sa benificence qu'il at envers nous pour quelcque assaulx des malz qui nous surmenent, ne serons pas vacillantz arier de celui qui debvons tant aimer.

Mais jusque au present, che que j'ai recité, che est vulgaire. Car ausi je veuil dire en plus grande audace quelcque aultre choze, mais che est une choze laquelle est trescertaine et cognoi que il soit tres veritable. Car les peril, lesquelz pooint estre engendrés et produitz des substances invisibles, et aussi oppugner\* le cœur et conscience, et non pas tant seulement le corps, lequel, apres que il est une fois contempné\*, nulle choze qui soit de discrime, de persecution ne de quelcque mal qui soit le peult tourmenter, estoit plus grandement à craindre.<sup>32</sup> Et toutfois n'avons aincor de che quelcque occasion de craindre quelcque choze, car nule angle\* de quelcque collection qu'il soit, jasoit qu'il soit plus puissant que nul homme, ne aussi le premier de tous les angelz quel qui soit, ne tout le gendre de l'ordre des angelz que on appelle vertu, ne aulcune sublimité de quelcque haulteur que soit, ne aulcune profundité, che est à dire que quant les anglez nous impeteroient\* d'en hault nes des abismes, en fourme de bien ou du contraire, ne instance ne future que au present, le discrime soit intenté, ou en la vie future<sup>33</sup>; et en brief parole, ausi [f. 27v] se davantaige soit choze aulcunne, entre toutes creatures visible ou invisible, de quelcque puissance ou efficace que che soit, non obstant ne nous poldrat tarrer arrier de la charité de laquelle nous sommes conjointz à Dieu par Jesucrist, son filz, nostre signeur.

---

<sup>32</sup> La version originale de cette phrase va comme suit : *Magis erant formidanda pericula, quae poterant ab invisibilibus substantiis proficisci, & mentem etiam oppugnare, non modo corpus, quo semel contemto, non terrent illius discrimina.* (LB, col. 805), ce qui signifie : « Les périls étaient davantage à craindre, lesquels pouvaient émaner de réalités invisibles et aussi attaquer l'esprit, et non pas seulement le corps, dont une fois qu'il est méprisé, les dangers qu'il court n'effraient plus. » Dans sa traduction, Kerssan développe davantage le terme *discrimina* (*discrimen*, *discriminis* (n.)), qui signifie, dans ce contexte, « point critique » ou « danger », en proposant *nulle choze qui soit de discrime, de persecution ne de quelcque mal qui soit*. D'une part, il ajoute les nuances *discrime*, *persecution* et *mal*, et, d'autre part, il emploie les formules hyperboliques *nulle choze qui soit* et *de quelcque mal qui soit*.

<sup>33</sup> La formule *ne instance ne future, que au present le discrime soit intenté, ou en la vie future* est tirée du latin *neque instantia, neque futura, sive praesens intentetur discrimen, sive in futuram vitam* (LB, col. 805), qui signifie : « ni dans l'immédiat, ni dans le futur, ou si le danger présent est dirigé contre [nous], ou encore dans la vie future », autrement dit : « si le danger [nous] menace maintenant ou dans le futur ».

## Capistre 9

Auquel à la mienne volonté que tous les juifz se convertissent, delaisant leur Moise ; lesquelz maintenant tient aincor cest opinion que che soit suffisant pour acquerir salut que ilz sont les enfans de Abraham à cause que ilz tiennent la loi anciennement donnée de Dieu, jasois que toutes che ne leur proffiterat de rien se ilz ne se monstrent dignes par la foi que ilz soient attirés et aimés de Dieu. Mais d'iceulx, en rude pertinacité\* est rebouté Crist qui at esté promis par la loi, lequel ont rechupt les gentilz. Et ausi, je ne dis pas che pour aulcune haïne que j'ai à ma nation, jasois que par tout elle me persecute. Car che qui est vrai, je le dirrai, et de che, je pren Dieu en tesmoing, lequel cognoit toute choze, et ausi je ne mentirai de rien et ausi, de che, ma conscience serat tesmoing, de laquelle le saint esprit est auteur et scrutateur. Car la perdition de plusieurs, perissantz par leurs coupes\* propre, me travaillent le cœur tresamerement et, continuelement en douleur, suis deplaisant de leur deffault. Doncq je ne hay pas tant les juifz que je ne voldroi se en aulcune maniere estoit possible racheter leur propre salut par la mort de mon propre corps, et ausi, je ne refuseroi pas d'estre rebouté de Crist propre, en cas que tous ceulx auxquels je suis conjoint par affinité de nation et de gendre avoec moi ausi se veuillent accompagner à la foi de Crist.

Et comme ilz sont juifz natifz, ainsi le puissent estre par la cognoissance de verité ; lesquelz, sur toutes aultres nations, debvoient cognoistre et embrasser celui lequel leur at esté promis par la loi. À cause que Dieu particulièrement at, entre toutes aultres nations, esleut iceste nation de long tamps en aiant les aultres nations comme bastars, et at eslevé iceste seule comme ses vrais et propres enfans germains. Et lesquelz ont de lui iceste gloire et dignité principale, à cause que ilz ont habandonné toute idolatrie pour adorer le vrai Dieu. L'autorité de la loi faict de Dieu at esté envers cest nation ; les promesses et alliances faictz avoec Dieu ont esté à ceste nation ; les manieres et cerimoniies des chozes sacrées ordonnées selonc le commandement de Dieu ont esté envers ceste nation ; les oracles des prophetes promitans long tamps devant la venue future de Crist et ausi icelle felicité de laquelle peu dessus me suis

gloriffiié ont esté envers iceste nation. Laquelle en son gendre est descendue des glorieux et tresacceptables à Dieu auteurs et clartés de notre nation, Abraham, Isaac, Jacob et aultres, apres desquelz de la lignée, Crist, selonc la chare, a volut nasquir\* ; tellement que en ceste partië, iceulx juifz, veuillent ou non veuillent, sont prochains et cousins à Crist, lequel est beaucoup plus de grand estime que iceulx leurs peres, desquelz tant ilz se gloriffient. [f. 28r] Car iceulx, jasois que ilz aiieent estés fort bons et piieus, toutfois ilz n'ont esté aultre choze que hommes. Et Crist tellement at esté homme que aussi lui misme soit Dieu et non<sup>1</sup> pas Dieu particulier à iceste ou telle nation, mais Dieu universel de tout le monde, dominateur de tous, auquel seul on doibt toute loenge eternellement. Amen.

Che non pourtant la malvaistié d'iceulx juifz n'a pas pour che eult tant de autorité que, pour ceste cause, Dieu ne accompliroit pas tout che que il at promis de accomplir par les oraclez de ses prophetes. Car au peuple de Israel et aux successeurs de Abraham at esté promise iceste felicité. Mais non pas à tous at esté promise, mais à ceulx tant seulement qui seroient vrai successeurs d'iceulx. Car tous ceulx qui sont descendantz du gendre de Israel ne sont pas pour che vrais enfans de Israel, mais ceulx qui sont constantz et fermes en la foi et sont invinciblez alencontre de toutes les adversités de che monde, desquelz<sup>2</sup> Dieu ragarde la vrai pieté de notre cœur, à iceulx appartient le vrai surnom de Israel. Ne aussi tous ceulx qui sont engendrés du sang de Abraham ne sont pas incontinent pour che les enfans de Abraham pour demander leur part de l'hertableté\* de promission, mais ceulx qui representent en soi la foi de Abraham, par laquelle Abraham at deservi\* icelle felicité estre exhibuée en ses successeurs. Regarde aussi se la parolle de Dieu, lequel at che promis, se elle ne manifeste pas che evidamment, disant : *En Isaac, la semence se ferat appelée*.<sup>3</sup> À la semence de Abraham est promis de advenir que, par icelle, toutes nations universelz seront gloriffiées. Et Dieu ne veult pas, par che, que ceste appellation de semence soit estendues ens tous les successeurs de Abraham, sinon en iceulx qui sont descendans de Isaac, lequel est le filz de foi et porte la figure de Crist. Isaac n'at pas

---

<sup>1</sup> Original : *nom*.

<sup>2</sup> Desquelles adversités.

<sup>3</sup> Cf. Gn 21, 12.

esté engendrés selonc la commune raison de engendrer et de nasquir, mais d'ung pere lequel desja estoit tout alterés de sa nature, mais avoit plaine confidence\* en Dieu, d'unne femme toute ancienne et sterile. Et pourtant, la vertu de Dieu et la foi du pere at engendré icelui Isaac plus veritablement que la chare. Et pourtant, quelle choze veult Dieu quant il dist : *En Isaac, ta semence te serat appelée*, sinon que publicquement manifester que, non pas tous ceulx qui descendent selonc la chare de la lignié de Abraham sont incontinent les enfans de Dieu et pour che heritiers des promesses, mais ceulx appartiennent proprement à la semence de Abraham ausquelz est la visve foi par laquelle Abraham at deservi la promesse de Dieu. Mais se Dieu avoit promis en ceste maniere : *Tous ceulx qui nasquiron de toi, à iceulx appartiendra ma promesse*, tous ceulx generalement qui appartiennent à la generation de la lignié de Abraham, selonc la chare, aroint occasion de droict soi gloriffier d'iceste gloire. Maitenant, veu que il at dict : *Selonc che tamps, je viendrai et Sara, ta femme, arrat ung filz*,<sup>4</sup> alors il at designé que il seroit le filz de foi unique, lequel Dieu, de sa voluté, avoit à che esleut et non pas par la recommandation de la circoncision, car il n'estoit aincor naiz, mais par le merite de la foi paternele. Puis apres, Abraham at eult plusieurs enfans de ses aultres femmes et toutfois, la benediction at esté promise à Abraham tant seulement au nom de Isaac.

Et che qui [f. 28v] est advenu en Isaac et aux aultres enfans de Abraham, che misme est advenu en Jacob et en Esau. Se l'hertableté de ceste benediction seule advenoit par la seule prochaineté des corps, par plus forte raison, elle appartiendrait à Esau, lequel estoit l'aisnez, que à Jacob. Isaac estoit le pere commun à tous deux, une misme mere tous deux les at conceput d'unne seule conjunction<sup>5</sup> de son marri. Ensemble ont esté porté dedens le ventre maternel, ensemble ont esté produitz à la clarté. Et toutfois, Dieu en at volust cognoistre l'ung comme legitime et l'autre at alongié comme bastard, disant : *J'ai aimé Jacob et, Esau, je l'ai eult en haïsme*.<sup>6,7</sup> Quelle choze doncque at faict ceste difference entre deux gemeaus? Che n'a pas faict la

---

<sup>4</sup> Cf. Gn 18, 10.

<sup>5</sup> Le terme latin auquel le terme *conjunction* réfère est *congressu* (LB, col. 807) qui signifie « rencontre, action de se rencontrer, commerce de l'homme et de la femme ».

<sup>6</sup> *haïsme* = haine.

<sup>7</sup> Cf. Mt 1, 2-3.

prochaineté de la chare, ne l'observation de la loi, ne la circoncision. Car d'iceulx qui pas n'estoint aincor naiz totalement, devant que jamais eussent faict quelcque choze selonc la loi ne alencontre de la loi, at esté dict : *Le aîné servirat au moins aîné*.<sup>8</sup> Pourquoi at esté che ainsi ordonné de Dieu? Ou quelle choze nous at-il volut par che declarer? Quelle choze aultre sinon que affin que personne ne attribue à soi le droict de ceste promesse par la confidence de la circoncision ne de la loi, se il ne declare tel par foi que pour estre rechupt entre les esleutz et soit tel comme ont esté Isaac et Jacob? Car la election de Dieu fait les enfans de Abraham et non pas la prochaineté<sup>9</sup>. Que se Dieu deboute les juifz et leur est adversair, comme jadis at esté adversaire à Esau, il ne leur proffitera de rien che que ilz sont descendu de la lignié de Abraham. Au sourplus, se Dieu veult avoir les gentilz et appeller à ceste hertableté par le merite de la foi, che ne leur serat de rien contraire que ilz n'ont pas aulcune prochaineté selonc la chare à Abraham, veu que Dieu les cognoit estre adoptés au droict des enfans.

Et de tout che que nous avons dict, n'i at personne malvaise qui pour che doibt prendre aulcune occasion de mal fair, comme il n'i eust pas de pechié envers les hommes, mais envers Dieu, lequel, pour sa volonté à son plaisir, reboute ou accepte ceulx qui n'ont pas merites ou demerites. Jamais ne advienne que telles cogitations prende lieu au cœur de quelcun, ne aussi que il veuil interpreter ainsi che que Dieu dist à Moise en exode : *Je ferai misericorde à celui à qui je fai misericorde, et je ferai ensamble misericorde quiconque j'ai en misericorde*<sup>10</sup> ; comme che ne soit de la volonté ne du courant parvenir à salut, mais de Dieu misericordant. Car en vain nous desirons et en vain nous hengons\*, se Dieu vueillant ne nous attrait. Mais il attrait ceulx qui lui sont preveus et qui n'ont rien mérité, et reboute ceulx qui n'ont rien deservi. À che, je dis que si que aulcune choze est située en la volonté et notre affection, jasois que che soit tant petit que il ne samble rien estre envers la benificence de la grace de Dieu. Car personne n'est dampné sinon par sa coulpe ; personne n'est gardés sinon par la benificence de Dieu. Ceulx qu'il veult, il en faict che qu'il lui plaist, mais tellement que

---

<sup>8</sup> Cf. Gn 25, 23.

<sup>9</sup> C'est-à-dire la « proche parenté ».

<sup>10</sup> Cf. Ex 33, 19.

tu as cause de laquelle tu doi rendre grace et que tu n'as cause de quoi tu te doibve plaindre. Car Dieu ne endurcist pas les cœurs des hommes de quoi tant moins il ont de credence\* à l'evangile de Crist, mais Dieu, [f. 29r] pour tant plus manifester la magnitude en illustration de son benifice, il use de la pertinacité de ceulx qui, de leur propre malvais malice, ont refusés de croire à Crist. Ainsi fault-il prendre ausi che qui est dit en exode à pharaon : *À che propre, je te ai excité, affin que je monstre en toi ma vertu et soit mon nom manifesté par toute la terre universele.*<sup>11</sup>

D'icelles parolles, le malvais prent soubit<sup>12</sup> l'anse et dist : Se, à celui qui il veult, fait misericorde et, celui qu'il veult, il endurcist, quelle choze peult-il i plus avoir en quoi il nous accuse en apres? Veu que l'on ne peult resister à sa volonté, que se nous pecchons, que il le impute à soi misme et non pas à nous. Mais toi entend maintenant au contraire : À la volonté de Dieu, personne ne peult resister, mais la volonté de lui n'est pas cause de ta perdition. Et il n'at pas tellement endurchie le cœur de pharaon que il i adjoustast pertinacité, mais à cause que il cognoissoit l'arrogance du tirrant laquelle estoit digne de perdition soudaine, toutfois petit à petit at usé en lui de punitions en augmentation d'icelles, par lesquelz il se pooint corriger se sa malice ne fuist à l'encontre. Mais la douceur divine de tant plus provocquoit son malvais cœur. Et pourtant, Dieu at contourné à sa gloire le mal de pharaon.

Je poldroi respondre plus avant pour Dieu, mais Dieu at en hayne toute arrogance. Quelle choze est-il plus arrogant que l'homme (auquel rien n'est plus rebouté) che non obstant veult quasi comme samblable presumer de contendre par question avoec Dieu? Qui est celui qui poldroit souffrir se le vaseau\* de terre se tourmente à l'encontre de son pottier et dist : Pour quelle cause m'a-tu faict tel? Et che que est la terre ens mains de l'ouvrier, che sommes-nous tous en la main de Dieu.<sup>13</sup> Le pottier fait de sa terre tout che que il lui vient à son plaisier, aulcune poterie

---

<sup>11</sup> Cf. Ex 9, 16.

<sup>12</sup> L'adjectif *soubit* (c'est-à-dire « subit ») est ici employé comme adverbe.

<sup>13</sup> À cet endroit précis, Érasme fait référence au prophète Esaïe : *Quod lutum est in manu figuli, hoc omnes sumus in manu Dei : quemadmodum per Esaiam Prophetam loquitur ipse Dominus.* (LB, col. 808), ce qui signifie : « Ce que l'argile est à la main du potier, nous sommes tous à la main de Dieu : comme Dieu lui-même dit à travers le prophète Esaïe. » Or, Kerssan n'a traduit que la première partie de la phrase, éliminant du même coup la référence directe à Esaïe (à partir des deux-points). Les deux

pour en user en<sup>14</sup> ordures et l'autre pour s'en aidier en affaires honestez. La cause pour quoi il faict tout che, c'est que son plaisier droicturier est tel et n'est pas convenable ne licite à la terre de lui demander la raison de son conseil. Et l'homme, au regard de Dieu, est beaucoup plus vile que la terre n'est au regard de son pottier. Se che est une arrogance prodigieuse que la terre faiche des argumens alencontre de son pottier, de combien est l'arrogance de l'homme? Plus grande de soi mutiner alencontre des conseilz de Dieu, lesquelz sont tant par dessus nous que, à grand paine, nous puissions aucune choze comprendre de l'ombre ne des songes d'iceulx. Commence doncq à croire, laisse les questions et, par ainsi, tant plus facilement tu entendras.

Et que le pottier peult fallir, et que Dieu ne peult. Il te suffist de croire que Dieu, lequel est omnipotent, peult tout che que il veult, et ausi que, lui qui est tresbon, que il ne veult rien sinon che qui est tresbon. Et tu ne lui doi donner coulpe et ne la doibt avoir se il use de noz malz en bien. Mais que plus est, tout che est tesmoinage de sa tresgrande bonté supernele en tournant les malz d'aultrui en bien. Dieu ne t'a pas faict ung vaseau d'ordure, mais toi mismo tu te es trouillié\* en l'ordure et te es-tu conjoint à l'usance deshoneste. Et apres che, se Dieu, par sa sapience, use de ton mal au salut des bons et à la gloire de son nom, de tout che tu n'as cause de laquelle tu te doib questionner. Car tu [f. 29v] es punis selonc le desert\* de ta malice, et les bons, par ton exemple, en<sup>15</sup> sont plus saiges et tant plus joieusement en rendent grace, à cause que par ta cecité et perdition, tant plus ilz cognoissent combien ilz doibnt à la benificence divine. Pharaon n'avoit aucune occasion par laquelle il se debust plaindre de Dieu, car par sa malice seule at esté perilz en la mere, et toutfois, la malice de lui at clarifié la gloire de Dieu envers les hebreus.

Quelle cause ont-il pour reprocher si Dieu aussi maintenant, comme jadis il at differé la ruine de pharaon, longuement et en grand doulceur il differ et seuffre les

---

passages du livre d'Esaië auxquels réfère Érasme sont les suivants : « Quel renversement des rôles! Prendra-t-on le potier pour l'argile? L'œuvre dira-t-elle de l'ouvrier : "Il ne m'a pas faite"? Le vase dira-t-il du potier : "Il n'y entend rien"? » (Es 29, 16 ; *TOB*, p. 512) ; « Malheur à qui, cruchon parmi les cruchons de glaise, chicanerait celui qui l'a formé! L'argile dira-t-elle à celui qui lui donne forme : "Que fais-tu?", et l'œuvre réalisée par toi dira-t-elle : "Il n'a pas de mains!"? » (Es 45, 9 ; *TOB*, p. 534).

<sup>14</sup> Original : *en en.*

<sup>15</sup> Original : *en en.*

juifz incredules et pertinaces\* comme vaseaus deservantz ; que en bref soient corrompus affin que tant plus soit evidentz à tous que ilz sont dignes de perdition, lesquelz, apres que en tant de maniere ont esté appellés, ne se veullent aulcunement corriger ; et avoec che, affin que les aultres, par les punitions d'iceulx, soient craindans Dieu omnipotent, lequel, par toute continuation de pechié sans fin, ne fault pas provoquer à certaine ire ; et avoec che, affin que tant plus habondamment il demonstre la magnitude de sa gloire envers les bons, lesquelz, estans premierement vas[e]aus<sup>16</sup> d'ordure, les at [mundifiés]<sup>17</sup> et les at consacrés aux usances honestes, et non pas par le merite de<sup>18</sup> la circoncision ne de la loi, mais par la foi, par la commendation\* de laquelle tous sont recueillies à ceste honeur? Et ne sont pas tant seulement recueillies ceulx de la nation des juifz, comme nous, mais aussi des gentilz. Car en che cas la nativité n'i faict rien pour estre heritier, mais che fait la election de Dieu. Et de che ne se doibnt les juifz en rien esmerveiller que les gentilz, lesquelz par chi devant estoient prophanes et ignorantz Dieu, maintenant sont adoptifz au nombre des enfans de Dieu, veu que jadis ont esté delaissies de bontés et comme privés de la grace de Dieu pour leurs offenses faictz, maintenant toutfoiz ilz sont repentantz et amendés de leur pechiés, parquoi ilz sont rechuptz en la grace par la doulceur et clemence divine.

Chela testiffiie\* leur prophete Osée, en disant : *Je appellerai celui qui n'est pas mon peuple* « *mon peuple* » et celle qui n'est pas ma bien aimée « *bien aimée* » et celle qui ne arat pas rechupt misericorde « *celle qui arat misericorde* ». Et il adviendra que en celui lieu auquel là où, par chi devant, là où on ne disoit pas « *vous estes mon peuple* », que ila\* seront appellés « *les enfans de*

---

<sup>16</sup> La lecture du manuscrit suggère qu'il s'agit de la forme *vascaus*. Or, dans la mesure où les *c* et les *e* sont très similaires dans la plume de Kerstan et que l'on trouve plusieurs occurrences de la forme *vaseaus* dans sa traduction de la *Paraphrase aux Romains*, nous avons par prudence indiqué la lettre *e* entre crochets.

<sup>17</sup> La lecture de ce verbe est problématique dans le manuscrit, mais nous nous trouvons fort probablement devant une variante de « *mondifier* » qui possède le sens de « *purifier en nettoyant, en purgeant* ». La paraphrase érasmiennne va en ce sens en proposant *purgavit* (LB, col. 809), soit le verbe *purgo* signifiant « *nettoyer, purifier, justifier* » à l'indicatif parfait actif de la troisième personne du singulier.

<sup>18</sup> Original : *de de*.



*Dieu* ». <sup>19</sup> Pourquoi doncq condempnent-ilz ens aultres che que il ont experimenté en soi misme? Pourquoi ne se gardent-il plus tost que de rechief ne deviennent che <sup>20</sup> que par chi devant ont esté? Pourquoi ont-il envie sur ceulx lesquelz il peullent ensuyr, se il n'avoient beaucoup plus grande desir de questionner que d'obeir? Que se doncq la plus grande partiie des hommes, par sa pertinacité, est perdue, toutfois à iceulx, quelque petit nombre qu'il soit, Dieu accomplira tout che que il at promis à tous. Et jamais ne serat tamps que les successeurs d'icelle heritableté soient aneanti <sup>21</sup>. Chela, Esaïe ne l'at pas dissimulé, mais à haulte voix l'at manifesté, prophetisant du peuple d'Israel, il dist : *Que se le nombre des enfans estoit aussi grand que pour equiparer\* au nombre des grains de saublons* <sup>22</sup> *estans sur les rives de la mere* et que d'iceulx tant allassent en perdition par leur propre vice et pechiés [f. 30r] en nombre tant aussi grand, *che non obstant tousjours il en i arrat aucuns*, lesquelz par foi seront saulvéz. <sup>23</sup> Car combien que soit grande la multitude de ceulx qui periront, toutfois che ne peult fair que la promesse de Dieu soit vaine. Che est à fair à l'homme de rompre sa foi de ses promesses, mais Dieu est celui lequel plainement il accomplist tout che qu'il at promis et che, en brief, sans fraude, mais veritablement et justement. Et pour ceste cause que, comme ausi dist Esaïe : *Le seigneur ferat sur la terre la parolle assamblée en brief*. <sup>24</sup> En oultre, lui misme de rechief dist : *Se le seigneur des vertus ne nous eust laissié la semence, nous eussions esté faictz comme la cité de Gomorre* <sup>25</sup>. <sup>26</sup> Et jasois que grand nombre de juifz soient

---

<sup>19</sup> Cf. Os 1, 10.

<sup>20</sup> Original : *che che*.

<sup>21</sup> Original : *a neanti*.

<sup>22</sup> *sablons* = sable.

<sup>23</sup> Cf. Es 10, 22-23. Les passages qui ne sont pas en caractères italiques ne citent pas le texte biblique tel quel, mais ils le paraphrasent plutôt.

<sup>24</sup> Cf. Es 28, 22.

<sup>25</sup> L'original latin fait mention de Sodome en plus de Gomorrhe : *Rursus idem superius testatur : « nisi Dominus Sabaoth reliquisset nobis semen, sicut Sodoma facti fuissetus, neque secus quam Gomorrha fuissetus habiti »* (LB p. 809), ce que nous proposons de traduire de telle sorte : « Et de même, il témoigne plus haut : “si le Seigneur des Armées célestes ne nous avait pas laissé de semence, nous aurions été faits comme Sodome et, non autrement, nous aurions été tenus comme Gomorrhe.” » Érasme se réfère au premier chapitre du livre d'Esaïe : *Si le Seigneur de l'univers ne nous avait laissé quelques réchappés, nous serions comme Sodome, semblables à Gomorrhe*. (Es 1, 9 ; TOB, p. 478) Il est étonnant de constater que, pour la seconde fois dans le chapitre 9 de la *Paraphrase aux Romains*, Kerssan supprime un élément en lien avec le prophète Esaïe.

<sup>26</sup> Cf. Es 1, 9.

separrés de Crist, che non obstant Crist ne laissera pas pourtant tresallir la semence legitime de Abraham.

Puis doncq veu que tout ainsi est comme dict est, quelle choze maintenant dirons-nous? Certainement, nous dirons tout che qui est veritable : que les gentilz, lesquelz il sambloit que il fuissent separés de justice et n'avoient aulcune cognoissance des cerimoniies de la loi, che non obstant ont rechupt la vrai justice ; et non pas la justice des juifz, laquelle consistoit ens chozes corporelez et monstroït devant soi aulcune ombre de justice, mais la justice salutaire et efficace, laquelle ne parvient pas à ceulx qui se complaisent des œvres de la loi, mais à ceulx qui se submettent et rendent par vrai et simple foi à Dieu. Mais au contraire, le peuple des juifz, sur che que totalement il ensuyt la loi de justice selonc la chare et en che demeure pertinace, jamais ne parvient à la vrai loi de justice, tousjours tombant arrier de Crist auquel, comme envers son berseau, tous les oracles de la loi de Moise sont adreschant. Aulcun maintenant diroit : Dont<sup>27</sup> che vient si treshastive commutation des chozes? Pour quelle cause que la choze sortist si diverse? Che at esté faict à cause que Dieu est contraire aux orgueilleux et il se manifeste et distribuee aux humbles et debonaires. Et pour ceste cause, les gentilz cognoissant leur maladie et de soi memes submettant à Dieu, Dieu les rechoipt. Et il reboute arrier de rechief les juifz, eslevés d'eulx memes, soi gloriffiant du faulx tiltre de justice en soi confians aux sabbatz, aux lavementz, circoncisions et ens aultres samblablez observations vaines, refusans de recevoir le gorreau\* de la foi. En reniiant Crist et trahissant l'auteur de vie à la mort, che que ainsi Esaiias, de long tamps chi devant, at prophetisié que ainsi il adviendrait, c'est ascavoir que Crist, lequel la loi avoit promis d'estre le sauveur de tous, leur seroit en occasion de leur perdition à cause de leur incredulité ; et que icelle pierre, laquelle seroit pour ferme et assceurre secour et deffence aux bons, leur tourneroit à leur perdition, à cause que il aiment mieulx à lui fair mal, repugnant que de reposer en lui croiiant. Car ainsi parle Dieu par le prophete, disant Dieu le pere de Crist : *Voila, je*

---

<sup>27</sup> C'est-à-dire « d'où ».

*meterai la pierre en Sion sur laquelle il poindront, et la roche à laquelle il incourront. Et quiconque croirat en lui ne sera pas bonteu,*<sup>28</sup> *estant frustré de sa foi.*

---

<sup>28</sup> Cf. Es 28, 16.

## Capistre 10

Mes freres, en grand douleur de cœur j'ai [f. 30v] ses chozes dict à cause que je desir leur bien de tout mon cœur, en cas que il me soit possible de les secourir, perissantz. Maitenant, une choze que je puis en mes prieres ordinaires, par lesquelles j'ai accoustumé de prier Dieu, je lui requier que une fois il puissent venir à repentance et qu'il ne demeurent pas à tousjours pertinaces\* en leur aveugleté. Je ne scaroi excuser leur incredulité, mais toutfois, autant que je puis conjecturer aulcune choze de leur pechié. Il ne sont pas du tout relinquié\* de Dieu, non plus que les gentilz ; parquoi je desir tant plus que, che qu'il ont en partiie commenchié à avoir, que il le parfacent et que maitenant puissent parvenir à la verité de l'ombre, laquelle grande espace il ont comporté. Car jasois que il soient tombé en tresgrande malvaistié, que il ont crucifié le signeur, fontaine de toute gloire, toutfois je leur accorde che et ne le niie pas que il sont conduit par aulcunne estude et zele de foi Dieu<sup>1</sup>, mais che font-il sans jugement. Il ne sont pas du tout en erreur en l'affection de pieté, mais tresfort il sont en erreur en eslisant. Il estoit mileur<sup>2</sup> d'avoir aulcun estude de religion que totalement rien avoir, et meritoint que aulcune choze fuist apposé aux aiant, en cas que en si tresgrande pertinacité\* ne fussent pas demorés adherentz en leur premiere discipline de pieté que ilz rejectent d'eulx la vrai pieté ; et ausi qu'il ne fussent si pressant et urgentz aux umbres et simulacres\* de verité que, par che, il ont desdaingnées la vrai fontaine de verité. Car tant longuement que, à grande diligence, toutfois imprudemment il deffendent et retiennent la loi de Moise, il sont du tout desracinnés, tombant hors de la loi, repugnantz avoec celui pour la grace duquel tout la loi estoit instituée. Car le sabat, la circoncision, les diversités des viandes, la evitation des mortz, les junes<sup>3</sup>, jours de festes ont esté institués pour aulcun tamps à ceste cause que par iceulx, comme premiers enseignemens, l'on parviendroit à la vrai

---

<sup>1</sup> La formule *zele de foi Dieu* nous paraît étrange. La paraphrase latine donne *ducuntur aliquot studio zeloque Dei* pour *il sont conduit par aulcunne estude et zele de foi Dieu*. Il semble que Kerssan ajoute *de foi* afin d'éviter toute ambigüité quant à la signification du mot *zele*, qui doit se comprendre dans un sens mélioratif de « zèle religieux, zèle pieux ».

<sup>2</sup> *mileur* = meilleur.

<sup>3</sup> *junes* = jeûnes.

justice et, d'aucune justice humaine, l'on proffiteroit à la haulte justice de Dieu et parfaicte. Il n'est pas licite ne convenable que, pour l'affection et desir de che qui est ordonné pour la cause d'aucune aultre choze milleur, l'on vienne à delaissier et refuser che pour la cause de quoi seul toutes chozes ont esté faictes et ordonnées. Les juifz doncque debvoient totalement delaissier la justice humaine, apres que la justice de Dieu at esté publiée. Et font tout le contraire, deffendant tellement et pourpugnant\* icelle leur ancienne et pestifereuse et plus que vaine justice, que par icelle ne veuillent aucunement cognoistre la vrai justice de Dieu, soi confiant en leur cerimoniies, regibent<sup>4</sup> alencontre de l'evangile de Crist, auquel par foi il se debveroient submettre en cas que ilz desirassent vraiment estre justes.

Il est ichi raison de imaginer double justice : la premiere, de laquelle Moises at esté l'auteur, et de l'autre, Crist est l'auteur. La premier est fondée en cerimoniies, l'autre, en foi et en obedience. La premiere est comme l'enseingnie et premiere doctrine et le commencement de la seconde, quasi comme une tranche de bois est aucun commencement de la statue future à faire, ou comme la presure\* du sang est le commencement de l'animalz future. Che est une choze tresfolle que, quant tu es parvenus à che [f. 31r] qui est parfaict, de aincor adherer aux enseingnes. Mais Crist est la vrai perfection de toute la loi de Moise, rude par soi et debile, et par Crist, on acquier la vrai justice en sa foi et non pas par la circoncision. Et iceste ouverture à justice n'est pas tant seulement patent pour les juifz, mais aussi pour tous ceulx qui croiront. Et l'imaige de ses deux justices, Moise propre l'at escript evidamment. Car iceste justice temporele, laquelle estoit fondée en cerimoniies certaines pour aucun tamps icelles observer, il at descript au livre de leviticque, disant : *Garde mes lois et mes jugemens, lesquelz, qui les fera, viverat en elles.*<sup>5</sup> Mais la vrai et parfaicte justice, laquelle, par le chemin de foi visve, nous la obtenons par Crist, d'icelle il escript au livre de deuteronomie, disant : *Tu ne diras pas en ton cœur : Qui est qui monté au ciel? Car che seroit retirer Crist hors du ciel ; ou que personne ne dist : Qui est celui qui descend en l'abisme de la terre?*

---

<sup>4</sup> *regibent* = regimbent.

<sup>5</sup> Cf. Lv 18, 5.

*Car che serat revocquier Crist des mortz.*<sup>6</sup> Il ne samble pas que aulcun d'iceulx deux aient foi ne credences\*, veu que il demande enseigne d'experience. Mais celui qui fidelement et simplement croit, icelui est plus ferme en sa credence que de querrire ne desirer plus avant aulcun experiment, croïiant fermement que Crist jadis est descendu du ciel et maintenant qu'il est seant au ciel à la dextre de Dieu le pere, jasois que, plus avant de ces deus chozes, rien n'en soit plus manifesté à l'œul ; et aussi en croïiant que Crist at descendu aux enfers et, apres son retour des enfers, que il soit resuscité, jasois ausi que de che plus rien en retourne à la sensualité corporele. Il souffist que tout che at esté une fois faict. Maintenant, il reste de croire à ceulx qui le ont veu.

Et che, fault-il querrire non pas fort de loing. Les juifz le ont veu et n'ont pas creu. Ceulx l'ont ouy qui ne l'ont pas veu et ont creu. Et l'escripture sainte le testiffie\*, laquelle dist : *Che que nous disons est empres\*, ascavoir en ta bouche et en ton cœur.*<sup>7</sup> Quelle est ceste parole de laquelle parle l'escripture? Certainement, c'est la parolles de l'evangile, laquelle entre nous, predicateurs d'iceste justice, nous preschons, et icelle est qui amainne le salut present. Toi, tu i prestera ton cœur par foi. Et comment est-elle « en la bouche »? Et comment « au cœur »? Se, de ta bouche, tu confesses et cognoi le signeur Jesucrist et che, propre de tout ton cœur, et vraiment tu le croi que Dieu l'at resuscité des mortz affin que nous soiions de noz vices revivifiés avoec lui et, de chi en apres, en innocence nous vivons, tu seras saulvés. Car de cœur on croit, lequel est la porte à justice. Et davantaige, à cause que nous debvons gloire à Crist, che n'est pas assés d'avoir foi en ton cœur, se aussi toutes les fois qu'il est necessair et que la choze le requiert, tu ne le confesse aussi de bouche pour parvenir au parfaict salut.

Vous veéz que la consummation de tout cestui negoce n'est rien touchant ne dependant des cerimoniies, mais de la foi. Che que aussi Esaïe le testiffie en disant de Crist : *Quiconque croirat en lui n'en serat pas faict honteux.*<sup>8</sup> Quant il dist « quiconque », ne rost-il\* pas toutes [f. 31v] differences et querrelles du juifz et du grec? Et quant il

---

<sup>6</sup> Cf. Dt 30, 12.

<sup>7</sup> Cf. Dt 30, 14.

<sup>8</sup> Cf. Es 28, 16.

dist « qui croirat », il ne dist pas « qui serat circoncis » ou quelcque aultre samblable, ne annicilist-il\* pas les cerimoniies de la loi? La foi seule est necessaire, icelle equalement peult estre commune à tous. Et icelui est Dieu, lequel non pas tant seulement peult estre le signeur des juifz, mais equalement de tous, duquel la benificence n'est pas si estroite que d'estre tant seulement ordonnée pour les hebreus, mais incontinent est extraite. Et que plus est, la bonté de lui inestimable est en toute habondance desrivée, non pas en une ou aultre nation, mais en tous peuples de quelcque nation qui soit, en cas que tant seulement en foi<sup>9</sup> pure et nect, il requerre l'aide de lui. Che propre afferme le prophete Micheas<sup>10</sup>, disant : *Tous quel qui soit qui invoquera le nom de signeur sera saulvé*. La parolle du prophete ne fait exception de personne : quiconque de cœur confident\* invocquera, il obtiendra salut, soit juif, soit grec, soit barbarien ; et du contraire, quiconque ne le invocquera pas, il perirat.

Personne ne invocquera celui ou demanderat aide à celui auquel il ne se fiera pas. Mais qui est celui qui se cofiera<sup>11</sup> en celui duquel jamais n'at oui parler? En oultre, comment en orroit-il nouvelle se il n'i at aulcun de celui qui est incogneu qui en donne la cognoissance? Quelz apostres seront qui precheront, sinon ceulx qui sont envoiies de celui à qui appartient l'evangile? Desquelz parle Esaïe, disant : *Combien sont plaisans les piedz de ceulx qui evangelisent la paix, evangelisant les biens*.<sup>12</sup> Vous ouys quelle choze soit commandé de preschier les apostres de Crist, non pas la circoncision ne les sabbatz, mais « la paix », laquelle nous conjoint à Crist par ensamble charité<sup>13</sup>, et iceulx « biens » qui sont tousjours biens, à cause que de leur propre nature sont biens. Et pourtant, veu que rien ne soit oubliees par celui qui appelle tout homme mortelle à

---

<sup>9</sup> À partir de 1521, Érasme écrit *fiducia* (« confiance ») plutôt que *fides* (« foi »). Kerssan traduit tout de même *fiducia* par « foi ».

<sup>10</sup> Selon la paraphrase érasmiennne, cette citation serait plutôt tirée du prophète Joël (LB, col. 811). Une note de fin de l'édition critique en anglais (CWE, p. 154) indique en effet qu'elle provient de Jl 3, 5. Voici le passage biblique correspondant : « Alors, quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. En effet, il y aura des rescapés sur la montagne de Sion et à Jérusalem, comme le Seigneur l'a dit, parmi les survivants que le Seigneur appelle ». (Jl 3, 5 ; TOB, p. 728).

<sup>11</sup> Il est bien écrit *cofiera* et non pas *confiera*. La paraphrase érasmiennne donne le verbe *fident* (*fido, fides, fidere, fisis sum*) (LB, col. 812) qui signifie « se confier ». Il est possible que le traducteur ait oublié le tilde au-dessus du *o*.

<sup>12</sup> Cf. Es 52, 7.

<sup>13</sup> La formule *par ensemble charité* est la traduction du latin *mutua caritate* (LB, col. 812) ; elle possède donc le sens de « par charité mutuelle ».

salut et que l'evangile est preschée par tout le monde, et toutfois, tout homme ne croit<sup>14</sup> point à icelle. Et que che adviendra ainsi, Esaïe l'at prophetisié, disant ainsi en la personne des apostres : *Seigneur Dieu, qui est qui at creu à notre parolle?*<sup>15</sup> Car aussi entre les gentilz, le nombre est petit de ceulx qui croient à l'evangile au regard de ceulx qui ne croient pas.

Et pourtant, recolligeons\* maintenant la somme de l'intention de tout che que nous avons dict. Se invocation amaine salut et celui qui at dissidence ne invocque pas sans doubte que la foi tout premier est requise, non pas la circoncision, en oultre, la foi est concheupte<sup>16</sup> au cœur et non pas par experimens, mais par la predication des apostres ; c'est à dire, elle n'est pas concheute<sup>17</sup> par la veu, mais par la ouye, par laquelle elle est transportée au cœur obediens, ascavoir l'evangile.

Et pourtant, veu que maintenant que la resplendeur de l'evangile at enluminé par le monde universele et est manifesté le nom de Crist, de<sup>18</sup> che vient maintenant que si peti nombre des juifz croit en lui? Ont-il quelcque chose de quoi il se puissent excuser, ne ont-il pas oui parler de Crist? Si ont, car nous veons que tout est accompli che que David avoit prophetisié : *Leur parolle est allée par toute la terre [f. 32r] et, jusque à la fin de toute la terre, leur predication.*<sup>19</sup> Et pourtant, veu que Crist at esté promis de long tamps par les oracles des prophetes, veu aussi que maintenant amplement, par toute nation, at esté anunchié par les apostres dignes de foi et tesmoingz idonez<sup>20</sup>, comment maintenant se deffenderont les juifz que il ne cognoissent pas Crist? Il mentiroient car il ont veu la clarté, mais leur malice at aveuglée leurs œulz. Il ont ouy l'evangile, mais envie at cloz leurs oreilles. Il aiment mieu avoir envie sur les gentilz, lesquelz sont appellés au salut, que d'ensuyr la foi d'iceulx. Et que ces deux choses ichi adviendroient, ascavoir que les juifz refuseroient la parole de l'evangile et que les gentilz la recheveroient, il at esté prophetisié par Moïse et par Esaïe. Doncq Moïse, au livre

---

<sup>14</sup> Original : *croit croit*.

<sup>15</sup> Cf. Es 53, 1.

<sup>16</sup> *concheupte* = conçue.

<sup>17</sup> *concheute* = conçue.

<sup>18</sup> Original : *du*.

<sup>19</sup> Cf. Ps 19, 4.

<sup>20</sup> *idones* = idoines.



deuteronomie au canticque<sup>21</sup>, il faict le seigneur, lequel est offensé par la incredulité des juifz, ainsi parlant : *Je vous appellerai à emuler et ensuyr par une nation tres contempnée\**, laquelle jusque au present n'est paz estimée estre gent par devant vous. Et entre vous, lesquelz vous samble estre à vous misme tres saiges, *je vous provoquerai par une gent* laquelle, selonc vostre jugement, est *folle et brutale*, affin que l'envie de vostre cœur tant plus vous stimule.<sup>22</sup> Et Esaïe, ensuyant Moïse, sans aulcune crainte testifie apertement que l'obedience des gentilz at esté plus agreable à Dieu que la pertinacité des juifz. Et dist ainsi, sous la personne de Crist : *J'ai esté trouvé de ceulx qui ne me querroint pas, appertement me suis manifesté à ceulx qui ne demandoient rien de moi.*<sup>23</sup> Tant magnificque tesmoingnaige il dist des gentilz. Mais au contraire, quelle choze Esaïe at adjousté incontinent alencontre du peuple d'Israel, lequel il leur estoit plus necessair d'embrasser la foi de l'evangile? Il dist ainsi : *Par toute la journée, j'ai estendu mes mains à ung peuple incredule.*<sup>24</sup> Je leur ai envoiié les prophetes, il les ont occis. Et moi misme par tant de miraclez, je les ai appellé et, pour grace en retribution, il ont dict de moi : Il at le deauble et tout che que il fait, che est par l'aïide de Belzebub, le prince des deaubles. Et ainsi, il ont reprouvé humilité et ont interpreté la vertu mavaisement.

---

<sup>21</sup> C'est-à-dire au canticque de Moïse qui se trouve dans Dt 32, 21.

<sup>22</sup> Dans ces deux phrases, seuls les passages en italique sont des citations directes de la Bible. Ces citations, présentées par bribes, sont entrecoupées de passages paraphrasés par Érasme, ce qui explique que nous les ayons laissés en caractères romains.

<sup>23</sup> Cf. Es 65, 1.

<sup>24</sup> Cf. Es 65, 2.

## Capistre 11

Mais à quelle fin tend tout che que nous avons dict? Est-che pour enseigner les gentilz estre adoptifz de Dieu par la foi, veu que par devant estoit sepparré de lui et, au contraire, le peuple lequel par avant estoit esleut de Dieu et maintenant, pour la incredulité qui est en lui, il soit rebouté? Non, car il n'est pas à croire que celui peuple, lequel jusq au present, Dieu at volontier et particulièrement esleut à soi, et cogneut que il soit du tout entierement relinqué\* ne habondonné de Dieu. Car se Dieu avoit du tout delaissé celui peuple, je ne prescheroi pas moi mismo Crist, à cause que je suis de mon gendre vrai enfan d'Israel, predant<sup>1</sup> mon origine de la lignié de Abraham, appartenant à la lignié de [f. 32v] Benjamin. Mais j'ai esté appelé au service de l'evangile apres che que j'ai eult persecuté l'esglise, non pas au droict chemin de la loi. Vous scavés certainement che qui est escript au troisieme livre des rois, là où le prophete Helie parle à Dieu, querelant et accusant les juifz de malvaistié, et dist : *Signeur Dieu, il ont occist les prophetes et ont retournés les aultelz, et je suis demoré tout seul, et aincor il pourcassent ma mort.*<sup>2</sup> Apres laquelle ceste grande persecution, samble que Dieu avoit cause raisonnable de totalement habondonner ceste nation comme perdue. Mais quelle response divine at-elle faict à Helie? *J'ai faict que il i at aincor sept mille hommes, lesquelz n'ont pas ploiié le genoulx devant l'idole de Baal.*<sup>3</sup> Et che est pour ceste cause allors advenus affin que Dieu ne habondonnast pas du tout che peuple, mais de si grand nombre de malvais que il reservast aulcun nombre pour soi, che vient maintenant aussi en usance. Car Dieu ne veult pas souffrir que la nation des juifz universele soit du tout habondonnée arrier de lui, ne aussi at volu souffrir que tout le residu du gendre humain soit demoré pertinace\* en ses pechiés, jasois que de tous ces deux nombres, peu en sont creant en Crist envers ceulx qui refusent à croire. Mais toutfois Dieu, par sa benignité\*, en at reservé pluseurs et non pas pour la cause que il soint du gendre judaïque, non pas pour che que il ont gardé la loi, mais pour ceste raison que Dieu les at esleut hors de grand nombre, affin que il leur distribuast sa munificence et

---

<sup>1</sup> *predant* = prenant. Il est néanmoins possible qu'il faille lire *prendant* plutôt que *predant* dans le manuscrit.

<sup>2</sup> Cf. 1 R 19, 10.

<sup>3</sup> Cf. 1 R 19, 18.

grace. Que se che est par la munificence et non pour le merite, doncque ne doit pas maintenant estre imputé aux faitz. Car che qui est retribuet aux faitz, che est paiement et non pas munificence ; et che que, sans merite, est donné at ceulx qui n'ont rien merités, che est vrai benifice et chela at obtenu maintenant le nom de salair.

Quelle choze doncque est-il advenu? Cert, il est advenu que le peuple d'Israel, pour la cause de leur incredulité, n'est pas parvenu à che que il querroit en la confidence\* de la loi, et ceulx qui appartiennent à l'election et non pas à la circoncision, à che sont parvenus. À tous aultres, la circoncision at esté moindre que de vailleur, ne aussi la observation de la loi. Mais sont demorrés aveugles en leur malice, tellement que il n'ont pas veu de l'œl du cœur celui qui tant longuement ont attendu, Crist, lequel il veoint des œulx corporelez, auquel n'ont pas eult de foi jasois que ilz aient veu de lui tant de miraclez à l'œl.<sup>4</sup> Et que ainsi il adviendrait, Esaïe l'at prophetisé<sup>5</sup>, comme maintenant nous le veons, et de che en avons douleur. Et pourche que il ont rebouté arrier d'eulx celui saint esprit de Crist tant aimable, à cest cause Dieu leur at envoiet ung esprit tres aspre, tres felon et intractable, tellement aussi que il denient che que il voient à l'œul comme pas ne le voient et, che que il oient de leurs oreilles, ne les esmeult rien de plus que se pas ne le oient, tousjours resistans au saint esprit<sup>6</sup>. Telz ont esté jadis au prophetes, telz ont esté à Crist propre et telz sont aussi maintenant aux annonciateurs [f. 33r] de l'evangile. Icelles chozes at preveu aussi David en son œul prophetique, prophetisant que la perdition d'eulx estoit imminent, laquelle estoit digne de tant grande pertinacité\* à cause de leur resistance alencontre de la volonté divine, disant ainsi : *Que la tauble d'iceulx soit à eulx convertie en laches*<sup>7</sup>, en

---

<sup>4</sup> Dans cette phrase, bien que sa traduction reste assez proche du texte original, Kerssan procède à un déplacement de certaines propositions. La paraphrase latine va comme suit : *[S]ed malitia sunt excacati, ut nec visis tot prodigiis fidem habuerint, oculis corporeis cernentes Christum tam diu expectatum, oculis animi non videntes* (LB, col. 813), ce qui se traduit de manière littérale par : « Mais ils ont été aveuglés, de sorte qu'ils n'ont pas eu foi en le grand nombre de miracles recus, distinguant avec les yeux du corps le Christ attendu depuis si longtemps, ne le voyant pas avec les yeux de l'âme. » On pourrait dire que Kerssan réorganise la phrase de la façon suivante : *[S]ed malitia sunt excacati, oculis animi non videntes, Christum tam diu expectatum oculis corporeis cernentes, ut nec visis tot prodigiis fidem habuerint*.

<sup>5</sup> Cf. Es 6, 9-10.

<sup>6</sup> Par rapport à sa source, le traducteur a ajouté, en fin de phrase, *tousjours resistans au saint esprit*. Ce passage vient à la fois rappeler et renforcer l'idée de rejet du Saint Esprit qui était introduite en début de phrase (*il ont rebouté arrier d'eulx celui saint esprit de Crist tant aimable*).

<sup>7</sup> *laches* = lac (étendue d'eau).

*prinse\** et en ruine, et que leur œlz soient obscurcis à leur punition digne selonc leur fait et que pas ne voient, et que leur dos soit tousjours cromb\*.<sup>8</sup> À cause que il n'ont pas volut joier de che que leur ont esté presentés et at esté tout contraire à tout che qui at esté exhibués à leur œlz et à leur ouyes. Et n'ont pas tant volut fair, eslevans leurs œlz interieurs au ciel, que de volloir cognoistre la benignité de leur facteur qu'il at à eulx, mais demorant tousjours obstinés en la simple lettre de la loi, adonnés aux chozes temporelz, sont n[...]siés<sup>9</sup> de choze magnificque et divine et desdaignent les chozes eternalz. Par tout, il portent avoec eulx les livres de Moise et pas ne les entendent. Il lisent les prophetes et, che qui est promis d'iceulx, le renient.

Mais aulcun demanderoit : Pour quelle cause dis-tu ses chozes? Il sont aveuglés, il sont prins, il sont recurvés et sont faitz sourdz. Mais sont-il telement tombés qu'il soient totalement ruinés, sans aulcune esperance d'en jamais estre relevés? Che est bien demandés, mais je dis que ceste deffaulte est advenue pour certain tamps le quel vous est tourné en felicité, à cause que leur deffault at esté occasion que vous estes appellés au salut ; affin aussi que les juifz, par l'exemple des gentilz, au plus tard en la fin du monde, soient attraitz à l'estude et completion de vrai pieté. Et, comme la defection des juifz de Crist at donnée l'ouverture de la voie aux gentilz pour parvenir à Crist, ainsi une fois vostre foi soit occasion aux juifz pour les extimuler\* à credence\*, prestant aulcune emulation de vous à la foi. Que s'il est ainsi maintenant que la deffault d'eulx, par aulcune occasion, at tant proffité que icelle defection des juifz n'at pas tant seulement non apporté aulcun dommaige, mais par che la foi de largement plus en est multipliée, veu que par la fault d'ung petit nombre, l'evangile en at esté eslargié sur toutes nations du monde, et que la ruine, fallant d'unne nation, at gaingnié à Crist tantes de nations, de combien doncq serat le monde tant plus arricché\* quant et ceste nation des juifz, provocquée par notre pieté, serat aussi conjointe par foi avoec les aultres?

---

<sup>8</sup> Cf. Ps 69, 22-23.

<sup>9</sup> Ce mot est difficilement lisible dans le manuscrit. Le texte latin propose le verbe *fastidiunt* (LB, col. 814) qui signifie « avoir du dégoût, de la répugnance ». Une hypothèse pourrait être celle du verbe *noisier*, c'est-à-dire « chercher querelle, se disputer », mais cela est loin d'être certain puisque Kerssan s'éloignerait de la *Paraphrase* érasmienne, contrairement à son habitude.

Je vous nomme, les gentilz, comme les miens, à cause que je suis l'apostre des gentilz, jasois que je soi du gendre natif juif. Et aussi pour la cause de vous je fai beaucoup, mais toutfois je viserai aincor plus de esclarcier le don apostolicque lequel me est commis, et aussi je viserai le plus que il me serat possible d'en attrair de vous à la compagnie de Crist le plus que je poldrai et, apres que je les arai attrait, je ferai diligence de les rendre dignes à Crist, tant que possible serat, affin que par ceste occasion, je vienne aussi à provocquier ma nation, laquelle je appelle mienne par la prochaineté du gendre jasois estrangiere par foi, pour ensuyr emuler vostre pieté, soit par aulcune envie ou par jalousie, comme celui gendre est à chela.<sup>10</sup> Et par ainsi, se je ne les peus tous à che fair induire, che [f. 33v] non obstant j'en garderai aulcuns d'eulx. Et je scai bien que vous desires ausi che que je desir. Maintenant se la rejection des juifz at donné occasion à la reste de tout le monde d'estre reconsiliés à Dieu, que quant il sont cheut hors de la grace, les gentilz ont esté admis à la grace, c'est à dire se leur malice est bien tournée au monde, combien plus serat-il bon se ceulx qui sont maintenant separé soint, par foi, reprins comme gens resuscités de mort, affin que, par le accomplissement de tous fidelz, plus rien ne rest à parfair, sinon la resurrection des corps? Ne aussi, il ne fault pas avoir desesperance\* que toute l'assamblée des hommes puist perrir en perdition pour la malvaistié d'aucun. Se l'on at eult puissance de amener à la vrai religion par la volonté de Dieu les gentilz separrés d'icelui par avant, qui deffendera doncque de revocquier à la foi ceulx qui ont eulx leurs auteurs et princes pieteus<sup>11</sup>? Que plus est, il est plus convenable que de pieteus nasquiront\* pieteus que aultrement et, de coustume, que toutes chozes quasi tient seulement de son origine che que d'icelle procedent. Mais se le levain est saint, il fault que toute la masse soit sainte, laquelle est trempée<sup>12</sup> du levain. Et si la rachinne de l'arbre est sainte, c'est raison que les rameaus procedans de la rachinne soient saintz. Les juifz

---

<sup>10</sup> Cette longue phrase contient plusieurs formules redondantes : *le plus que il me serat possible, le plus que je poldrai* et *tant que possible serat* ; *je viserai aincor plus* et *je viserai le plus* ; *en attrair de vous* et *je les arai attrait*. Elles rendent compte de l'original, mais elles alourdissent le texte en français, ce qui n'est pas le cas en latin.

<sup>11</sup> *pietens* = pieux.

<sup>12</sup> Original : *temprée*. La paraphrase latine indique *quæ fermento imbuta est* (LB, col. 814) qui signifie « laquelle a été imprégnée, imbibée du levain ».

ont Abraham, auteur de leur gendre et de leur ligniéz, la foi duquel at esté approuvée à Dieu. Qui gardera les successeurs d'ensuyr la foi de leur auteur?

Que se il ne le font pas, il delaisent à estre les nepveus de lui, tout ainsi comme ung rameau delaisera d'estre nourri du jus de la rachinne se il est rompus de l'arbre. Que se nous veons estre faict che que les rameaus soïent rompus hors de leur arbre naturele auquel ont prins leur premier naisance, combien moins serast de merveille se il avient d'estre rompus quant il sont enteïs\* sur ung aultre arbre? Et pourtant, se tu vois les juifz hors de la sainte rachinne de la vrai olive\* estre naiz comme rameaus naturelz, maintenant estre derompus et dejectés arier de son arbre par incredulité, tellement que la rachinne ne leur proffit de rien. Et toi, au contraire, tu cognoi que tu es engendrés et procedés de l'olivier silvestre, et que tu es enteïs à la vrai olive artificielement<sup>13</sup> et par la volonté de Dieu, et non pas par la nature, et que tu es entre les vrais rameaus d'elle, admis et conjoint, tellement que tu as esté tirré hors d'ung arbre sterile et maintenant tu es fait consort\* et participant de la rachinne tresfertile, et que plusieurs rameaus ont esté verdissans en cestui arbre, lesquelz ont esté rompus et sont fourchechiés\* et brusléz<sup>14</sup>, et tu te resjoïies maintenant de la nourriture que tu as du jus d'aultrui, en quoi tu es fructifiant. Et pourtant, regarde que, pour che, follement tu ne te complaise et que tu ne contempne\* les rameaus retalliés. Que se tu te eslieve en ton cœur ou devienigne insolent et orgueilleux, alors il te souviene que la rachinne te port et tu ne port pas la rachinne. Garde-toi que telle ne samblable cogitation te vienne au cœur, dist en toi misme : Les rameaus naturelez sont rompus de l'arbre affin que je i fusse enteïs. Il n'ont pas esté rompus à la faveur de toi, mais toutfois, il est advenus que tu i as esté enteïs. Toutfois, tu dis vrai qu'il

---

<sup>13</sup> La graphie *arteficielement* est probablement une forme de l'adverbe « artificiellement ». Il faut toutefois la comprendre au sens de « avec art » et non pas « de manière artificielle » ; en effet, Érasme emploie le substantif féminin *arte* (LB, col. 814) à l'ablatif singulier (*ars, artis* : « art, habileté, savoir-faire »).

<sup>14</sup> Le passage *et que plusieurs rameaus ont esté verdissans en cestui arbre, lesquelz ont esté rompus et sont fourchechiés et brusléz* correspond, dans la paraphrase érasmiennne, à : *cumque rami nonnulli in ea nati arbore recisi exarescant* (LB, col. 815), ce qui se traduit littéralement par « et lorsque quelques rameaux nés sur cet arbre sont coupés et se dessèchent ». Hubert Kerssan, en traduisant *nati* par *verdissans*, n'attire plus l'attention du lecteur sur la naissance des branches, mais bien sur le moment de leur croissance où les branches apparaissent. Par ailleurs, il traduit *exarescant* par un groupe verbal composé de deux éléments : *fourchechiés et brusléz* ; les rameaux, en plus d'être desséchés, sont désormais consumés.

sont rompus, car il estoit naiz de la rachinne. Mais [f. 34r] regarde pour quoi il sont rompus. Certainement, il sont gisans pour leur incredulité et sont foulés à piedz, et tu es l'arbre sustenteur de foi<sup>15</sup>. Ne te resjoies pas des malz d'autrui, mais plus tost, la infelicité d'eulx te doibt enseingnier doulceur. Et de leur misere, aprens quele choze tu doi craindre se d'aventure tu pechois ausi. Car se tu vois que Dieu n'at pas espargnié les rameaus naturelz et que rien ne leur at proffité che qu'il estoit par generation descendantz des peres saintz et maintenant appartient au particulier peuple de Dieu. Il est à craindre que ausi il ne te pardonroit pas se tu te separre de lui par arrogance et ingratitude. Par la deffault d'eulx appren che que tu doi éviter. Et garde que ta felicité ne te lieve la creste, mais sois par icelle admonesté de la bonté divine envers toi. Il i at quelcque choze de laquelle tu te puist resjoier et i at de quoi tu doi rendre grace à Dieu, mais il n'i at rien de quoi tu faiche vergoingne à ceulx qui sont alienés, car iceulx sont extirpé de droict et tu i es enteïs sans l'avoir deservi\*.

Pense bien maintenant ces deulx chozes en Dieu : bonté et rigueur, desquelles ne te doibt enseingnier gratitude et l'autre te doibt oster orgueille et presumption. L'exemple de rigueur est manifesté aux juifz, lesquelz de leur premier estat sont tombés en ceste aveugleté qu'il ne cessent de persecuter en toute contumelie\* Crist, lequel at esté attendu par tant de siecles. Et l'exemple de benignité, tu l'as en toi mismo experimenté à cause que tu as esté appellés à la compagnie de tant inestimable felicité sans l'avoir deservi, laquelle n'estoit pas deub au gendre prophane ne de malvaïse vie. Une fois, tous tes pechiés de la vie passée te ont esté pardonnés sans l'avoir merité ; une fois, par la faveur de Dieu, tu as esté conjoint au nombre des enfans, mais tellement tu i as esté conjoint, que toi qui i as esté conjoint sans ton merite, tu en peus decheoir par ta propre coulpe\*. Dieu oste de l'homme ingrate che que sans deservir lui avoit donnet, se tu ne recognois le benifice, se tu ne use au droict du don divin. L'ingratitude de toi te perdra che que la bonté de lui t'avoit donnet. Arrogance perdra che que obedience avoit gaingniet. De quoi, se tu ne te garde, de rechief seras retailliés hors de l'olivier auquel tu es enteïs. Ausi samblablement, les juifz, se il

---

<sup>15</sup> Kerssan semble suggérer que son destinataire « est » ou qu'il incarne lui-même *l'arbre sustenteur de foi*. Or, l'original latin indique plutôt qu'il « se tient dans l'arbre soutenant la foi » (*tu stas in arbore fulciete fide*, LB, col. 815).

changent che qui les faict separrés de Dieu, ascavoir incredulité, de rechief seront enteïs au lieu duquel il ont esté retailiés. Et là les reposera la foi, au lieu duquel incredulité les avoit debouté. Car toi qui es prophane et natif de prophanes, comme taillié hors de l'olivier silvestre et hors de ta nature, tu es enteïs au vrai olivier, combien plus tost sera faict que les juifz, lesquelz sont naiz de bons peres, retourneront à la vrai nature de leur gendre et seront de rechief enteïs à l'olivier naturel duquel avoint esté detailliés?

Et pourtant, mes freres, je vous donrai l'ouverture d'aulcun secret, lequel toutfois fuist bon de le tenir secret sans le vous dire, en cas que il ne me appartenist pas de parler che qui vous touche, che est ascavoir que arrogantement ne vous voz complaisiés pas de che qu'il vous samble [f. 34v] d'estre preferé au dessus des juifz. Ceste cecité est moult en la nation des juifz, mais non pas universele, ne à tousjours. Pluseurs d'iceulx cognoissent Crist, et les aultres seront tant longuement en leur cecité que le nombre des gentilz soit accompli, ausquelz maintenant la faulte des juifz at ouvert le chemin. Mais quant il apparcheveront que tout le monde universel florirat en la religion crestienne, et que il perderont leur paine attendant tousjours leur Messias, et qu'il verront leur cité, le temple, sacremens, leur nation toute dissipée et disparse, alors il commenceront à lever leurs œlz et de cognoistre leur erreur et entendront que Crist est le vrai Messias. Et ainsi, tout le peuple de Israel serat restitué à salut, jasois que maintenant en partiie soit degeneré. Et alors, il serat digne de leur sournom Israel, quant il arat commenchi à veoir de l'œl de foi Crist estre Dieu et filz de Dieu.<sup>16</sup>

Et affin que tant plus fermement vous croiés che, il est prophetisié par Esaïe. Tous deux sont dictz dès long tamps que le tamps viendroit de leur defallement\* et que le tamps viendroit de leur repentance : le premier, nous veons que il soit advenus et che donne ferme foi à la prophetie, et l'autre, nous le attendons en foi pareille que

---

<sup>16</sup> Autrement dit : « Et le peuple d'Israël sera réellement digne de porter son nom lorsqu'il aura commencé à voir, grâce à la foi, que le Christ est Dieu et fils de Dieu. » La traduction de Kerssan est un peu maladroite en langue française puisqu'elle conserve la proposition infinitive latine *Christum Deum ac Dei Filium oculis fidei cernere* (LB, col. 815-816) sans l'accorder, comme il serait d'usage de le faire en français.



il adviendrat. Laquelle prophetie dist ainsi : *Il viendrat de Sion celui qui osterà et destournera l'impieté de Jacob, et che leur serat le testament de moi quant je leur osterai leur pechié.*<sup>17</sup> Dieu at jadis fait aliance à ceste nation, laquelle une fois affirmée ne la laissera pas du tout perdre par la coulpe de pluseurs, lesquelz se monstrent indignes des promesses. Toutfois, il en i arat aucuns lesquelz sustiendront la personne de tout le gendre, car il ne sont pas tant separés de la grace de Dieu que il ne se peullent aincor bien reconcilier. Pluseurs ne recheuvent\* pas l'evangile de Crist, adherant tousjours à la lettre de la loi, lesquelz sont ennemis à Dieu. Et che vous tourne à bien, affin que ne vous eslevés, à cause que par le refus qu'il ont fait de l'evangile tant plus tost elle at esté transportée à vous. En oultre, à cause que il sont descendus des saintz et appartient à la nation laquelle Dieu, entre toutes les aultres, seule et particuliere, avoit esleut, par che sont aincor recommandé de Dieu. Et pourtant, tant plus facilement seront recheut<sup>18</sup> en grace quant il seront repentant et, che que nous disons, Dieu l'at promis à leurs predicesseurs. Car Dieu ne promet pas de donner ainsi ou ainsi adopter que, apres che soi repentant, change la sentence comme sont les hommes. Car il est tout immuable, lequell, comme il ne peult errer, aussi il ne scet repentir ; lequell lui soviendra de sa promesse quant iceulx se repentiront. Tout choze at son tamps. Il ne fault pas insulter au defallantz, principalement s'il te at esté bon. Il te fault resjoier des repentantz.

Car ainsi, comme vous avés aulcunefois esté che que maintenant sont pluseurs juifz incredulez à Dieu, toutfois ne vous at-il pas habondonné à tousjours, veu que maintenant, par sa misericorde, il est fait que, eulx refusant la foi, vous soiiés recheups<sup>19</sup> à la compagnie de la foi. Aussi, Dieu maintenant at souffert iceulx en leur tamps estre separés de la compagnie de la [f. 35r] foi pour aucune espace, quant che tamps pendant l'ouverture vous est donnée à la foi, affin que eulx en apres, ensamble avoec vous, obtiennent misericorde et que nul soit reprochant l'autre. Mais tous deux se resjoissent l'ung de l'autre de che qu'il treuvent misericorde ensamble. Car Dieu, par conseil inenarrable, dispense telement et modere les chozes humaines que il n'est

---

<sup>17</sup> Cf. Es 59, 20-21.

<sup>18</sup> *recheut* = reçu.

<sup>19</sup> *recheups* = reçus.

aucun gendre d'hommes qu'il ne soit subject à pechié ; non pas que il soit à aulcun auteur de pechié, mais que il seuffre les hommes cheoir aulcun tamps par leur vice affin que, cognoisans leur erreur, sentent que il sont gardé, non pas par leur verité, mais de la grace de la misericorde de Dieu, affin que pas ne s'en enorguillent. Et entre che que il faict ces chozes, il n'envoie mal à aulcun, mais aincor, ceulx que il en sont<sup>20</sup>, les change par sa bonté à notre bien.

Mais il est à craindre peult estre que trop avant nous ne entrons en l'entrée de cestui secret, plus que licite ne soit à l'homme de parler aux hommes. Par quoi, horreur me sourprend, considerant la raison inestimable du conseil divin et, veu que declarer ne le puis, il m'est licite de crier : O profundité treshabondante de la sapience divine! Veu que par nul cœur humain les jugemens de lui se peullent comprendre et appartenir, et que nul entendement créé peult entendre les raisons de ses conseilz, qui sera doncq qui jamais cognoisserat le cœur de Dieu, ou qui est qui at esté à son conseil? Ou qui devant par son office l'at provocqué, tellement que che qui est produit de lui, il sembleroit que che seroit retribution, laquelle seroit deub à l'œuvre? Dieu at ainsi pourveu par son conseil au salut des hommes et par une raison à nous incogneute, mais n'est possible d'en avoir milleur que il veult que son benifice soit sent[u]<sup>21</sup> et cogneut de nous, ainsi que de che ne puissions quelcque choze à nous attribuer. Et que che qui est de mal en nous, che doibt estre imputé à noz vices. Mais che que il i at de bien, tout procede de lui comme de la fontaine, et que tout est conferé par lui comme par le vrai auteur. Et tout est en lui comme en la garde et tuteur de ses dons, tellement que l'homme ne peult à lui attribuer de che aulcune portion de loenge, veu que à lui appartiennent le commenchement, le mi lieu et la fin, auquel seul pour che est deub honeur et gloire eternelement ; par quoi c'est grand pechié à l'homme d'en attribuer quelcque choze à soi.

---

<sup>20</sup> Il faut comprendre *ceulx que il en sont* au sens de « ceux qui sont mauvais, ceux qui sont sujets au mal ». Le texte latin indique *aliena mala*, c'est-à-dire « la malveillance d'autrui ».

<sup>21</sup> Il semble bien être écrit *sentu*, au sens du participe passé « senti ».

## Capistre 12

Et pourtant, apres che que par la grace<sup>1</sup> de Dieu vous est advenu que, de la premiere superstition, vous estes transmués à la vrai religion et que, de la charge de la loi de Moise, vous soiiés maintenant librez, je vous prie et proteste à vous, mes freres, par la misericorde de Dieu, auquel vous debvés tout la consummation de votre felicité, que de chi en apres vous lui faites des sacrifices qui soient dignes à ceste profession ; non pas des bouc[re]s<sup>2</sup>, ne brebis, ne bœufz, lesquelz sont esleutz comme pures bestialz et propices aux offices divines, comme la coustume est de fair aux gentilz et aux juifz. Il doit maintenant suffir d'avoir concedé telz sacre[f. 35v]mens carnelz juscque au present. Doresnavant, Dieu demande de vous tout aultrement aultres riegles, aultres adorations et aultres sacrifices, c'est ascavoir que vous lui offrés vos propres corps.

Non pas pour les affoller ne bleschier de ses membres, mais pour subjugier les malvaises affections. Che est non pas bestialz mortz, mais hostie vivante et vrai, pure et sainte et agreable à Dieu et acceptable sacrifice, raisonable oblation de cœur et non pas de beste brute. Tant et si longuement que la loi carnel durroit, Dieu a souffert de immoler à lui bestialz corporelz, mais apres que la loi at commenchié d'estre spirituel, il lui fault sacrifier des victimes spirituelz. Il te fault, pour ung veau, offrir ton affection d'orgueil ; pour le mouton, il te fault desgeuler ton ire bouillante<sup>3</sup> ; pour le boucre, il te fault brusler ta concupiscence ; pour les coulombs et tourterelles, il te fault sacrifier à Dieu toutes lascivités et lubricités de ton cœur. Iceulx sacrifices sont dignes de appartenir au Crestiens et sont victimes agreables à Crist. Dieu est ame et est reconsilié par les presens et oblations de l'ame et desir d'estre adorré de pures affections et non pas de cerimoniies. Pour prepuce, retaille de ton cœur les affections supersticieuses et indecens. Le cœur vacant de tout tempeste de questions et perturbations te soit pour ton sabat. Crist une fois, de soi mismo, se est offert pour

---

<sup>1</sup> Original : *grace grace*.

<sup>2</sup> La ou les lettres situées entre le *c* et le *s* final sont difficiles à saisir. Dans le paragraphe suivant, on trouve la graphie *boucre* pour le substantif latin *hircus* (LB, col. 817). Le terme correspond au français moderne « boucs ».

<sup>3</sup> *bouillante* = bouillante.

nous ; c'est raison aussi pour le pareil que nous noz immolons nousmisme à lui. Et par ainsi, il adviendra que, tout ainsi comme vous estes separés de che monde, enteïs\* par profession au ciel, ainsi par affections et vie, serés tout contraire à la premier vie, mais autant que il serat licite, serrés comme transformés ens nouveaux hommes, che est celestes. Et se che ne est pas aincor par immortalité des corps, certainement che serat par renouvelance d'affections de cœur. Que de chi en apres, tout che qui est approuvé et loés comme digne de loenge envers le peuple vulgaire, des chozes mondaines, jamais ne vous serat joieux ne agreable et ne le doibt d'estre. Mais ne desirés rien sinon che qui est approuvé de Dieu. Et ne vous laissiés pas conduire par les commandemens des hommes, mais toute vostre soingne et œvres ensamble doibnt dependre de la pure volonté divine, lequel ne veult rien qui soit corporele ne imparfaict, mais che que vraiment est bon et acceptable et soit legitime et idoine\* à l'adoration divine.

C'est la coustume ordinaire des mondains que le plus eueux se mocque des maleueux et que le plus maleueux at envie sur les plus eueux. Et moi, je vous commande à ung cescun de vous, quel qui soit, ou riche, ou populaire, ou humble, en cas que il soit maintenant enteïs à la compaignie des crestiens et sont separés de la compaignie du monde, que par eslevation de son cœur ne attribue choze à soi plus que il n'est de raison, mais il doibt estre sobre et humble de cœur : premierement, que personne ne attribue à soi plus qu'il n'at ; en apres, que il aiet souvenance que che qu'il at ne lui vient pas par ses œvres, mais lui at esté donnet de Dieu par la commendation\* de sa foi. Et lui at esté donné pour cest cause, non pas affin que il s'en gloriffie, mais affin qu'il en contribue à la utilité commune. Dieu fait departement de ses dons en diverses sorte affin que personne ne se mocque de l'autre, ne que il vienne à [f. 36r] penser d'estre assés suffissant pour soimisme. Mais la charité fraternele ferat que le don de cescun en particulier serat commun à tous.

Et aussi, il ne appartient pas que la grace de Crist soit moins vaillable en nous que la vertu de nature est vaillable en l'animaulx. Telle qui est la societé des membres entre eulx au corps de l'anemaulx, telle est aussi la societé de singuliers entre iceulx lesquelz, de diverses sectz et nations, sont conjointz à la compaignie de Crist. Car

tout ainsi que che corps ichi visible, jasois que il soit ung et lui mismo, toutfois il est conjoint et fait de beaucoup de membres. En oultre, tous iceulx membres ne font pas ung mismo office ensamble, car l'œl sortist à ung aultre service, les piedz à ung aultre, le ventre et les mains à aultres. Et toutfois, l'œl ne regarde pas tant seulement pour soi seul, mais pour tout le corps ; le ventre ne recueille pas tant seulement pour soi, mais aussi pour tous les membres. Et maintenant, che que sont les offices aux membres particuliers au corps, che sont les diversités des dons qui sont diversement distribués aux ungz et aux aultres. Et pourtant, tout ainsi que les plus noblez membres, comme les œlz, ne se moquent pas des plus vilz membres, mais de tout leur office font secour à tous les aultres membres, ou autrement tout le corp periroit. Ainsi samblablement, que cescun faiche diligence de contribuer au profit commun de tout le corp le don de grace qui lui est donnée, soit excellente ou moïenne selonc qu'elle est pour sa portion, apres che que, une fois, nous sommes enteiz au chief de Crist, nous sommes comme rassamblés en ung corps spirituel. Et n'est aultre choze crestien à crestien que membre à membre d'ung mismo corps.

Mais toutfois, comme j'ai dict, sont les dons des hommes particuliers diverses<sup>4</sup>, non pas selonc noz merites, mais selonc la munificence de Dieu, laquelle les distribue à ung cescun comme elle voit estre expedient. Et pourtant, que personne ne se eslieve pour le don qui lui est ordonné, mais sobrement et en humilité en doit user à la utilité de tout. Soit que il ai le don de prophetie pour declarer les secretz de la lettre selonc la fourme de la foi, laquelle seule Dieu regard et nulz aultres merites, laquelle sans orgeuile il doit communiquer aux aultres ; soit aussi que il ai le don de faculté de aider son frere de ses op[er]ations<sup>5</sup>, il doit doser de cest office en humilité. Soit que aucun ait le don de doctrine, de che ne se doit mocquer des simples, mais sans ambition, il doit despartir sa doctrine aux aultres. Soit que aucun ait le don par l'escripture divine de pooir enluminer les aultres à pieté et meurs honestz, en parlant, il doit user de che don en humilité. Soit que habondance de faculté mondaine vous

---

<sup>4</sup> C'est-à-dire : « les individus ont des qualités diverses ».

<sup>5</sup> Le mot *op[er]ations* est difficilement lisible dans le manuscrit, mais cette lecture nous semble plausible dans la mesure où le texte latin donne *opera* (*opus*, *operis* : « œuvre, ouvrage, travail » ; *LB*, col. 818).

advienne, desquelles on doibt assister les indigentz et eslargier à ceulx qui en ont besoing, d'icelle fault secourir aux aultres, non pas pour la gloire, non pas en esperance d'en avoir grace, retournant avoec proffit, mais de cœur simple. Soit aussi à qui la garde soit ordonnée sur les aultres, lequel il soit seul maistre des aultres et, de che, at la puissance, se garde que ceste honeur ne lui soit occasion d'estre plus eslevés, mais d'estre plus solliciteus de la soingne, laquelle lui est commise, et aussi que il ne port pas pour soi office qui lui est ordonné, mais pour ceulx desquelz il at rechupt sur lui la charge. Soit que aulcun soit secourrant les povres et miserablez, [f. 36v] alors ne doibt avoir tristesse, laquelle poldroit fair paine au celui povre comme on lui plainderoit le benifice qui lui seroit exhibué, mais lui fault redoubler la grace du benifice en joïe, tellement que tout che que vous faictz doibt sambler estre faict comme des chozes d'aultrui et de cœur.

Par telz et samblablez malz, touz les offices des hommes prophanes sont quasi tous corumpus, jasois que, à veoir, il samble qu'il fachent œvres tresbenignes. Toute faulceté soit loing arrier de vous, mais charité sois l'ung à l'autre entre vous, laquelle ne aiet aulcune cognoissance de simuler ne dissimuler, laquelle aussi recommandra à Dieu les offices particulieres de cescun, affin que ne vous attribués ne mesurés rien à votre proffit de voz cupidités che que le commun populaire at coustume de faire, mais par seule vertu et en aïiant horreur de toutes villonnie et ordures, soiés adherens à toutes chozes honestes. Et pourtant que estes freres journelement implorantz votre pere commun et destinés à l'hertableté\* commune, soiés pour che enclins et beningz par charité fraternele ensamble envers vous, l'ung à l'autre. Entre les mondains est tousjours question et querrelle de ceulx qui veulent preceder les aultres en dignité et, lesquelz le doibnt, entre vous debvés avoir aultres questions quant l'ung pretend de preferer l'autre à soi. Que personne, par oiseuseté, soit vivant pour soi misme, mais cescun soit diligent de tellement estudier pour soi misme que il puist user de son office comme il appartient ; non pas sommeileux ne paresceux, comme il fuist samblant à veoir de vous estre languissant par infirmité de maladie corporele, mais soiés tresjoieux et fervent d'esprit. Car vous avés delaissié à

estre carnelz, mais avés commenchiés à estre spirituelz. De estre pesant appartient à la chare, mais l'esprit est une choze legiere et plain de vie.

Ne soiiés pas resistantz aux adversités ne aux malvais, mais servés selonc le tamps<sup>6</sup>, vous [co(n)]tournans volontairs et [...]sablez vous mismes à toutes chozes presentes.<sup>7</sup> Et se il vous advient aulcuns [interstez]<sup>8</sup>, ou le poés éviter s'il est licite sans reproche, ou le toller sans avoir alors tristesse, comme che est la maniere de ceulx qui n'ont pas esperance, mais en toutes chozes tres rudes et aspres, debvés estre joieux et plaisantz par l'esperance de la retribution future. Que maintenant se d'aventure la improbité des malvais vous persecute plus griefvement, ne vous préparés pas à defension et ne pretendés à fair vengeance et ne vous avanchiés pas de querir les aïdes humaines, mais en continuellez et diligentes priieres, cerchiés et demandés l'ayde celeste. Et che de quoi les aultres crestiens ont besoingz, celui qui en fait secour à l'autre le doibt distribuer non pas à regret ne en amertume, quasi comme il donneroit quelque choze du sien propre à ung povre, mais il le doibt ainsi fair comme cognoissant certainement que tout che qu'il at soit et appartient à iceulx. Laquelle benignité\* aussi vous debvés exercer non pas tant seulement envers vous presens, mais aussi aux absents. Et aussi debvés estre vous hostes à ceulx pellerins qui se vient transferer à vous, affin que honteusement ne aient dises<sup>9</sup> ne besoin de quelque choze, par quoi il seroient constrains honteusement de soi retirer envers les gentilz. Et comme il est necessair d'avoir les mains beningnes, aussi il fault avoir la

---

<sup>6</sup> Selon les *CWE* (p. 72, note 7), Érasme traduit *tempori servientes* (« servant le temps »), plutôt que le *domino servientes* (« servant le Seigneur ») de la Vulgate, en se basant sur d'autres manuscrits. Kerssan respecte l'interprétation érasmiennne de ce passage (Rm 12, 11).

<sup>7</sup> Deux mots de la dernière partie de la phrase sont difficilement lisibles dans le manuscrit de Kerssan, [co(n)]tournans et [...]sablez. Le texte original permet néanmoins de saisir le sens général du passage : *Ne reluctemini malis, sed tempori servite, rebus presentibus vosmetipsos accommodantes [...]* (LB, col. 818), dont nous proposons la traduction suivante : « Vous ne devriez pas lutter contre le mal, mais servez le temps, vous adaptant vous-mêmes aux circonstances présentes. » Le premier terme pourrait se lire [con]tournans, avec *c* refait sur une autre lettre, ou encore [re]tournans. Pour ce qui est du second terme, ajouté dans l'interligne, sa signification demeure obscure.

<sup>8</sup> La lecture et l'interprétation de ce mot posent problème ; il est possible que notre proposition ne soit pas tout à fait juste. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'une traduction du substantif latin *incommodorum* (LB, col. 819 ; génitif neutre pluriel d'*incommodum* : « inconvéient, préjudice »).

<sup>9</sup> Nous pensons que *dises* pourrait être un mot de la même famille que « disette » (« manque, défaut, dénuement »). Le texte latin va en ce sens : *turpiter egeant* (LB, col. 819), ce qui signifie « qu'ils se trouvent dans le besoin de manière honteuse ». Par ailleurs, il est à noter que Kerssan déplace l'adverbe *turpiter*, qu'il traduit par *honteusement*, vers la dernière proposition de la phrase qui concerne les païens.

langue sans offence. Et ne vous fault pas desirer vengeance [f. 37r] de ceulx qui, pour la hayne de Crist, vous persecutent et molestant. Tellement que aussi ne fault desirer ne leur sohauder<sup>10</sup> mal, mais debvés bien prier pour eulx, je dis bien prier, affin que il se repentent. Qui est bien long de les mauldire. Ausquelz, veu que ne leur poés bien fair par œuvre, toutfois vous leur debvés desirer tout bien. Soit entre vous vrai amistié, laquelle vous faiche commun les chozes joïeuse ensamble et aussi les chozes tristes, affin que ensamble soiiés conjointz au joïies et aulcunefois, quant il est le tamps, au tristesse et à pleurs. Que concord de cœur et commun affect vous conjoinde en tout choze, soit qu'il vous advienne quelcque occasion de joïie ou soit quelcque choze adverse. Ne soiiés pas de cœurs eslevés ne mocquans envers vous l'ung à l'autre. Mais celui qui est le plus grand se doit humilier et servir au moindres. Ne aussi ne vous debvés en aulcune maniere complaire à vous misme, comme cescun par son jugement propre se voldroit estimer en grandeur ou digne d'estre admiré envers les aultres. Car celui qui est ainsi affecté à soi misme ne voldra pas donner facilement lieu à ung aultre.

Et se d'aventure il at offensé aulcun, ne rendés pas vice pour vice, ne injure pour injure. Jasois que soit permis comme choze juste au juifz et aux gentilz envers Crist, che est choze humaine de redoubler le mal par mal et, che que tu condempne en aultrui, par advis deliberé ensuyr. Entre vous debvés fair querrelles de bien fair, et tellement debvés-vous questionner que non tant seulement tout che que vous faict soient plaisant à Dieu par le jugement de votre consience, mais aussi soient veriffiés de tous hommes, craindant que ne offensés aulcun scrupuleu par espece de mal. Et tellement soit toute vostre vie separée, non pas tant seulement de tout crisme, mais ausi tant qu'il vous est possible de toute suspicion de pechié, tellement que l'on ne la puist reprochier de mal. Et chela serat fait se tant comme la puissance est mise en vous, vous aiiés tousjours paix, non pas tant seulement aux crestiens, mais aussi avoec ceulx qui sont separés de Crist. Et la paix ne peult estre se chescun veult continuelement fait vengeance de son offense. C'est affair aux gentilz et aux juifz

---

<sup>10</sup> *sobauder* = souhaiter.



desirer vengeance. Et vous, quant vous estes provoqués par injure, ne demandés<sup>11</sup> pas vengeance, mais davantaige plus tost vous donrés lieu à courroux, lequel facilement se esvanuyrat par la douceur et plus tost que se tu la incite de plus en plus pour rendre le pareil. Se tu as vaincu par douceur ung furieux, c'est gainage. Et s'il continue sa fureur, il trouverat celui qui le punirat. Et toi, tu le laisseras à son juge, lequel nous oste le droict de vengeance et le garde pour soi, parlant ainsi au deuteronomie : *La vengeance me appartient, dict le signeur, et je la retribuerai.*<sup>12</sup> Mais, que plus est, se tu es bleschié, ne blesche pas, affin que pour maleure tu rende benifice. Et se d'aventure ton ennemis at fain, secour-le de ta viande ; se il at soif, donne lui à boire. À grand paine est-il possible de trouver homme, tant soit-il rude, barbare, cruel ne tant inhumain que par service ne se adoulcist, veu que par ceste voie propre, les propres bestes cruelz se apprivoisent. Par [f. 37v] icelle<sup>13</sup> vainquie ton ennemi. Car il peult estre possible que apres qu'il arat experimenté tant de douceur et tant de ta bonté, que il viendroit à soi en repentir, avoir honte, desplaisier et cognoissance de son austerité. Et maintenant, comme vaincu par ta charité, serat enflambé à toi ausi aimer. Par che chemin, toutes simulations peullent finer et, au contraire, en rendant tousjours le pareil, elle augmentent à infinie. C'est belle choze de bataillier de bonnes œvres et, par icelles, vainquier tresbelle ; et bataillier de malvaises œvres, c'est tresmalvaise choze, et checi aussi confessent les gentilz. Vous arrés loenge particuliere se vous surmontés<sup>14</sup> les malvaiz par les bienfaitz, se vous sourmontés<sup>15</sup> le courroux par douceur, malediction par benediction et injure par service. Et il se fault garder que celui qui est malvais ne vainquisse ta bonté par sa malvaiseté et que tu devienne estre contraire à toi mismo en le ensuyvant. Mais plus tost que ta bonté vainq son austerité, tellement que, apres que il se trouverat vaincu, soit attrait à ta partie.

---

<sup>11</sup> Original : *demandé*.

<sup>12</sup> Cf. Dt 32, 35.

<sup>13</sup> C'est-à-dire : « par cette voie, de telle manière ».

<sup>14</sup> Original : *surmonté*.

<sup>15</sup> Original : *sourmonté*.

## Capistre 13

Que se maintenant la persecution des princes et magistratz se vient à eslever contre vous pour la profession du nom de crestien, certainement le fault en pacience porter, laquelle n'est pas incitée par aulcun de voz pechiés. Aultrement, ne la fault pas irriter ne la cerchier, detractant à iceulx che que il demandent comme de leur droit et peult estre satisfait de nous sans offenser Dieu. L'estat du publicque est ordonné en ordre, lequel ne fault pas troubler par spece\* de religion. Il sont des concupiscences villaines et des vices ausquelz ne se fault pas conjoindre avoec les aultres. Et en oultre, il sont ausi pluseurs chozes ausquelz, pour la tranquillité de l'estat publicque, il se fault pour la raison du tamps conjoindre avoec les gentilz, affin que, par vostre exemple, ne devient aincor tant plus malvais, lesquelz est expedient aulcunement en craindant les reprimer. Maintenant, il est convenable que nous divisons la somme totale de toutes chozes en trois gendres : premier, en che qui sont veritablement celestes, lesquelz, comme particuliers appartenantz à Crist, sont dignes de estre par tout mis au dessus de toutes chozes ; et en che que sont totalement appartenantz à che monde, comme sont convoitises et pechié, lesquelz<sup>1</sup> en toutes manieres vous debvés fuyr ; et entre ces deux gendres est ung gendre, lequel est moien, lequel de soi mismo n'est ne bon ne malvais, toutfois il est necessair pour l'estat de toute la choze publicque et pour garder concorde. Laquelle je ne veu pas qu'elle soit troublée de par vous, jasois que le monde at aulcune umbre et spece de justice, en cas que maintenant directement ne soit repugnant à la vrai justice de Crist. Il fault souffrir la persecution et fault souffrir l'empire du monde, jasois que il soit plus malvais de beaucoup que de raison, affin que, quant il vous persecutent, ne aïent aulcune occasion de vous persecuter à juste raison selonc leur samblance, et d'aventure entre vous seulz vous rejettés, vilipendans les lois publicquez recheutes<sup>2</sup> de toutes nations. Lesquelles Crist, comme il ne les at pas approuvé, ausi il ne les at pas reprouvé, [f. 38r] mais aïant aultre negoce à besoingnier, at esté comme icelles ignorant. Et pourtant, tout homme, quel que il soit, soit obeissant aux lois publicques, soit obtemperant aux magistratz, lesquelz en che

---

<sup>1</sup> C'est-à-dire : « lesquels deux premiers genres ».

<sup>2</sup> *recheutes* = reçues.

representent l'image de Dieu et, en punissantz les malz, aulcunement besoingnent le negoce de Dieu. Et à tout che, certainement que leur autorité est procedant de Dieu. En oultre, quiconcque resiste à ung prince ou magistratz faisant son office, jasois que il soit gentil et païen, icelui ne resiste pas à l'homme qui fait son office, mais à Dieu propre, duquel toute autorité procede. Et tout ainsi, comme l'ombre de la loi de Moise at esté de Dieu et n'at pas esté licite par chi devant de la contempner\*, aussi et la justice de la loi procede de Dieu, à laquelle, selonc le tamps, est convenable de quelcque choze contribuer.

Et tout ainsi que Dieu at volut avoir ordre des membres en son corps, duquel avons dict, samblablement en la choze publicque universele, laquelle constat des bons et des malvais, at volut ausi avoir aulcune ordre. Et icelui ordre, de soi mismo est quelcque choze de bon, jasois que aulcun feroit fault de sa principaulté. Et pourtant, ceulx qui troublent cest ordre, il repugnent à Dieu, auteur d'iceste. Et ceulx qui repugnent à Dieu par leur desert\*, il seront punis. Et se tu ne veu pas estre subject aux lois ne au magistratz, ne pense pas que tu ai puissance de che pooir obtenir par ta pertinacité\*, mais plus facilement par innocence. Car eulx, il ne peullent rien par droit, sinon en ceulx qui commettent che qui n'est pas licite. Et toi, conduy ta vie droitement et la loi n'est de rien à toi et tu n'aras occasion de craindre le magistrat. Mais loenge et honeur seront retribuéz par eulx à ceulx qui font che qu'il doibnt fair. Et pourtant, tout ainsi comme le magistrat est ministre à Dieu pour corriger les malfaiteurs, aussi il samble qu'il soit aulcunement ministre de lui mismo, quant il porte honeur aux bienfaiteurs. Et pourtant, celui qui faict tout droitement, il est plus que libre d'estre desligié\* de la loi. Aultrement se tu fai choze qui soit digne de punition, il est fait que par ta coulpe\*, maintenant tu as occasion de craindre le magistrat. Car pour ceste cause il porte la glaive pour punir les malfaiteurs et, en ceste partiie, il est lieutenant de la justice divine, laquelle use du mistere d'iceulx malvais pour punir les malvais aussi. Et pourtant, veu que l'estat de la choze publicque ne peult consister sinon que Dieu donne autorité au magistratz pour la necessité commune de la choze publicque, à icelle debvés-vous obtemperer ; et non pas tant seulement pour che que, par vostre pertinacité provoquéz, il samble d'avoir cause raisonnable de vous

ardamment persecuter, non pas comme crestiens, mais comme ens gens seditieus et mutineurs, mais aussi pour la consience. Laquelle, jasois que nulz perilz de persecution seroit imminent, tesmoingne que il ne fault pas troubler che que Dieu at volut estre ordonnés.

Et pour che que en ceste partiie, il sont constitués au negoce publicque et che qui est publicque appartient à tous, à ceste cause, debvés paier l'imposition et le tribut à eulx, comme en salair de leur justice ; lesquelz<sup>3</sup>, jasois que il soient inhumains, toutois, à cause que il administrent la justice publicque et Dieu est vrai justice, il sont ministres de Dieu et aulcunement sont comme lieutenant de lui, quant il se em[f. 38v]ploient à che dont il ont rechupt la charge de l'autorité publicque. Et ainsi, se d'aventure il vous deffendent quelcque choze que de soi misme soit malfait de le fair, obeissiés. Car misme quant crainte ne vous eust pas à che esmeut, non obstant vous est necessaire de ensuyer che qui est droit. Mais se il vous commandoint chozes hors pieté ou inhumaines, alors il vous fault obeir à Dieu plus tost que à l'homme. Et se il demandent quelcque choze de leur autorité, comme droit, de quoi le dommaige ne porte pas de prejudice à pieté, che ne vault pas la paine que, pour peu de choze, les irrités contre vous. Donnés comme païement à tous quelcque choze que che soit que il vous demandent comme debte. Car Crist propre, lequel n'estoit subject à personne, at païet le tribut à Cesar, non pas que il le deubst, mais affin que il ne les offendist pas. Ne faict pas que il leur samble de estre frustré de leur droit par vous. Se aulcun demande avoir le tribut de vous, païés le tribut. Et se aulcun demande la imposition, païés la imposition. Se aulcun appelle reverence et honeur, vous lui ferés la reverence publicque laquelle, se vous ne lui fait, il penserat que son autorité serat vilipendée de vous. Se aulcun veult que honeur lui soit fait, à cause que il est en l'office de la dignité publicque, à celui ferés-vous honeur solempnel. Se il sont exerchant leur magistrat en loenge, l'honneur est fait à Dieu, se il sont aultrement, cest honeur est attribuée à la tranquillité publicque. Et, affin que rien demeure derier de che que aucuns d'eulx vous demanderoit quelcque choze, satisfait à la necessité publicque.

---

<sup>3</sup> C'est-à-dire : « lesquels magistrats ».

Et quant à entre vous, que nul droit i soit ne debte ausi, sinon d'avoir charité l'ung à l'autre ; laquelle ne attend pas tant que le demandeur du tribut demande son deub, mais elle vient devant à celui qui le admoneste pour satisfaire. Se vous païés à eulx che que il vous demandent, vous n'est plus redevable envers eulx. Et charité, se elle satisfait aux aultres, toutfois jamais ne satisfait à soi misme, assamblant tousjours office sur office. Et pourtant, icelle tout premier debvés embrachier, laquelle contient en soi ensamble toutes les lois. Car quiconque aime son prochain en vrai sincerité de charité crestienne, icelui at la consummation de toute la loi de Moise. Et se il n'at pas charité, toutes les lois du monde ensamble ne suffiront pas. Et se aulcun l'at, il n'at pas besoing d'avoir aultres lois, à cause que iceste seule est plus efficace pour tout fair que tout che qui est commandé par tous innumerables mandemens de la loi. La loi de Moise deffend que personne ne commet adultere, que personne ne faiche homicide, que personne ne faiche larchin, que personne ne porte faulx tesmoinaige, que personne ne desir la choze d'aultrui, que personne ne preste à usure et tous aultres samblablez. Et tout la somme de toutes ces chozes, en brief est comprinse au commandement de charité, par lequel il est dict : *Tu aimeras ton prochain comme toi misme*.<sup>4</sup> Charité, tant que elle peult, elle est duisable\* à tous et proprement aux malvais, et elle n'est nuisable à personne.<sup>5</sup> Et pourtant, à quoi est-il besoing de deffendre toutes chozes, particulierement l'unne apres l'autre, que tu ne offense en telz ou telz ou telz manieres, veu que la nature, proprietair de charité, est de nullui du monde offenser? Celui qui aime peult-il occir celui qui est aimé? Celui qui aime [f. 39r] aultrui tant comme lui propre commetera-il adultere avoec la femme de celui, veu ausi que l'autre l'aime tant comme soi propre? Qui est qui desreubera celui lequiel est appareillié de lui aider de toutes ses richesses? Qui est qui opprimerà par faulx tesmoinaige celui qui l'arat gardé de mort ou aultre mal à son grand peril? Qui est qui donrat à usure à celui qui scet que toutes chozes lui sont communes? Qui est qui desererat mal à celui qui scet que il prie tout bien pour lui? Est-il possible en aulcune

---

<sup>4</sup> Cf. Lv 19, 18 ; Mt 19, 19.

<sup>5</sup> En proposant *est duisable* pour *prodest* (LB, col. 821 ; verbe *prosum* : « être utile ») et *n'est nuisable* pour *nocet* (LB, col. 821 ; verbe *noceo* : « nuire »), la traduction d'Hubert Kerssan ajoute une homéotéleute, ce qui engendre un certain rythme poétique.

maniere que raison puist inciter aucun pour nuyr et fair desplaisier à celui pour lequel il scet et cognoit que Crist at volut morrir? Et pour tant que j'ai dict que la consummation de toutes les lois, che est charité, par laquelle en brief on apprend quelle choze il fault fuyr et quelle ensuyr.

À ceste cause, la raison du tamps aussi admoneste à la diligente estude d'icelle, ascavoir que, en repentance, nous noz resveillons du somme et des tenebres de nostre premiere vie. Il samble que la nuit, par occasion, donne licence de pechié, à cause que alors la honte est ostée. Et aussi, ceulx qui, de nuit, vont à leur lubricité et follie, toutfois incontinent que le jour vient, comme honteux, se vient presenter à la veue de tout le monde et, comme il fuissent faitz tout aultres, se mettent avant publicquement, estans comme sobres pour ivroignes, pour luxurieux castes, pour hustineurs\* paisibles, pour tristes plaisans. Et pourtant, il fault prendre l'oportunité du tamps, de laquelle se nous en usons bien, alors nostre salut sera plus prochain que alors, quant nous confians en la loi de Moise, estoit cuidans\* que elle fuist toute prochaine de nous. Et pourtant, nostre nuite<sup>6</sup> de la premiere vie est passée ; le jour est prochain lequel manifestera tout che qui est maintenant tres secretz. Soïions doncq respondans à nostre jour, jettons arrier de nous noz meurs et faitz nocturnelz et tout che de quoi nous avons honte quant nous sommes à la clarté du jour. Se il est ainsi que, au long du jour, nous couvrons nostre corps d'aucuns habillemens plus honestes que ceulx de nuit, affin que soïions tant plus agreablez aux œlz des hommes, par plus grande raison, maintenant à la vrai clarté de l'evangile exorient\*, nous debvons decorer nostre cœur de l'abillement de vertus, lequel soit digne de la vrai lumiere et ne crainde de rien l'œl de Dieu. Et pourtant, de chi en apres, ordonnons tellement toute nostre vie que il soit evident que nous cheminons maintenant en la vrai clarté, apres que nous avons totalement delaissé les tenebres de nostre premiere vie et que nous noz presentons en tout agreablez à Dieu et aux angelz\* et aux hommes ; non pas complaisantz à nulz de noz voluptés, ne gourmandises, ne ivroingneriies, ne en excès, ne aussi servantz aux concupiscences carnelz de luxure, ne aussi questionans entre nous meschamment par contention ou envie de l'ung à l'autre, ausquelz chozes avés

---

<sup>6</sup> *nuite* = nuit.

estés tous subjectz, alors que vous estiés cheminantz en l'erreur des tenebres de vostre premiere vie. Et maintenant est une choze deshoneste que l'ame soit abillée de telz accoustremens. Maintenant, apres que vous avés estés enteïs\* par baptesme à Crist, vous le debvés vestir lui misme en vous. Et celui à qui avés faict professe doibt estre enluminés en vous, par toute vostre vie monstre en voz œvres celui que vous avés veut. [f. 39v] Il est la paix, il est sobrieté, il est la casteté, il est charité ; iceulx abillemens appartiennent à icelle partiie de l'evangile. Desquelz, juscque au present, avés usé à volupté, maintenant, vous en debvés aider à la necessité du corps. Et de che en quoi avés usés, par chi devant, desordonnement à l'arbitre de voz convoitises, doresnavant soiies ordonné par sobrieté à che que l'usance de nature requiert. Le corps doibt estre tellement nourri que il soit vaillable et vivable, non pas qu'il soit dissolut. Le mengier et le boire doibt reprimer le fain et le soif, non pas nourrir ne inviter à lubricité.

## Capistre 14

En oultre, jasois que en usant d'icelles<sup>1</sup> choze, nul different ne delection\* soit envers ceulx qui plainement ont rechupt la foi de Crist, en cas que d'icelles, comme j'ai dict, il usent pour la necessité, non pas à volupté. Toutfois, se il i at aulcun entre vous, comme peult estre du gendre des juifz, lequel pour l'ancienne et longtaine coustume de leur premier institut et de leur vie, soit aincor plus superstitieux, et la foi n'est pas aincor en lui tant ferme que debouter hors toute l'observation de la loi anchienne, icelui ne doibt pas estre incontinent rebouté par contempnement\*, mais plus tost le fault attraire\* et entretenir par humanité et facilité, jusque à tant que il arat proffité et reprins force de foi. Et chela se fera de milleur sorte par benivolence que par tencheuses\* disputations. Car en samblable, ne fault pas incontinent interpreter en malvaise part che qui se peult fair sans vice. Et affin que paix et concorde en tout soit tousjours fermes entre vous, il fault plusieurs choses dissimuler, plusieurs souffrir et plusieurs interpreter en bonne part. Et iceste commodité et splendeur at grande vertu pour la societé ensamble de la vie. Jamais paix ne serat entre beaucop de gens, se en plusieurs choses aulcun ne concede à l'autre son opinion, comme les sentences des hommes sont diverses.

Car celui qui n'at pas de superstition, il pense que il lui soit licite, sans aulcune scrupule, de mengier<sup>2</sup> tout maniere de viande, à cause que il ne regarde à rien aultre choze sinon à la necessité de nature. En oultre, celui qui est plus scrupuleu et aincor superstitieux, il mengeoit la porrée\*, affin que il ne tombe en aulcun gendre de poischons ou d'aultre bestial, à cause que il peult estre deffendu selonc la institution judaïque ou que il peult avoir esté immolé aux idoles. Toutes ches choses ne vous doibnt pas tant molester que, pour telle choze, la concorde fraternele soit divisée. Celui qui est le plus ferme et plus constant et mengent de tout, il doibt tellement user de ceste firmité\* que toutfois il ne despit pas celui qui craint à en mengier. Et aussi, celui lequel est serf à l'infirmité de son cœur, en abstinence de certain gendre de

---

<sup>1</sup> Original : *d'icelles d'icelles*.

<sup>2</sup> Original : *mengie*.



mengier, ne doibt condempner ne jugier celui qui mange sans scrupule de tout che que on lui at mis devant. Mais plus tost le ferme doibt supporter le scrupuleu, en ceste sorte interpretant l'erreur : lui est delaissié par longtaine coustume de sa premiere vie et [f. 40r] hastivement ne se peult desrachinner ; petit à petit, elle se esvanuira et, par croissance de vrai pieté, sa superstition serat abolie. Aussi, celui scrupuleux, quant il voit le ferme mengier de toute viande, doibt ainsi penser : Il ne me touche de rien choze que il fait, et est à supposer que che soit fait en bon cœur, veu que le signeur at icelui attrait à soi et l'at faict sien, duquel il vist à son arbitre et à qui seul il peche, en cas que il peche de telz chozes lesquelles de soi mismes ne sont pas malvaises. Que che soit crime de arrogance soi mocquer de la superstition du foible simplement errant, combien serasse plus grande arrogance intollerable se celui qui est plus scrupuleux de foi condempne ou juge ung milleur que soi, selonc la riegles vulgaire des non sachantz, lesquelz pensent que che soit choze injuste tout che que il ne font pas? À celui ne dirat-on pas meritoirement : Tu, qui es-tu qui tu juge le serviteur d'aultrui? Jesucrist seul est le signeur de tous.<sup>3</sup> Il est à lui, se il est ferme de foi ; il cheet<sup>4</sup> à lui, se il peche quelcque choze. Et ne tombera pas pour ces chozes, comme tu pense, mais il sera stabilité, affin que il continue en la force de sa foi. Car son signeur, en toute habondance, est puissant et idoine\* pour sustenter son serviteur affin que il ne flesche\* pas.

Et tout che qui est dit de la scrupule des viandes, tout le samblable fault entendre de l'observation des sabatz et des nouvelles lunes. Car celui qui est scrupuleux et de foi imparfaicte, icelui faict grand difference entre le jour et le jour<sup>5</sup>, comme l'ung soit sacré et l'autre prophane, et en icelui soit grande offence de mengier viandes ou fair quelcque œvre, laquelle est licite de fair en l'autre jour. Mais au contraire, celui qui est ferme et de foi constante, il at tous les jours pareilz l'ung à l'autre sans scrupule, existimant\* que tout le tamps de sa vie universel soit sacrés aux offices de pieté et solempnelement dedié. Et affin que la concorde crestienne ne soit pas divisée entre vous pour ces chozes, mais cescun de vous soit usant à la liberté de

---

<sup>3</sup> Cf. Rm 10, 12.

<sup>4</sup> Verbe *choir* à l'indicatif présent de la troisième personne du singulier.

<sup>5</sup> C'est-à-dire « entre un jour et un autre » (*inter diem & diem*, LB, col. 823)

son cœur, sans condempner la sentence de l'autre, principalement veu que l'ung et l'autre sont pecheurs, et constat che en tous deux qui est le chief de vrai pieté. Celui qui cognoit et sent en soi mismo que cescun jour equalement soit saint et sacré, tant l'ung comme l'autre, cestui sent à son seigneur ; et ne te compete\* de rien che cestui sent. Et aussi, celui qui croit que il soit grande difference entre ung jour à l'autre, se il est en erreur, il erre à son seigneur, de che ne te appartient de rien. Et celui qui, sans scrupule, mengent de toutes viandes, il mengent à son seigneur. Car il rend grace à Dieu du benefice duquel il mengent et duquel la benignité\* at fait toute choze pour l'usance et aide des hommes. En oultre, celui qui, par scrupule de cœur, se abstient de certaines viandes, il abstient à son seigneur ; et ne te touche de rien, veu principalement que mangeant ses porrées, equalement comme toi, il rend grace au seigneur commun. Que se Dieu approuve et at agreable l'action de grace de lui, pourquoi prononce-tu jugement de lui? La cause est diverse, mais la choze est elle mismo, le cœur ung mismo et le seigneur ung mismo. Celui rend grace pour la liberté que il at de mengier che que il lui plaist, pourche que la loi evangelicque regarde les cœurs et non pas les [f. 40v] viandes. L'autre, quant par l'occasion de sa scrupule, il se garde de mengier pour le fruit de continence, il est restraint dedens les trailles de attemprance\*. En samblablez nous sommes pareilz, et persone ne doit pour deffendre sa querelle tempester à l'encontre de son frere. Il souffist se Dieu le approuve, à qui appartient-il le jugement de telles chozes, lesquelles où elles sont incertaines ou, pour la raison du tamps, les fault dissimuler.

Le crestien n'a pas de droict sur le crestien, sinon affin que l'ung soit au bien de l'autre. Ne aussi persone vist à soi mismo, à cause que nous sommes tous à lui, lequel nous at tous raffermé de pechié à pieté, de mort à vie. Et ainsi, persone ne vist et ne moeurt à soi mismo, non plus que le serf, lequel est en la puissance d'autrui, sur lequel son seigneur at puissance de sa vie ou de sa mort. Que se le serf vist, il vist non pas à l'utilité de soi ne d'autre, mais à l'utilité ou dommaige de son seigneur. Et se il se meurt, il meurt au proffit ou interest de son seigneur, et celui faict imprudement, qui est serf avoec ung autre serf, et se entremet des negoces de son conserf\* ; desquelz ne lui touche de rien, veu que il plaist ainsi à leur seigneur. Et

n'est au monde serf, entre tous les hommes, qui soit tant appartenant à la jurisdiction de son signeur que nous sommes appartenant à la jurisdiction de Crist, lequel nous at acheté non pas par or ne argent, mais de son propre sang. Et pourtant, se nous tombons, nous tombons à lui ; se nous sommes estantz, nous sommes estantz à lui ; se nous vivons, nous vivons à lui ; se nous morons, nous morons à lui. Les aultres serfz, quant il meurent, il delaissent à estre à leur signeur apres que il sont mortz. Et nous, jasois que nous vivons ou que nous morrons, nous sommes tousjours au signeur, auquel tout est vivant. Crist n'at pas tant seulement jurisdiction sur les vivans, mais aussi sur les mortz ; lequel at exposé et sa vie et sa mort pour nous garder. Car lui misme il est mort, celui qui pour ma cause at esté faict homme, et ausi lui misme est resuscité de mort, affin que ensamble il seroit le signeur des mortz et des vivantz. Se nous sommes vivantz à pieté, nous vivons à lui ; et lui debvons, se nous sommes mortz à vices, nous lui debvons. Lui est le signeur, il est le juge. Pourquoi doncq attribue le serf jurisdiction à soi contre le serf, che qui est peculiaire au signeur? Toi aussi, qui es plus superstitieux, par quelle audace ose-tu jugier ton frere, lequel est plus ferme que toi, à cause que il mengent en liberté et, de cescun jour, il use equalement de l'ung comme de l'autre? Ou toi qui es le plus saige et ferme, pourquoi sperne-tu\* et desprise ton frere plus scrupuleux, tout ainsi comme tu fuisse son signeur et non pas plus conserf? Pourquoi doncque cestui chi ou l'autre usurpent-il la jurisdiction du signeur et pervertissent le jour du jugement? L'ung ne doit pas estre jugié de l'autre. Car celui seul qui est le signeur de tous prononcerat la sentence de tous. Car l'heur viendra que nous serons une fois tous presentés devant la face de Crist seant en jugement, par la voix duquel dignes d'estre dampnés ou saulvés, lequel cognoit et regarde toutes les interieurs et tres profondes entrées et vuidenges\* du cœur.<sup>6</sup> Et che tamps pendant, affin que nulz conserfz se presume de usurper à soi la domination du conserf [f. 41r] avoec lui, à cause que le signeur at volut que ceste honneur lui soit

---

<sup>6</sup> Kerssan propose *lequel cognoit et regarde toutes les interieurs et tres profondes entrées et vuidenges du cœur pour qui perspicit intimos ac retrusissimos animorum secessus* (LB, col. 824). Or, *intimos ac retrusissimos animorum secessus* signifie plutôt « les retraites intérieures et les plus reculées de l'esprit ». Si *animus* peut signifier tantôt le siège de la pensée (l'esprit), tantôt le siège des passions (l'âme, le cœur), Kerssan s'éloigne du sens érasmien de *secessus* (subst. masc. qui signifie « retraite, endroit retiré ») en le traduisant par *entrées et vuidenges*. Il insiste désormais sur l'idée de passage, d'accession aux méandres de l'esprit humain.

gardée, comme il tesmoingne par le prophete Esaïe, disant : *Je viz, moi, tous genoulz se fleschirat à moi et tout langue se confesserat à Dieu.*<sup>7</sup>

Et pourtant, cescun che pendant soit diligent d'estudier pour che fair de toute sa forche scavoir par quelle maniere il poldrat rendre la raison pour soi envers che juge et que personne ne juge l'autre en mal. Et se i at ichi quelcque choze à jugier durant che tamps, che doibt estre plus tost en jugement et ordonnance par quelle maniere se peult faire que nous puissions estre en aide et assistance l'ung à l'autre et que, tant que il nous serat possible, ne donnons mal à personne ne occasion de mal. Aidons à lever celui qui est vacillant, ne le dejetons pas et excitons le lin qui est fumigant\*, ne le estendons pas. La raison de la dignité deservoit\* que celui qui est le plus petit fuist obtemperant au plus grand, mais il appartient à la charité crestienne que<sup>8</sup> le plus saige soit souvent donnant lieu et obtemperant au moins saige, non pas pour consentir à celui qui est en erreur, mais affin que, che faisant, le corrige ou certainement, affin que il ne offense tant plus grievement. Car affin que parle en grace d'exemple de moi misme, Moises par chi devant at ordonnet aulcune viande non pure, lesquelz viandes à sa coustume les appelle communes ou prophanes, desquelz mengier estoit grande offense. Maitenant je scai et suis trescertain par inspiration de Crist, lequel veult que grande partie de la loi charnel soit abolie du tout, que il n'est rien qui soit de sa propriété naturele impure et que il n'i at, en quelcque maniere que che soit, aulcune scrupule des viandes. Que se il i at quelcque choze qui soit impure, à celui est-il impure lequel pense que ainsi soit, chelui est le scrupuleux et superstitieux auquel il est impure. Mais toutes chozes sont pures à celui qui est pure.<sup>9</sup>

Et toutfois, il est necessair que souvent se doibt possible abstenir de che qui de soi misme n'est pas impure, et non pas pour che que la loi de Moise l'at ainsi

---

<sup>7</sup> Cf. Es 45, 23.

<sup>8</sup> Original : *que que*.

<sup>9</sup> Cette phrase est abrégée par Kerssan. Là où le texte latin donne *firmitate christiano nihil est impurum, sed omnia pura puris* (LB, col. 824), la traduction de 1526 supprime la première partie *firmitate christiano nihil est impurum*. La Paraphrase érasmiennne devrait se lire comme suit : « À celui qui est un Chrétien affermi et véritable, rien n'est impur, mais toutes les choses sont pures à celui qui est pur. » Il est difficile de déterminer s'il s'agit d'un retrait délibéré.

ordonnet, mais pourche que ainsi le juge la charité fraternele, laquelle est particuliere aux crestiens. Car se ton frere est offensé, en l'offense et tristesse de son cœur et bleschié à cause de la viande de ton corps, auquel tu doib avoir tant d'amour et d'affection comme tu as à toi mismo, il samble que tu vive à toi tant seulement et que tu n'as pas assés de souvenance de la charité fraternele de l'ung à l'autre, se tu as en desdaing et oubliance la faulte et offense du scrupuleux, auquel treslegierement de peu de choze tu lui poois donner guarison. Quel choze fais-tu de grand, se petit tamps tu te abstien des chozes licites, par quoi che faisant, tu donras fidel secour à celui qui est prochain d'estre perdu? Que jamais ton frere ne te soit faict tant vile, jasois que il soit plus malade par scrupulté\* et moins expert, que pour la cause de ta viande tu le laisse venir à perdition, pour le quel garder, Crist at souffert la mort. Se tant il at esté estimé de Dieu, tel quel que il soit, tu ne le doib pas laissier en oubliance pour une choze de si trespetit estime. Et aussi ne pense pas que che soit assés faict, se que che que tu fais est bien faict et droit. Mais aussi te fault-il avoir soingne que, che que [f. 41v] de soi mismo est droict, qu'il ne soit rien subject à suspicion d'aucun crime, et che qui te est bon ne tourne en mal d'aultrui, se il est apperceu par les hommes que aucunes questions soient entre vous de voz mengier, de voz boir et aultres semblables chozes, lesquelles sont moindres que de les estimer riens, che leur tourne à mal.

Car tout ainsi que au monde future, au realme\* de Dieu n'i at pas de mengier ne de boir, lesquelz maintenant baillent subside pour entretenir nostre corps mortel, ainsi la doctrine evangelicque<sup>10</sup> et la vrai vie crestienne ne constat de rien en scrupulté de viande ne difference de boire, lesquelz ne portent rien de proffit ne utilité à pieté. Les chozes que nous poons transporter avoec nous à la vie celeste, debvons-nous plus tost continuelement mediter. Che sont justice, paix et joïe, lesquelz ne sont pas conferré par abstinence ou observation de mengier, mais par le saint esprit. Disputation des viandes engendre ire et querrelle, elle engendre douleur, elle engendre offenses et mutineriies. Et le saint esprit engendre pour querelle paix, pour tristesse joïe, pour offense et injure office. Et comme de volloir nuire à nule personne est

---

<sup>10</sup> Original : *evangelicque*.

choze de justice, ainsi de fair nulle querrelle à personne, c'est choze de paix, et de fair à nulle tristesse, c'est choze de charité. Ces chozes ichi sont spirituelz, et quiconque sert à Crist en icelles, icelui ensamble plaist à Dieu, à cause que il ensuyt che qui lui sont tresagreablez. Et est approuvé des hommes à cause que, par service, il se garde de donner aulcune suspicion de mal ne occasion. Et tous ceulx qui font questions et altercations entre eulx des differences des viandes et des jours, il sont serviteurs à la chare. Et ceux qui servent aux aultres en esprit par carité, habondonnant che que il ont, iceulx servent à Crist et sont fait tous à tous, parquoi il les puissent tous gaignier et, à tous et toutes chozes, sont convenable affin que il soint complaisantz à tous. Et pourtant, nous qui sommes spirituelz, en delaissant toutes icelles et samblables querrelles, pensons de ensuyr tout che qui ediffie à paix et à tout che qui nourrit concorde, lesquelz nourrissent amour de l'ung à l'autre, et aussi debvons ensuyr les chozes par lesquelles nous soions milleur, et nous aidons de tout che que nous avons l'ung l'autre, et ne faisons rien par quoi aulcun poldroit estre offensé. Et checi est le chief de nostre profession.

Et pourtant, toi qui es le plus ferme, ne commet pas que, par la viande humaine, l'œuvre de Dieu soit perdue. Et plus tost, la viande doit estre perdue à toi misme que, par l'occasion d'iceste, soit perdu che que Dieu at racheté par la mort de son filz. La viande, c'est negoce et matere des hommes, et charité est le negoce de Dieu. Quant l'ung des deux est perissant, c'est raison que celui qui est de moindre soit plus tost perdu, non pas que ens viandes soit aulcune reproche ne vice, ou que l'une soit necte et l'autre impure selonc les juifz, ou que de soi misme soit pechié de mengier telle viande que il te plaist. Mais toutfois, par occasion, il i at coulpe\*, non pas pour che que tu en mengeu<sup>11</sup>, mais à cause que en mangeant, tu offense ton frere lequel est scrupuleux, et ainsi la viande, laquelle de soi misme est necte, pour l'oubliance du peril de ton prochain este impure ; lequel ne debvons en quelcque maniere que che soit oublier, tellement que il vaudroit mieu de totalement abstenir de mengier chare en mangeant porrées et du tout abstenir de boire vin que, en mangeant

---

<sup>11</sup> Cette forme verbale nous paraît étrange, mais il doit certainement s'agir du subjonctif présent. La paraphrase érasmiennne, quant à elle, indique plutôt *quo velis vesci*, c'est-à-dire « que tu veux manger » ; la traduction de Kerssan ne rend donc pas la nuance de volonté.

[f. 42r] ou en beuvant, tu fuisse occasion de ruine à ton frere. Ne aussi, tu n'as que fair de toi excuser envers moi, demandant : Pourquoi cestui-là at eult craint, là où il n'i at occasion de craindre quelcque choze? Ma consience ne me reprend de rien. En quoi j'aroi offense ne m'en chault de la infirmité d'aultrui? Voldroi-tu que, delaissant mon jugement de cognoissance, je ensuyt la sentence de lui et que je commenche une fois à fair scrupulté de eslire la diversité des veandes? Non, je ne te requier pas de chela que tu ensuyve la infirmité de lui, mais tant seulement que, selonc le tamps, tu dissimule avoec lui sur l'esperance que proffiterat à firmité. Quant à moi, je loue ta fidelité, par laquelle tu ne fais aulcune difference des viandes, mais icelle, tu la doi celler et couvrir, en cas que tu apperchois que, par l'occasion d'icelle, ton frere est en perilz.

Et che tamps pendant, te doibt souffrir se Dieu cognoit et appreuve la forche de ton cœur. Toutfois, icelle doibt estre dissimulée tant et si longuement que tu te garde de porter offense à ton frere, enclinant et accomodant ta firmité à sa scrupulté. Et aussi, il est ychi à regarder que, che que tu dict que tu ne fais aulcune scrupulté des viandes, que che soit par firmité de cœur et non pas par volupté ou affection d'exces ne de luxure. Ne aussi que quant tu reprend et contempne ton frere pour che que, comme superstitieux, il se garde des viandes, tu commenche à variier à toi mismo, estant plus ferme en parolle que en foi. Bien eueux est celui qui obtient tant de force en foi que, en che que il appreuve et deffend envers les aultres, ne sent pas en rien sa consience dedens lui reclamant au contraire, et n'at rien dedens<sup>12</sup> le sen\* de son cœur couvert condempnant che que amplement appreuve et manifeste entre les aultres. Car quiconque est variiant, cuidans\* que il ne soit pas licite de mengier, celui par le jugement de sa consience est dampné. Pourquoi est-il dampné? Car che que il fait, il ne le faict pas par force de foi qui soit en lui, ne par constance de cœur, jugeant bien de soi mismo, mais au regret de sa consience. Et tout che qui ne procede pas de la foi est conjoint à pechié. Car puis que, en variant d'unne choze laquelle n'est pas de soi mismo malvaise, toufois ne scet se elle est bonne ou malvaise, che non obstant il la fait, par che il declarre que lui mismo feroit choze de soi malvaise se le cas advenoit.

---

<sup>12</sup> Original : *dendens*.

Et vrai pieté se garde de tout che qui est malvais et de tout che qui porte spece\* de mal. Et celui qui peche par son malice, il desert\* d'estre repus, et se il ne se veult corriger, le fault eviter de sa compagnie. Mais tout les fois que erreur vient à aulcun par infirmité, il desert d'estre enseignié et admonesté, et celui qui est tenu par son erreur, il ne desert pas d'estre contempné ne mocqué.



## Capistre 15

Maitenant, se nous sommes plus fermes, comme nous sommes tellement que nous ne avons pas besoing d'estre admonnesté, toutfois nous debvons garder que, quant nous reprehendons aulcune petite erreur de la superstition de l'autre qui n'est pas ferme, que nous mismes ne venons cheoir en plus griefve coulpe\* d'arrogance. Mais plus tost, de tant que nous sommes plus fermes, par [f. 42v] che tant plus il est raison que nous supportons la infirmité des aultres. Et tout ainsi, comme les hommes les plus aînés ou les plus puissantz de forche corporele ne deboutent pas pour che et ne contempnent\* les plus jeusnes ou les plus floible, ainsi comme se il eussent rechupt leurs forces pour che affin que il fuissent nuyables à ceulx à qui il poldroient ou voldroient. Mais de tant plus que il precedent de la force de leur corps, par che il cognoissent que tant plus il seroient plus villains et reprochables, se il [s]ourmenoinent<sup>1</sup> les plus jeusnes ou les vielz impotents. Samblablement, nous, de tant plus que nous avons puissance en jugement de l'ame ou en doctrine, par che il nous fault tant plus nous mismes abessier envers la imbecillité\* des aultres, affin que nous no<sup>2</sup> gardons de che que, quant nous no en orguillons en nostre science ou que nous sommes complaisantz à nous mismes, nous aimons mieulx de vilipender la imbecillité de nostre frere que de se supporter ou donner remede. Et pourtant, nul se complaise à soi misme de son douair<sup>3</sup> que Dieu lui at donnet comme il l'eust receupt pour son plaisier à ambition, mais plus tost il faiche che que, contempnant soi misme et satisfaisant à son prochain, lui complaise ; et non pas le servant à toute choze, mais à che que il lui soit profitable et que il le puist rendre mileur.

Et pour guarrir l'erreur d'aultrui, Crist, en sa personne, nous at monsté le chemin, lequel est la fontaine de toutes vertus, et toutfois, il n'at pas ichi usé à sa gloire comme complaisant à soi misme. Mais, affin que il subviendroient aux scrupuleux

---

<sup>1</sup> Il faut sans doute lire *[s]ourmenoinent* (« surmener »), mais la graphie *[ff]ourmenoinent* serait également plausible puisque le verbe « formener » signifie « malmener, tourmenter ». En ce qui concerne la morphologie du verbe, il s'agit de l'unique occurrence de la flexion *-oinent* pour l'indicatif présent de la troisième personne du pluriel dans la traduction de Kerssan.

<sup>2</sup> Cette forme du pronom « nous » est assez étonnante. Il n'y en a que deux occurrences (qui se trouvent dans cette phrase) dans l'ensemble de la traduction de la *Paraphrase aux Romains*.

<sup>3</sup> C'est-à-dire « dot ».

et aux errantz, il n'at pas tant seulement oublié sa gloire laquelle il deservoit\*, mais aussi il at souffert d'estre souillée d'opprobres, ainsi comme David, inspiré de son esprit saint, at prophetisé en la lx<sup>e</sup> psalme : *Les reproches de ceulx qui te reprochoient sont recheut sur moi.*<sup>4</sup> Chela est escript ens psalmes, non pas tant seulement affin que nous le saichons, mais aussi affin que nous l'ensuyons et que, par l'exemple de lui, nous apprendons par quel douceur nous devons soustenir et supporter nostre prochain, jusque à tant que il soit fortifié en Crist et agrandi, et soit delaisié d'estre enfant scrupuleux et imbecille. Et pourtant, tout ainsi comme il se est dejeté jusque à nostre humilité, affin que petit à petit il nous eslevast jusque à sa haulte sublimité, ainsi il est convenable de demander exemple à lui pour attirer nostre prochain à vrai piété. Et icelui exemple, lequel nous est escript en l'escripture sainte, comme paint par figure en taule, devons-nous continuellement avoir devant noz œlz ; affin que, tout ainsi comme lui, il nous at racheté et gardé, non pas par la voie vulgaire de ce monde, mais par sa souffrance et passion, et par humilité at esté eslevé à vrai gloire. Ainsi nous, par douceur, par laquelle nous supportons les plus scrupuleux, et par aide de l'escripture sainte, laquelle nous appelle à l'exemplarité de Crist, aïons confidence\* que nous obtiendrons la retribution, laquelle ratend\* ceulx qui ont cheminés selonc la voie de lui.

La consummation de vostre professe, c'est paix. Si pourtant je prie Dieu, auteur de patience, lequel ausi nous admoneste par la sainte escripture à souffrance, sans l'aide duquel ne poons rien qui soit, que il lui plaise de vous donner la grace que, entre vous tous ensemble, soit ung seule cœur et volonté également, et que vous soiez unis et conjointz ensamble d'ung accord, à l'exemple de Jesucrist, lequel rien ne nous at tant recommandé que amour ensamble l'ung à l'autre et concorde. [f. 43r] Et ainsi certainement, nous donnons illustration à la gloire de Dieu, lequel est pere de Jesucrist, que, se entre nous ensamble, nous faisons l'ung à l'autre ainsi que il nous at enseigné et montré devoir faire ; par ainsi les hommes scaront que vous estes vrais et fidelz disciples de Crist si, tout ainsi que vous glorifiez Dieu ensamble d'une

---

<sup>4</sup> Cf. Ps 69, 9.

bouche, aussi vous declarés d'ung consentement unis l'ung à l'autre que vous soiiés conjointz d'ung misme cœur.

Et pourtant, affin que il n'i ait pas de dissention entre les gentilz, hors des idolez appellés à Crist, ne entre les juifz, lesquelz sont appellés à la vrai religion de pieté hors de la loi de Moise, mais plus tost par services de l'ung à l'autre, rechevés-vous ensamble l'ung l'autre et vous establiés l'ung l'autre, donnant à cescun l'ung apres l'autre la main droict, ainsi comme Crist vous at receipt et ne vous at pas imputé voz pechiés de votre premiere vie. Mais vous at embrachié en charité fraternele pour gloriffier entre les hommes la gloire de Dieu son pere, et affin ausi que par vous ensamble gloriffiant l'ung à l'autre, che que il at faict en vous tous par che soit sa gloire enluminée entre les hommes. Car Crist at servi aux deux gendres des hommes : premier aux juifz pour declarer la verité estante en Dieu le pere, lequel accompliroit aux successeurs tout che que jadis il avoit promis à leurs anciens par les oracles de prophetes, affin que il s'en resjoissent en lui, ausquelz est advenu que il ont rechupt la verité des chozes que la loi de Moise at prefiguré en figures et umbres ; puis aux gentilz, ausquelz rien n'estoit promis, lesquelz ont esté admis au commun salut sans aulcun merite ne esperance, par la seule misericorde de Dieu, parquoy il doibnt louer la grande bonté de Dieu. Les juifz se doibnt resjoier pour che que il ont maintenant obtenu che que tant longuement il ont desirés attendant, et les gentilz que il sont possessant che que il ne attendoint pas.

Et que checi ainsi il debvoit advenir eternelement at esté ordonné au conseil divin. Car Crist parle en ceste maniere en la psalme : *Pour ceste cause, je gloriffierai ta gloire entre les gentilz et je chanterai hymne de loenge à ton nom.*<sup>5</sup> En oultre, au canticque deuteronomi : *Resjoissiez-vous entre vous, gentilz, avec son peuple.*<sup>6</sup> Et en la psalme cent et xvi : *Entre vous, gentilz, donnés-lui loenge et tous peuples le lonerés ensamblez.*<sup>7</sup> Che at aussi predict Esaïe : *Et serat en celui jour la rachinne de Jesse, et celui qui s'en esleverat pour gouverner*

---

<sup>5</sup> Cf. Ps 18, 49.

<sup>6</sup> Cf. Dt 32, 43.

<sup>7</sup> Cf. Ps 117, 1.

*les gentilz, et arront les gentilz esperance en lui.*<sup>8</sup> Certainement Dieu, lequel vous at donné ceste esperance par les oracles des prophetes, maintenant satisfait habondamment à che que jadis at monstre de fair, affin que, delaissant toutes tristesse et querrelles, vous soiés remplis de toute joïe et de concorde, et che, par foi, affin que vostre esperance, laquelle vous avés concheut<sup>9</sup> de Dieu, de jour en jour soit augmentant en confidence de bonne et pure consience par la corroboration du saint esprit en vous.

Tout che que je vous dict, certainement che n'est pas pour choze que je me deffie de vostre vertu. Car je suis fort bien certain de vous que, de vostre francque liberté, vous estes avanchiés en toute charité treshaute et que vous estes exaulciés en tresgrandes sience, tellement aussi que sans che que je vous admoneste, vous puissiés entre vous ensamble de toutes ses chozes admonester l'ung l'autre. [f. 43v] Mais toutfois, je vous ai rescript en aulcune partiie plus familièrement et plus liberalement, non pas comme enseignant les ignorans, ne comme commandant à ceulx qui ne veullent pas, mais comme ensamble nous admonestant quele choze soit<sup>10</sup> tresbon à fair, affin que che que vous entendés quelque choze soit de fair bon, et aussi maintenant, de vostre francque volonté, vous le faict par mon enhortement\*, tant plus habondamment vous le faict. Et en ceste partie, ottant que il touche à mon office auquel, par la grace de Dieu, jasois que j'en soi indigne, j'ai esté ordonnés. Je serai du tout obeissant à la volonté de Crist, duquel je fai et annonce le negoce, diligentant et estudiant de toute ma puissance que, en evangelisant et illustrant l'evangile de Dieu envers vous, les gentilz, que je lui puisse ouffrir une victime pure et à lui agreable. Il me samble que se serat ung sacrifice lequel lui serat tres agreable se je voz oeffre à lui, dignes de lui comme une hostie, purgié et sanctiffié du saint esprit, et non pas par cerimoniies carnelz, à celui qui est auteur seul de toute sanctité.

Che que maintenant, quant je voi que je suis venu au dessus en che de grand nombre, j'ai raison de laquelle, à bon droict, je me puis rendre joieux, non pas pour moi mismo me vanter envers les homes, mais aupres de Dieu, et en lui, moi

---

<sup>8</sup> Cf. Es 11, 10.

<sup>9</sup> *concheut* = conçu.

<sup>10</sup> Original : *soit soit*.

resjoissant de la felicité de ma predication, laquelle est tant bien succedée. Laquelle toutfois je ne la repute pas à moi ne à ma industrie, mais à Jesucrist, duquel je fai l'office et à l'aide duquel je me tien en l'office de predication. Car mon cœur ne poldroit souffrir de anonchier les faictz d'aucun aultres. Affin que il ne samble pas que je veuil usurper la loenge des faictz d'aultrui, je reciterai tant seulement les choses lesquelles Crist at mis en effect par le ministere de moi et service, ascavoir que les gentilz, lesquelz par chi devant, en toute impieté, estoient adonnés à l'adoration des idolz et simulacres\*, maintenant en sont retraictz et sont obeissant à l'évangile ; lesquelz<sup>11</sup> ont esté esmeutz en partiie par mes paroles et par mes œuvres, et en partiie pour la magnitude et puissance des signes et miraculz, lesquelz<sup>12</sup> ont esté faictz par moi pour confirmer la foi de ma doctrine. Et ont esté faictz, non pas par la vertu et puissance estante en moi, mais par l'auteur, l'esprit de Dieu, duquel je suis tant seulement l'instrument et ministre. Pourtant, quant je me resjoie, gloriffiant de la felicité qui m'est advenue à la predication evangelicque, je anonce che faisant la gloire de Crist et non pas la mienne. Et pour ceste cause, j'ai occasion raisonnable de moi resjoier, lequel tellement je attribue à Dieu la loenge de mon office que toutfois je ne concede à homme qui soit lieu<sup>13</sup> par dessus.

Car je n'ai pas preschié l'évangile selonc la coustume vulgaire, mais juscque au present, j'ai preschié en les regions là où le nom de Crist n'avoit pas aincor esté oui de personne. Et icelle loenge j'ai désiré envers Dieu, affin que les fondemens de la religion crestienne fussent tant plus largement partout divulgés et la puissance de sa signourie fuist plus long dispersé. Et ne m'a pas samblé à veoir d'estre bon de ediffier sur les fondemens faitz par les aultres apostres. Car comme il est plus difficile de engendrer les commenchemens de la religion que il n'est difficile de les entretenir et augmenter apres che que il sont une fois engendrés, [f. 44r] samblablement il m'a

---

<sup>11</sup> Référence aux gentils.

<sup>12</sup> C'est-à-dire les signes et miracles.

<sup>13</sup> Il n'est pas évident de déterminer s'il s'agit du mot *lien* ou *lieu* dans le manuscrit ; *lieu* semble toutefois plus plausible. Le texte d'Érasme ne nous éclaire malheureusement pas sur cette question, puisque, pour *toutfois je ne concede à homme qui soit lieu par-dessus*, il donne simplement *ut hominum tamen nulli concedam* (LB, col. 828), ce qui signifie « cependant, je ne fais aucune concession aux hommes ». La formule *qui soit lieu par-dessus* serait ainsi un ajout de Kerstan.

ainsi samblé milleur de appartenir au negoce de l'evangile, principalement à cause que je scavoï que de long tamps avoit esté prophetisié par l'oracle du saint prophete Esaïe, disant : *Ceulx lesquelz n'avoit jamais esté rien annonchié de lui le verront, et ceulx qui n'ont rien oui de lui l'entendront.*<sup>14</sup>

Et checi me at constrand mervileusement de fair diligence en toute estude de eslargier par toute la foi cretienne, tellement que il ne me at pas esté aincor possible jusque au present de vous aller veoir, jasoï que de long tamps j'en suis tres desirant. Mais les affaires continuelz qui me sont sourvenus me ont tousjours retirés que je n'ai eult pas de liberté d'aller envers vous. Mais maintenant, apres que je arrai transversé la region de Achaïe et de Macedaine, je ne scai plus nul lieu vacant en toutes icelles regions de reste que par tout je n'ai faict les fondemens de la religion crestienne, et maintenant, j'ai espoir que tout che parfait, en brief occasion, me donrat de satisfaire à mon desir duquel je suis esmeut passés mains ans de vous veoir ; tellement que quant je irai en Hespaigne, en faisant mon chemin par là, en passant je vous verrai et puis, de là, accompagné de vostre conduict, je m'en irai là où je ai institué, mais non pas devant que je n'arrai demorré avoec entre vous plusieurs jours pour remplir, du moins en aulcune partiie, mon desir de familiarité d'entre vous. Et tout checi, j'ai espoir que serat en brief, se la volonté de Crist est telle.

Mais tout premier, j'ai ordonné de fair le chemin en Jerusalem, affin que je deslivre aux freres crestiens, juifz illec\*, estants les benifices et dons des macedoniens et achaïciens, lesquelz me ont esté donnés en charge. Car il leur at samblé bon, au freres<sup>15</sup>, que par l'aide de quelcque argent rassamblé par dons de ceulx qui volontairement le donront, il puissent subvenir à la povreté de plusieurs estantz avoec ceulx de Jerusalem, et iceulx en la religion sont riches, mais de faculté mondaines, il sont povres. Et personne ne les at constrains de che fair, mais leur at samblé bon et, quant à moi, aussi m'at samblé que che estoit raisonnable, à cause que il sont tenus à eulx pour che que premier il ont rechut d'eulx le nom de la religion qui est maintenant

---

<sup>14</sup> Cf. Es 52, 15.

<sup>15</sup> C'est-à-dire « aux frères chrétiens ». La traduction de Kerssan est plus précise que la paraphrase érasimienne qui, pour sa part, n'indique que *illis* (« à ceux-là » ; LB, col. 829).

en eulx. Et pourtant, veu que les jerosolomitains ont esté les premiers lesquelz ont envoieé aux gentilz la doctrine de Crist, il est raison que les gentilz, en recompense, leur fachtent distribution de leur faculté pecuniaire, affin que de choze tres vile tellement quellement puissent recompenser la choze tresprecieuse sur toute choze. Ceulx de Jerusalem liberalement leur ont distribué che qui appartenoit au salut de l'ame, et les gentilz, tresliberalement de leur francq volloir, distribuent che qui est appartenant à la necessité du corps. Et pourtant, quant j'aroi en cest affair achevé aussi che qui m'est ordonné en charge du tout et que j'arai deslivré tout che qui est rassemblé à ceulx ausquelz il est ordonné, et le deslivrerai moi misme par signature scelée affin que par les aultres ne soit faicte aulcune fraude ou que moi misme je ne vienne à quelcun en suspicion d'avoir tirré hors quelcque partiie, veu que sans rien volloir deservir de leur temporalitéz, je besoingne le negoce et soingne d'aultrui, de là, je me partirai pour fair mon chemin vers les Hispaingnes. Et jasois que je me haste à diligence pour aller preschier l'evangile aux [f. 44v] hespaingnelz, toutfois je ne me repentirai pas de ceste demeure et attend. Car je scai bien et ne m'en doubte pas que, quant je serai venus envers vous, que je serai tellement venus et telz je vous trouverai, que ma venue appartiendrat et serat tres agreable à la tresample loenge<sup>16</sup> de Crist, et aussi que par vostre pieté, en estude joieuse, vous nous recueillirés et nous aussi, par la volonté de Dieu, serons correspondans à voz desirs.

Je vous requier, mes freres, che tamps pendans, par Jesucrist nostre signeur commun et par la sincerité de la charité, laquelle nous avons rechupt de son esprit, à cause que presentement je ne puis aincor joier de vostre presence en ma presence, neant moins que par vos prieres et oraisons adreschées au signeur me vueilliés aider, estant en la labeur et peril de trestant de difficulté des choses et periclitant comme je suis, par l'aide de quoi je puisse estre deslivré des incredules et de ceulx qui sont rebelles à l'evangile de Crist, desquelz la Judée est remplie ; affin que<sup>17</sup> par la malice d'iceulx, le fruict de nostre predication ne soit pas diminué et aussi, que la charge que j'ai pour rendre cest argent, lequel j'ai entrepris de le rendre en Jerusalem, ne me soit

---

<sup>16</sup> Original : *loenge loenge*.

<sup>17</sup> Il est sous-entendu : « priez afin que ».

despouillié, mais soit agreable et acceptable des saintz ila\* estantz ; affin que<sup>18</sup> toutes choses bien faictes par bon conseil ensamble et ma venue vous soit au plaisir de Dieu tresjoeuse et plaisante, et que moi, apres que j'ai souffert tres tant de persecutions, je me puis aulcun tamps reposer empres\* de vous. Mais affin que je faiche fin à mon exhortation de che en quoi je l'ai coumenchié, je prie que Dieu, vrai pere, auteur et tuteur de toute vrai paix et concorde, à tousjours mais demeure avoec vous ; lequel, comme il enfuye et vat arrier des orgueilleux et discordantz, ainsi par consentement unis et concorde ensamble, il est reconciliés et retenus.

---

<sup>18</sup> Il est sous-entendu : « priez afin que ».



## Capistre 16

En apres, par ces lettres presentes, je vous recommande nostre sœur Pheba, laquelle est en allée d'ichi envers vous, à laquelle j'ai deslivré ces lettres pour les porter, laquelle en toute maniere at faict tous services et assisté à la congregation des fidelz estanz à Cenchrés. Par quoi je vous prie que la veuilliés tellement recevoir et traictier comme il est decent à hommes saintz de recevoir une femme, laquelle l'at tresbien deservi\* d'eulx, et que vous le assistés en tout che de quoi elle desirerat vostre service. Car cest raison que vous lui fait assistance, à cause que elle misme souvent elle at esté present avoec les aultres saintz pluseurs, et aussi à moi misme nous assistant.

Vous saluerés au nom de moi Prisca et Aquila, son marri, de Ponthe, du gendre juif, lesquelz me ont fait toute aide quant j'estoi au grand peril des juifz qui me tendront toute embusche pour moi fair morrir, et ainsi me ont secourut à fin que la predication de Crist ne fuist empeschié par la traficque des malvais ; tellement que, pour garder ma vie saine, se sont mis en grand peril de leur vie, prestes à racheter ma teste de la leur propre. Pour les merites desquelz, non pas moi tant seu[f. 45r]lement je leur rend grace, mais aussi sont avoec moi toutes les eglises des gentilz pour che que, en partie, il ont deservi le samblable de pluseurs aultres et, en partiie, pourche que il estiment appartenir à tous le benifice par lequel j'ai esté gardé. Et non pas tant seulement vous saluerés iceux, mais aussi tout leur famille universele. Et sallvés-moi Epenetus, à cause de ses meures loablez, digne de celui nom et lequel principalement me est treschier pour la cause de che nom que c'est celui duquel, par son merite, licitement on peult dire que il est le chief et prince de Achaïe en foi, et le premier que je ai gaingné à Crist de tous ceulx d'Achaïe. Et aussi, vous donrés le salut en mon nom à Marie, laquelle non pas sans son grand peril et traveil, at conferré en moi grand services. Aussi, vous saluuerés Andronicum et Juniam, lesquelz comme il me sont par affinité de sang conjointz, ainsi ont esté aulcunefois conjointz à moi par compagnie de captivité ensamble ; lesquelz sont tresillustres entre les apostres et sont du nombre des lxxii,<sup>460</sup> decorés de toute eminence de vrai religion, lesquelz me precedent du tiltre de ceste dignité, à cause que ilz sont commenchiés et donnés à Crist

---

<sup>460</sup> Cf. Lc 10, 1.

devant moi. Et pourtant, se de droict nous portons honneur à ceulx qui sont les premiers naiz des parentz, de combien est plus grand raison que nous le debvons à ceulx qui devant ont esté renaiz en Crist? Salué-moi Amplia, lequel par la commendation\* de sa pieté, qui est grande, je aime de tout mon cœur avoec les principalz. Donrés salut à Urbain, mon compaignon et adjuteur de mes paines et labeurs au negoce de l'evangile de Crist, et son compaignon Stachin, lequel j'ai fort chiere. Donrés salut à Appelles, lequel par beaucoup et grandes afflictions que il at souffert pour le nom de Crist, est tenté et regardé et approuvé. Donrés salut à tous ceulx qui appartient à la famile de Aristobolus. Donrés salut à Herodio, mon cousin. Donrés salut à tous les domesticquez de Narcissus, principalement à ceulx lesquelz maintenant sont encommenchiés à Crist. Donrés salut à Triphena et à Thriphosa, lesquelles par leurs diligences et soingnez, font aide à la choze evangelicque. Donrés salut à Perside, tresaimée unique de moi, comme celle qui at, par ses labeurs, faict grandz sulveurs<sup>461</sup> pour aider l'evangile de Crist. Donrés salut à Ruffus, lequel est de grand renom au faict de pieté et de religion, et sa mere ensamble, laquelle je estime envers moi tant comme lui. Donrés salut à Asincritum, Phlogontem, à Hermen, à Patroban, à Herman et aux aultres, lesquelz leur sont conjointz. Donrés salut à Philogum et à sa femme, Juliam, Nereum et à sa sœur, et Olimpam, et les aultres saintz tous qui vivent en leur société de compaignie. Salués-vous l'ung l'autre de baisier qui soit dignes à crestiens et qui soit chaste et sans simulation, mais soit enseigne et exemple de vrai concorde et sans estre menteur. Toutes les esglises de Crist vous donnent salut, desquelles toutes je cognoi leur estude tresenclin à fair tout service envers vous.

De chela je vous prie, mes freres, d'une choze entre [f. 45v] vous : que vous voz gardés de ceulx qui sement scrismes et discordz entre vous, pretendantz de vous induire à ung aultre gendre de doctrine aultre que vous n'avés rechupt maintenant, et entremeslant la loi judaïque avoec le crestianisme. Iceulx debvés-vous cognoistre affin que, quant vous les cognoissiés, vous voz en garderés. Et ne serat rien difficile à les cognoistre. Car il n'enseignent rien qui soit en toute sincerité droit et ne besoignent pas purement le negoce de Crist, mais sont diligent de penser à leur gourmandise et à la queste pour leur proffit quant, par belles et doulces parolles, plus que salutaires, il seduisent les cœurs des simples, ausquelz facilement il imposent che que il veullent soub ombre de pieté simulée.

---

<sup>461</sup> *sulveurs* = sueurs.

Mais vostre obedience en diverses lieux est manifestée, duquel nom, au nom de vous, je m'en resjoie. Le premier degrés à pieté, c'est obedience. Mais aussi et aussi<sup>462</sup>, il fault bien regarder à qui vous obeirés. La simplesse est digne de loenge, mais toutfois, à cause que elle ne cognoit pas quelle choze soit suspicion, pour che souvent elle est subject à dommaige et interest. Et pourtant, je vueil que vous soiiés tant simplez que ne soiiés nuisablez à personne ou que vous ne decepvés personne, et toutfois que vous soiiés saiges et cognoissans pour ensuyr tout che qui est bon, et que vous delaisiés tout che qui est vicieux à sincerité de pieté. Je cognoi parfaitement que il en est grand nombre lesquelz sont contraire à l'evangile de Crist, par lesquelz Sathan pretend d'empeschier le salut des hommes. Les ung assaillent par persecution, les aultres separrent d'aulcuns de l'evangile de Crist soub umbre de faulse religion et les attraiient à la loi de Moise. Vous, en cas que vous perseverés, Dieu ne vous delaisserat pas de voz desirs ; par l'aide du quel vous n'avés occasion de rien craindre. Car lui, comme le plus puissant, destruirat et annicellerat toutes les oppugnations\* de Sathan et le subjeterat par sa vertu desoub voz piedz, vaincque et prosterné et che, tout brief. Parquoi la faveur de Jesucrist, nostre signeur, à vous tous soit tousjours inspirant.

Thimotheus Derbensis<sup>463</sup>, mon compaignon en l'office de la predication de l'evangile, et avoec lui, Lucius et Jason de Tessale et Sosipater, le filz de Pirrhus, Peroensis, mon cousin, vous saluent tous. Et moi, Tertius, je voz salue, qui ai presté l'œuvre manuel de ceste escripture en zele de pieté à Paul, lequel at dicté et composé ceste epistle. Et vous salue Canis, auquel j'ai administré le baptesme et à petit nombre d'aultre, aupres duquel maintenant je tien ma residence ; non pas moi seul, mais aussi toute la congregation universele de l'esglise, à laquelle il se œuffre hoste tresbening quant il en est besoing. Erastus, receveur de l'arrain en la ville de Corinthe, vous salue, et ainsi fait Quartus, frere.

La faveur de Jesucrist, nostre signeur, à tousjours soit avoec vous tous, laquelle Dieu faiche que mes prierres et affections soient tousjours establez et fermes à celui vraiment, lequel sans nostre aide et sans nostre diligence, vous peult confirmer et stabiliter en ceste institution de vostre vie ; laquelle avés recheut selonc mon evangile par laquelle je presche Jesucrist, nostre signeur, et ainsi [f. 46r] par laquelle la loi de Moise n'est

---

<sup>462</sup> Cette formule redondante rend compte de l'original, qui va comme suit : *Sed etiam atque etiam [...]* (LB, col. 831).

<sup>463</sup> Adjectif latin qui signifie : « habitant de Derbé, ville de Lycaonie, en Asie mineure ».

pas du toute destruite ou annicillé\*, mais l'archane secret, lequel par tant de sieclez passés at esté couvert et celléz, maintenant selonc les oracles des anchiens prophetes est maintenant manifesté et ouvert par la illumination de l'evangile. Et tout che, par l'ordination et commandement de Dieu, lequel nous at donné la charge et deleghé de preschier che don et declarer le negoce de lui grand secret ; tellement que maintenant, apres la divulgation par toutes nations du monde de che secret de la religion evangelicque, par laquelle toute adoration des idoles et simulacres\* est abolie et les cerimoniies de la loi de Moise sont cessées, maintenant tous soiiés obeissant à Crist, par foi en soi submettantz de soi misme à Dieu, lequel seul est vraiment saige, auquel grace nous rendons par Jesucrist, auquel gloire soit eternelement. Amen.

Fin De La Paraphrase En L'epistle de Saint Paul Aux Roumains, Par  
Erasme de Roterdame, Translaté de Latin en françois Par Sire Hubert Kerstan.

# Glossaire

N. B. Un astérisque a été ajouté uniquement à la première occurrence de chaque chapitre afin d'éviter d'alourdir le texte.

*Ach* (conjonction) : et.

*Admixtion* (subst. fém.) : mélange.

*Adumbrer* (verbe) : ombrager, obscurcir, voiler.

*Amortir* (verbe) : mourir peu à peu, disparaître par la mort, s'éteindre.

*Ancelle* (subst. fém.) : servante.

*Angle, angel* (subst. masc.) : ange.

*Anglet* (subst. masc.) : angle, coin, recoin.

*Anniciller* (verbe) : annihiler, abolir, annuler.

*Appeter* (verbe) : désirer, rechercher.

*Archure* (subst. fém.) : courbure en arc, arcure.

*Arriehier* (verbe) : enrichir.

*Artificien* (subst. masc.) : artisan, ouvrier.

*Asconter* (verbe) : écouter, évoquer, attendre.

*Aspis* (subst. masc.) : aspic, vipère, serpent.

*Attemprance, attemperance* (subst. fém.) : modération, mesure, équilibre.

*Attraiener, attraiiener* (verbe) : amener, apporter, traîner.

*Aulcun, aulcuns* (pron. indéf.) : un certain, certains, quelques-uns. (Cette forme étant très répandue, nous n'avons ajouté un astérisque qu'à la première occurrence au singulier et au pluriel dans l'ensemble du texte.)

*Audeviant* (adv.) : auparavant.

*Austour* (subst. masc.) : rapace, oiseau de proie.

*Benignité* (subst. fém.) : bienveillance, bonté.

*Bougrie* (subst. fém.) : hérésie, vice, acte homosexuel.

*Cassier* (verbe) : chasser, rejeter en arrière.

*Celsitude* (subst. fém.) : élévation, hauteur.

*Cognition* (subst. fém.) : affinité, parenté naturelle ou spirituelle.

*Commendation* (subst. fém.) : recommandation.

*Commorir* (verbe) : mourir avec quelqu'un, mourir ensemble.

*Competer* (verbe) : concerner, appartenir à, être lié à.

*Confidence* (subst. fém.) : confiance.

*Confider* (verbe) : compter sur, s'en remettre à.

*Conserf* (subst. masc.) : compagnon d'esclavage.

*Consort* (subst. masc. et adj.) : qui partage le sort d'un autre, qui est associé à un autre, qui est engagé conjointement.

*Contempner* : mépriser.

*Contumelie* (subst. fém.) : injure, outrage.

*Contumer* (verbe) : outrager, trahir.

*Convive* (subst. masc.) : injure, outrage.

*Coulpe* (subst. fém.) : faute, péché.

*Cras, crasse* (adj.) : gras, épais, lourd ; grossier, licencieux.

*Credence* (subst. fém.) : croyance, foi, confiance.

*Cromb* (adj.) : voûté, recourbé, courbe.

*Cuider* (verbe) : croire (à tort), s'imaginer, se faire des illusions.

*Defallement* (subst. masc.) : défaillance, défaut, absence.

*Delection* (subst. fém.) : délectation, choix, préférence.

*Dely* (adj.) : délié, fin, mince, délicat.

*Deputé* (part. pass.) : délégué, associé à, destiné à.

*Desert* (subst. masc.) : mérite.

*Deservir* (verbe) : mériter.

*Desligier* (verbe) : libérer, délivrer, débarrasser (régionalisme de Wallonie, Cf. DMF).

*Desperance* (subst. fém.) : désespérance, désespoir.

*Dessert* (subst. masc.) : service, obéissance.

*Devandit* (adj.) : précédent.

*Diffident* (part. prés.) : se défiant, désespérant.

*Displience* (subst. fém.) : déplaisance, déplaisir, mécontentement.

*Ducteur* (subst. masc.) : guide, conducteur.

*Duisable* (adj.) : convenable, utile, bénéfique.

*Empres* (prép.) : près de, auprès de.

*Encoumencier, encoumenchier* (verbe) : débiter, démarrer, commencer quelque chose.

*Enhorter* (verbe) : conseiller, susciter, exhorter.

*Enhortement* (subst. masc.) : exhortation, suggestion, conseil.

*Enteiz, enteis* (part. pass.) : greffé, inséré, qui existe en quelqu'un.

*Equiparer* (verbe) : comparer, rendre égal.

*Espanter, espaenter* (verbe) : s'épouvanter, prendre peur.

*Estufves* (subst. fém.) : thermes.

*Existimer* (verbe) : estimer, penser.

*Exitiale* (adj.) : mortel, funeste, fatal.

*Exorient* (part. prés.) : naissant, se levant, commençant.

*Extimuler* (verbe) : encourager, stimuler.

*Facundité* (subst. fém.) : aisance de parole, éloquence.

*Falace* (subst. fém.) : tromperie, fausseté, piège.

*Fidence* (subst. fém.) : fiance, confiance.

*Firmité* (subst. fém.) : fermeté, solidité.

*Fleschir* (verbe) : ployer, fléchir.

*Fourcenerie* (subst. fém.) : état ou acte de celui qui est forcené, folie, fureur.

*Fourchebier* (verbe) : forsécher, assécher.

*Fourclos* (part. pass.) : écarté, exclus, privé de quelque chose.

*Fumiger* (verbe) : fumer, être fumant.

*Gien* (subst. masc.) : ingéniosité, intelligence, tempérament.

*Gorreau* (subst. masc.) : joug, fardeau, charge.

*Gregoise* (adj.) : qui parle la langue grecque.

*Hertableté, heritableté* (subst. fém.) : bien héréditaire, héritage.

*Hustineur* (subst. masc.) : celui qui cherche querelle, qui fait du tapage, combattant.

*Ila* (adv.) : là, alors.

*Illec, ileque* (adv.) : là, en cet endroit-là, là-bas.

*Imbecillité* (subst. fém.) : fragilité, faiblesse physique ou morale.

*Immundicité* (subst. fém.) : immondice, impureté morale.

*Impeter* (verbe) : attaquer.

*Impetrer* (verbe) : essayer d'obtenir quelque chose, solliciter.

*Infixer* (verbe) : fixer une chose dans une autre, insérer.

*Inordonance* (subst. fém.) : désordre, manque d'ordre, manque d'arrangement, irrégularité.

*Insciens* (adj.) : ignorant.

*Insipient* (adj.) : ignorant, inapte, qui manque de savoir-faire.

*Jasois* (adv.) : jà, déjà ; jadis, dans un passé plus ou moins lointain ; bientôt, tantôt, à un moment donné ; effectivement, vraiment ; jamais, nullement, d'aucune manière ; donc. (Un astérisque a été ajouté uniquement à la première occurrence du terme, ce dernier étant très répandu dans tout le texte.)

*Lenité* (subst. fém.) : douceur, bonté.

*Malignant* (part. pass.) : celui qui est animé de mauvaises intentions.

*Mendace* (subst. masc.) : mensonge.

*Mendosité* (subst. fém.) : mendacité, disposition au mensonge.



*Moleste* (adj.) : pénible, désagréable, déplaisant.

*Muscher* (verbe) : cacher, dissimuler, dérober au regard.

*Nasquir* (verbe) : naître.

*Nichement* (adv.) : sottement, niaisement, maladroitement.

*Oblutier* (verbe) : lutter contre.

*Olive* (subst. fém.) : olivier.

*Ort, orde, ordre* (adj.) : répugnant, infâme, méprisable, vil.

*Oppugner* (verbe) : attaquer.

*Pertinace* (adj.) : opiniâtre, obstiné.

*Pertinacité* (subst. fém.) : opiniâtreté, obstination ; erreur maintenue avec obstination.

*Plaghe* (subst. fém.) : plaie, fléau, peste.

*Poacre* (adj.) : couvert d'ulcères, galeux, lépreux.

*Pollicitateur* (subst. masc.) : celui qui promet.

*Pollu* (adj.) : pollué, souillé moralement.

*Porrée* (subst. fém.) : plat, purée ou soupe de légumes.

*Pourpugnant* (part. prés.) : combattre pour, défendre.

*Portentueux* (adj.) : prodigieux, merveilleux, monstrueux.

*Presceus* (part. pass.) : qui sait à l'avance, qui pressent, qui prédit.

*Presure* (subst. fém.) : coagulation.

*Primitive* (subst. fém.) : origine, source, début.

*Prince* (subst. masc.) : celui qui est le premier par ordre de dignité, de mérite.

*Prinse* (subst. fém.) : prise, trappe.

*Proclivité* (subst. fém.) : propension, inclination.

*Racquoisie* (subst. fém.) : calme, apaisement.

*Ratendre* (verbe) : attendre en retour.

*Raverdirer* (verbe) : reverdir, se ranimer.

*Realme* (subst. masc.) : royaume.

*Recheptoir* (verbe) : recevoir.

*Recolliger* (verbe) : rassembler, mettre ensemble, conclure.

*Redarguer* (verbe) : avancer un argument contraire, réfuter.

*Relinquier* (verbe) : abandonner, laisser.

*Reluctant* (part. pass.) : luttant de nouveau, résistant, s'opposant.

*Renasquir* (verbe) : renaître.

*Retrebuchant* (part. pass.) : tombant à nouveau, retombant.

*Roster* (verbe) : ôter, enlever, retirer.

*Scrupulté* (subst. fém.) : scrupule.

*Sen* (subst. masc.) : sein, sinuosité, profondeur.

*Sentement* (subst. masc.) : faculté de perception par l'un des cinq sens, sensibilité, impression.

*Simulacre* (subst. masc.) : effigie, statue, image.

*Simulté* (subst. fém.) : inimité, haine, rivalité.

*Spece* (subst. fém.) : espèce, apparence.

*Sperner* (verbe) : rejeter, repousser.

*Superhabonder* (verbe) : surabonder, être excessif, surpasser, exagérer.

*Tenchense* (adj.) : contentieux, litigieux, qui cherche querelle.

*Testifier, testifier* (verbe) : attester.

*Tramblable* (adj.) : qui fait trembler de peur.

*Trouillier* (verbe) : souiller, se vautrer dans la boue.

*Vaseau, vascan* (subst. masc.) : petit vase, récipient.

*Vuidenge* (subst. fém.) : vidange, action de chasser quelqu'un d'un endroit, expulsion.

# Bibliographie

## Corpus primaire

KERSSAN, Hubert, *Paraphrase sur les épîtres de S. Paul et autres traités, en français*, Nivelles, 1526, in-2°, 400 f.

LECLERC, Jean (éd.), *Desiderii Erasmi Roterodami Opera Omnia. Paraphases in Testamentum*, vol. 7, Leyde, Petrus Van der Aa, 1703-1706, in-2°, 1198 p.

SIDER, Robert D. (éd.), *Collected Works of Erasmus. Paraphrases on Romans and Galatians*, traduction et notes par John B. Payne, Albert Rabil Jr et Warren S. Smith Jr, Toronto/Buffalo/Londres, University of Toronto Press, vol. 42, 1984, 192 p.

## Corpus secondaire

(Anonyme), *Paraphrases ou briefve exposition sur toutes les Epistres canoniques par Didier Erasme de Rotterdam, translaté de latin en françoys*, Lyon, Claude La Ville, 1543, in-8°, 99 f.

ALLEN, Percy Stauford, Helen Mary Allen et Heathcote William Garrod (éd.), *Opus epistolarum Desiderii Erasmi Roterodami*, 12 vol., Oxford, Clarendon Press, 1906-1958.

AMYOT, Jacques (trad.), *Les vies des hommes illustres de Plutarque* (1559), Paris, Nelson Éditeurs, 1933, vol. 1, 480 p.

BERQUIN, Louis de, *Brefve admonition de la maniere de prier selon la doctrine de Jesuchrist, avec une briefve explanation du Pater noster. Extraict des Paraphrases de Erasme sur saint Matthieu et sur saint Luc*, Paris, Simon Dubois, 1525, in-8°, [n. p.].

CIRILLO, Luigi et André Schneider (éd.), *Les Reconnaissances du pseudo Clément. Roman chrétien des premiers siècles*, Tournai, Brepols, 1999, 649 p.

DOLET, Étienne, *La manière de bien traduire d'une langue en aultre, d'avantage de la punctuation de la langue françoise, plus des accents d'ycelle [...]*, Lyon, Étienne Dolet, 1540, in-4°, 39 p.

DU BELLAY, Joachim, *La deffence, et illustration de la langue françoise* (1549), édition de Jean-Charles Monferran, Genève, Librairie Droz, 2001, 414 p.

ÉRASME DE ROTTERDAM, *Opera Omnia Desiderii Erasmi Roterodami*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1969–.

ÉRASME DE ROTTERDAM, *Préfaces au Novum Testamentum* (1516), traduction et notes par Yves Delègue et Jean-Paul Gillet, Genève, Labor et Fides, 1990, 252 p.

FAME, René, *La Paraphrase de Erasme de Rotredan sur l'évangile de saint Matthieu*, Paris, 1539, in-2°, 256 f.

GRYMOULT, Léger (attribué à), *Les Paraphrases d'Erasme divisées en deux tomes, dont le premier contient l'exposition des Quatre Evangelistes, et des Actes des Apostres, nouvellement traduites de latin en françois. Le second tome de la Paraphrase de Didier Erasme, [...] sur le reste du Nouveau Testament, c'est assavoir sur toutes les Epistres des Apostres*, Bâle, Froben, 1563, in-2°, 954 p.

HUCHON, Mireille (éd.), *Œuvres complètes de François Rabelais*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1994, 1888 p.

HOLBORN, Annemarie et Hajo Holborn (éd.), *Desiderius Erasmus Roterdamus. Ausgewählte Werke*, Munich, C. H. Beck, 1933, 328 p.

PELETIER DU MANS, Jacques, *Art poétique* (1555), dans Francis Goyet (dir.), *Traité de poétique et de rhétorique à la Renaissance*, Paris, Librairie générale française, 1990, p. 219-315.

REHM, Bernhard et Franz Paschke (éd.), *Die Pseudoklementinen II. Rekognitionen in Rufins Übersetzung*, vol. 2, Berlin, Akademie-Verlag, 1965, 387 p.

SIDER, Robert D. (éd.), *Collected Works of Erasmus. Annotations on Romans*, traduction et notes par John B. Payne, Albert Rabil Jr, Robert D. Sider et Warren S. Smith Jr, Toronto/Buffalo/Londres, University of Toronto Press, vol. 56, 1994, 480 p.

## Corpus critique

AZZAM, Wagih, Olivier Collet et Yasmina Foehr-Janssens (dir.), « Mise en recueil et fonctionnalités de l'écrit », dans Yasmina Foehr-Janssens et Olivier Collet, *Le recueil au Moyen Âge. Le Moyen Âge central*, Tournai, Brepols, p. 11-34.

BACKUS, Irena Dorota, « Erasmus and the Spirituality of the Early Church », dans Hilmar M. Pabel (dir.), *Erasmus' Vision of the Church*, Kirksville, Sixteenth Century Journal Publishers, 1995, p. 95-114.

BACKUS, Irena Dorota, « La réception des *Reconnaissances* à l'époque de la Réforme. Entre le Concile de Trente et la condamnation de Michel Servet », dans Frédéric Amsler, Albert Frey, Charlotte Touati et Renée Girardet (dir.), *Nouvelles intrigues pseudo-clémentines. Plots in the Pseudo-Clementine Romance. Actes du deuxième colloque international sur la littérature apocryphe chrétienne, Lausanne et Genève, 30 août et 2 septembre 2006*, Prahins, Éditions du Zèbre, « Publications de l'Institut romand des sciences bibliques 6 », 2008, p. 49-68.

BAINTON, Roland H. « The *Paraphrases* of Erasmus », *Archiv für Reformationsgeschichte*, vol. 57, 1966, p. 67-76.

BATAILLON, Marcel, « D'Érasme à la Compagnie de Jésus. Protestation et intégration dans la Réforme catholique du XVI<sup>e</sup> siècle », *Archives des sciences sociales des religions*, n° 24, juillet-décembre 1967, p. 57-81.

BATAILLON, Marcel, *Érasme et l'Espagne. Recherches sur l'histoire spirituelle du XVI<sup>e</sup> siècle*, préface de Jean-Claude Margolin, Genève, Librairie Droz, 1998 [1937], 904 p.

BATEMAN, John J., « From Soul to Soul. Persuasion in Erasmus's *Paraphrases* on the New Testament », *Erasmus in English*, vol. 15, 1987-1988, p. 12-13.

BEDOUELLE, Guy et Bernard Roussel, *Le temps des Réformes et la Bible*, Paris, Beauchesne, 1989, 811 p.

BEDOUELLE, Guy, « Les *Paraphrases* d'Érasme en français », *Moreana*, vol. 39, n° 150, 2002, p. 7-20.

BEDOUELLE, Guy, Alexandre Vanautgaerden et Jean-François Cottier, « Introduction », dans *Érasme de Rotterdam. Exhortation à la lecture de l'Évangile, le texte latin et sa traduction ancienne parue à Bâle en 1563*, vol. 2, Tournai, Brepols, Musée de la Maison d'Érasme, 2005, 193 p.

BÉNÉ, Charles, *Érasme et saint Augustin ou influence de saint Augustin sur l'humanisme d'Érasme*, Genève, Librairie Droz, 1969, 473 p.

BÉNÉVENT, Christine, *La correspondance d'Érasme entre République des Lettres et lettres secrètes*, thèse révisée, Genève, Librairie Droz, à paraître, 650 p.

BENTLEY, Jerry H., « Erasmus' *Annotationes in Novum Testamentum* and the Textual Criticism of the Gospels », *Archiv für Reformationgeschichte*, vol. 67, 1976, p. 33-53.

BERMAN, Antoine, « De la translation à la traduction », *TTR. Traduction, terminologie, rédaction*, vol. 1, n°1, 1988, p. 23-40.

BERMAN, Antoine, *Jacques Amyot, traducteur français. Essai sur les origines de la traduction en France*, Paris, Éditions Belin, 2012, 272 p.

BIETENHOLZ, Peter G., « Érasme, l'imprimerie bâloise et la France », dans Jean-Claude Margolin (dir.), *Colloquia Erasmiiana Turonensia. Douzième stage international d'études humanistes*, Tours, 1969, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1972, vol. 1, p. 55-78.

BIETENHOLZ, Peter G., *Basle and France in the Sixteenth Century. The Basle Humanists and Printers in their Contacts with Francophone Culture*, Genève, Librairie Droz, 1971, 367 p.

BOEFT, Jan den, « Erasmus and the Church Fathers », dans Irena Dorota Backus (dir.), *The Reception of the Church Fathers in the West. From the Carolingians to the Maurists*, vol. 1, Leyde, Brill, 1997, p. 537-572.

CARON, Pierre, Noël Béda, précédé d'Arnaud Laimé, *Le diabolique docteur et les saints érudits*, Paris, Les Belles Lettres, 2005, 268 p.

CARRINGTON, Laurel, « The Boundaries Between Text and Reader. Erasmus's Approach to Reading Scripture », *Archiv für Reformationgeschichte*, vol. 88, 1997, p. 5-22.

CARY, Edmond, *Les grands traducteurs français. Étienne Dolet, Amyot, Mme Dacier, Houdar de la Motte et les traducteurs d'Homère, Galland et les traducteurs des Mille et une nuits, Gérard de Nerval, Valéry Larbaud*, Genève, Librairie de l'Université Georg, 1963, 133 p.

CÉARD, Jean, « Les transformations du genre du commentaire », dans Jean Lafond et André Stegmann (dir.), *L'automne de la Renaissance, 1580-1630. Actes du 22<sup>e</sup> colloque international d'études humanistes, Tours, les 2 et 3 juillet 1979*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1981, 386 p.

CHANTRAINE, Georges, « *"Mystère" et "philosophie du Christ" selon Érasme. Étude de la lettre à P. Volz et de la Ratio Veræ Theologiæ (1518)* », Louvain-la-Neuve, Éditions Duculot, 1971, 410 p.

CHANTRAINE, Georges, « Érasme lecteur des Psaumes », dans Jean-Claude Margolin (dir.), *Colloquia Erasmania Turonensia. Douzième stage international d'études humanistes, Tours, 1969*, vol. 2, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1972, p. 690-712.

CHARLET, Jean-Louis, « Les mètres sapphiques et alcaïques de l'antiquité à l'époque humaniste », *Faventia*, vol. 29, n<sup>os</sup> 1-2, 2007, p. 133-155.

CHAVY, Paul, « Les traductions humanistes au début de la Renaissance française. Traductions médiévales, traductions modernes », *Canadian Review of Comparative Literature/Revue canadienne de littérature comparée*, vol. 8, n<sup>o</sup> 2, 1981, p. 284-306.

CHOMARAT, Jacques, André Godin et Jean-Claude Margolin (dir.), *Actes du colloque international Érasme (Tours, 1986)*, Genève, Librairie Droz, 1990, 452 p.

CHOMARAT, Jacques, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, 2 vol., Paris, Les Belles Lettres, 1981, 1249 p.

COPPENS, Joseph, *Les idées réformistes d'Érasme dans les préfaces aux Paraphrases du Nouveau Testament*, Louvain, Publications universitaires de Louvain, 1961, 371 p.

COTTIER, Jean-François, « *Frangere Nucem*. Érasme exégète humaniste », *Studi Umanistici Piseni*, n<sup>o</sup> 22, 2002, p. 147-157.

COTTIER, Jean-François, « Genèse d'une écriture. Érasme et la généalogie du Christ. À propos du fragment inédit de la *Paraphrase sur Matthieu* », dans Paul-Augustin Deproost et Alain Meurant (dir.), *Images d'origines, origines d'une image. Hommages à Jacques Poucet*, Louvain-la-Neuve, 2004, p. 429-444.

COTTIER, Jean-François, « La paraphrase latine, de Quintilien à Érasme », *Revue des études latines*, n<sup>o</sup> 79, 2003, p. 237-252.

COTTIER, Jean-François, « La théorie du genre de la paraphrase selon Érasme », dans Véronique Ferrer et Anne Mantero (dir.), *Les paraphrases bibliques aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Actes du colloque de Bordeaux des 22, 23 et 24 septembre 2004*, Genève, Librairie Droz, 2006, p. 47-58.

COTTIER, Jean-François, « Les *Paraphrases* d'Érasme, une œuvre négligée. Bibliographie », *Moreana*, vol. 39, n° 150, 2002, p. 39-42.

COTTIER, Jean-François, « Les *Paraphrases* sur les Évangiles d'Érasme. Le latin comme instrument de vulgarisation des Écritures? », dans Emmanuel Bury (dir.), *Tous vos gens a latin. Le latin, langue savante, langue mondaine (XIV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle)*, Genève, Librairie Droz, 2005, p. 331-345.

COTTIER, Jean-François, « *Lucernam Accendere in Meridie?* Du bon usage de la paraphrase biblique selon Érasme », dans François Wim et August Den Hollander (dir.), *Infant Milk or Hardy Nourishment? The Bible for Lay People and Theologians in the Early Modern Period*, Louvain, Peeters, 2009, p. 65-85.

COTTIER, Jean-François, « *Cum Deo Colloqui*. Les *Preces novæ* d'Érasme et le latin intime de la dévotion privée », dans Jean-François Cottier (dir.), *La prière en latin, de l'Antiquité à la Renaissance. Formes, évolutions, significations*, Tournai, Brepols, 2007, p. 343- 357.

CRANFIELD, C. E. B., *A Critical and Exegetical Commentary on the Epistle to the Romans*, vol. 1, Édinburgh, T & T Clark Limited, 1975, 444 p.

DAUNAY, Bertrand, *Éloge de la paraphrase*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2002, 174 p.

DE JONGE, Henk Jan, « *Novum Testamentum a Nobis Versum*. The Essence of Erasmus' Edition of the New Testament », *Journal of Theological Studies*, vol. 35, n° 2, octobre 1984, p.394-413.

DE LA GARANDERIE, Marie-Madeleine, *Christianisme et lettres profanes. Essai sur la mentalité des milieux intellectuels parisiens et sur la pensée de Guillaume Budé (1515-1535)*, Presses de l'Université Paris-IV, Paris, 1975, 545 p.

DEVEREUX, E. J. « The Publication of the English *Paraphrases* of Erasmus », *Bulletin of the John Rylands University Library of Manchester*, vol. 51, 1969, p. 348-367.

DEVEREUX, E. J., *Renaissance English Translations of Erasmus. A Bibliography to 1700*, Toronto, University of Toronto Press, 1983, 212 p.

DIERKENS, Alain, « Saint Amand et la fondation de l'abbaye de Nivelles », *Revue du Nord*, vol. 68, n°269, 1986, p. 325-334.

DODDS, Gregory D., « Erasmus' *Paraphrases*, Anti-Calvinism, and the Seventeenth-Century Debate about the English Reformation », *Erasmus of Rotterdam Society Yearbook*, vol. 27, n° 1, 2007, p. 59-68.

DODDS, Gregory D., *Exploiting Erasmus. The Erasmus Legacy and Religious Change in Early Modern England*, Toronto, University of Toronto Press, 2009, 405 p.

DONNAY-ROCMANS, Claudine, *La collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles*, Paris-Gembloux, Éditions Duculot, 1979, 72 p.

ECO, Umberto, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 2006, 460 p.

ENGAMMARE, Max, « La paraphrase biblique entre belles fidèles et laides infidèles. Étude exégétique et théologique d'un genre en vogue au XVI<sup>e</sup> siècle », dans Véronique Ferrer et Anne Mantero (dir.), *Les paraphrases bibliques aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Actes du colloque de Bordeaux des 22, 23 et 24 septembre 2004*, Genève, Librairie Droz, 2006, p. 19-36.

FUCHS, Catherine, « La paraphrase. Un exemple de stabilité terminologique et de rupture conceptuelle » dans Bernard Colombat et Marie Savelli (dir.), *Métalangage et terminologie linguistique. Actes du colloque de Grenoble, Université Stendhal-Grenoble III, du 14 au 16 mai 1998*, Louvain, Peeters, 2001, p. 131-146.

FUCHS, Catherine, *La paraphrase*, Paris, Presses Universitaire de France, 1982, 184 p.

FUCHS, Catherine, *Paraphrase et énonciation*, Paris, Ophrys, 1994, 185 p.

GENETTE, Gérard, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, 573 p.

GIBAUD, Henri (dir.), *Les problèmes d'expression dans la traduction biblique. Traduction, interprétation, lectures. Actes du colloque des 7 et 8 novembre 1986*, Angers, Université Catholique de l'Ouest, 1988, 201 p.

GOMEZ-GÉRAUD, Marie-Christine (dir.), *Biblia. Les Bibles en latin au temps des réformes*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2008, 274 p.

GUILLERM, Luce, « L'auteur, les modèles et le pouvoir ou la topique de la traduction au XVI<sup>e</sup> siècle en France », *Revue des sciences humaines*, vol. 52, n° 180, 1980, p. 71-103.

GUILLERM, Luce, *Sujet de l'écriture et traduction autour de 1540*, Aux amateurs de livres/Atelier national de reproduction des thèses de l'Université Lille-III, Paris/Lille, 1988, 609 p.

HAGEN, Kenneth, « What Did the Term "Commentarius" Mean to Sixteenth-Century Theologians? » dans Irena Dorota Backus et Francis Higman (dir.), *Théorie et pratique de l'exégèse. Actes du troisième colloque international sur l'histoire de l'exégèse biblique au XVI<sup>e</sup> siècle, Genève, du 31 août au 2 septembre 1988*, Genève, Librairie Droz, 1990, p. 13-38.

HELVÉTIUS, Anne-Marie, « Du monastère double au chapitre noble. Moniales et chanoinesses en Basse-Lotharingie » dans Michel Parisse et Pierre Heili (dir.), *Les chapitres de dames nobles entre France et Empire. Actes du colloque d'avril 1996 organisé par la Société d'histoire locale de Remiremont*, Paris, Éditions Messene, 1998, p. 31-45.



HIGMAN, Francis M., *Piety and the People. Religious Printing in French, 1511-1551*, Saint Andrews, Scholar Press, 1996, 534 p.

HOFFMANN, Manfred, *Rhetoric and Theology. The Hermeneutic of Erasmus*, Toronto, University of Toronto Press, 1994, 306 p.

HORGUELIN, Paul A., « *Nec verbum verbo...*, un faux sens historique », dans Arlette Thomas et Jacques Flamand, *La traduction. L'universitaire et le praticien*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1984, p. 107-113.

HORGUELIN, Paul A., *Traducteurs français des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Brossard, Linguatex Éditeur, 1996, 109 p.

JAUSS, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1990 [1978], 305 p.

KLINKENBERG, Jean-Marie, *Des langues romanes. Introduction aux études de linguistique romane*, De Boeck Université, Paris, 1999, 313 p.

KOCKEROLS, Hadrien, *Les gisants du Brabant wallon*, Namur, Éditions namuroises, 2010, 277 p.

KROEKER, Greta Grace, *Erasmus in the Footsteps of Paul. A Pauline Theologian*, Toronto/Buffalo/Londres, University of Toronto Press, 2011, 256 p.

LARWILL, Paul Herbert, *La théorie de la traduction au début de la Renaissance (d'après les traductions imprimées en France entre 1477 et 1527)*, Munich, Imprimerie Dr. C. Wolf & Sohn, 1934, 64 p.

LEEUEWEN, Arlene van, *Un examen théorique des problèmes de la traduction littéraire*, Fredericton, University of New Brunswick, 1987, 61 p.

LLOYD-JONES, Kenneth, « Erasmus, Dolet and the Politics of Translation », dans Renate Blumenfeld-Kosinski, Luise von Flotow et Daniel Russell (dir.), *The Politics of Translation in the Middle Ages and the Renaissance*, Ottawa, University of Ottawa Press, 2001, p. 37-56.

LUSIGNAN, Serge, *Parler vulgairement. Les intellectuels et la langue française aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*, Paris/Montréal, Librairie philosophique J. Vrin/Presses de l'Université de Montréal, 1987, 204 p.

MANN PHILLIPS, Margaret, « Erasmus in France in the Later Sixteenth Century », *Journal of Warburg and Courtauld Institutes*, 1971, vol. 34, p. 246-261.

MANN PHILLIPS, Margaret, *Érasme et les débuts de la réforme française (1517-1536)*, Paris, Honoré Champion, 1934, 226 p.

MANN PHILLIPS, Margaret, « Louis de Berquin, traducteur d'Érasme », *Revue du seizième siècle*, vol. 18, 1931, p. 309-323.

MANN, Frédéric, « Les pseudo-clémentines (*Homélies et Reconnaissances*). État de la question », *Liber Annuus, Studium Biblicum Franciscanum*, n° 53, 2003, p. 157-184.

MARGOLIN, Jean-Claude et Alexandre Vanautgaerden (dir.), *Érasme et la Devotio Moderna, suivi de la Bibliographie des travaux (1948-2007)*, Tournai, Brepols, 2008, 193 p.

MARGOLIN, Jean-Claude, « Quinze années de travaux érasmiens (1970-1985) », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, vol. 48, n° 3, Genève, Librairie Droz, 1986, p. 585-619.

MARGOLIN, Jean-Claude, *Recherches érasmiennes*, Genève, Librairie Droz, 1969, 191 p.

MARGOT, Jean-Claude, *Traduire sans trahir. La théorie de la traduction et son application aux textes bibliques*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1979, 388 p.

MÉNAGER, Daniel, *Érasme*, Paris, Desclée de Brouwer, 2003, 181 p.

MÖHREN, Frankwalt, « Édition, lexicologie et l'esprit scientifique », dans David Trotter (dir.), *Present and Future Research in Anglo-Norman. La recherche actuelle et future sur l'anglo-normand. Actes du colloque d'Aberystwyth, juillet 2011*, Aberystwyth, Anglo-Norman Online Hub, 2012, p. 1-13.

NAZET, Jacques, « Chanoinesses nobles et chanoines en Basse-Lotharingie : des relations parfois complexes », dans Michel Parisse et Pierre Heili (dir.), *Les chapitres de dames nobles entre France et Empire. Actes du colloque d'avril 1996 organisé par la Société d'histoire locale de Remiremont*, Paris, Éditions Messene, 1998, p. 275-288.

NOLHAC, Pierre de, *Érasme en Italie. Étude sur un épisode de la Renaissance, suivie de douze lettres inédites d'Érasme*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1898, 144 p.

NORTON, Glyn P., *The Ideology and Language of Translation in Renaissance France and their Humanist Antecedents*, Genève, Librairie Droz, 1984, 361 p.

O'MALLEY, John W., « Erasmus and the History of Sacred Rhetoric. The *Ecclesiastes* of 1535 », *Erasmus of Rotterdam Society Yearbook*, vol. 5, 1985, p. 1-29.

O'ROURKE BOYLE, Marjorie, *Erasmus on Language and Method in Theology*, Toronto, University of Toronto Press, 1977, 265 p.

PABEL, Hilmar M. et Mark Vessey (dir.), *Holy Scripture Speaks. The Production and Reception of Erasmus' Paraphrases on the New Testament*, Toronto, University of Toronto Press, 2002, 397 p.

PARISSE, Michel (dir.), *Les chanoines réguliers : émergence et expansion (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles). Actes du 6<sup>e</sup> colloque international du CERCOR (Le-Puy-en-Velay, 30 juin-1<sup>er</sup> juillet 2006)*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2009, 544 p.

PAYNE, John B., « Erasmus and Lefevre d'Étaples as Interpreters of Paul », *Archiv für Reformationsgeschichte*, vol. 65, 1974, p. 54-82.

PAYNE, John B., « Erasmus Interpreter of Romans », *Sixteenth Century Journal*, vol. 2, 1971, p. 1-35.

PAYNE, John B., « The Significance of Lutherizing Changes in Erasmus' Interpretation of Paul's Letters to the Romans and the Galatians in His *Annotationes* (1527) and *Paraphrases* (1532) », dans Olivier Fatio et Pierre Fraenkel (dir.), *Histoire de l'exégèse au XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Librairie Droz, 1978, p. 312-330.

PETTEGREE, Andrew, *The Book in the Renaissance*, New Haven, Yale University Press, 2010, 421 p.

RABIL Albert Jr., « Erasmus' *Paraphrases* of the New Testament » dans Richard L. DeMolen (dir.), *Essays on the Works of Erasmus*, New Haven, Yale University Press, 1978, 282 p.

RABIL, Albert Jr, *Erasmus and the New Testament. The Mind of a Christian Humanist*, Trinity University Press, San Antonio, 1972, 190 p.

REMACLE, Louis, *Le problème de l'ancien wallon*, Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, Liège, 1948, 230 p.

RENAUDET, Augustin, *Érasme et l'Italie*, préface de Silvana Seidel Menchi, Genève, Librairie Droz, 1998 [1954], 454 p.

REULOS, Michel, « Paris au temps d'Érasme », dans Jean-Claude Margolin (dir.), *Colloquia Erasmiiana Turonensia. Douzième stage international d'études humanistes, Tours, 1969*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1972, vol. 1, p. 79-86.

RICŒUR, Paul, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004, 68 p.

ROBERTS, Michael, *Biblical Epic and Rhetorical Paraphrase in Late Antiquity*, Liverpool, F. Cairns, 1985, 253 p.

RUMMEL, Erika (dir.), *Biblical Humanism and Scholasticism in the Age of Erasmus*, Leyde, Brill, 2008, 334 p.

RUMMEL, Erika, *Editing Texts from the Age of Erasmus. Thirtieth Annual Conference on Editorial Problems, 4-5 November 1994*, University of Toronto Press, 1996, 102 p.

RUSSELL, Daniel, « Introduction : the Renaissance », dans Renate Blumenfeld-Kosinski, Luise von Flotow et Daniel Russell (dir.), *The Politics of Translation in the Middle Ages and the Renaissance*, Ottawa, University of Ottawa Press, 2001, p. 29-36.

RUTHERFORD, David, « Gratian's *Decretum* as a Source of Patristic Knowledge in the Italian Renaissance. The Exemple of Timoteo Maffei's *In Sanctam Rusticitatem* (1454) », dans Irena Dorota Backus (dir.), *The Reception of the Church Fathers in the West. From the Carolingians to the Maurists*, vol. 2, Louvain, Brill, 1997, p. 511-535.

SCHWARZ, Werner, *Principles and Problems of Biblical Translation. Some Reformation Controversies and their Background*, Cambridge, Cambridge University Press, 1955, 225 p.

SEIDEL MENCHI, Silvana, *Érasme hérétique. Réforme et Inquisition dans l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard/Éditions du Seuil, 1996, 444 p.

SIDER, Robert D., « In Terms Quite Plain and Clear. The Exposition of Grace in the New Testament *Paraphrases* of Erasmus », *Erasmus in English*, vol. 15, n° 8, 1987, p. 16-25.

STEGMANN, André et Verdun L. Saulnier (dir.), *L'humanisme français au début de la Renaissance (de 1480 à 1540), Actes du colloque international de Tours, XIV<sup>e</sup> stage d'études humanistes, 1971*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1973, 382 p.

STEGMANN, André, « Érasme et la France (1495-1520) », *Colloquium Erasmianum. Actes du colloque international réuni à Mons*, Centre universitaire de l'État, Mons, 1968, p. 275-297.

ST-PIERRE, Paul, « La traduction. Histoire et théorie », *Meta : Journal des traducteurs*, vol. 35, n° 1, 1990, p. 119-125.

TARLIER, Jules et Alphonse Guillaume Ghislain Wauters, « Ville de Nivelles », dans *Géographie et histoire des communes belges. Arrondissement de Nivelles*, vol. 1, Bruxelles, Culture et civilisation, 1963, 170 p.

TELLE, Émile V., « Introduction. *Brefve admonition de la maniere de prier* », dans Érasme de Rotterdam, *Brefve admonition de la maniere de prier ; Le symbole des Apostres de Jesuschrist (1525)*, traduction par le chevalier Louis de Berquin, fac-similé de l'édition unique, notes et commentaires par Émile V. Telle, Genève, Librairie Droz, 1979, p. 5-8.

TELLE, Émile V., « Introduction. *Le symbole des Apostres de Jesuschrist* », dans Érasme de Rotterdam, *Brefve admonition de la maniere de prier ; Le symbole des Apostres de Jesuschrist (1525)*, traduction par le chevalier Louis de Berquin, fac-similé de l'édition unique, notes et commentaires par Émile V. Telle, Genève, Librairie Droz, 1979, p. 37-46.

TELLE, Émile V., « Introduction », dans Érasme de Rotterdam, *La complainte de la paix (1525)*, traduction par le chevalier Louis de Berquin, fac-similé de l'édition unique, notes et commentaires par Émile V. Telle, Genève, Librairie Droz, 1978, p. 6-89.

TELLE, Émile V., « Introduction », dans Érasme de Rotterdam, *Declamation des louenges de mariage (1525)*, traduction par le chevalier Louis de Berquin, fac-similé de l'édition unique, notes et commentaires par Émile V. Telle, Genève, Librairie Droz, 1976, p. 7-112.

TRUFFAUT, Louis, « Les enjeux de l'ambivalence dans l'opération traduisante », *Meta : Journal des traducteurs*, vol. 25, n° 4, 1980, p. 430-446.

TYSENS, Madeleine, « Philologie chevronnée, nouvelle philologie », *Revue de linguistique romane*, vol. 66, 2002, p. 405-420.

VAN DEN GHEYN, Joseph Marie Martin, « Hubert Kerssan, chanoine de Nivelles », dans *Annales de la Société archéologique de l'arrondissement de Nivelles*, vol. 8, Nivelles, Lanneau & Despret, 1907, p. 315-323.

VAN DEN GHEYN, Joseph Marie Martin, « Hubert Kerssan, traducteur de la *Paraphrase* d'Érasme sur les épîtres de saint Paul et les épîtres canoniques », *Revue d'histoire ecclésiastique*, vol. 2, n° 1, 1901, p. 82-86.

VANAUTGAERDEN, Alexandre et Jean-François Cottier, « Introduction », dans *Érasme de Rotterdam. Exhortatio ad Studium Evangelicæ Lectionis, le texte latin paru à Bâle en 1522 et sa traduction moderne*, vol. 1, Tournai, Brepols, Musée de la Maison d'Érasme, 2005, 193 p.

VANAUTGAERDEN, Alexandre, « Les ambassadeurs des *Paraphrases* », *Moreana*, vol. 39, n° 150, 2002, p. 45-60.

VANAUTGAERDEN, Alexandre, « Les *Paraphrases* d'Érasme. *Paraphrase sur Matthieu* », *Moreana*, vol. 39, n° 150, 2002, p. 5-6.

WALL, John N., « Godly and Fruitful Lessons. The English Bible, Erasmus' *Paraphrases*, and the *Book of Homilies* », dans John E. Booty, David Siegenthaler et John N. Wall, *The Godly Kingdom of Tudor England. Great Books of the English Reformation*, Wilton, Morehouse-Barlow, 1981, p. 45-136.

WEDEL, Christine Christ-von, « 'The Vernacular *Paraphrases* of Erasmus in Zurich », *Erasmus of Rotterdam Society Yearbook*, vol. 24, n° 1, 2004, p. 71-88.

WIM, François, « La condamnation par les théologiens parisiens du plaidoyer d'Érasme pour la traduction de la Bible dans la langue vulgaire (1527-1531) », *Augustiniana*, vol. 55, n° 3-4, 2005, p. 357-405.

WORTH, Valerie, *Practising Translation in Renaissance France. The Example of Étienne Dolet*, Oxford, Clarendon Press, 1988, 242 p.

## Ouvrages de référence

BONENFANT, P., R. Aubert, R. Van Caenegem et L.-E. Halkin (dir.), « Abbaye de Nivelles », dans *Monasticon belge. Tome IV : Province de Brabant, premier volume*, Liège, Centre national de recherches d'histoire religieuse, 1964, p. 269-303.

BORCHGRAVE D'ALTENA, Joseph de, *Notes pour servir à l'inventaire des œuvres d'art du Brabant. Arrondissement de Nivelles*, t. 2, vol. 2, Bruxelles, Annales de la Société royale d'archéologie de Bruxelles, 1961, 160 p.

*Dictionnaire du moyen français (1330-1500)*, Analyse et traitement informatique de la langue française, Centre national de la recherche scientifique, Université de Lorraine, version 2012. [En ligne : <http://www.atilf.fr/dmf/>. Consulté le 2013-07-23.]

FOULET, Lucien, « Sire, messire », *Romania*, t. 71, 1950, p. 1-48, 80-221 ; t.72, 1951, p.31-77, 324-367, 479-528.

GUIGNARD, Jacques, « Humanistes tourangeaux », *Humanisme et Renaissance*, vol. 7, n° 2, 1940, p. 133-189.

HECQUET-BOUCRAND, Paul, *Dictionnaire étymologique des noms propres d'hommes*, Paris, Victor Sarlit, 1868, 258 p.

HUGUET, Edmond, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, 7 vols, Librairie ancienne Édouard Champion, 1925.

*La Bible de Jérusalem*, traduction dirigée par l'École biblique de Jérusalem, Paris, Éditions du Cerf, 2003, 2195 p.

*La Bible TOB. Notes intégrales, traduction œcuménique*, Paris/Villiers-le-Bel, Éditions du Cerf/Bibli'O, 2010, 2757 p.

REMACLE, Laurent, *Dictionnaire wallon-français*, 2 vol., Genève, Slatkine Reprints, 1978 [1839].

## Annexes

### Publication des *Paraphrases sur le Nouveau Testament* d'Érasme

Novembre 1517 : *Paraphr. in Rom.* chez Thierry Martens à Louvain ;

Janvier 1518 : *Paraphr. in Rom.* chez Froben à Bâle ;

Mai 1519 : *Paraphr. in Gal.* chez Froben à Bâle ;

Janvier 1520 : *Paraphr. in Rom., Cor. et Gal.* chez Froben à Bâle ;

Janvier 1520 : *Paraphr. in Tim., Tit. et Phm.* chez Hillen à Anvers ;

Mars 1521 : *Paraphr.* sur toutes les épîtres canoniques chez Froben à Bâle ;

Mars 1522 : *Paraphr. in Mt.* chez Froben à Bâle ;

Février 1523 : *Paraphr. in Iob.* chez Froben à Bâle ;

Août 1523 : *Paraphr. in Lc.* chez Froben à Bâle ;

Décembre 1523 : *Paraphr. in Mc.* chez Froben à Bâle ;

Février 1524 : *Paraphr. in Act.* chez Froben à Bâle ;

Mars 1524 : *Paraphr.* sur l'ensemble du Nouveau Testament (à l'exception de l'Apocalypse) chez Froben à Bâle.

## Les traductions françaises des *Paraphrases* au XVI<sup>e</sup> siècle et leurs lieux de conservation

BERQUIN, Louis de, *Brefve admonition de la maniere de prier selon la doctrine de Jesuchrist, avec une brefve explanation du Pater noster. Extraict des Paraphrases de Erasme sur saint Mattheu et sur saint Luc*, Paris, Simon Dubois, 1525, in-8°, [n. p.].

- Genève, BGE, Bb 806 ; Bc 651

KERSSAN, Hubert, *Paraphrase sur les Épîtres de S. Paul et autres traités, en français*, Nivelles, 1526, in-2°, 400 f.

- Bruxelles, BR, 10207-8

FAME, René, *La Paraphrase de Erasme de Rotredan sur l'Evangile de saint Mattheu*, Paris, 1539, in-2°, 256 f.

- Paris, BnF, Fr. 934

(Anonyme), *Paraphrases ou briefve exposition sur toutes les Epistres canoniques par Didier Erasme de Rotterdam, translaté de latin en françoys*, Lyon, Claude La Ville, 1543, in-8°, 99 f.

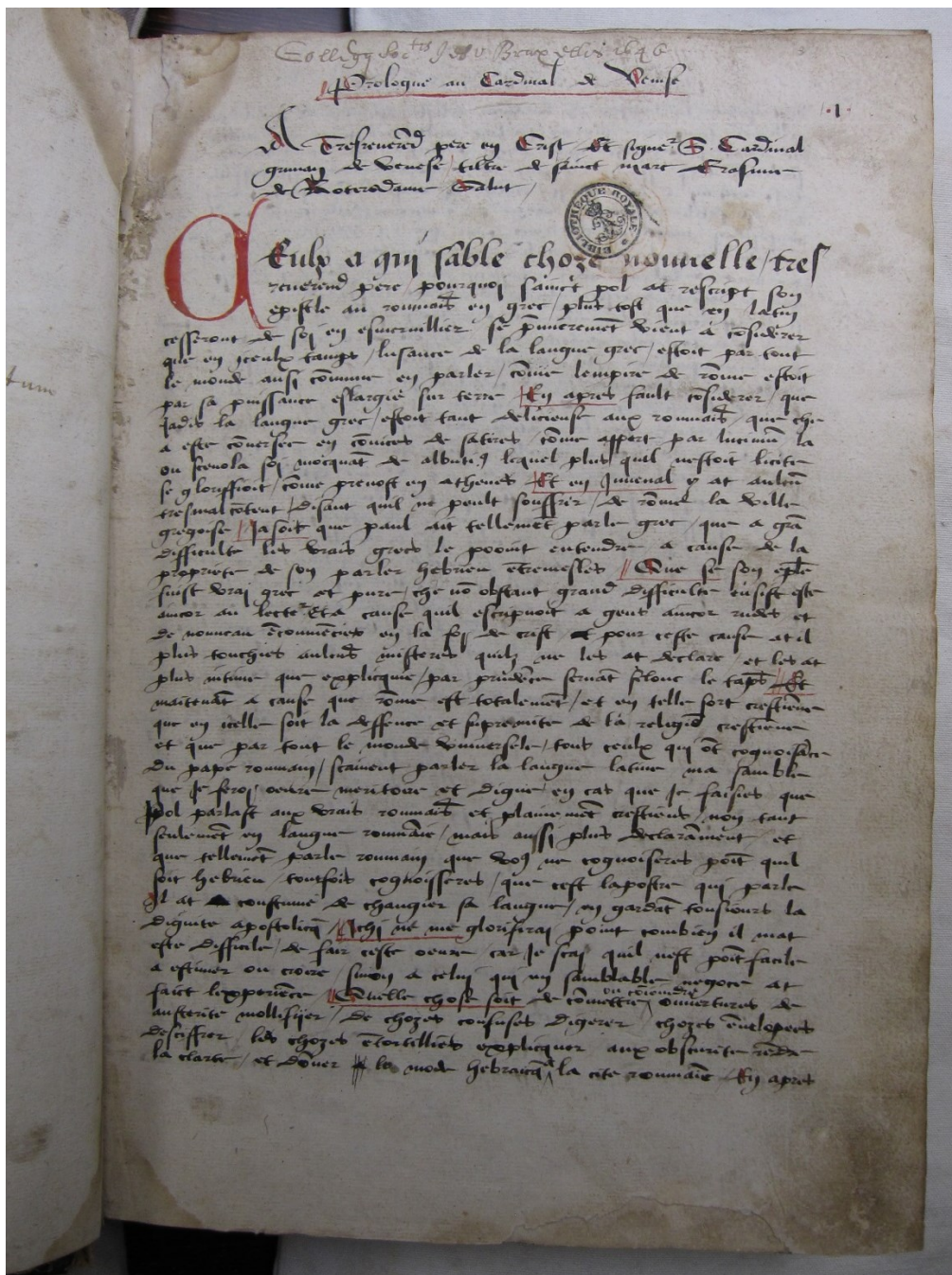
- Bâle, UB, DJV 103
- Londres, BL, D-3265.a.52
- Bruxelles, BR, II 647 A (LP)
- Gand, UB, Bib.Acc.009080
- La Rochelle, Bibliothèque municipale, Médiathèque Michel-Crépeau, 7242 C
- Chambéry, Bibliothèque municipale, Médiathèque Jean-Jacques Rousseau, Res. A 000.085.001



GRYMOULT, Léger (attribué à), *Les Paraphrases d'Erasmus divisées en deux tomes, dont le premier contient l'exposition des Quatre Evangelistes, et des Actes des Apostres, nouvellement traduites de latin en françois. Le second tome de la Paraphrase de Didier Erasmus, [...] sur le reste du Nouveau Testament, c'est assavoir sur toutes les Epistres des Apostres*, Bâle, Froben, 1563, in-2°, 954 p.

- Bâle, UB, VD16 E 3373-4
- Paris, BnF, A-2230
- Munich, BS, 2 Exeg. 199
- Cambridge, UL, 2.22.20
- La Rochelle, Bibliothèque municipale, Médiathèque Michel-Crépeau, 599 A
- La Rochelle, Bibliothèque municipale, Médiathèque Michel-Crépeau, Res. 161 A

Début du manuscrit d'Hubert Kerssan : traduction du  
*Prologue au Cardinal de Venise* ouvrant la *Paraphrase aux  
Romains* d'Érasme (f. 1r)



Hubertus Bersey liber sing. quatuor p[ar]tes  
 Et fide  
 Nam d[omi]ni p[ar]te r[ati]o  
 a. c. d. e. f. g. h. i. k. l. m. n. o. p. q. r. s. t. u. v. x. y. z. et p[ar]te p[ar]te  
 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819



**Monument funéraire d'Hubert Kerssan (4.0 x 1.3 m),  
Collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles**





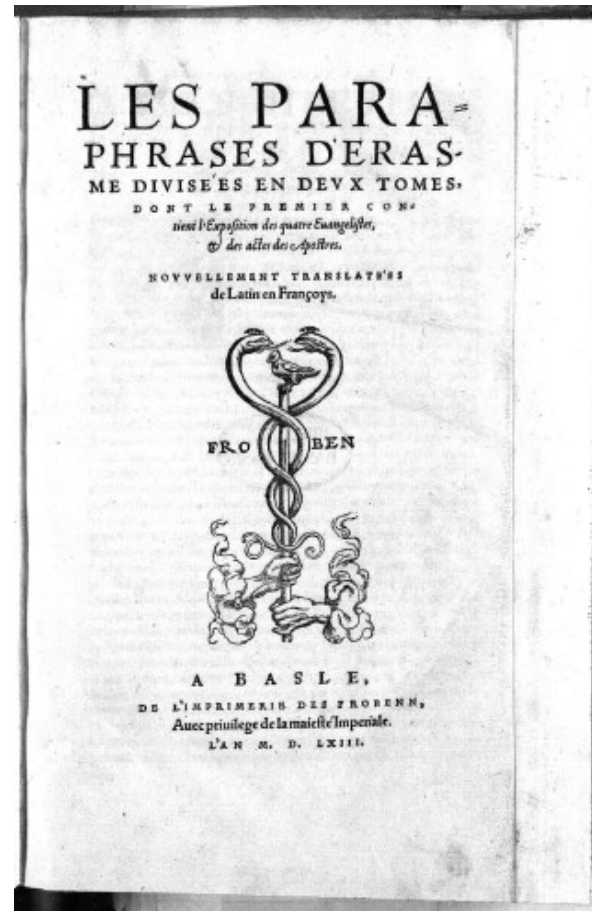
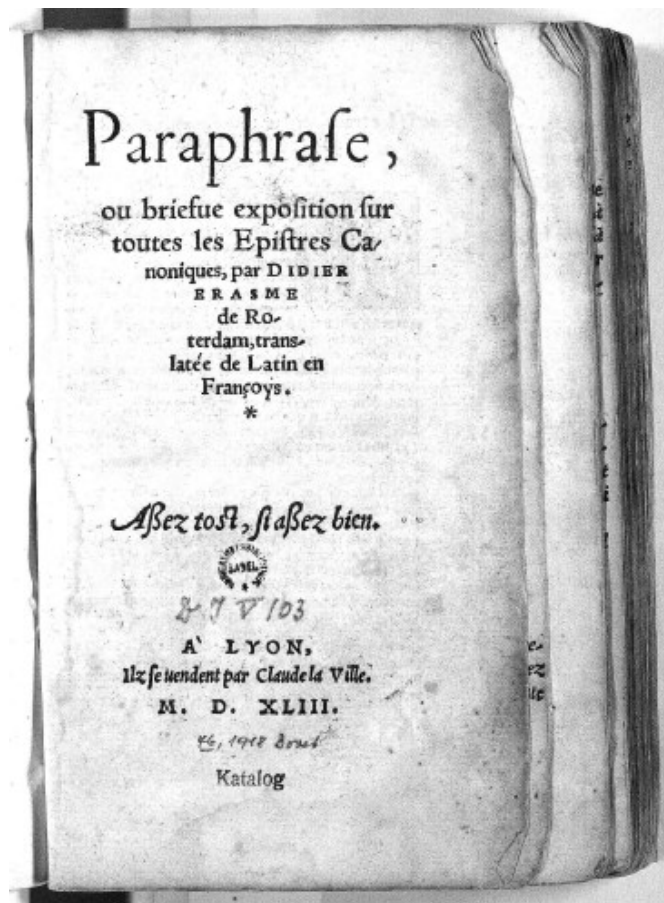
*Ci devant gist Sire Hubert Kerssan, chanoine de ceans et chappelain de tres noble et vertueuse dame, Madame Marguerite d'Estourmel, et trespasa le XVII de Jung, l'an de grace Mil V<sup>e</sup> LXXIII, duquel la mere, Marie Henri, gisante en l'Eglise des Cordeliers, trespasa la XXVII de Febvier, l'an MV<sup>e</sup> et XXVII.*



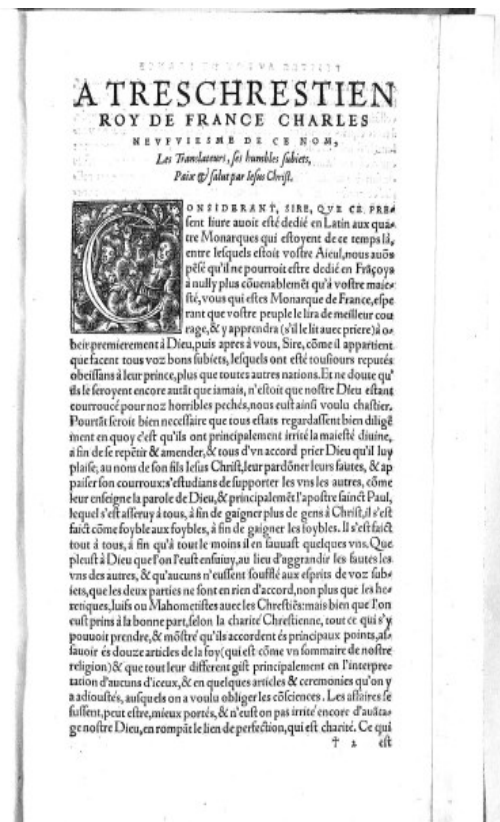
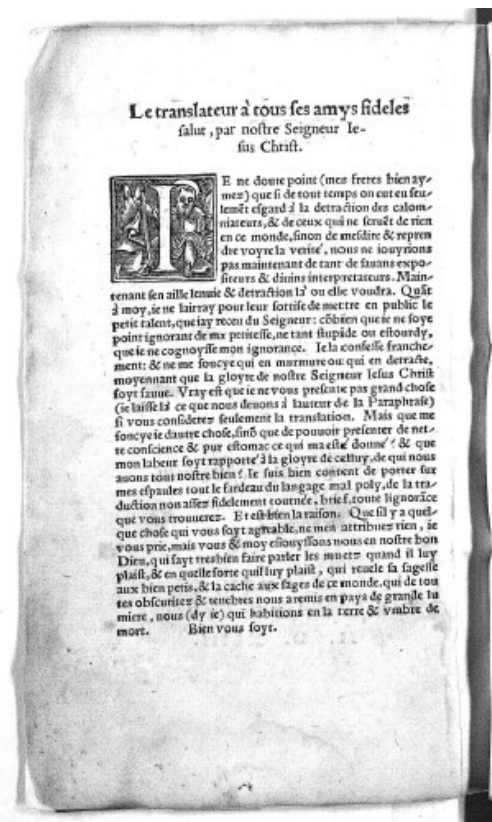
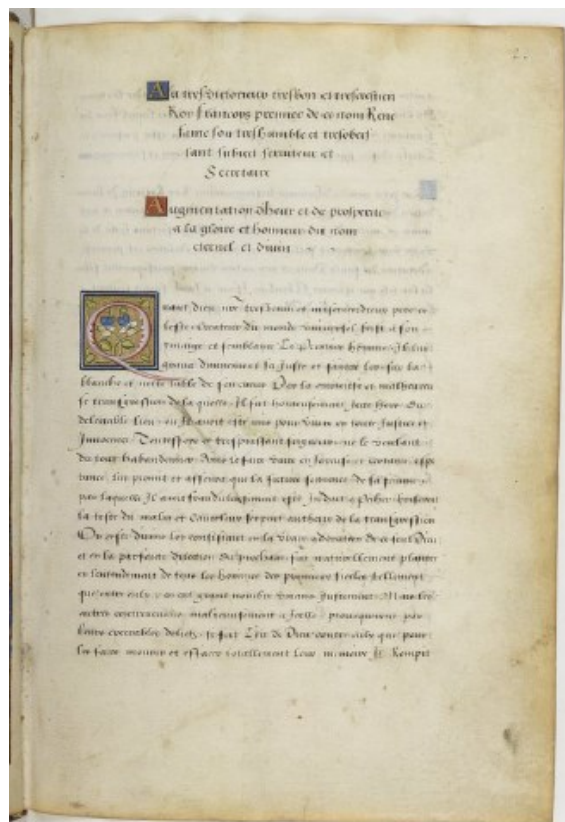
Page de titre de la traduction française de 1539 et enluminure de la *Parabole du semeur*  
(f. [1]r-[1]v)



Pages de titre des traductions françaises de 1543 et 1563

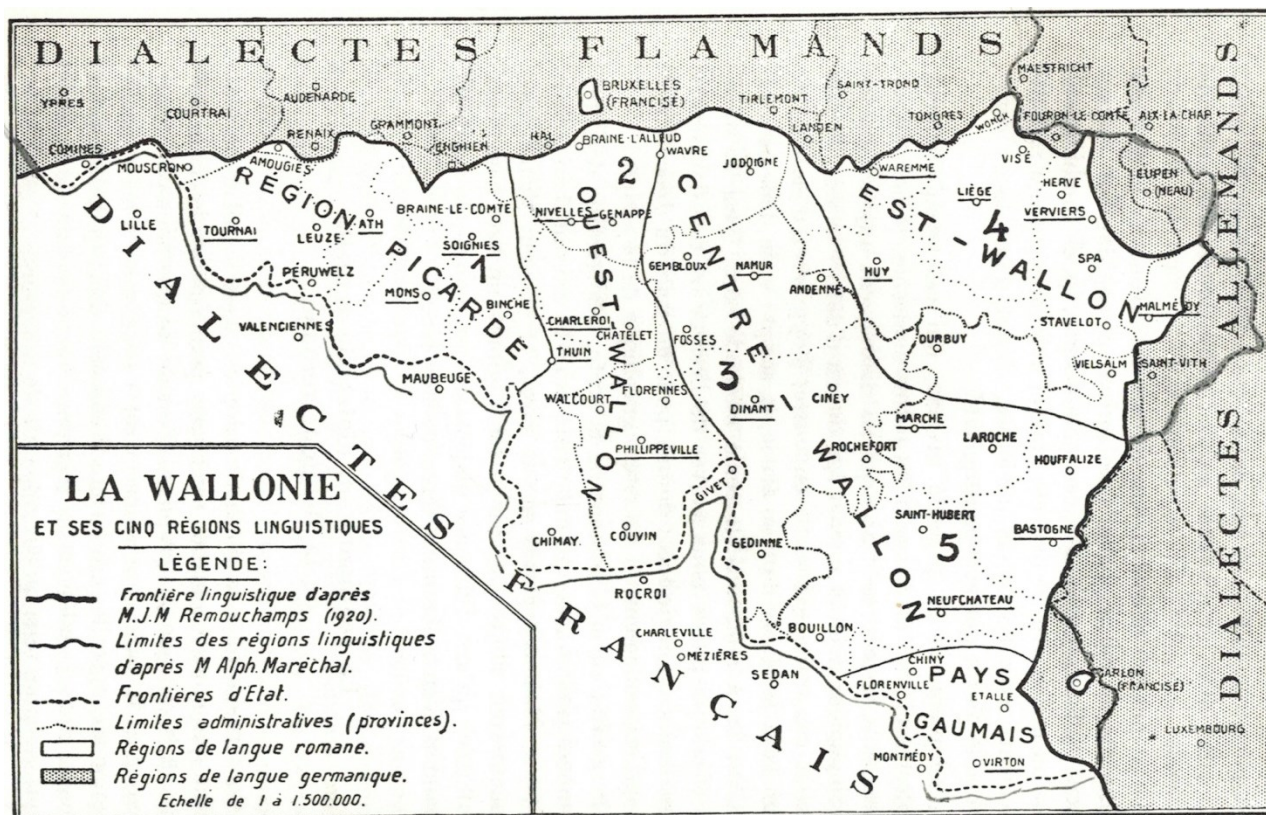


## Préfaces des traducteurs de 1539, 1543 et 1563





## Segmentation dialectale de la Wallonie



Carte tirée de Louis Remacle, *Le problème de l'ancien wallon*, Liège, Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, 1948, *op. cit.*, p. 28.

